

Nuruddin
Farah
Secrets

Le Serpent
à Plumes

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nuruddin Farah

SECRETS

Roman

Traduit de l'anglais par Jacqueline Bardolph

LE SERPENT A PLUMES

Du même auteur

chez le même éditeur

Territoires, roman, 1995

Dons, roman, 1998

aux éditions Zoé

Du lait aigre-doux, roman, 1994

Sardines, roman, 1995

Sésame ferme-toi, roman, 1997

aux éditions Hatier

Née de la côte d'Adam, roman, 1987

Mes remerciements à tous ceux qui m'ont aidé : à Tsigie et Seyoum, Haile Kiros, Shamsuddin Ahmed, Tsegu Belay et Worku Shatew ; à Leena, Arne Ruth et Ingemar Karlsson ; à Pili et Bob Coover, Rashiidah Ismaili, Bill et Anna Colaiace ; à Joachim Sartorius et Barbara Richter ; à mes beaux-parents, Eli et Margaret Mama ; et enfin à la partenaire de ma vie, ma femme, avec beaucoup d'amour.

Merci aussi à *The Mammal Community of the Riverine Forest in Southern Somalia* (1988) de Nigel Varty et à *Animals on a Pedestal* (1989) de Yuri Dimitriyev, traduit du russe par Raissa Bobrova.

Pour Mina avec tout mon amour

Prologue

Un cadavre, trois secrets !

MON NOM, Kalaman, fait ressurgir les souvenirs d'une passion enfantine pour une adolescente de quatre ans plus âgée que moi, souvenirs talonnés de près par d'autres réminiscences. Comme une réponse facile à une devinette apparemment difficile, mon nom suscite chez beaucoup de gens des réactions surprenantes, surtout quand ils l'entendent pour la première fois. On en a connu qui, au risque de paraître ignorants, se sont étonnés à voix haute : « Mais quelle sorte de nom est-ce là ? » Donnez-leur un indice, un petit coup de pouce dans la bonne direction, et vous verrez que lentement, comme s'ouvrirait une porte mystérieuse, leur visage s'élargit dans un large sourire ; ils ont l'air satisfait du moineau qui plonge la tête dans la brume de la rivière. C'est alors que mes interlocuteurs demandent : « Mais comment donc n'y avons-nous pas songé ? »

Pendant une courte période de ma vie, je caressai l'idée de changer complètement de nom. À cette époque,

j'étais épris de Sholoongo dont les pouvoirs animaux étaient plus forts que les miens. Je n'étais pas très fier de mon attitude effarouchée devant elle, non seulement parce que nous n'étions pas du même sexe, mais aussi parce que ma mère avait une crainte superstitieuse de l'audace de cette jeune fille. Nonno, le père de mon père, semblait parfois se donner beaucoup de mal pour m'encourager à cultiver cette amitié, arguant du fait qu'il était très bon pour moi que je rencontre une femme qui soit mon égale. Puis il changeait de sujet et attirait mon attention sur les étoiles, et, au milieu de digressions sans pertinence, il me montrait la Voie lactée et m'expliquait le mythe qui s'y rapportait, indiquant la vingtaine d'étapes qui marquaient le trajet de la lune et la manière dont chacune d'elles affectait le temps qu'il faisait et chacune de nos destinées.

Sholoongo était si autoritaire que je ne pouvais jamais prononcer mon propre nom en sa présence sans bégayer. Ma bouche s'ouvrait un peu et ma langue poussait contre mon palais, seulement j'échouais lamentablement à produire le son "l" ou alors j'étais incapable d'arriver au "k" sans me bloquer complètement. N'arrivant pas à décoincer ma langue, j'étais alors très conscient de mon impuissance et de ma rage intérieure.

Des mois s'écoulèrent avant que je demande à Nonno pourquoi je n'arrivais pas à tenir devant le pouvoir mystérieux de Sholoongo, ou pourquoi je ne pouvais tout simplement me dégager de son emprise d'un haussement d'épaules, comme glisse l'eau sur les plumes d'un corbeau.

Il dit : « Je crois savoir que Sholoongo fut mise au monde à un moment où les étoiles avaient établi leur bivouac à une des plus funestes de leurs étapes. Elle naquit *duungan*, c'est-à-dire bébé destiné à être enterré. Et

c'est ce que sa mère essaya de faire : elle emporta l'enfant dans la brousse et l'y abandonna. Mais Sholoongo survécut, et sa survie est comme un remords pour les gens du village, en particulier sa mère. »

Comme il s'arrêtait, peut-être pour reprendre souffle, mon esprit fit un bond en avant dans le temps, se rappelant d'autres versions, alimentées par d'autres réminiscences.

Il dit : « Je ne peux garantir que c'est vrai, mais dans la version que j'ai entendue, une lionne l'adopta et l'éleva en même temps que ses lionceaux, puis l'abandonna à une croisée de chemins, où des voyageurs la trouvèrent. Ceux-ci l'emmenèrent jusqu'aux maisons les plus proches, qui se trouvaient être le hameau de sa mère. Tu vas peut-être penser que ce récit va un peu loin, mais c'est bien de cela que sont faits les malheurs des gens, de mythes à foison !

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Plutôt que de reconnaître sa part dans les événements, la mère de Sholoongo se suicida, dans la version que je connais. Et tu sais que, pour les peuples musulmans, cela constitue un crime abominable, et la mère fut sévèrement punie. On laissa pourrir son cadavre en plein soleil. Tous au hameau remarquèrent que même les vautours n'osaient pas s'aventurer près du corps. »

Choqué, je gardais le silence.

« Le père de la petite fille arriva un jour, continua Nonno, c'était un marin en congé. Aussi bizarre que cela puisse paraître, les villageois ne lui dirent pas toute la vérité. Seulement qu'il devait égorger plusieurs chèvres pour qu'une cérémonie célèbre son retour en bonne santé ; on ne lui dit rien du suicide. Pas plus qu'on ne se soucia de l'informer du fait que sa fille était née *duugan*. Rappelle-toi, il était loin, en mer, quand elle vint au monde.

– Qu'arriva-t-il après le sacrifice des chèvres ?

– Il quitta le hameau peu après, emmenant sa fille avec lui jusqu'à une ville où il se maria, expliqua mon grand-père. La nouvelle femme lui donna un fils, Timir. Mais soudain, pour des raisons inconnues, la jeune épouse devint folle. Les parents de cette femme, qui avait entendu les rumeurs sur la petite fille *duugan*, désignèrent Sholoongo d'un doigt soupçonneux. Le père consulta un savant qui prescrivit une cure d'œufs d'autruche.

– Comment sais-tu tout cela ? » demandai-je.

Un éclair de malice dans les yeux, il dit : « Je suis parvenu à glaner tout cela en prêtant l'oreille à une foule de secrets non révélés. »

Je bus une gorgée d'eau fraîche, parfumée de quelques gouttes de jus de tamarin, cette même décoction étant la miraculeuse boisson secrète dont Nonno m'avait mouillé les lèvres à ma naissance. Mon larynx se détendit, mon pharynx aussi, les organes de la voix purent redémarrer, ma pomme d'Adam reprenant vie d'un seul coup, fonctionnant en douceur comme un moteur récemment huilé. Et je me mis à chanter les chansons que Sholoongo m'avait apprises.

« As-tu une idée de la raison pour laquelle tu bégayes devant elle ? »

J'expliquai avec les expressions hésitantes d'un enfant d'un peu plus de huit ans que je croyais parfois être en proie à des sortes de crises. Puis je comparai mon bégaiement à des hoquets avec lesquels il avait ceci en commun : il réagissait bien à un verre d'eau fraîche parfumé d'un soupçon de jus de tamarin.

L'air impressionné, Nonno dit : « Bien vu ! »

Un jour, juste après une discussion entre Sholoongo et moi à propos de mon nom, nous nous lançâmes dans une

violente dispute. Comme d'habitude, le nom de Nonno avait surgi dans la conversation et Sholoongo, capable de toutes les mesquinerie, avait usé de qualificatifs peu amènes envers mes ancêtres. Elle avait décrit mon grand-père sous les termes les plus vils, le qualifiant d'« érudit en chambre ». Tout en ne comprenant pas le sens de cette expression, je me sentis offensé. Je la plantai là, très fâché, et je me rendis à Afgoi où Nonno avait ses terres, avec la ferme intention de lui demander le sens de l'expression « érudit en chambre ». Sur ma lancée, je le pressai de me dire pourquoi il m'avait choisi le nom de Kalaman.

Nous étions assis à l'ombre d'un manguier, Nonno et moi, mangeant avec les doigts une salade de fruits, dans la même coupe en bois. Il avait préparé lui-même cette macédoine avec les produits de son verger. Nous nous répartissions le temps de parole en quantités équitables et agissions l'un envers l'autre avec une courtoisie royale. C'était un homme de vastes dimensions, avec une personnalité en proportion, un caractère tout à fait agréable dont le charisme avait séduit mainte femme, là même où elles sont censées être dures à convaincre. Bien que je fusse très jeune, j'avais remarqué que beaucoup d'entre elles ne répugnaient pas à se laisser si bien taquiner qu'elles se retrouvaient dans sa chambre, toujours riant, avec la moitié des nœuds de leur tunique *guntinoo* défaits. Je l'aimais encore davantage pour ses quelques moments d'abandon, où il avait une simplicité d'enfant, et je l'adorais pour le sourire un peu canaille qui souvent transformait ses traits.

Une partie de moi-même se doutait bien que c'était un manque de loyauté flagrant que de demander à Nonno pourquoi il m'avait nommé Kalaman ; l'autre partie était curieusement consternée à l'idée que j'étais incapable de lui demander pourquoi Sholoongo l'avait traité d'« érudit

en chambre». Comme j'aimais être avec lui ! comme j'adorais la sagesse de ses silences ! car il restait assis, majestueux, la bouche peuplée de sons non formulés, moisson de presque trois fois vingt ans de souvenirs dont il était le fidèle dépositaire. Il finit par répondre : « Je t'ai nommé Kalaman parce que ce nom est une impasse. »

Je ne compris pas le sens de cette remarque.

Nous avons alors succombé au charme d'un silence qui était comme un léger sifflement, un son assez proche de celui du serpent qui se glisse dans l'herbe mouillée. Je contemplai, pendant Dieu sait combien de temps, un petit oiseau animé d'un tic nerveux, avec un cri aigu, un abdomen blanc crème et une gorge un peu grise, oiseau dont l'observation m'absorba jusqu'au moment où il s'envola et disparut derrière la colline. J'en étais à me demander si je l'avais déjà vu, ou à quel superbe nom il répondait, quand la voix de Nonno fit irruption dans mes pensées.

« Les noms ordinaires ont besoin qu'on les soutienne un peu », dit-il ; puis il fit une pause. Peut-être parce que lui aussi avait des difficultés à identifier l'oiseau, pensais-je par-devers moi. Il continua : « Les noms ordinaires sont toujours énoncés en conjonction avec le nom d'un père ou d'un grand-père. Ou encore, il leur faut en appendice un surnom inventé tout spécialement. Sinon, ils ne sonnent pas bien, comme s'ils étaient incomplets. Appelez un enfant Mohammed, et tout le monde, c'est certain, va demander "Mohammed qui ?" » Il se tut, puis se mit à s'agiter en tous sens dans son fauteuil. Au bout d'un moment, il ajouta : « J'ai tout prévu quand je t'ai nommé Kalaman, parce que je savais que ce nom pourrait tenir debout tout seul, sans dépendre du nom de ton père ou du mien. »

Empruntant quelques-uns de ses mots compliqués, que j'avais compris à moitié, et les étayant de quelques

mots à moi, je m'interrogeai à haute voix, pour savoir ce qui l'avait motivé à me donner un tel nom. Y avait-il quelque élément qu'il me cachait, dont il avait honte ? Ce n'était pas dans mes intentions de lui manquer de respect, mais peut-être étais-je malgré tout impoli. Certains de ces problèmes sont difficiles à évaluer, surtout quand vous avez presque neuf ans et que la jeune fille dont vous êtes amoureux vous asticote avec des questions et des insinuations. D'ailleurs, bon nombre de gens, y compris ma mère et Sholoongo elle-même, avaient acquis la conviction que Nonno cachait un secret. Une amie de ma mère avait coutume de faire de grossières allusions à la dimension, réduite ou remarquable, des attributs virils, et selon elle, chez Nonno et mon père, chez tous les deux, « ils pesaient une tonne ! » Pourquoi les miens étaient-ils différents ? Étais-je oui ou non de cette lignée, le fils de mon père, le petit-fils de Nonno ?

« À moins... ! » dis-je, sans finir ma phrase.

Gardant un silence imposant, Nonno refusa de relever mon défi. Avant de venir le voir, dans l'autobus j'avais répété la scène dans ma tête, et selon mon scénario il avait demandé : « À moins que quoi ? », et j'avais préparé un projet de réponse. Mais mon grand-père, fidèle aux priorités qu'il avait définies, savait mieux que quiconque comment amener notre conversation à bon port. On voyait bien à sa façon de s'exprimer qu'il était très conscient de la direction qu'il prenait. Il dit : « Maudit soit le jour ! » C'était une de ses expressions favorites, et il l'employait quand il était fâché. Dieu est témoin qu'il disposait d'une masse d'expressions de ce genre, de formules qui exprimaient sa joie ou sa nervosité. Il répéta : « Maudit soit le jour !

– Tu sais, Nonno, dis-je, j'ai plus de huit ans, je suis assez grand pour savoir que les adultes ont des secrets

qu'il serait peu sage de partager avec quelqu'un de mon âge. Je comprends. »

Je voyais bien à l'agitation qui se lisait sur ses traits qu'il allait changer de sujet. Il tira longuement sur sa cigarette éteinte, puis, se rendant compte de ce qu'il était en train de faire, hocha la tête, amusé. Il dit alors : « À propos de confiance – et il parlait très vite comme si je risquais de l'interrompre – l'inquiétude de ta mère est contagieuse et, quant à moi, je ne puis m'empêcher d'en être contaminé. Mais dis-moi, Sholoongo t'a-t-elle fait rentrer dans sa confiance, à la manière des femmes ? »

Je fis une remarque désobligeante sur ma mère.

« Ce n'est pas bien de parler comme cela de ta mère qui t'aime, conseilla-t-il. Elle se fait du souci, et elle doit avoir ses raisons pour se méfier de Sholoongo. »

Je revins à la conversation dont j'avais établi le scénario dans ma tête, dans l'autobus pour Afgoi. À ma propre surprise, je lui dis que je doutais que Sholoongo éprouve d'autres sentiments que du respect pour ma mère. En fait, elle avait été jusqu'à suggérer que je laisse tomber le nom de mon père pour prendre celui de ma mère, comme cela se fait dans d'autres pays.

Il alluma sa cigarette et en tira des bouffées longues et voraces, avalant la fumée à pleins poumons et n'exhalant par les narines que des jets minces comme des crayons. Il s'étouffa et fut pris d'une quinte de toux convulsive, comme un chat qui s'étrangle sur une arête de poisson. « Cette fille te couvre de ridicule, vas-tu enfin l'admettre ? » dit-il.

Je répliquai que Sholoongo n'avait pas l'intention de me faire de mal.

Dans le silence qui s'ensuivit, Nonno et moi écoutâmes un petit groupe d'étourneaux qui communiquaient entre eux avec des coassements liquides, des sifflements

colorés. Pour éviter des critiques sur l'objet de ma passion enfantine, je m'expliquai : puisque le nom de Nonno, celui de mon père et le mien, étaient tous des impasses, quel mal y avait-il à ce que j'ajoute le nom de ma mère à cette étrange mixture ? Parce que ce n'était que justice envers la femme qui m'avait porté pendant neuf mois, mais à plusieurs égards, c'était aussi une démarche fort osée dans un pays où personne n'envisageait de prendre une telle décision. Je présentai tout ceci comme si cela venait de moi et non de Sholoongo.

Il fut très ferme. « Tu aurais bien tort d'agir de la sorte, dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que cela attirerait le genre de commentaires ignobles qu'il vaut mieux éviter. Je n'ai pas besoin de te rappeler, je pense, que, dans notre partie du monde, l'on se réfère aux enfants de lignage paternel inconnu en disant "les malheureux". Très souvent, on les affuble de surnoms associés à leur mère. Tu connais la seule exception à cette coutume : le préfixe somali *bah* indique le nom d'une mère par lequel on identifie un ancêtre féminin, dans le cas où, au sein de la famille, il est nécessaire d'identifier les frères et sœurs d'une union polygame. Ceci ne s'applique pas à ton cas. Après tout, tu es le fils unique d'une union monogame. Et tu n'as sûrement pas l'intention de donner à penser à qui-conque que tu es un enfant illégitime ? »

L'adulte en moi reprenant le débat avec un goût de l'argutie sans précédent, je rétorquai que notre société était injuste envers les femmes, point de vue que j'avais souvent entendu dans la bouche de Nonno, et avec quelle éloquence ! Je continuai : Tu te rends compte comme tout cela est injuste ! Imagine donc cette situation scandaleuse, où l'on n'a pas même le droit de prendre le nom de sa propre mère ! »

Il hocha la tête mais ne dit rien. Nonno trouvait d'habitude un certain plaisir à mes changements d'humeur et appréciait les moments où j'abandonnais ma nature d'enfant pour tenir le rôle d'un adulte, non seulement dans le registre de mon langage, par mon choix de vocabulaire, mais aussi dans tous mes gestes. Car j'imitais très bien et devenais facilement quelqu'un d'autre quand l'envie m'en prenait.

« Cela va faire beaucoup de peine à ta mère », dit-il.

Ce n'était pas la première fois que je m'affrontais violemment avec lui sur la question de la paternité. J'avais à peine sept ans quand je maintins à tout prix que j'avais rendu une femme enceinte et personne ne réussit à me convaincre du contraire. À quatre ans, je me rappelle avoir vu un soleil dessiné par mon père avec des couleurs très vives et avoir attribué à celui-ci des pouvoirs qui dépassaient ceux d'un simple mortel. À cette époque, je croyais que les filles étaient façonnées par leur mère qui leur donnait une forme féminine sans l'aide d'un homme, et que les garçons émergeaient du pénis de leur père en forme de garçon.

Nonno reprit : « Si tu ne veux pas mécontenter ta mère, tu dois renoncer à l'idée d'attirer sur tes origines une attention anormale. »

Mon esprit était ailleurs et se concentrait sur les mouvements désordonnés d'un gobe-mouches perché sur la branche morte d'un arbre voisin, gobe-mouches qui hésitait à poursuivre sa proie, un insecte voletant et apeuré, victime en fuite.

Nous ne parlions plus, Nonno et moi, et restions là à manger notre salade de fruits dans la dentelle de lumière créée par le soleil brillant de l'après-midi et le réseau des ombres. Et je regardais les oiseaux qui volaient seuls ou en paires ou en bandes, mon grand-père fixant pendant

presque tout ce temps un oiseau singulier qui bougeait la tête en dessinant inlassablement le chiffre sept.

« Qu'est-ce qu'elle a de si spécial, Sholoongo ? » demanda-t-il.

J'allais dire quelque chose, mais m'arrêtai juste à temps.

Je n'osais pas trahir Sholoongo, qui partageait ses secrets avec moi et dont l'audace diabolique ne cessait de m'étonner, qui se glissait dans mon lit dans l'obscurité après que son demi-frère, couché dans la même pièce, avait commencé à ronfler. Je n'osais pas dire à quel point j'étais excité quand je pensais à la nature diabolique de nos agissements, si enthousiaste que je trouvais la force de relever ses défis avec une hardiesse égale à la sienne. Là où les vantardises des autres garçons soulignaient à mes yeux leur vanité trop explicite de jeunes mâles, en ce qui la concernait, le secret qui nous liait nous rachetait, ou, du moins, j'aimais à le croire. Je doute avoir pris du plaisir à l'aspect sexuel de nos rapports, étant donné que mon sexe n'avait pas mué. Et d'ailleurs ma voix non plus.

Je goûtai à elle la première fois une nuit où j'avais osé jouer en elle, après m'être glissé dans son lit pour ce qui semblait un câlin innocent. Innocent ou pas, son abondance alla à ma rencontre, elle me toucha au bas-ventre, et je ne fus qu'érection. Je devais savoir ce que je faisais, car, tenant mon sexe entre le pouce et l'index, je lui demandai si elle pouvait trouver une cavité où je pourrais lui plonger la tête. Elle eut un gloussement de dérision et répondit si fort que je pensai que Timir allait se réveiller ; mais il continua à dormir. Elle dit : « Eh bien, eh bien ! », tout en pinçant mon sexe là où ça faisait mal, « le tien n'est pas plus gros qu'un nombril. Es-tu sûr d'être le fils de ton père ? Parce que le sien pend aussi long qu'une courtoie à aiguïser les rasoirs. »

(En y repensant, je suis gêné de voir à quel point ma vanité de mâle était blessée à chaque fois que les femmes que je désirais manquaient de délicatesse au point de faire remarquer ma petite taille. Insulté et naturellement vexé, j'en vins même à traiter l'une d'elles de putain. Mais c'était des années après.)

Pour l'heure, Nonno était en train de dire : « Qu'est-ce qu'elle a de si spécial, Sholoongo ?

– Ce qui me plaît, c'est son culot, dis-je. On ne s'ennuie pas avec elle ! »

Peut-être pour cacher son embarras, Nonno trouva des excuses, des faux-fuyants et finit par parler en ancien qui donne quelques conseils à un jeune. Il dit : « Si l'on passe sur le fait évident que cela implique soit une bénédiction soit une malédiction, tu es né, je suppose, pour réformer les façons arrogantes de ton géniteur. Et tu y réussis à merveille ! »

Peut-être pensait-il que je comprenais ce qu'il voulait dire, parce qu'il se mit à parler longuement comme s'il était à un conseil des anciens, usant de rhétorique, citant des proverbes, paraphrasant des poèmes, étayant ses arguments ici en ressassant un mythe, là en évoquant une légende. C'était un orateur remarquable, vraiment impressionnant. Si je ne prêtais guère attention à ses propos, c'est parce que je sentais, peut-être à tort, qu'il se parlait à lui-même, qu'il ne s'adressait pas à moi. Et je laissais faire. Mais je me mis à me parler à moi-même à mon tour, et je dis, comme en moi-même : « On ne s'ennuie pas avec elle, Sholoongo. On ne s'ennuie jamais. »

Tout d'abord, son visage s'assombrit. Un moment plus tard, ses traits s'éclairèrent d'un fantôme de sourire, sourire destiné à accomplir une tâche spécifique, sourire du genre qui peut facilement se transformer en moue de colère.

« Fais bien attention ! » dit-il.

À sa façon, il me disait de partir. Et je me levai.

C'est alors que nous entendîmes une énorme détonation qui venait du fleuve, un peu à droite des bois. À peine avions-nous pris le temps de réfléchir à ce que cela pouvait être que la bonne de Nonno vint annoncer qu'un crocodile s'était sauvé à la nage, emportant un de ses ouvriers. D'autres hommes arrivèrent, l'un d'entre eux supposant que le coup de fusil que nous avions entendu venait du tromblon de Fidow, Fidow l'intendant, l'homme à tout faire de Nonno. Nonno entra dans le bungalow, en ressortit armé d'un fusil et se prépara à partir avec plusieurs des ouvriers de la ferme qui brandissaient des lances et toutes sortes de gourdins et de haches. Je perçus qu'il était déterminé soit à sauver l'homme en l'arrachant aux mâchoires du crocodile soit à tuer l'animal. Tout le monde savait que ce crocodile-là était dangereux, une bête vorace qui, ayant goûté du sang humain – récemment, il s'était emparé de deux petites filles et de leur mère –, allait sûrement revenir. Dans le village de mon grand-père à cette époque, on soupçonnait ce crocodile de s'être emparé de beaucoup d'autres êtres humains, et en plein jour, de surcroît.

Nonno restait en dehors de toute l'excitation engendrée par la menace que faisait planer ce vorace crocodile. La voix calme, il s'exprimait en homme qui ne va peut-être pas revenir de sitôt. Il me dit : « Je te suggère de rapporter le pot de miel chez toi et d'être prudent. »

Maintenant seul, j'avais la tête vide et le cœur léger, j'étais pressé de rejoindre Sholoongo, mon amoureuse, et de la nourrir du miel ramassé par Fidow et donné par Nonno. Une seule question : allait-elle me recevoir, moi, en elle ?

Un éclair provocateur étincelait dans l'œil gauche de Sholoongo tandis qu'elle me tirait à l'écart, loin de l'endroit où une voisine échangeait des plaisanteries futiles avec Timir, son demi-frère. Commère notoire, Barni donnait les dernières nouvelles du fils d'un voisin que ses parents avaient marié de force avant sa quatorzième année à sa cousine germaine, amie d'enfance. Je savais que cette femme était sans enfants, divorcée trois fois, je savais qu'elle était plus âgée que ma propre mère, et tout le monde savait qu'elle logeait seule dans une maison où elle louait des chambres, à quelques portails d'ici. Barni n'avait pas de métier et, comme pour beaucoup de femmes dans les villes de Somalie, on ne voyait pas bien de quoi elle vivait.

Sholoongo m'avait dit que Barni cherchait à se rapprocher de Timir, son demi-frère, et d'elle, car elle s'intéressait à leur père, Madoobe. Quelqu'un, je ne sais plus qui, m'expliqua un jour que leur père avait usé de son charme pour culbuter Barni. Jadis marin, Madoobe gagnait maintenant sa vie à dresser des chevaux sauvages qu'il exportait au Proche-Orient et qui, selon la rumeur, lui rapportaient une fortune. De plus, on disait de lui qu'il était le premier Somali à avoir employé une autruche pour garder ses chevaux et ses zèbres, exploit qui lui avait valu une certaine célébrité.

« Écoutez-la », dit Sholoongo, avec un regard plein de dérision en direction de Barni. « Bla, bla, bla... Ciel ! Elle ne s'arrête jamais, et ne se décourage pas quand mon père dit non. »

Je citai une sage parole de ma mère sur la servitude de l'amour. Impossible d'expliquer ce que Barni pouvait bien voir chez Madoobe, dont les humeurs étaient déterminées par les hauts et bas de la fortune, dont les disparitions régulières étaient enveloppées de mystère – un mois

parti, de retour le mois suivant – sans qu'il condescende jamais à se laisser questionner sur ce qu'il avait fait dans l'intervalle. Je savais qu'à cette heure-ci Madoobe dormait et que Barni allait traîner dans les parages toute la journée s'il le fallait, patiente comme une groupie qui attend une brève apparition de son idole.

Mais maintenant que Timir et Barni ne pouvaient plus nous entendre, je commençai à comprendre que Sho-loongo préparait un tour de sa façon. Car elle me mit sous le nez un bout de papier sur lequel quelqu'un avait dessiné au crayon ce que je pris pour une paire de lèvres gonflées, avec un pouce qui sortait à l'une des commissures. Ne sachant ce qu'il fallait y voir, je tentai de lire son sourire. Elle avait, selon moi, l'expression d'un pirate qui vient d'effectuer une reconnaissance dans la caverne où se cache un trésor.

« Dis-moi ce que tu vois ! » ordonna-t-elle.

Je grommelai quelques mots, parce que je ne voulais pas admettre ma défaite et que j'avais peur de me tromper. À ma seconde tentative pour essayer de saisir le sens du croquis, je vis une silhouette assise dans la position d'un yogi en méditation, un sadhu avec une jambe en moins. À peine ces pensées avaient-elles pris forme que je me rendis compte qu'en fait je tenais le dessin à l'envers. Pour masquer mon embarras, je dis : « Et qu'est-ce que Timir en a pensé ? Tu le lui as montré ? »

– Mon demi-frère y voit la main d'un vétérinaire qui tire sur les pattes avant d'un veau pour l'aider à sortir du ventre de sa mère », répliqua-t-elle.

Silencieux, je concentrai toute l'énergie de mon regard sur son menton qui arborait un poil singulièrement long, fort agréable à caresser. Puis, comme elle insistait, je lui démontrai ce que je voyais, maintenant que je tenais le dessin dans le bon sens. Pour ce faire, je pointai mon

majeur, fermant les autres doigts, puis j'avantai les lèvres comme si je suçais un index à demi recourbé. Pour finir, je me frottai la lèvre inférieure avec l'index.

Elle dit : « Doigts, bouches et lèvres, bouchons ! »

Je sentis un sang chaud affluer à mes lèvres et me monter aux yeux. Pendant un instant, je fus incapable de voir ni d'entendre quoi que ce soit, pas même les battements de mon propre cœur. Durant ce temps, Sholoongo, qui avait maintes façons inélégantes de m'attraper à l'entrejambe, se mit soudain à me caresser jusqu'à ce que je me tende. Elle chuchotait que j'étais le bouchon et elle la boulette, tandis que du doigt elle frottait ma braguette. Dans son langage, elle avait coutume de dire qu'elle était le trou dans la flûte et moi le doigt. Ce n'est que bien, bien plus tard, quand le sang tiède du désir eut reflué de mes oreilles, que je pus entendre la voix de Barni. Je ne peux jurer de ce qu'elle disait, mais cela ressemblait à « Quand tu n'as pas la chance d'enfourcher la monture ! » Dans mon souvenir, c'est à ce moment-là qu'il me fut donné de goûter, dans ma salive, la saveur de mon destin : un fleuve de sang, des dés à coudre pleins d'un sang de première qualité, celui de Sholoongo, savoureux à se lécher les doigts !

Quand je pus à nouveau suivre le fil de la conversation entre Barni et Timir, elle était en train de se demander si le cœur de Madoobe n'était pas « aussi dur que les cals sur la langue d'un chameau ». Timir hochait la tête, non parce qu'il était de son avis, mais parce qu'il avait envie de la quitter.

Quant à moi, j'étais prêt à suivre Sholoongo jusqu'au bout du monde, espérant qu'elle serait d'humeur assez généreuse pour me prendre en elle. « Un pouce dans une bouche, les dents qui se referment sur le pouce ! » Comme elle céda, j'entendis une exclamation : « Aïe, tu me fais mal ! Vas-y doucement, s'il te plaît ».

Dès la minute où ma mère aperçut Sholoongo, je sus qu'elle ne la trouverait pas à son goût. En fait, dès que la jeune fille ne fut plus à portée de voix, elle dit : « Méfie-toi, elle est aussi dangereuse qu'un fil électrique dénudé. » Et son conseil ? « Si j'étais toi, je la manierais avec précaution, et ne la toucherais pas à mains nues, comme si elle était chargée d'électricité statique. »

Dans ce temps-là, je m'intéressais à l'origine des choses : comment les fleuves naissent, et pourquoi ils coulent et où ils vont. Je posais des foules de questions à Nonno sur l'endroit où commençaient les bébés, et comment, où finissaient les morts, et si, une fois enterrés, les humains ensevelis se réveillaient dans l'obscurité de leur tombe et renaissaient immédiatement, et, si c'était le cas, sous quelle forme, celle d'un enfant ou d'un autre adulte, ou est-ce qu'ils restaient blottis, repliés sur eux-mêmes comme les bébés serpents que l'on assomme d'un coup sur la tête ? Je me posais intérieurement des quantités de questions, ma tête vibrait d'un grouillement de questions angoissées sans réponses, qui vrombissaient comme des abeilles furieuses. Était-ce pour cela que je désirais changer de nom, parce que son origine restait pour moi sans signification ? Si chaque nom donné au départ comportait ses propres tensions, me demandais-je souvent, et si chaque nom attribué par la suite était un accouchement douloureux, eh bien, il en était ainsi de chaque nouvelle amitié. Alors, l'amitié entre Sholoongo et moi n'était sûrement pas une exception ?

Ma mère ne supportait pas que je dise du bien de quiconque n'était pas de notre famille immédiate. (« Rien ne vaut le sang », disait-elle toujours, sa loyauté pour sa famille étant empreinte d'une telle conviction que j'attendais d'être loin de sa vue pour laisser un sourire sarcas-

tique envahir mes traits. Après tout, je connaissais un sang d'une espèce différente, celui de Sholoongo, que je consommais, rituel secret dont ma mère n'était pas informée.)

Autant que je puisse le savoir, je n'étais pas un enfant malheureux, mais ma mère avait ses raisons pour craindre que je le fusse. Peut-être ne pouvait-elle s'en empêcher, car elle était une marmite bouillonnante de soucis, toujours prête à déborder d'énergie liquide. Dès qu'elle apercevait Sholoongo et moi, surtout les jours où elle n'était pas bien, ma mère n'était plus qu'un flot de paroles, une avalanche d'émotions ; au coin de ses yeux se concentraient des rivières de larmes et de reproches. La nuit, quand je dormais, les joues de ma mère en restaient souillées. Pleurait-elle dans ses rêves, était-ce possible ? Au lever du jour, une vapeur s'élevait autour de ses yeux, humides comme la brume de l'aube.

Ma mère soupçonnait les autres de vouloir saper subrepticement son influence sur moi, son fils unique. Elle tirait une certaine fierté de son intuition, qui, disait-elle, l'alertait en temps utile des manœuvres tortueuses de Sholoongo, de ses desseins à long terme sur ma destinée. Il arrivait que Nonno intercède pour elle. Non que ses interventions, ses tentatives pour apaiser des craintes non fondées aient toujours été couronnées de succès. Je me rappelle l'avoir entendu un jour que j'écoutais en cachette : « Allons, allons », disait-il, du ton d'un parent qui fait taire un enfant geignard, « ce garçon n'a pas encore dix ans, juste ciel, et Sholoongo n'a que quatorze ans ! »

Ma mère ne trouvait pas que Timir fût vulgaire ou menaçant. Pour elle, c'était l'image même de la sainteté dans une famille de monstres. Son instinct ne la prévenait jamais de l'influence malsaine qu'il exerçait sur moi.

« Dans mes rêves, dit un jour ma mère, Sholoongo a les ongles longs, elle est dotée d'une tête ronde avec les dents en avant, ses jambes sont plus courtes que la normale, et elle a les oreilles rondes d'un ratel, ou "blaireau à miel". Elle est toujours en train de fouiner dans le sol, sans un moment de répit. »

Mon père et mon grand-père eurent beau unir leurs efforts pour la persuader que Sholoongo n'avait sur moi aucun dessein à long terme, elle ne les écouta pas, pas plus qu'ils ne renoncèrent à tenter de la convaincre. Pâle de terreur, ma mère, quand elle était acculée dans ses défenses ou sommée de voir les choses en face, se contentait de refaire le récit d'un de ses fréquents cauchemars : celui où un blaireau lui rongerait les entrailles. Mon père prenait la parole pour la gronder doucement, lui suggérait de se reposer. Nonno lui conseillait de se contrôler un peu, lui rappelant qu'elle risquait d'être accusée d'avoir des préjugés fâcheux. « Ce n'est pas la faute de cette pauvre fille si on l'a abandonnée à une lionne qui allaitait, protestait-il. De plus, qu'est-ce qui nous prouve qu'elle a le pouvoir de changer sa nature humaine et de se transformer en animal ? »

Ma salive s'épaissit comme de la pâte qui fermente et j'expliquai à ma mère que c'était bien parce qu'elle avait elle-même insisté que j'avais rencontré Sholoongo, et aussi son père et son frère. Je lui rappelai que c'était mon père qui les avait décrits, quand j'étais allé les voir pour la première fois, comme « un trio d'originaux, aussi uniques que fascinants à connaître, des clowns qui rejouent au tragique une farce sexuelle ».

La tête légèrement inclinée, dans l'attitude d'une personne dure d'oreille, ma mère écouta avec beaucoup d'attention les méandres de chacune de mes phrases, elle notait mes temps d'arrêt et observait les tournants de mes propos :

on eût dit qu'elle cherchait des preuves que j'étais ensorcelé. Puis elle s'exclama avec passion : « J'ai des nuits obscures, un sommeil hanté, séparée que je suis de ton père, par ces visions d'horreur de chaque soir. À peine me suis-je endormie que ma nuit s'emplit de rêves prophétiques dans lesquels des ratels me rongent les viscères, des éléphants deviennent fous furieux, leurs énormes oreilles dressées dans leur rage, visions répétées au cours desquelles des hippopotames piétinent les minces barrières qui protègent mon sommeil. Quand il y a des tombes, elles sont profanées, les corps sont déterrés, exhumés puis inhumés à nouveau, pas dans la terre mais là-haut dans les arbres, dans des nids prévus pour des oiseaux gros comme des chouettes. En un clin d'œil, les tas de terre fraîchement retournée commencent à ressembler à des termitières avec de nombreuses ouvertures obstruées de toiles d'araignées. C'est au creux de moi que loge ma peur ; j'aimerais bien pouvoir m'en défaire, mais je n'y arrive pas. »

Je m'enquis de l'opinion de Nonno. Pourquoi donc la présence de cette fille nourrissait-elle l'inconscient de ma mère d'une provende de rêves épouvantables ? Dans sa réponse, Nonno attira mon attention sur l'« idée » même des ratels, sortes de mouffettes, qui, disait-il, « ont un goût marqué pour les caches de miel sauvage, animaux nocturnes qui ont coutume de creuser des terriers profonds dans la terre ». Il y avait un lien souterrain, continua-t-il, entre le ratel qui se nourrit de charogne et la croyance de ma mère, qui était persuadée que Sholoongo avait des pouvoirs animaux, le pouvoir de transformer sa nature humaine en devenant l'animal de son choix.

Et quant à Timir, son demi-frère ! La peau aussi écailleuse que le désert aride dont il venait, il était arrivé d'une capitale provinciale de l'inté-

rieur dont les habitants étaient aussi peu concernés par la wolf que les chameaux. Depuis un certain temps, j'étais amoureux de sa sœur et je n'avais pas beaucoup d'amis à cette époque. Parce que mon père aimait bien Timir, ma mère n'émit pas d'objection quand il suggéra que je devienne son ami. Mon père était présent le jour de notre première rencontre, et il me poussa vers lui avec un dernier encouragement, me conseillant d'initier Timir aux manières de la ville, tandis que j'apprendrais de lui la culture des pasteurs qui forment la majorité des habitants de notre pays.

Comme pourrais-je jamais oublier le soin méticuleux qu'il apporta pour que cette première rencontre soit un succès immédiat ! On aurait dit qu'il s'agissait d'un mariage, et que mon père assumait la responsabilité de sa consommation. Il y eut une période pour faire la cour qui dura presque un mois, au cours de laquelle mon père était présent comme surveillant et comme conseiller. Durant tout ce temps, nos deux familles étaient l'une chez l'autre comme les mains des voleurs dans les poches les uns des autres. Nonno se laissa persuader par ma mère de prêter à Madoobe, leur père, la moitié des fonds nécessaires au financement de son entreprise de dressage de chevaux.

La vérité sur ce garçon était, hélas, plus complexe, car en fait il ne m'aida guère, pas plus qu'il ne m'apprit quoi que ce soit sur la culture des nomades, car il s'intéressait beaucoup plus à ce qu'il appelait ses « éruptions de sexe » qu'à la trame naissante de mes idées sur l'origine des choses. Au moins Sholoongo et moi partagions un esprit curieux, un intérêt réel pour les commencements. Elle élucidait pour moi des mystères, m'enseignait les bases de ce qui me paraissait assez proche de la tradition soufie, me proposait une interprétation féministe très claire du mythe de Carraweelo. Carraweelo est la reine dont on

peut faire remonter le règne à l'époque où l'ordre social masculin, dans l'ancienne Somalie, remplaça la tradition matriarcale, car on accusait les femmes de trahir la vision de la société et d'échouer à diriger le pays d'une manière juste.

Les bénéfices que je retirais de mon association avec Timir étaient bien discutables. Mais malgré tout, son intervention amicale contribua à empêcher Sholoongo de faire intrusion dans l'inconscient de ma mère. Et pourtant, durant cette période où mes parents étaient tout à fait confiants, Nonno leur conseilla de faire attention, « parce que les volcans, même quand ils ne sont pas en activité, ne sont jamais éteints. Car un jour ils explosent, et se transforment en lacs de lave mortels. »

Timir avait ses éruptions. Je n'ai jamais vu quelqu'un avoir l'air aussi content de lui que Timir à la minute où il parvenait à jouir. Il prenait ses éruptions aussi sérieusement que son père prenait ses séances de narghileh, rituels qui leur assuraient à tous deux une vitalité sans défaillance. Timir se prenait à pleine main quand il était déprimé, et se donnait un petit coup quand il était tendu. Il admettait l'avoir déjà fait avec d'autres garçons, et avoir fait l'amour avec des femmes plus âgées, parfois avec des prostituées. Mais, selon lui, il n'y avait rien de plus agréable que de jouir dans sa main avec l'aide des feuilles d'un arbre, le *gob*. Un jour je me mis en même temps que lui à mâcher une poignée de ces feuilles, et bien que nous ayons explosé ensemble, mon éruption ne me donna pas autant de satisfaction que mes escapades avec Sholoongo. Bien que je n'aie jamais eu le courage de leur poser la question ni à l'un ni à l'autre, je me demandais bien si lui et Sholoongo s'envoyaient en l'air ensemble également.

Afin de le savoir, je passai une nuit chez eux.

Tendu, je restai éveillé une bonne partie de la nuit, ne commençant à somnoler que juste avant l'aube. J'ai le sommeil léger et je me rappelle qu'après une phase d'un sommeil agité je me suis assis en sursaut, car quelqu'un passait près de mon lit. L'aurore n'avait pas encore réellement pointé et je n'avais pas entendu le muezzin appeler les fidèles musulmans à leur devoir. Madoobe, leur père, sortit de la pièce, ses gestes aussi silencieux que la nuit. Je présentai qu'il allait derrière la case pour uriner.

Inc capable de contenir le jaillissement de ma curiosité, étant donné que cela faisait un moment qu'il n'avait pas produit un seul son, je me levai et sortis de la pièce, puis explorai les alentours, anxieux, essayant de voir ce qui avait pu changer. Raidi par mon attention inquiète et particulièrement mal à l'aise, je ne fus soulagé que lorsque je vis Madoobe, debout et noir d'ébène, pas très loin. Il était complètement nu. Il avait à la main un objet semblable à une baguette avec lequel il se frottait le dos de haut en bas, de haut en bas.

Pour mieux voir, je m'approchai un peu, doucement, en restant accroupi. Mais je fis peur à l'une des vaches qui, jugeant ma position menaçante, se mit à creuser le sol de ses sabots sur un rythme inquiétant, les cornes prêtes, les oreilles rigides de peur, comme celles d'un éléphant en colère. Je cessai tout mouvement, et gardai un certain temps cette position recroquevillée avant de me lever pour lui montrer ma véritable nature de bipède. La vache perdit alors tout intérêt pour la situation et me tourna le dos.

Mais où donc était Madoobe ? Que pouvait-il bien faire ?

Il plongea la baguette dans un seau en fer qui était, je le présentai, plein d'eau et une fois de plus se frotta entre les omoplates avec ce bâton. Il répéta toute la manœuvre

à plusieurs reprises puis finit par s'éloigner du seau. Maintenant sa nudité s'ornait d'une érection proéminente. En un instant il fut derrière une génisse, marmonnant quelque chose, d'un ton égal. Plus je m'approchais de lui et de la jeune vache, mieux j'entendais sa voix, seulement je n'arrivais pas à distinguer ses paroles, peut-être parce qu'il parlait à la vache dans une langue codée, comparable aux babillages secrets des enfants. Était-il en train d'apaiser les instincts bestiaux de la vache en lui parlant un langage secret ?

Un peu plus tard et après une fort longue invocation, il inséra son érection dans la génisse, continuant à parler mais aussi respirant bruyamment. C'était comme si j'écoutais un homme et une femme en train de faire l'amour, car la vache elle aussi murmurait. Ayant enfin joui, Madoobe revint à l'endroit où il avait laissé le seau en fer, pour se laver. Il continuait à proférer tout haut des salves de mots dans une langue secrète.

Quelques jours plus tard, j'abordai le sujet avec une prudence exceptionnelle. Je ne m'attendais pas à une confession tombée du ciel, et fus surpris d'apprendre que je m'étais mépris sur la nature symbolique d'un rituel où figuraient Madoobe et ce que je prenais pour une génisse. En fin de compte la vache n'était pas une vache.

« Non ?

– C'est une vache, dit Sholoongo, que mon père a décidé de domestiquer, c'est-à-dire, de prendre pour femme. »

Deux jours plus tard, Madoobe amena chez lui une jeune épouse.

Comme je la pressais de me donner une explication plus acceptable sur la métamorphose d'une vache en

femme et d'une femme qui devenait vache, Sholoongo se réfugia dans des propos dilatoires. Mais je refusai d'abandonner et insistai pour qu'elle m'en dise davantage. Pour me dissuader de poursuivre ce sujet plus avant, elle me narra un conte que son père avait appris d'un de ses collègues marins, un Nigérian.

Dans ce conte, un chasseur tombe sur un crâne pendant une chasse au gros gibier, et s'exclame à haute voix, essentiellement pour se parler à lui-même : « Je me demande comme ce crâne est arrivé ici. » À sa surprise, le crâne se met à parler. « Prends garde à ne pas divulguer des secrets, parce c'est ça qui m'a amené où je suis, mort. »

Troublé, le chasseur retourne à son village pour faire part de ses soucis à sa femme et à ses amis. Et un jour le roi a vent de l'histoire du chasseur et demande à être conduit jusqu'au crâne qui parle. Mais voilà que le crâne ne réagit ni aux questions du roi, ni aux supplications du chasseur. Déçu par ce qu'il vient de voir, le roi ordonne que l'on coupe sur-le-champ la tête du chasseur, et qu'on la laisse sur place, sans l'enterrer. Une fois le roi et ses hommes partis, le crâne demande au chasseur, qui maintenant est mort, ce qui l'a amené ici. La tête sans sépulture répond : « C'est d'avoir divulgué des secrets qui m'a amené ici, mort. »

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre un

JE SENTIS qu'il se préparait quelque chose dès que j'ouvris la porte de mon appartement, à cause peut-être d'un arôme étranger. J'avais à peine franchi le seuil que toute une parade d'odeurs envahit mes sens, odeurs qui m'évoquaient la Taj, bière éthiopienne à base de miel. J'étais aussi intrigué par la présence bizarre dans l'appartement d'une mouche, dont le bourdonnement d'hélicoptère agaçait mes nerfs fragiles.

Un instant plus tard, je fus nez à nez avec l'expression interloquée de ma domestique, femme d'un certain âge, qui, en me croisant dans la pénombre du corridor, se posa un doigt sur les lèvres afin de me faire taire. Mais pourquoi donc cette mimique ? J'étais célibataire, je vivais seul, je n'avais pas d'enfants et, autant que je pouvais le savoir, pas d'invités. Ne me demandez pas pourquoi, mais ce qui me vint d'abord à l'esprit tandis que, surpris, je regardais Lambar était qu'il me fallait passer un peigne dans mes cheveux emmêlés ; je soupçonnais cependant que, de toute façon, la raison de cette envie soudaine de me coiffer le chef résidait ailleurs, avait à voir avec une

série de problèmes qui se mettaient en ordre dans ma tête. S'approchant de moi, Lambar, ma bonne, chuchota : « Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue que vous aviez une visite ? » Je perçus une note de reproche dans le ton de sa voix.

Je fus un certain temps sans savoir quoi lui répondre. J'entendis alors le roucoulement prolongé du téléphone qui sonnait avec la voix du pigeon voyageur qui, de retour chez lui, appelle ses congénères. Un moment intrigué, je courus répondre au téléphone, passant impoliment devant ma bonne, et, ce faisant, je me cognai à deux fauteuils à l'envers, les pieds en l'air. Elle travaillait pour moi depuis des années, et c'était la première fois que je n'étais pas totalement satisfait de son travail à mon retour du bureau. D'après ce que je pouvais voir, elle n'avait apparemment pas fini de passer la serpillière. Tandis que mon cerveau ouvrait une parenthèse, qui incluait à la fois une thèse et une antithèse, je finis par atteindre le téléphone à son dernier souffle, juste avant qu'il n'expire. Je haletai « *Pronto ?* » et attendis, convaincu que j'étais arrivé trop tard.

Faisant l'inventaire des voix emmagasinées dans ma mémoire, je ne parvins pas, malgré tous mes efforts, à replacer celle de ma mère, ce qui était vraiment étrange. Mais sa voix semblait d'une dureté d'agate, et ce n'était pas ainsi que je me la rappelais. « Tu vas bien, Kalaman ? » dit-elle.

Avant d'en avoir pris conscience, j'avais pénétré dans un autre univers et plus rien ne serait comme avant : la confédération des exigences de ma mère, ses légions de requêtes, de supplications, ses « fais-bien-attention », tout cela à cause de l'éruption imminente de la violence sur une grande échelle, tandis qu'elle prédisait que des fédérations de familles liées par le clan allaient entrer en

conflit entre elles. Elle pouvait dater exactement le jour où elle avait acquis la certitude que la Somalie allait à la guerre civile. C'était à deux heures de l'après-midi, en plein cœur de Mogadiscio. Elle conduisait la camionnette, et comme la journée était chaude, toutes les vitres étaient ouvertes. Elle s'arrêta à un feu, attendant que le vert succède à l'orange. Sans comprendre comment, elle se retrouva dans la cabine avec deux combattants en civil, dont l'un brandissait un revolver ; il lui demanda d'arrêter le véhicule, de sortir et de lui remettre les clefs. Elle n'en fit rien. Elle continua de conduire, de plus en plus vite, sûre que l'un ou l'autre allait être pris de vertige et la supplier de les laisser partir. En fait, c'est ainsi qu'elle s'en tira, sauvant son véhicule et sa vie. Quand on lui demanda par la suite comment elle avait eu l'idée d'agir ainsi, elle répondit simplement : « L'accent de l'homme me disait bien qu'il n'avait pas l'habitude des voitures et de leur fonctionnement et qu'il allait prendre peur si j'allais vite. »

Certains signes, depuis quelques temps déjà, annonçaient l'éruption d'une guerre civile et l'effondrement de la société civile en une anarchie totale. Mais tandis que beaucoup d'entre nous pensaient que nous en étions aux tout premiers frémissements, ma mère répétait que nous étions proches de l'effondrement final, car des rumeurs nous parvenaient selon lesquelles des groupes armés se seraient mis en place tout autour de Mogadiscio. C'était comme si quelqu'un lui avait vendu cette idée d'une catastrophe finale et qu'elle l'avait achetée telle quelle, sans faire de détail. Et elle commença à acquérir toutes sortes d'armes, se préparant au pire et y préparant sa famille. Ma mère, ayant l'exemple de la destruction inhumaine causée aux hommes et aux biens dans les régions du nord, ne voulait pas que notre famille soit prise au

dépourvu. La deuxième ville du pays avait été bombardée par le régime de Siyad, ses résidents massacrés, presque tous ses bâtiments rasés. À dater du jour où nous avons appris ce massacre, ma mère était demeurée sur ses gardes, une valise à portée de main, prête à s'enfuir à la première alerte. Elle m'appelait de temps en temps au téléphone pour me demander où en étaient mes préparatifs pour cet effondrement imminent. Mais qu'est-ce qu'elle me voulait donc aujourd'hui ?

« Pourquoi ne réponds-tu jamais à mes appels ? dit ma mère.

– J'allais justement passer te voir », fut ma réponse, mensongère.

Est-ce qu'elle perçut alors à quel point ma démarche était boiteuse ? Elle rappelait le dicton somali qui dit que le mensonge a une jambe tordue, la vérité de bonnes jambes. J'aurais été le tout premier à concéder que ma voix manquait de fermeté, qu'elle était mal assurée, qu'elle semblait, de fait, claudiquer.

« Pourquoi mentir à ta mère ? demanda-t-elle.

– Où es-tu ? fis-je.

– Tu devrais avoir honte, mentir comme ça ! »

Je me consolai en me rappelant le pot tout noir du proverbe qui, ayant reçu un bec verseur doté d'une langue, se mit à traiter les autres pots de tous les noms. Je dis : « Mère, tu n'as aucune raison de m'accuser de quoi que ce soit. Parce que quand tu m'as appelé au bureau, à trois ou quatre reprises, dans la journée, j'étais en discussion avec des clients avec qui je mettais la dernière main à un contrat qui va rapporter beaucoup d'argent à l'entreprise.

– As-tu toujours l'intention de prendre une semaine de vacances ? »

Si ma mère approuvait le voyage que j'avais prévu à Nairobi, c'est parce qu'elle espérait qu'une fois hors du

pays je pourrais peut-être décider de ne pas revenir à Mogadiscio. Elle me poussait très souvent à partir, craignant que la guerre civile ne commence d'un jour à l'autre. Je repoussais sans cesse ma date de départ, en prétextant la masse de travail à terminer dans mon entreprise d'informatique.

« J'ai l'intention de partir, mais je n'ai pas encore fixé de date, dis-je.

– Tu vas avec quelqu'un ? » demanda-t-elle.

La question me prit au dépourvu. « Je n'ai pas décidé. Pourquoi ? »

Je perçus à son ton qu'elle était un peu fâchée quand elle dit : « Écoute, tu as maintenant trente-trois ans, Kalaman, mon fils. Tu as beau être adulte, tu continues encore à mentir par tous les interstices entre tes dents, effronté comme le courant d'air qui passe par le trou d'une serrure. »

En somali, on dit qu'il ne faut pas demander à ceux que vous connaissez de vous parler d'eux-mêmes. Je savais bien d'où venait ma mère. Peut-être qu'en me traitant de menteur, elle espérait me mettre le dos au mur afin que je lui dise tout ce qu'elle voulait entendre, sans secret qui tienne. Je savais ce qu'elle allait faire si sa stratégie ne produisait pas le résultat escompté : faire appel à ma loyauté de fils.

Elle dit : « Je sais que tu ne pars pas tout seul.

– J'aimerais bien que tu n'essaies pas de me mettre en colère », dis-je.

Ayant complètement oublié l'arôme étranger qui avait accueilli mes sens quand j'étais entré dans l'appartement, et ayant mis de côté pour l'instant les soucis de ma domestique, j'étais aussi détendu que le permettaient les circonstances. C'est alors que du coin de l'œil je perçus Lambar et que je commençai à estimer que j'étais victime

des obsessions féminines bien connues, de leur tendance à vouloir s'occuper de moi mieux que je ne le faisais moi-même.

« Avec qui pars-tu ? demanda ma mère.

– Tu ne te fatigues jamais, Mère ?

– Comment pourrais-je me lasser de penser à toi ? »

Ma bonne se tenait aussi dans les parages, tentant de me dire quelque chose. Je me demandais si ce qu'elle avait à dire avait un lien quelconque avec ma conversation avec ma mère.

« Je détesterais apprendre la nouvelle d'un tiers ! »

Ma mère avait une façon bien à elle de dénigrer les femmes de ma vie, elle en faisait des objets de risée, de ceux dont on fait des couplets cocasses. Non qu'elle fût guidée par la religion, mais elle n'approuvait pas que je sois en compagnie d'une femme que je n'avais pas l'intention de prendre comme épouse légitime, ce qui semblait prouver que je n'envisageais pas de lui donner un petit-fils. Quand l'une d'entre elles lui plaisait, la dimension poétique de son enthousiasme l'emportait jusqu'à des sommets de ravissement. Les mots *Donne-moi un enfant* commençaient à me hanter. Et dans mon souvenir c'est moi, l'enfant, qui fais cette requête à mes parents *Donnez-moi un frère ou une sœur !* Les mots ont peut-être changé, ceux qui les prononcent probablement aussi ; ce n'était plus moi qui répétais cette supplique, *donnez-moi*, c'était maintenant ma mère, qui ne m'avait jamais donné de frère ou de sœur. L'atmosphère fut soudain si paisible que je pensai que ma mère avait raccroché.

« Mère, es-tu là ?

– Je suis là, ta mère est à ton service », récita-t-elle.

J'avais demandé à Nonno s'il connaissait la cause des accès d'exubérance de ma mère. Il avait dit : « Ceux qui ont un secret ont tant d'énergie à revendre qu'il leur faut

trouver un exutoire. Mon hypothèse est que ta mère parle
mon arrêt pour cacher ses soucis, tandis que le silence de
ton père est le tunnel dans lequel il trouve du réconfort. »

C'est alors que d'un seul coup mon nez se trouva
presque bouché par l'odeur sucrée du miel le plus pur
que l'on puisse trouver. Et ma mère continuait à parler, à
parler. Et l'ombre de Lambar s'étalait juste devant moi,
planant comme un vautour au voisinage d'un abattoir.

« Tu ne vas pas te marier, Kalaman, n'est-ce pas, mon
chéri ?

– Pas à ma connaissance. Pourquoi est-ce que tu poses
la question ?

– Cela fait plusieurs nuits que j'ai des rêves où tu te
maries. Je pensais qu'il valait mieux que je te le demande.

– Tu as entendu parler de la guerre sans merci entre
l'autocrate et les milices qui veulent renverser son régime,
dis-je, et tu as des visions, la nuit, qui sont liées au désastre
qui se prépare. Je commence à penser que ces cauchemars
sont causés par une réaction individuelle, instinctive, à
une crise majeure qui va probablement bouleverser la vie
de toute la société.

– Dans un des rêves, continua-t-elle, tu n'es qu'un
enfant selon toute apparence sauf que tu nous invites à
ton mariage, mais que ta promesse te fait faux bond. Dans
le rêve de la nuit dernière, tu fais une entaille à une veine
de ton majeur et t'engages dans un serment qui te lie à ta
compagne, une femme dont le visage est le portrait frap-
pant de Xusna, le petit singe familial de ton enfance, ta
petite guenon vervet. » Elle fit une pause. « Tu te rap-
pelles bien ta guenon, Xusna ?

– Comment pourrais-je l'oublier ?

– Mais ce qui est le plus bizarre, c'est que le nom de
Sholoongo est repris par tous ceux à qui je parle dans
ces rêves. As-tu la moindre idée de la partie du monde

où elle se trouve actuellement ou de ce qu'elle a encore inventé ?

— Non », dis-je, et discernant les mouvements silencieux d'une ombre courte d'après-midi que j'assignai à Lambar, j'eus recours à une manœuvre de pacification. Je dis : « Je vais passer te voir très prochainement, mais maintenant il faut que je m'en aille. »

Je tenais le récepteur muet à la main, ne sachant pas bien qui avait raccroché en premier. De toute façon, mes yeux étaient embués de découragement. J'étais en train de me faire à l'idée que j'allais la rappeler, au moins pour m'excuser, quand soudain tout mon univers ne fut plus qu'odeurs : des invasions pestilentielles d'odeurs non domestiques, des odeurs étrangères partout dans l'appartement, comme si le chat avait apporté une souris et l'avait abandonnée, laissant pourrir le rongeur sous le canapé ou sous l'évier.

Je comptais bien que Lambar allait m'expliquer l'origine de cette odeur.

Je trouvai Lambar assise, toute recroquevillée, devant la table de la cuisine, tout enveloppée dans de grands pans de chagrin. Elle se leva à mon entrée, son ombre aussi ramassée que le poing d'un avare. Je dis : « Je suis désolé, ne m'as-tu pas parlé tout à l'heure de quelqu'un que j'aurais invité sans te prévenir ? »

J'occupais un appartement de deux pièces dans l'une des zones résidentielles les plus recherchées de Mogadiscio, et il était rare que j'héberge quiconque prétendant appartenir à un côté ou l'autre des familles étendues de mes parents. Il s'agissait d'hommes et de femmes du même clan, dont les exigences allaient de la requête d'être logés et nourris pendant des mois jusqu'à la demande que je paye les factures pour leurs dépenses de santé et la sco-

larité de leurs enfants. Ce n'étaient pas des gens intéressants et je n'hésitais pas à leur montrer la porte : je leur rappelais que je n'étais pas le membre d'un clan, mais un travailleur indépendant. Et je n'en avais jamais invité chez moi, ayant peur de tout ce que leurs doigts agiles allaient subtiliser entre le moment où j'entrerais dans la douche et le moment où j'en sortirais. Pour moi c'étaient des pick-pockets, ils arrivaient les mains vides mais leurs départs étaient aussi lucratifs que l'argent de la corruption. Et ce chantage social faisait partie de leur tactique !

« Je ne sais comment t'expliquer », dit alors Lambar.

Elle avait la cinquantaine, et avait travaillé chez mes parents pendant des années avant de venir chez moi. Elle me connaissait depuis les premières années de mon adolescence, et j'étais toujours impressionné par son sens de l'ordre, son assiduité et son amour-propre. Elle appartenait au Peuple du Fleuve, à deux villages plus bas que les terres de Nonno en descendant le Shabelle, et avait eu un mari resté longtemps alité, sans que son état évolue, jusqu'à sa mort, il y a quelques années. Et bien qu'étant payée à temps plein, elle travaillait pour moi trois demi-journées, lavant les sols une fois par semaine, de même pour mon linge, et préparant les plats traditionnels dans une cuisine en plein air dans ma cour. Nous nous entendions très bien, Lambar et moi, et j'adorais sa cuisine, malgré le fait qu'il y avait toujours un peu trop d'huile et que les légumes étaient infiniment trop cuits.

Comme elle ne disait rien, je demandai : « L'invité, c'est un homme ou une femme ? »

Ses lèvres eurent un frémissement. Si elles parvinrent à émettre le moindre son, je n'entendis pas ce qu'elle me disait. Il est aussi difficile de lire sur les lèvres que de déchiffrer des signes tracés en l'air par les mains. Je ne suis doué ni dans un cas ni dans l'autre. Je lui demandai

poliment de répéter ce qu'elle avait dit. Il me fallut un certain temps pour arriver à comprendre que j'avais une invitée, que ce n'était pas Talaado, mon amie du moment, que de toute façon Lambar ne connaissait que trop bien. Et qui plus est, mon invitée avait apparemment ouvert la porte toute seule, avec sa propre clef.

La tension entre nous grandissait de minute en minute, surtout parce que Lambar avait beaucoup de mal à faire sortir les mots de sa bouche. J'aurais bien voulu savoir, et savoir vite, ce qui causait tant d'embarras. Nous étions maintenant près l'un de l'autre à nous toucher, et tout en écoutant son souffle irrégulier, presque asthmatique, je me rendis compte que j'étais en train d'inhaler dans mes poumons un étrange mélange d'odeurs agressives, que mes narines palpaient, que mes poumons étaient des soufflets de forge, s'emplissaient de flammes. Je m'immobilisai, la tête rejetée en arrière, tentant de contenir un éternuement. Là-dessus, Lambar éternua. Ceci m'inspira une sensation bizarre. Je lui formulai une bénédiction. Un moment s'écoula, puis un autre. L'odeur étrangère s'insinua à nouveau et commença à me brouiller les pensées.

« Où est-elle donc ? demandai-je. Mon invitée ! »

Pas un mot. Elle n'était plus que l'obscurité de la nuit tropicale qui remplit les yeux d'une noire opacité, ses yeux étaient grands ouverts mais ne voyaient rien. Je saisis un instant la pointe de son coude osseux, avec le geste d'un homme qui se noie et s'accroche à l'écume liquide, et tout aussitôt je lâchai ce bras, d'autant plus que je ne comprenais pas le sens de cette odeur, ne savais si cela avait à voir avec mon invitée. Nous étions maintenant dans la partie de l'appartement qui reçoit le plus de lumière (comment nous y étions arrivés, je n'aurais su le dire), le soleil éclatant de l'après-midi y entraînait à flots et

dissipait provisoirement l'allergie causée par cette angoisse.

« Tu l'as vue entrer ? demandai-je.

– Je ne l'ai pas fait entrer, et je ne l'ai pas vue entrer non plus, je le jure. » Et le brun de ses yeux pâlit, comme si elle avait eu la vision d'un être céleste.

« Alors tu devais être sortie quand elle est entrée ?

– J'étais ici, depuis le moment où j'étais arrivée pour travailler. »

Dans mon impatience, je m'éloignai d'elle pour aller vers la pièce du fond où je supposais que se tenait ma visiteuse, quelque pauvre femme de mon clan, venant d'une région frappée par la famine, à seule fin de signifier des exigences de propriétaire. Si je m'arrêtai une minute dans mon élan, ce ne fut que parce que d'autres possibilités me venaient à l'esprit, par exemple que cette femme n'était pas une parente mais une ancienne petite amie venue rallumer une passion éteinte.

Lambar baissa la voix jusqu'au murmure, et s'approcha. « Je croyais que c'était toi qui lui avais confié la clef. Non que je l'aie entendu entrer, je le répète. Mais de toute façon », dit-elle, et elle haussa les épaules d'un geste qui ne signifiait rien. Je savais d'expérience qu'elle n'était pas douée pour mentir ni pour cacher sa peur.

« Tu répètes que tu n'as pas quitté la maison ?

– J'étais complètement absorbée par mon travail, je passais la serpillière, et je l'ai vue ici. » Comme j'échouais à comprendre ce qu'elle voulait dire, elle se corrigea, et avec un regard en direction de la pièce du fond, reformula sa déclaration ainsi : « Ou plutôt, une minute il n'y avait personne et l'instant d'après elle était là. » Elle attribuait toute une série de significations au mot « là », un enchaînement d'associations liées à l'espace, au temps et aussi au lieu. Comme elle se tenait ainsi, les bras écartés, on eût dit

qu'elle venait à l'instant de faire exister le cosmos, et le mystère, l'énigme qui allait avec.

Les pupilles de Lambar étaient comme le chas d'une aiguille, comme si le rayon du soleil les reliait avec les fils noirs de mon imagination, filant en tous sens comme un oiseau qui traverse une mare. Je me tenais en plein milieu d'une parenthèse ouverte, dans un temps sans passé, présent ou futur. Je sentis soudain qu'une sorte d'irritation tirait mes poils de nez et j'éternuai si fort que le monde fut ébranlé sur ses piliers. De mon nez s'écoulait du mucus, mes livres étaient mouillées de salive et j'avais les paumes trempées d'une variété de sécrétions ; je pensai : quelle allergie inélégante !

« Peut-être bien que j'ai eu une hallucination », dit-elle.

Comme je m'essuyais les mains, la bouche et le nez avec un mouchoir, elle eut un léger mouvement des lèvres. Cela évoquait l'oiseau qui frémit dans son sommeil. L'instant d'après, les yeux de Lambar se mirent à palpiter avec la lenteur douloureuse d'un oisillon à qui il manque une aile, mais qui essaie de voler. Elle se baissa, s'accroupit et dans cette position se serra la tête dans la parenthèse de ses mains. Avait-elle peur que je la frappe ? Je reculai d'un pas.

« Attends, Kalaman, attends », dit Lambar.

Comme je me retournais, une lueur vacilla dans ses yeux, comme chez les animaux qui sont vaguement conscients qu'un péril approche. « Fais très attention », conseilla-t-elle.

Une femme dangereuse ? Une femme armée venant de l'autre clan, du clan ennemi – ce qu'on peut être stupide ! –, prête à me donner des ordres, à me mettre un revolver sur la tempe, dans mon propre appartement et en plein jour, à me commander de vider mon compte en

banque, à me faire signer sur la ligne en pointillé, la ligne du sang, sous le prétexte que cela faisait des siècles que mon clan spoliait le sien ? (Ma mère dirait : « C'est bien fait » et, avec l'assurance rétrospective du « je-te-l'avais-bien-dit », elle soulignerait combien ces gens étaient des animaux !). La visiteuse ne faisait quand même pas partie de ces milices qui se servaient de femmes pour infiltrer la citadelle corrompue du dictateur ? Et si c'était le cas, pourquoi chez moi ?

Non seulement je remarquai en moi un certain changement, mais une soudaine sensation de peur commença à jouer toutes sortes de tours à ma perception des choses. Je voyais une vache sous la forme d'une femme ; je voyais une femme impalpable et éthérée comme un fantôme qui avait pénétré dans mon appartement, en plein jour, sans se faire entendre, voir ou remarquer par Lambar. Et brutalement je sus qui était ma visiteuse.

Quand je proposai son nom à Lambar, elle parut accepter mon hypothèse. Elle dit : « Ta visiteuse a l'air tranquille, assuré, de quelqu'un qui a choisi d'être, si tu vois ce que je veux dire. C'est comme si elle avait choisi d'être une femme aujourd'hui, mais qu'elle aurait pu tout aussi bien être un homme dans une autre vie, ou un fantôme, ou une chèvre. »

Et à peine son regard s'était-il immobilisé, comme se calment les mèches allumées quand cesse le vent, qu'elle ajouta : « Quand je suis entrée la dernière fois, elle était tranquillement assise, la tête penchée sur une feuille de papier, à faire de vilains dessins. »

Il n'y avait plus besoin de chuchoter des confidences : l'image du visage composite de ma visiteuse s'imposa à moi, par bouffées aussi vives que des éclairs, par accès et par spasmes aussi éprouvants que les portes qui s'ouvrent dans le noir grinçant des films d'horreur de Hitchcock.

« Veux-tu lui demander de venir déjeuner avec moi », dis-je à Lambar, qui se mit en marche à ma requête, mais d'un pas hésitant, comme frappée à nouveau de frayeur. « Après cela, continuai-je, tu pourras nous laisser. Nous pouvons mettre le couvert et nous servir nous-mêmes. »

Ma bonne me regardait, incrédule.

« Je ne vais pas avoir besoin de toi pendant plusieurs semaines, dis-je, aussi je te suggère de passer au bureau voir mon assistante, pour qu'elle te paie. Elle sait qu'elle doit te donner un mois de salaire, et un petit supplément. »

Pour la première fois depuis qu'elle était à mon service, Lambar était sur le point de désobéir à un ordre. Je vis dans cette conduite un très mauvais présage, et je faillis revenir sur tout ce que j'avais dit.

Elle me supplia : « Laisse-moi rester ici, s'il te plaît !

– Fais ce que je dis, commandai-je.

– Laisse-moi te nourrir avec mes propres mains, des mains de confiance. »

Fermement, je dis : « S'il te plaît, pars ! »

Sholoongo avait l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, l'odeur du printemps. Elle avait l'air d'une vache qui est barbouillée de sa bouse liquide, verte comme est humide la saison. En réaction allergique, un frisson hérissa les poils de mes narines, et mon rhume des foins revint. J'étais dans un état lamentable, le souffle court, incapable de me détendre assez pour laisser échapper mon éternuement. Et plus je cherchais que lui dire, plus le niveau de pollen de mon angoisse augmentait, et avec lui, mes souffrances, mon malaise général. Je la contemplai, sans défense, pensant que, à la différence des ongles sur les doigts des morts, ceux de Sholoongo n'avait pas poussé d'un centimètre durant la vingtaine d'années

écoulée depuis notre dernière rencontre. Mais sa poitrine était plus lourde, comme chez une femme conçue pour avoir beaucoup d'enfants ; ses hanches aussi s'étaient élargies, comme si elle avait été créée pour en mettre au monde une pleine chambre. Et cependant je déduisis, Dieu sait comment, qu'elle n'avait pas donné naissance à un seul enfant. Les traits larges, pas vilaine, pleine d'allant, Sholoongo avait une vitalité inexplicable. Mais elle avait le cou trop court pour un être humain, plutôt un cou d'oiseau, tout aussi agité, pivotant sans cesse d'avant en arrière, de haut en bas, traçant peut-être des sept mystiques ou encore nouant des huit, ou dessinant la boucle supérieure d'un neuf.

Elle avait une tache noire qui maculait le bout de son nez. Et aussi, devant mon regard qui l'observait, elle réagit par un air surpris. On aurait dit un ratel, dérangé pendant qu'il creuse pour déterrer une charogne qu'il a cachée. Je plissai le front, soucieux. Une partie de moi refusait de porter un jugement téméraire sur une femme que je n'avais pas vue depuis presque vingt ans. Ce n'était pas parce que ma mère s'en méfiait qu'elle était malfaisante. Je décidai de prendre l'initiative, afin de ne pas la laisser tracer des cercles autour de moi, ou dominer la conversation.

Je dis : « Veux-tu un verre de jus de tamarin, bien glacé ? » Ma langue touchait mon palais sans trébucher sur aucune consonne fricative. Mais cette impression triomphale fut de courte durée, car j'eus plusieurs étournements très rapprochés juste après avoir pris la parole. Elle ne me couvrit pas de bénédictions. En fait elle détourna le regard comme si elle se sentait en partie responsable. De toutes façons, je la conduisis à la cuisine et lui versai un grand verre de jus de tamarin que je lui tendis. Elle reçut cette boisson à deux mains et s'assit à la

table. Je me demandais comment j'allais faire pour ne pas avoir à reconnaître notre passé commun, quand nous étions enfants, lorsque je me remis à éternuer, réaction allergique inévitable.

Elle but une gorgée de son jus de tamarin, avec une expression lointaine, celle de qui savoure un souvenir ancien dans le goût d'une boisson. Je la soupçonnai même un instant de laisser passer sur ses lèvres un sourire malicieux, mais c'est d'une voix neutre qu'elle dit : « Cela fait un bout de temps, non ? »

Sa voix était maintenant plus dure, pensai-je, plus proche de celle de ma mère. Elle était comme coupante et métallique, comme si on y avait caché une demi-lame de rasoir. Je n'osais pas imaginer quelles étincelles pourraient se produire lors d'une collision frontale entre ma mère et Sholoongo, lorsque les bords aiguisés de la lame de Sholoongo heurteraient celle de ma mère, qui était dure comme un caillou. J'éternuai une fois de plus.

« J'espère que tu n'es pas allergique aux poux », dit-elle.

J'avais entendu dire que la façon la plus efficace d'arrêter une crise de hoquet était de faire peur à la victime. Ce qui explique pourquoi cette question absurde – étais-je allergique aux poux ? – eut sur moi un effet salutaire. Mon nez fut soudain dégagé de toute démangeaison irritante. « Pourquoi demander si je suis allergique aux poux ?

– Parce que j'en ai un couple sur moi », répondit-elle, assise là, tassée sur elle-même dans l'attitude compacte d'un pigeon qui roucoule. Pas un muscle ne bougeait, elle était totalement sérieuse.

Avec une curiosité plus forte que ma discrétion, je dis : « Mais s'il te plaît, à quel endroit de ton corps portes-tu ces poux, et pourquoi ? » On aurait dit que

j'étais un douanier américain l'interrogeant pour savoir si elle apportait du bout du monde des fruits infestés de vers.

« Ne sois pas aussi stupide », dit-elle, se penchant en arrière, l'image même du mystère *sankara*. Elle ne semblait pas avoir l'intention de divulguer l'emplacement de la partie de son corps où elle cachait les poux, ni de donner la raison de cette situation.

Ma mère m'a transmis une sensibilité à fleur de peau. En d'autres termes, j'ai tendance à conclure qu'une réponse évasive équivaut à un mensonge, ou au refus de dire un secret. « Je ne crois pas », dis-je. Mais elle se contenta de sourire.

Vexé, j'avais la tête qui bourdonnait de souvenirs où revivait un moment du passé, et ces souvenirs fraternisaient avec d'autres venant d'un passé plus lointain. Je fouillai dans les recoins de ces traces du passé. Trop embarrassé pour me les remettre en mémoire. J'espérais que personne ne découvrirait jamais les bêtises que Sho-loongo et moi avions faites autrefois, des sottises enfantines qui risquaient de me couvrir de honte. C'étaient des pactes scellés par le sang : nous nous étions coupé une veine au doigt, avec un silex, avions juré solennellement, fait des promesses à-la-vie-à-la-mort. Mettez cela sur le compte du sentiment de culpabilité qui pesait sur ma conscience, mais la vérité est que je me sentais pris au piège dans un univers de nœuds et plus j'essayais de les défaire, plus les demi-clefs se défaisaient et plus les nœuds plats et les boucles s'emmêlaient.

« Fisdow est-il encore en vie ? » demanda-t-elle.

Je fis faiblement signe que oui.

Elle buvait son jus de tamarin par petites gorgées, tandis que je voyais le monde s'effondrer autour de moi, et moi je tombais, je m'écroulais, et j'entraînais dans ma

chute Nonno, mes parents, peut-être même Fidow. Imaginez donc : une femme dont le nom ne m'avait pas traversé l'esprit, pas plus qu'il n'avait franchi mes lèvres depuis des années, fait son apparition dans les rêves de ma mère, puis surgit dans mon appartement où elle s'est introduite on ne sait comment. Ma mère téléphone, demande si par hasard je sais où elle se trouve. Et la voici, dans ma cuisine, irritante, réelle et bien en chair. Je n'osais pas penser à ce qu'un romancier aurait dit si une simple créature, et une faible créature qui plus est, s'était mise ainsi à défier ses pouvoirs d'invention !

« C'est comme ça que tu m'accueilles, dit-elle, un verre de jus de tamarin trop sucré, et c'est tout, tu ne me serres pas dans tes bras, tu ne m'embrasses pas, juste des questions et des regards fermés ? »

Je ne lui répondis pas de peur que ma voix paraisse enrouée, et je ne fis pas un mouvement, craignant de me montrer intimidé dans mes gestes. Ma riposte fut de la dévisager d'un air mauvais. Elle rendit mon regard avec l'assurance d'une femme dans les yeux de laquelle la majesté du soleil de l'après-midi a élu résidence.

« Comment es-tu entrée ? » demandai-je.

Ses lèvres s'épanouirent, un bourgeon de sourire insolent. « Tu ne pensais quand même pas que j'allais prendre la porte de service, comme une domestique engagée à la journée ? Comment suis-je entrée ? Ce toupet !

– Ma bonne me dit que ce n'est pas elle qui t'a fait entrer. »

Une nouvelle crise de panique resserra son étau sur moi à la minute où ces paroles quittèrent mes lèvres. Et pour je ne sais quelle raison, voici que je me rappelais le jour où, un meurtre ayant été commis, Nonno s'enfuit de son pays natal, la ville de Berbera alors dans le protectorat de la Somalie britannique. Il finit à Afgoi, choix étrange,

afin de revêtir une nouvelle identité et émerger avec des perspectives neuves. Pourquoi donc cette femme m'amenait-elle à revisiter par le souvenir des événements que j'avais complètement oubliés ? Il était impossible de savoir ce que présageait sa visite, quels mystères elle allait dévoiler, quelles discussions désastreuses elle allait engendrer entre ma mère et moi d'une part, et entre Talaado, la femme que je voyais régulièrement, et moi d'autre part. En d'autres termes, il était impossible de prédire la quantité de dégâts que Sholoongo allait causer.

« Tu ne te rends pas compte, dit-elle, à quel point le sang dans les veines de mon index a palpité à l'idée qu'il allait toucher le tien après tant d'années. Tu me choques. Parce que tout ce qui semble t'intéresser, ce sont des questions d'étiquette : comment j'ai fait pour pénétrer dans ton appartement, ou pourquoi je porte des poux sur moi, ou l'endroit où je les ai. As-tu perdu l'habitude de toute réflexion ambitieuse ? Es-tu épouvanté par les désastres qui s'annoncent, et ce qu'ils pourraient changer à ton mode de vie, étant donné que ton clan est monté contre le mien ? C'est ça que tu as en tête ? »

Recroquevillé, flottant, je la regardais, rendu muet et imbécile par la frustration. Dans ma tête, des portes étaient forcées, pour être aussitôt claquées avec une explosion sourde, et je renonçai à prendre la parole pour me défendre.

Elle me lança une question. « Comment va Nonno ?

– Il est comme un tambour bien accordé, la peau toujours bien tendue sur le corps, dis-je. Il ne fait pas du tout ses quatre-vingt-trois ans, et il est plus vigoureux tous les jours, avec encore beaucoup de ressort dans sa démarche.

– Et ton père ?

– Il consacre tous ses soins à un monde plein de désordre.

– Je ne vais pas te demander de nouvelles de ta mère.
– Pourquoi pas ?
– Peut-être vas-tu m'offrir à boire, quelque chose de plus fort ? » répondit-elle.

Je ne sais pas du tout pourquoi, mais tout en pensant aux « noms de riz » des Chinois, je formulais du bout des lèvres l'expression française *nom de lait*, me rappelant que juste avant de m'appeler Kalaman, Nonno m'avait humecté les lèvres avec une goutte de boisson au tamarin. Et c'est seulement après que ma mère m'avait mis à son sein. « Qu'est-ce que je peux t'offrir de plus fort ?

– Deux doigts de n'importe quel alcool fort. »

Comme je m'approchais du placard aux alcools, je me demandai si Sholoongo était une de mes inventions, me redisant qu'un quart de siècle représente une durée dont il est difficile de rendre compte. Un pot de miel ne dure pas toujours ; un verre de boisson au tamarin, bien glacé, fermente en deux jours et devient un stimulant, une tablette de chocolat fond rapidement pour n'être plus qu'une saleté dans la chaleur de la journée tropicale. Deux doigts d'alcool, vraiment ! Je sortis tout un assortiment de bouteilles que je plaçai devant elle, lui suggérant de se servir. Docile, elle se versa quelques doigts de whisky bien tassés.

« Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ta visite ? demandai-je.

– Comme tu es bourgeois et ennuyeux ! » fut sa réponse acerbe.

Je me sentis étrangement protégé par mon silence.

« Qu'est-ce que j'ai été pour toi durant toutes ces années ? » demanda-t-elle.

Je n'osais pas lui dire que j'avais célébré son absence en lui attribuant une place centrale dans mon projet de vie ; ou que son ubiquité allait jusqu'à la rendre présente

à chaque porte que j'ouvrais ; ou que je pensais à elle toutes les fois que je regardais le trou d'un instrument à vent, ou que j'en jouais en y plaçant le doigt !

Elle dit : « Rappelle-toi le dicton : qui le trouve le garde !

– Qui trouve et qui garde quoi ? ou qui ?

– Nous y jouions étant enfants !

– Et alors ?

– J'avais onze ans et toi dix, dit-elle.

– Tu avais quinze ans, et moi neuf ans, la corrigeai-je.

– Pas dans mon passeport.

– Je ne pensais pas que tu en avais un à l'époque, répliquai-je.

– Dans mon passeport américain, j'ai seulement deux ans de plus que toi. »

L'idée me vint qu'elle était peut-être en train de se vanter de son passeport américain, présumant que je m'intéresserais à elle en tant que détentrice d'un tel document. Après tout, il pouvait procurer à quelqu'un un moyen d'échapper à la crise actuelle en Somalie, au cas où le pays viendrait à sombrer dans une totale anarchie. Je laissai passer cette référence sans la relever.

Elle égrenait des souvenirs. « Nous nous sommes bien amusés, non, quand nous étions enfants, toi et moi ? Nous vivions complètement libres, non ? Et les choses étant ce qu'elles sont de nos jours, nous pouvons envisager un style de vie dégagé de toutes les banalités narcissiques qui font que je suis du clan *faciis* et que tu appartiens à l'autre fédération clanique !

– L'Amérique, le pays où l'on dissout les différences ? »

Elle se fit soudain irritable. « Tu peux faire mieux que ça, que ces clichés la tête en bas. Où est le Kalamani à l'intelligence toujours aux aguets, le bouchon qui empêchait

le génie de s'envoler de la bouteille, de se dissiper en fumée ? »

Aucune remarque spirituelle ne me vint à l'esprit. Aussi vulnérable qu'un cancrelat sur le dos, qui de toutes ses petites pattes brasse l'air à la recherche d'un point d'appui solide, je restai immobile, à la regarder.

« Tu n'as pas beaucoup de mémoire, on dirait ? » me défia-t-elle.

Je dis : « Le paysage de ma mémoire est jonché des détritiques de ma vie, fragments aussi inutiles que du bois échoué sur la plage. Beaucoup de mes souvenirs sont accrochés de travers, comme des cadres trop lourds pour le clou qui les tient.

– Sais-tu pourquoi je suis ici ? »

Si des pièges byzantins étaient dissimulés pour me saisir, eh bien tant pis, pensai-je. Je répondis : « Tu me raconteras tout ça, bien sûr, un jour ou l'autre. »

Espérant que mon ton de voix pourrait la convaincre que j'étais bel et bien indifférent aux raisons de sa présence, je sortis les assiettes. J'en mis une sur la table de la cuisine, puis l'autre, et je servis le plat préparé, lui en donnant une plus grande portion. Je n'en pris qu'une cuillerée – la nourriture comme prophylaxie !

Elle dit : « Il est curieux que la nourriture ait joué un tel rôle dans nos rapports. Tu me donnais à manger et moi, je me donnais à toi. Des pots de miel, un morceau de chocolat, un petit bout à grignoter ici ou là. Et moi, qu'est-ce que je faisais ? Je te régalais de l'âme d'une jeune femme, de mon âme, en échange de ces victuailles. Tout à fait tragique ! Ou est-ce ainsi que cela se passe entre les hommes et les femmes, avec les hommes qui procurent aux femmes les produits nécessaires et faciles à trouver, et qui en échange reçoivent les âmes des femmes ? »

– Que Dieu te maudisse », répondis-je en jurant, avec une voix qui semblait provenir du fond de l'eau. Je me levai pour venir me tenir plus près d'elle qu'à aucun moment depuis notre rencontre. Allais-je avoir la force de la frapper ou de la jeter à la porte de mon appartement ? Je la maudis parce que je ne savais pas comment me défendre autrement de ses généralisations incroyables sur les hommes et les femmes. Je finis par revenir à mon côté de la table pour m'asseoir devant mon assiette, mais je n'avais pas faim.

« Je ne vais pas manger toute seule », dit-elle.

Nous avons alors commencé à manger, elle, de plus en plus vite ; tout en mangeant, elle parlait, modulant chaque mot avec la lenteur d'une sorcière qui profère des incantations redoutables. « Nous sommes venus, Timir et moi, pour l'enterrement de notre père », dit-elle.

Je lui fis mes condoléances.

« Mais il y a une autre raison à ma présence ici. »

Au moment d'avaler l'avant-dernière bouchée, elle s'étrangla et fut prise d'une quinte de toux. Je me demandai si je devais lui donner une tape dans le dos. Sa gorge se bloqua sous la montée d'une soudaine angoisse, ses mains cherchèrent sa pomme d'Ève, puis se mirent à la masser doucement. Je restai sagement à ma place, à attendre.

« Qu'est-ce que ta domestique a mis dans ce plat ? » demanda-t-elle.

Je fis un geste qui indiquait ma perplexité et, ce faisant, je remarquai une salissure de la taille d'un shilling sur sa joue gauche. Apparemment j'avais pris cette tache pour l'ombre portée par son nez. Et voilà qu'elle se grat-
tait à cet endroit. Je me rappelai que ma mère avait un jour comparé l'allure de Sholoongo à celle d'une bête de proie ; l'appétit d'un loup pour le sang et les entrailles

crues, la piqûre exquise d'une abeille, la ruse d'un renard, et la démarche surnoise de l'hyène.

« Je suis ici pour quelques jours, dit-elle. Tu peux me loger ? »

Je fis à cette nouvelle l'hommage d'un véritable sourire. Je pensais à ma mère ; je pensais à ce que mon père allait dire ; je pensais à ce que Talaado allait penser ; je pensais à Nonno.

Elle continua : « Je suis ici pour attendre un enfant. »

Elle était assez lucide pour révéler en quelques mots ce qu'elle désirait le plus, et je lui enviai cette capacité. Je l'enviais parce que tout était là, la poésie, le pathétique, toute la rhétorique autour de l'enfantement. Après tout, alors que j'en étais encore à calculer comment j'allais pouvoir dire non à sa requête, elle s'était déjà installée. Elle était ici pour avoir un enfant ? Ne sachant comment définir mon rôle dans son désir d'avoir un bébé, je demandai : « En quoi puis-je t'être utile ?

– Je veux que tu sois le père de mon enfant, dit-elle.

– Pourquoi moi ? » demandai-je, avec un mouvement de recul à la pensée de ce qu'elle allait dire. En imagination, j'entendis une voix tout à la fois amère et sarcastique. La réponse fut immédiate : *À cause de ton génie masculin, ô mon beau génie !*

« Les raisons sont trop complexes pour que je les détaille maintenant », dit-elle. Une expression mauvaise envahit alors son visage.

Ne sachant que répondre, je demandai : « Où est Timir ?

– Il brandit les couleurs de celui qui vient de sortir de la clandestinité. »

Je ne voyais pas ce qu'elle voulait dire. « De quelles couleurs s'agit-il ?

- Il participe activement au mouvement "gay" américain.

- Il est ici pour en créer une branche ? » demandai-je.

Les crocodiles ont des larmes, pas Sholoongo. « Il est venu ici pour s'acheter une femme, de préférence une femme avec enfant qui, par gratitude pour sa richesse et son passeport américain, sera prête à se faire l'esclave de mon ami, artiste américain, et de lui-même à San Francisco, un arrangement à trois. »

Le téléphone sonna. Ma montre me confirma ce dont je me doutais bien : j'étais vraiment en retard pour mon travail. Dans les circonstances, j'étais ravi de devoir partir. Je parlai à la secrétaire de mon entreprise et lui dictai deux brefs messages.

Je dis à Sholoongo : « Je sors, je te verrai plus tard. »
Et je pris la fuite.

Ma main garde en mémoire une écriture faite de boucles et de courbes mystérieuses. Je peux les retracer, le pouce et l'index bien serrés recréant cette écriture imaginaire. C'est ce que je fais chaque fois que je n'arrive pas à me concentrer sur le travail que je m'impose au bureau. Dessiner m'aide à réduire la tension qui monte en moi. De temps en temps, je fais une croix de Lorraine, et me mets à joindre les barres du haut et du bas. Ainsi émergent des visages, des visages de hibou aux yeux à jamais fermés, ou de poissons qui, la bouche ouverte, se nourrissent. C'est mon père l'artiste de la famille, capable de dépeindre ce que les autres sont incapables d'imaginer. Je ne suis pas très doué, je suis un fou d'ordinateur, c'est mon travail et ma préoccupation essentielle. Je dirige ma propre entreprise, et j'emploie une quinzaine de personnes. Mon bureau est dans l'annexe, et je suis efficacement secondé par une ancienne petite amie, du nom de Qalín. Nous nous appuyons tous sur elle.

Je commence une croix de Lorraine, tandis que le souvenir de l'odeur de Sholoongo ne cesse de m'envahir, flatulence malencontreuse, comme le rot odieux d'un estomac plein d'huile de palme. Je me demande si je ne vais pas aller faire un tour, ne serait-ce que pour me nettoyer les poumons de ce terrible rot, et en même temps je téléphone à ma secrétaire pour savoir s'il y a des messages. L'un d'eux vient de Timir. Il est passé et est reparti, promettant de revenir, peut-être demain. Est-ce que je désire qu'elle appelle son hôtel ? Non. Malgré tout, je ne nie pas que quelque chose en moi meurt d'envie d'appeler Timir et de lui parler, ne serait-ce que pour découvrir la vérité sur les motifs de Sholoongo. Pourquoi moi ?

Tandis que le climatiseur du bureau murmure à l'arrière-plan, ma main dessine quelques barres de plus sur une croix de Lorraine et obtient une série de formes imbriquées : les feuilles d'un tamarinier, à la frondaison d'un vert immaculé, douce au toucher comme le sont des plumes, et exerçant la même influence sur celui qui les contemple. Le soleil de l'après-midi perd ses contours nets, et la plus grande partie de sa rage. Quelque part dans les sillons de mon dessin, j'arrive à définir la forme d'une lampe, une flamme éternelle, qui brûle !

Dans mes souvenirs, je suis un enfant. Le père de Sholoongo, je le sais, est avec une femme, sur un lit dont les draps n'ont pas été changés depuis presque une semaine, et tous deux se donnent mutuellement une sacrée semaine de lune de miel, la chaîne et la trame de leurs corps sont si emmêlées qu'on ne peut dire à qui appartiennent bras et jambes, sinon qu'il est peut-être possible de voir la différence en se concentrant sur l'aspect hirsute de ceux de l'homme, et même en cela, on risque de se tromper, car Madoobe n'avait pas un seul poil sur la poitrine ni sur les jambes et avait coutume de se raser la barbe et le pubis. Il

est avec une femme du Yémen plus foncée que lui, qui est
très foncé. Parce que je n'arrive pas à voir qui est sur
le dessus, lequel des deux est entièrement couvert de poils
noirs, je m'approche encore. J'ai huit ans, je suis sou-
vent voyeur. J'ai eu des ennuis plus de trois fois avec mes
propres parents, qui m'ont surpris à les épier. Mais pas
avec Madoobe, le père de Sholoongo.

Timir et Sholoongo sont dans leur chambre, à s'en-
voyer en l'air en douce. La seule preuve que j'en ai est ce
que m'a dit Timir, après que je l'ai surpris à dire qu'il n'al-
lait pas « lui faire ce cadeau une fois de plus ». Quel
cadeau ? Je les découvris un jour, en fin d'après-midi, et
au lieu de choisir de rester dans ma cachette, sans faire de
bruit, à mon poste secret de voyeur, je décidai de me mon-
trer.

« Ça te fait envie, à toi aussi ? » demanda-t-elle.

Et c'est ainsi que *cela* a commencé.

Un autre jour, je fouillai dans son cartable et dans ses
poches à la recherche d'une preuve de sa nature de sor-
cière. Ne trouvant rien, je les invitai tous les deux, elle et
Timir, à venir nager chez Nonno. Je fis en sorte que notre
baignade ait lieu à l'endroit du fleuve où nous risquions
d'irriter un crocodile et de l'amener à manifester sa
colère. L'idée que j'avais en tête était que si, comme le
disait la rumeur, elle était capable d'échanger sa forme
humaine pour celle d'un animal, quelle meilleure preuve
que de la pousser à risquer sa vie ? Hélas, aucun danger
ne se présenta sur notre route. J'essayai à plusieurs
reprises de la prendre sur le fait, mais rien n'y fit.

Une autre fois, nous partîmes tous les trois nous pro-
mener dans les bois de Nonno. Je les emmenai par un
chemin où, disait-on, rôdaient des meutes de hyènes.
Nous attendîmes, là encore sans résultat. Ce n'est pas très

drôle de passer la nuit dans le noir, rigide de peur, le cœur battant plus vite que celui de Fausto Coppi pulvérisant le record du monde.

Et maintenant, des années plus tard, deux heures après avoir déjeuné avec Sholoongo dans mon appartement, je sursaute dès que le téléphone sonne. Je ne réponds pas, parce que je n'ai pas envie de parler à ma mère, à Timir si c'est lui qui appelle, à Talaado si c'est elle, ou à Sholoongo. Quand la sonnerie cesse ses longs messages porteurs de panique, je jette un coup d'œil inquiet au dessin placé devant moi : c'est un perroquet, et il porte dans son bec une nouvelle lune.

Je ne suis pas rentré chez moi avant une heure tardive. Mais j'ai appelé ma mère à sa boutique avant qu'elle ferme pour la journée, et j'ai fait la paix avec elle. Je ne lui ai pas divulgué où était Sholoongo. Et je n'ai pas parlé d'elle à Talaado. Même pas quand je suis passé la prendre pour l'emmener voir un film à l'intrigue embrouillée, confusion que j'ai attribuée à mon propre état d'esprit. Et quand nous sommes allés manger un sandwich dans un *drive-in*, mon amie et moi, et qu'elle m'a demandé pourquoi j'étais si silencieux, je suis resté évasif.

Mon appartement était tranquille quand je suis revenu, toutes lumières éteintes. Autant que je pouvais en juger, mon invitée dormait dans la chambre d'amis, dont la porte, j'en avais bien l'impression, était tout juste poussée. Je me suis déplacé dans le noir puis me suis couché dans ma chambre, incapable de dormir, tiraillé par les exigences contradictoires d'un homme dans ma situation. Je me suis endormi au hululement d'une chouette, me souhaitant à moi-même, ainsi qu'à toutes les autres victimes de l'insomnie, une bonne nuit.

Chapitre deux

UN SOUVENIR particulièrement significatif domine tous les autres. Ce souvenir a pour objet principal un homme de soixante-dix ans tout juste, trapu, avec une tignasse de cheveux gris. Il porte une tunique qui a été plongée dans une teinture d'un rouge éteint faite d'écorce d'acacias et il monte un étalon d'une rare beauté. À son approche, tout se déchaîne. Les femmes se séparent des hommes. Elles poussent des youyous. Les hommes se lèvent, semblent intimidés. Il descend de sa monture. Un jeune homme emmène le cheval.

On tend un tabouret au vieil homme à la tignasse grise ; il le prend. Pour témoigner du grand respect de tous, le barbier du village lui tond les cheveux. Arrive une procession de femmes, elles apportent un haut fauteuil. L'une des jeunes femmes lui offre ce fauteuil avec les marques de la plus grande déférence, comme si elle s'offrait à lui. Il s'installe sur ce haut fauteuil.

Une certaine tension souterraine règne parmi les hommes de cette communauté, entre les plus jeunes et les

plus âgés. L'un des anciens parle d'une époque de malaise, un jeune homme évoque une période de sécheresse qui a tué les trois quarts du bétail de la communauté. Et tout cela pendant que le vieil homme, immobile dans son haut fauteuil, la tête rasée luisante d'une couche d'huile, reste silencieux, comme en dehors de cette agitation. Mais ses lèvres frémissent de l'électricité statique de ses dévotions, très probablement un chapelet de louanges au nom d'Allah.

En signe de respect, on lui demande maintenant de distribuer du lait aux membres de cette assemblée, d'abord aux jeunes, puis, s'il en reste, aux plus âgés. Il donne une demi-gourde de lait à chacun des enfants groupés devant lui. Curieusement, plus il donne de lait, plus le récipient est plein, si bien qu'il déborde. Pour s'assurer qu'aucune goutte ne sera perdue, les jeunes désignent plusieurs d'entre eux afin qu'ils lèchent l'extérieur du récipient. Les plus éloignés font des claquements de lèvres spectaculaires, tandis que ceux qui sont plus près s'agenouillent, la langue tendue, dans les positions les plus acrobatiques afin de recueillir au mieux le lait qui coule. À part cela, tous observent un silence aussi respectueux que devant un sadhu qui accomplit un rite hindou. « C'est comme un trou », chuchote le jeune garçon qui a emmené le cheval à la fillette qui a offert le haut fauteuil au vieil homme, « un trou qui s'agrandit au fur et à mesure que l'on retire de la terre. »

Le soleil se couche. Il y a des crocodiles partout, des crocodiles ailés. Il y a aussi des serpents qui entament un dialogue avec les libellules aux hanches larges, dialogue bourdonnant et sans fin. Dès qu'un autre groupe de jeunes a fini de boire tout son soûl, ils font la queue pour recevoir leur part d'os sans viande. Sur ces os décharnés et lisses sont gravés des dessins vieux de plusieurs siècles.

Les jeunes mâchent le bout le plus tendre de l'os, là où il n'y a pas de gravures. Ils le font avec un enthousiasme égal à celui d'un homme assoiffé qui, en imagination, boit toute l'eau d'un lointain mirage.

L'atmosphère est sereine. Ces rites semblent avoir été dépouillés de toute prétention. Soudain, l'assemblée entend un gémissement, dont tout d'abord on ne saisit pas l'origine. Le vieil homme, du haut de son fauteuil, repère celui qui gémit, un petit garçon, et lui demande de s'approcher. Tous se taisent. Le vieil homme lui demande ce qui ne va pas. Le jeune garçon hoche la tête, il est triste, ne peut parler. Sa compagne, la fillette qui tout à l'heure a offert le fauteuil, s'approche pour expliquer : « Il a été trop gourmand.

– Mais pourquoi gémir ? Tu as mal ? » demande le vieil homme.

Élevant la voix pour couvrir les sanglots de son compagnon, la fillette dit : « Il a avalé sa pomme d'Adam, la prenant pour un os lisse gravé de dessins vieux de plusieurs siècles représentant des cauris. »

Quelqu'un demande : « Et qu'est-ce qui va lui arriver ?

– À partir de maintenant, répond la fillette, lui et moi ferons partie d'un clan de parias avec lequel aucun Somali ne pourra contracter de mariage. Parce qu'il a momentanément avalé sa pomme d'Adam, la prenant pour un os, son manque de retenue nous a coûté très cher. On a assigné une position inférieure à notre famille dans la hiérarchie politique des clans. »

Le vieil homme médite en silence pendant fort longtemps. Nouveau dans le métier, il ne sait s'il est en son pouvoir de remplacer la pomme d'Adam du jeune garçon. Mais cela suffira-t-il pour arranger les choses, pour changer la façon dont la société traite ceux qu'elle consi-

dère comme « déviants » ? Un moment d'inattention et nous sommes en pleine tragédie, dans un pays où cela ne signifie plus rien de dire que ce garçon n'est qu'un jeune garçon, qu'il faut seulement lui suggérer de manger avec plus de modération. Pourquoi les rites qui touchent à la nourriture sont-ils de nature à mettre en danger la société ? Pourquoi la nourriture tient-elle tant de place dans l'image que nous avons de nous-mêmes, certains d'entre nous étant inférieurs, d'autres supérieurs ? Nous vivons à une époque tragique, pensa le vieil homme, désarmé, où le hasard de la naissance peut faire une telle différence quant à la façon dont les autres nous voient, où un secret enfoui au fin fond de mémoires non sollicitées peut nous assigner telle ou telle position dans la société.

En tant que vieux sage nouvellement choisi, je vais...

Il était sept heures du matin.

Sholoongo vint me rejoindre dans la cuisine pour le petit déjeuner. Elle entra sans bruit, comme un conspirateur, au moment même où j'avais étranglé le chant de la bouilloire. Je ne lui prêtai aucune attention, en fait je ne pris la peine de lui dire bonjour que lorsque j'eus terminé de vider le contenu du moulin à café dans la cafetière. Elle me dit, de but en blanc, qu'elle préférait avoir du thé, si le thé était « de l'ordre du possible ». Je lui demandai comment elle voulait son thé, et elle dit : « Aussi noir que tu pourras, sans lait. Pas de sucre à moins que tu n'aies le miel de Fidow à portée de main. »

Enfin elle me fit les salutations d'usage, me souhaitant un *Subax wacan* !

J'étais complètement habillé, pas encore peigné. Elle portait un kimono de soie orné d'aigles. Les aigles faisaient des mouvements d'envol à chaque fois qu'elle levait

les bras, et amorçaient des piqués quand elle croisait les jambes, et ces oiseaux sans ailes se sentaient frustrés quand, l'instant d'après, elle recroisait ses cuisses pesantes ou enlaçait ses doigts gras d'une façon compliquée. Quant au miel pour son thé, je ne pensais pas en avoir qui vienne de Fidow, l'intendant de Nonno. Je savais que j'avais récemment acheté au supermarché du miel importé, mais ignorais où j'avais rangé le pot. J'ouvris les placards les uns après les autres, lisant les étiquettes sur les bocaux, là du *pili-pili* du Zaïre, là du *berberre* d'Éthiopie, là des currys indiens, de la cannelle en poudre, de la noix de muscade.

« Tu ne le trouves pas ?

– Rien ne reste caché pour toujours !

– Pas même les secrets ?

– Rien ne reste caché pour toujours sans perdre son identité d'origine, et aucun secret ne reste à jamais : il est inévitable que quelqu'un de directement concerné en ait connaissance, qu'il choisisse de le divulguer ou non. » Je fis une pause, ne fût-ce que pour me demander ce que j'étais en train de chercher. Puis je me demandai en mon for intérieur pourquoi j'entamais de bon matin une discussion semi-philosophique avec une femme que je connaissais à peine. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Le miel une fois trouvé – ce n'était pas celui de Fidow –, nous commençâmes à nous lamenter sur les changements survenus dans nos économies néocoloniales : nous importons du miel, mis en bocaux, depuis l'Europe, alors que ce produit existe chez nous en abondance, et meilleur marché, avec beaucoup de Fidow pour le ramasser. Je plaçai les deux pots – café pour moi et thé pour elle – l'un à côté de l'autre, et lui versai son thé. Je la regardai y mettre trois cuillères de miel. Après deux gorgées, elle fit un claquement de lèvres approbateur. « Je regrette que ce ne soit pas celui de Fidow, mais !...

– As-tu bien dormi ? demandai-je.
– Je t’ai entendu rentrer.
– Mais tu as bien dormi, confortablement ?
– Je me suis réveillée plusieurs fois, dit-elle, parce que j’entendais des échanges de coups de feu, dans certains cas à moins d’un kilomètre. Ça dure depuis combien de temps ?

– On s’habitue à entendre le son des armes automatiques, dis-je, on finit par dormir sans y penser. Depuis maintenant plusieurs mois, des milices armées convergent sur Mogadiscio, mais Siyad et ses hommes ne sont pas impressionnés. Il y a tant d’armées irrégulières en opération dans la ville, et certaines sous les ordres d’anciens officiers de l’armée, décidés à piller. On n’arrive pas à distinguer qui tire sur qui.

– Une sorte de guerre des gangs », dit-elle.

Je ne savais pas s’il fallait relever cette remarque et choisis de laisser courir. À ce stade du conflit, presque chaque action semblait guidée par la politique des partis engagés dans la lutte. Je laissai passer ce terme comme je laisse souvent passer les remarques négligemment lancées par des étrangers, en toute ignorance, des étrangers qui jugent que « la politique en Somalie est une politique de clans ». Il me faudrait des années pour les convaincre du contraire. Aussi sommes-nous restés sans rien dire un moment, comme des amants qui se sont disputés la veille, qui ont dormi dans des lits séparés, mais que le soleil du matin retrouve d’humeur plus conciliante.

« As-tu été tenté de me rejoindre dans mon lit quand tu es rentré tard la nuit dernière ? » demanda-t-elle. Elle restait là, assise dans son silence, comme le temps qui, assis au soleil, inscrit dans la poussière le passage des heures.

Je me citai à part moi le proverbe somali selon lequel, s’ils se sont rencontrés un jour, un pénis et un vagin refu-

ment rarement une occasion de refaire connaissance. J'étais bien persuadé cependant que mon pénis préférerait rester assoupi plutôt que de jouir de l'hospitalité de mon vagin. Me rappelant que j'avais eu du mal à le dresser la veille au soir même avec Talaado, je dis : « L'idée de te rejoindre ne m'a pas tenté une seconde. »

Et comme par pudeur, je détournai les yeux de la vaste protubérance de ses hanches, de son nombril cerné de bourrelets, et de ses seins partiellement dénudés. Elle avait un grain de beauté au creux des seins, et elle ne cessait de tirer le poil particulièrement long qui y poussait, à la façon dont les hommes caressent leur barbe, affectant un air sagace. Je me demandai si ce poil solitaire était cultivé artificiellement, dans une Amérique où le sexe est une industrie qui fournit à la demande ce que les clients désirent.

« Qu'as-tu fait hier soir après mon départ ? demandai-je.

- J'ai changé un peu d'argent, pour commencer, dit-elle, je me suis procuré un plein sac de shillings locaux en gros billets, je me suis rendue en taxi à une agence de location de voitures, où j'ai payé une semaine d'avance, en liquide. Puis je suis allée ici ou là.

- Où ?

- J'ai fait des recherches sur ta vie privée.

- Et qu'est-ce que tu as découvert ? demandai-je, pas vraiment curieux.

- J'ai déniché une beauté, du nom de Talaado. »

J'essayai en vain de parler normalement. Je me frottai le poignet comme s'il me faisait mal, ce qui bien sûr n'était pas le cas. L'angoisse me prenait à la gorge. Je songeai à lui enserrer le cou avec la corde du bourreau, là sur place, dans ma cuisine. Son cadavre allait-il perdre la chaleur donnée par son sang avant que nos tasses de thé ou de café refroidissent ?

« Qu'est-ce que tu veux prouver, à fourrer ton nez dans mes affaires ? dis-je.

– C'est seulement parce que cela m'excite, je suppose, dit-elle. Les choses que nous découvrons, les secrets que nous mettons au jour, pour le seul plaisir d'éprouver cette jouissance au fond de soi ! C'est comme d'avoir une chauve-souris comme animal familier, et de la porter partout où l'on va, accrochée à un collier. J'ai vu à la télévision une femme qui avait une chauve-souris apprivoisée. De toutes façons, je parie que tu pensais que je ne saurais rien de ton aventure si discrète ! »

Nous nous étions donné beaucoup de mal, Talaado et moi, pour choisir nos lieux de rendez-vous là où nous n'étions connus ni l'un ni l'autre. Alors que ma mère n'était pas au courant de notre relation, bien que nous fussions ensemble depuis plusieurs mois maintenant, il n'avait fallu qu'un jour à Sholoongo pour la découvrir.

« Juste parce que cela t'excite, répétais-je.

– Une chauve-souris en pendentif, dit-elle. Imagine à quel point c'est excitant. »

Je mangeai mon omelette en silence, et elle ses œufs brouillés. Elle parlait, et je l'écoutais de tout mon corps comme à la recherche d'indices. Je la soupçonnais de percevoir mon angoisse à mon regard et à ma façon de garder la main immobile, comme si j'avais peur de me laisser aller à un acte violent.

« Si tu veux que je parte, dit-elle, je pars. Je partirai dès que tu me le diras, pas de problème. J'aurais horreur de m'imposer à toi. Dis-moi quand je dois partir. »

Je préparai un peu plus de thé et de café et saisis cette occasion pour changer le cours de la conversation. Je dis : « Qu'est-ce que tu as donc fait des poux ? »

On aurait dit qu'elle me parlait d'enfants qui dormaient dans la pièce à côté. Elle répondit : « Ils sont dans

un tout petit bocal, de la taille d'une boîte d'allumettes, dans mon sac à main. Ils ont assez d'une sorte de gelée pour vivre. C'est cette gelée qui sent si mauvais. »

J'eus un léger haut-le-cœur en entendant les soins détaillés qu'elle prodiguait à ces poux. C'est peut-être cela qui m'empêcha de poursuivre sur ce sujet, et je le laissai tomber complètement. Elle sentit peut-être mon malaise, car elle dit : « Pas de panique, Kalamán. Nous avons fait pis que pendre ensemble, toi et moi, des choses plus bizarres, plus inhabituelles, à faire tourner les sangs. Et tu réagis à des poux dans un bocal, avec de la gelée ? C'est un enfantillage, comparé avec ce que toi et moi avons vécu ensemble autrefois. »

La dure réalité de mes secrets d'enfance se dissolvait dans mon café. J'en retrouvais le goût, de même que je sentais un amalgame d'odeurs empreintes d'une amertume sauvage, parfums-charmes, arôme du jujubier qui brûle. C'était à la fumée du jujubier que Sholoongo avait coutume d'exposer ses parties intimes, car selon la croyance traditionnelle, de telles fumigations aidaient à prolonger l'activité sexuelle. Ces visites si vivaces au pays de notre enfance s'imposèrent si fort à moi que je recommençai à ressentir une dilatation angoissée dans mes sinus. J'éternuai, j'éternuai, j'éternuai tant et si bien que je finis par m'abîmer une membrane. Cela me fit très mal. Quand le maudit brouillard qui m'obscurcissait la vue eut fini par se dissiper, je demandai, comme s'il ne s'était rien passé d'anormal : « Et comment gagnes-tu ta vie, là où tu habites ? »

Elle resta un long moment sans répondre, comme si elle battait et rebattait un paquet de mots dans sa tête, avant de se décider à abattre un atout. « Je déplace les formes, je fais des métamorphoses, répondit-elle.

– Une chamane, en quelque sorte. »

Elle fit signe que oui, et aussitôt des portes s'ouvrirent dans mon imagination, des maisons se déplacèrent. La terre fut ébranlée, le ciel se rapprocha, les oiseaux se mirent à entrer et sortir de crânes humains, abandonnés sur les bas-côtés de la route de mes souvenirs. L'un des oiseaux prit son essor, volant de plus en plus haut vers le septième ciel de mes espérances, et j'attendais qu'il revienne, tenant serré dans son bec un secret, sur Sho-loongo.

« Je n'ai pas l'intention de nuire à quiconque, dit-elle.

– T'ai-je accusé de vouloir faire du mal à quelqu'un ?

– Ta mère m'accusera.

– As-tu vu ma mère depuis ton retour à Mogadiscio ?

– À ce que je comprends, elle n'arrive pas à se faire à ton refus de lui donner un petit fils et on me dit que récemment elle a eu des cauchemars. Ce n'est pas que je n'aie pas de cauchemars, moi aussi, nous en avons tous, de temps en temps. »

Opressé par mon angoisse intérieure, j'avais de la peine à respirer. C'était comme si mes poumons douloureux se mettaient à prendre toute la place et à m'écraser le cœur. « De qui tiens-tu cela ? dis-je. Parce que tu as l'air d'en savoir beaucoup sur ma vie privée.

– Je te répète que je partirai à la minute où tu me le diras, dit-elle. Je ne supporterai pas d'être accusée de toutes sortes de maléfices alors que tout ce que je veux, c'est faire du bien, et non du mal. La preuve de ma bonne volonté, c'est que je suis venue ici afin de porter un bébé, un bébé de toi.

– Mais c'est hors de question. »

Comme un vase fendu, son sourire laissa couler de petites gouttes de tristesse.

Je fus ravi de l'irruption d'une mouche dans la pièce, assez grosse pour être prise pour un scarabée bousier. Elle

faisait des cercles autour du pot de miel et on n'arrivait pas à la chasser. Pendant ce temps, mon cerveau travaillait à des réflexions plus personnelles : sur un certain flou moral autour de l'accusation de ma mère selon laquelle Sholoongo lui aurait volé un document ; sur Sholoongo, maîtresse en sensualité et en libertinage. Et il y avait bien sûr la question de son irruption mystérieuse dans mon appartement. Comment avait-elle fait ? Avait-elle changé de forme, altéré sa propre nature ? Avait-elle changé la forme des choses ? Était-elle une cambrioleuse avec un passe-partout ? Se pouvait-il que Lambar ait laissé la porte entrouverte, et ait menti, ou encore ait oublié sa distraction ?

« Je suis aussi allée à la boutique de ta mère », dit-elle.

La mouche s'envola et sortit toute seule, sans notre intervention.

« Quand y es-tu allée ?

– Avant-hier.

– Elle ne t'a donc pas vue ?

– Elle ne m'a pas reconnue. »

Pas étonnant que ma mère l'ait vue en rêve. Ma mère l'avait vue mais ne l'avait pas reconnue sur-le-champ. C'est seulement plus tard qu'elle avait accepté sa présence dans son inconscient, en rêvant d'elle. Après tout, elle ne s'attendait pas à la voir, non ?

Il se fit alors un gros nœud dans le fil embrouillé du regard de Sholoongo. Elle avait l'air légèrement perdue, comme un voyageur à la croisée des chemins qui ne sait quelle direction prendre. À l'examiner de près, elle avait l'allure poussiéreuse d'une vache qui vient de se donner un bain de sable après avoir bu à l'abreuvoir. Ses traits, qui un moment plus tôt étaient encore vernis de sourires, avaient à présent une apparence austère, une teinte plus sombre qui évoquait celle du bois mort plongé dans l'eau.

Dans l'inconscient de ma mère, elle était peut-être cette épouse qui m'avait fait faux bond ? Tout ça parce que je n'avais pas l'intention de lui donner un bébé ?

Elle me fixait d'un air furieux. Mais je n'étais pas intimidé. Elle commença alors à s'agiter. Très énervée, elle faisait des gestes avec son ample tunique, si bien que je voyais maintenant se déployer les ailes de l'aigle ourlées d'argent : on aurait cru un oiseau majestueux, de ceux qui, pour préserver leur solitude, descendent rarement vers le sol avant la tombée de la nuit. Je me levai, aussi peu attentif que la cuisinière distraite qui rajoute du sel dans un ragoût déjà trop salé. J'ouvris un tiroir de cuisine et en sortis un trousseau de clefs attaché par une chaîne. Je dis : « Voici les clefs de l'appartement. Tu peux rester aussi longtemps que tu voudras. »

Presque aussitôt, je fus atterré, me demandant pourquoi je lui avais donné un de mes trousseaux de clefs, pourquoi je m'enfonçais davantage dans la partie boueuse d'eaux déjà passablement troubles. Ma mère en eût profité pour expliquer que Sholoongo exerçait sur moi son pouvoir de sorcière.

Elle dit : « À propos, mon mari sait que je suis venue te voir, mais je te serais reconnaissante de ne pas le divulguer à d'autres personnes. »

« Par tous les diables » fut tout ce que je trouvai à dire.

J'étais nerveux, repris par mon malaise. La tête me démangeait, et je me grattai sauvagement le cuir chevelu. En examinant mes ongles, j'y trouvai des pellicules, des traces d'eczéma, toute une ligne de zones affectées par la desquamation. « J'en parlerai à qui je veux. »

Mon hostilité inattendue fut un choc pour elle. Mais elle garda le silence.

« Je te verrai plus tard », dis-je et je quittai l'appartement.

Midi le même jour. Je suis au travail.

J'ai mis sur pied mon entreprise, Birders, avec un capital initial apporté par Nonno. J'ai commencé petitement avec deux tables et l'idée de proposer aux résidents de Mogadiscio un service pour écrire leurs lettres, car la majorité est illettrée, ou au mieux à demi lettrée. Ayant rencontré du succès, j'ai continué à me développer avec l'aide de Qalin, ma secrétaire à cette époque, et j'ai offert de plus en plus de services, y compris la préparation, la frappe, la photocopie de documents. Après avoir obtenu un prêt bancaire pour lequel Nonno a mis ses terres comme garantie, prêt que j'ai presque entièrement remboursé depuis, je me suis lancé dans la programmation informatique. Plus récemment, j'ai établi un réseau de traitement de données, nouveau développement qui peut se vanter d'avoir dans sa clientèle des organisations non gouvernementales dirigées par des étrangers, et des ambassades, contrats très lucratifs puisque les factures sont payées en devises fortes, de préférence sur des comptes ouverts en Italie au nom de Nonno. Grâce au dévouement de mes collègues de travail, l'entreprise se porte très bien. En fait, nous progressons selon des courbes irrégulières aussi vivantes que l'oiseau qui brise sa coquille. Si nos nouveaux développements sont générateurs de dollars, c'est parce que ce pays est en train de devenir un champ de ruines. Et nous travaillons en ayant pris le pari de la survie, éventuellement de l'exil : nous quitterons Mogadiscio, quand tout s'écroulera.

En plus de Qalin, gestionnaire très efficace, nous avons trois assistants à la sous-direction, dont deux femmes. Nous avons aussi sept écrivains publics à plein temps, trois d'entre eux fonctionnant aussi comme dactylos. Nous nous faisons aider de trois traducteurs en

simultanée (un excellent spécialiste de l'arabe, un pour l'anglais et une femme à moitié italienne). Les rédacteurs prennent des notes sous la dictée en somali. Puis la tâche est transmise à la personne compétente, suivant la langue dans laquelle la lettre doit être rédigée. Ces scribes font un superbe travail pour ceux qui veulent envoyer des missives en somali parce qu'ils sont illettrés.

Nous occupons trois étages d'un grand immeuble. (Nous serons les premiers à partir quand Mogadiscio s'effondrera, prédit Qalin.) Beaucoup nous demandent pourquoi nous avons appelé notre entreprise Birders, « oiseleurs », aussi intrigués que lorsqu'ils s'étonnent : « Kalaman » ? Sholoongo, et c'est tout à son crédit, ne m'a jamais posé l'une ou l'autre question.

Pourquoi Birders ? En réponse, je raconte l'histoire d'un homme parlant yoruba et venant du Bénin actuel, en Afrique de l'Ouest. Cet homme avait été détenu par les Français avec d'autres conspirateurs, puis certains avaient été relâchés avant lui. Avant qu'ils se séparent, l'un d'entre eux offrit de transmettre un message à sa femme. Le prisonnier demanda qu'on lui apporte une pierre, un morceau de charbon, une pincée de piment rouge, et un chiffon. Quand celui qui devait délivrer le message voulut savoir ce que signifiait chacun des objets, il lui fut répondu que l'épouse du prisonnier lui donnerait la clef de l'énigme.

Je vous suggère de fabriquer votre propre clef pour l'énigme. Pourquoi Birders ?

Je n'arrivais pas à me concentrer sur mon travail, et, énervé, je faisais les cent pas dans le corridor qui séparait mon bureau du hall d'entrée. J'avais l'impression funeste de descendre une pente, mais je me rappelai à temps l'ancien adage somali : que sur les fourbes talons des petits mensonges se pressent de gros mensonges. Si la vérité

était la première victime de ma réserve, la discrétion était bien la seconde. De plus, obligatoirement, des désastres allaient survenir en conséquence de ces mensonges, dans un futur peut-être proche, on perdrait la face, la dignité, la confiance en soi, la loyauté envers la famille, et même éventuellement la vie. Pourquoi n'appelais-je pas ma mère ? Pourquoi ne pas lui dire : Sholoongo habite bien chez moi ? De quoi avais-je peur ? J'avais gardé assez de bon sens pour n'être pas tenté par l'idée douteuse que, en agissant ainsi, je gagnais du temps. Après tout, ce n'était pas le cas. Je ne faisais que m'offrir le luxe d'une pause, en attendant la tempête qui ne manquerait pas d'éclater, et je ne pouvais qu'espérer qu'elle se dissiperait sans faire de mal à aucun d'entre nous. À l'entendre, Sholoongo avait en sa possession un billet d'avion sans date d'expiration. Une invitée, mon invitée. À jamais.

Si je voulais mettre fin à tous ces mensonges, alors pourquoi ne pas faire le premier pas : puisque les voyages commencent par un premier pas, pourquoi ne pas dire ce que je pensais ? Je composai le numéro de Qalín sur l'intercom. Elle entra dans mon bureau, un peu inquiète. Elle était presque aussi grande que moi, de six ans plus jeune, avec des yeux intelligents et un maintien élégant. Elle me considérait tantôt avec étonnement, tantôt avec affection. Elle était la seule amie à tisser une sorte de toile de continuité autour de moi. Nous avions été amants autrefois, mais nous nous étions séparés en gardant notre amitié intacte, réussite assez rare. Discrète, elle avait avorté de mon bébé et n'avait jamais pris la peine de m'en parler, de peur que je lui en veuille. Quelle âme généreuse ! J'en savais bien plus sur sa vie qu'elle sur la mienne, savais qu'elle voyait régulièrement un homme, mais, au fond de mon cœur, soupçonnais qu'elle l'aurait laissé tomber si j'avais suggéré qu'on se marie.

Mais maintenant j'étais agacé d'être si incapable de m'exprimer, car je ne savais pas comment lui parler des complications récentes survenues dans ma vie privée. J'abordai le sujet en hésitant, et lui expliquai, avec de longues pauses, en bégayant un peu, que mes problèmes n'allaient pas s'envoler de si tôt. Il était possible que je ne parte pas à Nairobi pour les huit jours de vacances que j'avais prévus, à cause de ces complications. Je remarquai qu'une certaine déception commençait à se faire jour dans le calme de ses yeux. Je fus touché.

« Je peux faire quelque chose ? dit-elle.

– Je n'en suis pas sûr. »

Il y avait des ombres sous ses yeux, des ombres qui se massaient dans les interstices. Ces poches noires étaient-elles dues à des veilles prolongées, celles de l'insomniaque qui a des visions nocturnes ?

« C'est au sujet de ta mère que tu te fais du souci ? »
Je perçus dans sa voix un soupçon d'ambiguïté.

« Pourquoi poses-tu cette question ?

– Parce qu'elle est venue me voir hier soir, dit-elle, chez mes parents, et m'a demandé si je savais que tu avais le projet de t'enfuir avec une femme. Est-ce que c'était moi ? Dans le cas contraire, avais-je aucune idée de son identité ? Je lui ai dit que tu n'avais pas l'intention de te marier. » Un silence. « C'est vrai, non ? »

Je fis signe qu'elle avait vu juste.

Sans rien dire, Qalin plaça un trousseau de clefs sur mon bureau, puis s'écarta un peu, le dos droit, solennelle. Je fus interloqué par ce geste, et déduisis à tort qu'elle était en train de me signifier sa démission. Mon regard se posa sur l'anneau auquel les clefs étaient attachées, pensant à d'autres anneaux, y compris celui que Qalin portait au médius, cadeau que je lui avais fait quand nous pensions que nous nous marierions un jour. À présent, je ne

comprenais toujours pas pourquoi nous avions décidé de n'en rien faire. Et je ne savais plus qui de nous deux avait mis un terme à nos fiançailles. Pour conserver notre amitié.

Elle partageait son attention entre les clefs et moi, l'œil tantôt sur les clefs, tantôt sur moi. « Est-ce que cela vaut encore la peine que tu me confies les clefs principales et le passe-partout si tu ne pars pas en vacances ? En particulier, les clefs de sécurité pour les coffres et le générateur, expliqua-t-elle.

– S'il te plaît, garde encore ces clefs, dis-je.

– D'accord », dit-elle, les reprenant avec les précautions que l'on aurait pour saisir une grenade. Et soudain, avec une promptitude inquiétante, elle érigea un mur autour de son espace privé. Elle consulta sa montre, et la voilà partie, aussi vite qu'une femme qui réagit aux pleurs de son bébé dans la pièce à côté.

Resté seul, je sentais que Sholoongo pesait sur mes pensées. Il n'était pas dans ma nature de faire de la peine aux femmes, et quoi qu'on puisse en penser, Sholoongo m'avait déjà débarrassé de mes anciennes erreurs, prouvant que, comme dans le conte, j'avais aussi peu de défense qu'une petite antilope qui chercherait querelle à un éléphant. Je retournai sur ma langue ces questions brûlantes, méfiant comme un enfant qui manie des pommes de terre trop chaudes, prêt à les lâcher. C'est alors que j'entendis dans la pièce à côté la voix d'un homme répondant au joli nom de Timir. Il insistait pour que la réceptionniste l'annonce.

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'elle m'appelle sur son poste. Comme j'attendais, la porte entrouverte, les doigts et les yeux agités comme ceux d'un lapin apeuré, quelques idées éparpillées se rassemblèrent autour de moi. Elles avaient aussi peu de substance que l'ombre

d'un homme dans laquelle des pensées disparaissent, prennent forme et se défont comme les nuages à chaque saison, qui tantôt se nouent en poings annonciateurs de pluie noire, tantôt se dispersent avant qu'un seul doigt d'eau ne se soit pointé vers la terre.

Je me rappelais comment Timir décrivait Sholoongo, disant : « Ma demi-sœur a des ruses très au point. Elle exige de vous que vous payiez ce que, selon elle, vous lui devez, mais elle, elle n'honore pas ses promesses. » Hier, elle avait joué un rôle : celui d'une victime de mes manœuvres masculines, d'une femme qui avait donné son âme en échange d'un petit bout de nourriture.

Et Timir ?

Il fut le premier à parler. « Mon Dieu, que Mogadiscio est un endroit dangereux, avec toutes ces armes lourdes qui tirent au hasard ! J'ai entendu dire que Muuse Boqor et deux de ses compagnons avaient sauté avec leur véhicule. Sais-tu si Siyad est responsable de ces morts ? Ou est-ce que les coupables sont les milices armées ? »

Après un silence gêné, nous nous sommes serré la main. Il dit : « Comme ça fait plaisir de te voir », et le ton de sa voix soulignait le caractère forcé de nos retrouvailles.

Je fis des bruits aimables sur le plaisir que je ressentais de mon côté.

Nerveux, mes doigts s'entrecroisaient comme pour ce jeu d'enfant où l'on croise des ficelles. J'avais l'impression que tout mon corps me démangeait comme après avoir touché des orties. C'était peut-être la pensée que sa sœur s'était invitée chez moi qui avait réveillé en moi cette tendance allergique. J'éternuai. J'espérais que la présence de Timir n'allait pas provoquer une éruption d'urticaire.

Il n'avait pas belle allure, une barbe de deux jours, les

yeux mobiles et fiévreux. Il prenait note de tout ce qu'il voyait : la photo de Nonno dans son cadre, à la place d'honneur sur mon mur, un portrait de mes parents, mon ordinateur personnel, l'imprimante, et tous les accessoires qui allaient avec ma responsabilité de programmeur, sans compter la décoration très personnalisée de la pièce elle-même. Très raide, je me levai. Mon doigt était tout à mon travail, en quelque sorte, continuant à tapoter nerveusement. Je me sentais tout petit à côté du vaste bureau en bois lourd qui nous séparait, comme un arbitre dans un combat. Je me rassis.

Je lui désignai un fauteuil, mais il refusa de s'asseoir. Se préparait-il à me dire ce qu'il avait prévu et à partir aussitôt ? On pouvait dire ça en faveur de Timir : il avait autant de culot que Sholoongo avait d'esprit d'initiative. Nonno avait un jour fait ce commentaire : « Ce garçon et sa sœur à eux deux ont pris une large part du culot et de l'esprit d'initiative du monde, ils sont des lézards toujours aux aguets devant chaque ombre qui se déplace aux alentours. »

Après un grand envol de mains, et une expression familière aussi fugace qu'une allumette déjà éteinte, Timir, comme s'il ne pouvait s'en empêcher, tomba dans le fauteuil. Je me grattai la tête, pensant à un puits dans une terre semi-aride, sèche comme des pellicules. Mon cou, que palpait la paume de ma main, semblait aussi rêche que le manteau de peau élastique d'une girafe.

« Nous avons reçu un télégramme nous disant de venir enterrer notre père, dit-il, et nous nous sommes exécutés, Sholoongo et moi. Mais pour découvrir que le pauvre vieux était mort depuis un mois et une semaine.

– Est-ce que le télégramme a mis longtemps à vous parvenir ?

– J'ai l'impression qu'on nous a fait venir pour d'autres raisons.

– Lésquelles ? »

Il dit : « Les gens de notre clan veulent que nous contribuions à armer la milice qui doit se battre dans l'intérêt des nôtres. Ils ont les armes et pas les munitions. Puisque nous venons d'Amérique, on nous demande d'apporter notre contribution en dollars. »

Je fis les condoléances d'usage et, seulement après, lui demandai ce qui avait causé sa mort.

Timir dit : « Il a décliné comme une victime du sida. Quand il est mort, c'était un squelette. »

Maintenant que nous étions à portée de mains l'un de l'autre, je voyais que ses cheveux étaient comme un buisson de nœuds sur son crâne, sans aucune trace de gris ni zones dégarnies. Bien que plus jeune que lui, j'étais en train de devenir chauve et des pattes d'oie me marquaient les yeux, sillons légers sur une peau par ailleurs lisse comme le parfum de l'aloès. De Timir émanait l'odeur aigre d'une bière bue tiède à midi.

Je vis à quel point l'Amérique l'avait changé.

Il demanda : « Et comment envisages-tu la mort ?

– Que veux-tu dire ?

– Je te pose la question parce que Nonno doit commencer à se faire vieux. »

Sa question me semblait un peu tirée par les cheveux, au mieux une tactique pour amener un autre sujet. Ce qui me frappa, c'est que, en me posant une telle question, il jouait au hippie attardé, vaguement artiste et pratiquant le yoga : la sorte de remarque que l'on aurait pu faire à une soirée en Californie. J'imaginai Timir en train de boire du vin à l'ombre d'un parasol à Malibu ; je l'imaginais avec des jeans très serrés, le torse nu, une chaîne pour ses clefs accrochée à la ceinture : je l'imaginais offrant cette même réplique à un acteur célèbre, ou à une actrice.

« La mort n'induit pas autant de tristesse que le manque de rêves », répondis-je, prétendant être moi aussi en Californie. « La mort est l'acceptation tragique, douloureuse, d'une réalité incontournable, l'avertissement que l'on ne figurera plus dans le rêve de celui qu'on aime. »

Je vis bien qu'il était impressionné : sa soudaine immobilité me l'indiquait, son silence aussi compact que des clous. Je me demandai à quoi ressemblerait ma vie si je devais cesser de voir Nonno en rêve. C'était cela, pensais-je, la définition la plus appropriée de la mort, ne plus voir le disparu en rêve.

Je demandai : « Et Sholoongo ? »

Il dit : « Je pensais que tu serais au courant ? »

Le ton de sa voix était aussi uni que les eaux d'un fleuve placide, pas une ride en surface. Ou plutôt, était-on en train de me berner en me faisant croire qu'aucun secret n'était caché dans les replis du serpent, ce serpent qui remontait des brumes d'un fleuve issu de la mère, chacune de ses mues semblables à un tronc d'arbre dérivant le long d'un cours d'eau englouti dans l'obscurité ?

« Au courant de quoi ? dis-je. D'après toi, qu'est-ce que je suis censé savoir ? »

Je reçus sous le nez un relent de bière pas fraîche. Il avait le visage gras, les yeux chaque seconde plus injectés de sang, son expression avait perdu toute trace de l'aisance mondaine qu'il avait en entrant. Ses lèvres avaient l'air à peine formées. C'était comme si, à la différence du reste de son corps, elles avaient cessé de se développer au cours de sa première enfance. Sa mâchoire, terminée par un menton pointu et bien marqué, avait la forme d'une vieille houe rouillée et abandonnée. Mais comme je croisais son regard, ses petits yeux rouges me fascinèrent malgré moi, tout comme du temps de notre jeunesse. Et

parce que je n'arrivais pas à supporter ce silence, je lui demandai : « As-tu idée de ce que mijote ta sœur ? »

– Les actes de rébellion de Sholoongo sont pour moi aussi un mystère, dit-il. Ce n'est que cet après-midi que j'ai appris qu'elle avait quitté l'hôtel Lafaweyn et disparu. Elle peut tout aussi bien s'être installée chez toi.

– Dis-moi, comment gagne-t-elle sa vie ?

– Elle préside la branche new-yorkaise du Syndicat des féticheurs d'Amérique, organisation aussi puissante que la Guilde des artistes aux États-Unis. Elle aime se décrire comme une chamane née en Somalie et mariée à un cracheur de feu né au Maroc.

– Quelqu'un ne m'a-t-il pas dit que tu étais membre actif du mouvement "gay" à San Francisco... », dis-je tout en me façonnant habilement un visage amical. J'attendis.

« Je suis son demi-frère, je suis venu acheter une épouse, elle te le dira, si tu la rencontres, et ce sera encore mieux si la femme à vendre a un bébé de trois mois et si elle est veuve de fraîche date. »

Timir avait le sens de l'humour, pensai-je. Il était capable de faire naître le rire au coin de l'œil d'autrui et pouvait même faire de l'esprit à ses propres dépens. « La mort, c'est !... » dis-je, et ne pus finir.

« C'est là qu'elle a fini par atterrir, chez toi ? » demanda-t-il.

– Il est clair que je ne suis pas difficile à trouver. »

Il s'établit un silence, lourd d'un certain trouble.

« Pourquoi a-t-elle l'intention de porter le bébé de quelqu'un si elle est mariée ? »

Il eut une expression aussi vide que l'espace quitté par un météore. « Apparemment tu ne connais pas ma sœur, dit-il.

– S'il te plaît, aide-moi à mieux la connaître.

– Ma demi-sœur m'est apparue sous la forme d'un ver à viande dans un rêve récent, dit-il. Avec ces vers, on ne sait jamais où ils sont entrés ni par où ils sont sortis. De même, tu ne t'apercevras du passage de ma sœur que lorsqu'elle aura déjà quitté les lieux, sans donner de raison, sans éclairer ses motifs. »

Je décidai d'offrir à Timir en échange mes propres cauchemars, induits par Sholoongo.

« Dans un de mes rêves, dis-je, elle était une espèce de rat, ce genre de rongeur aux qualités presque mythiques dont on dit qu'il vous mord l'orteil puis souffle sur la plaie comme pour aider à réduire la douleur. Seulement il recommence sans cesse à te griffer. Douleur et réconfort, les doigts entrecroisés, l'épine sur le fruit juteux ! »

Mais je pensai tout à coup, malédiction ! Nous étions là tous les deux, deux hommes, l'un son demi-frère, l'autre jadis amoureux d'elle, deux hommes rancuniers à médire d'une femme en la traitant de chienne, de sorcière, de putain.

Il continua l'échange de récits sur le même ton, et je ne l'arrêtai pas, malgré mon envie. « La dernière fois que j'ai parlé avec Sholoongo, elle m'a raconté un rêve dans lequel ta mère portait un châle au crochet teint avec du sang et arrivait, manifestement bouleversée. N'a-t-elle pas dit qu'elle avait l'air démente ? De toutes façons, ta mère prétendait qu'elle avait été invitée au mariage de son fils. Mais il n'y avait pas de mariée. C'est alors que se passa la chose la plus étrange.

– Et quoi donc ?

– Ta mère mit le vêtement de la mariée. Quand on eut appelé un cadî pour célébrer la cérémonie, ta mère essaya de prendre tout cela à la plaisanterie. C'était tragique, a commenté Sholoongo, de voir un fils épouser sa mère de manière aussi bizarre. »

Je changeai de sujet. « Tu as vu Fidow ? » demandai-je.

Ce nom sembla le déprimer. Je n'aurais pas cru qu'un voile de tristesse puisse le recouvrir si vite. « Fidow ? Non, je ne l'ai pas vu. Pourquoi ? »

Juste à ce moment, la femme chargée des rafraîchissements entra, apportant du café et des biscuits. Comme il se levait pour aider la jeune femme, deux idées me vinrent à l'esprit comme des visiteurs inattendus. C'était : tabou et magie.

« Magie et tabou, dis-je, Fidow et Timir ! »

Il eut un juron étouffé.

« Et toi, qu'est-ce que tu fais ? »

– Je suis un homme de théâtre à tout faire, dit-il. J'enseigne la théorie du théâtre, je joue en quasi-professionnel dans des pièces chaque fois que j'en ai le temps ou l'occasion. J'écris des critiques de temps à autre, sous un pseudonyme, pour un hebdomadaire.

– Une sœur féticheuse en cheville avec un frère acteur ! »

Sa lèvre inférieure se recroquevilla, comme rétrécit un bout de plastique trop près d'une langue de flamme rouge. Je me demandai si je devais m'excuser pour ces commentaires au-dessous de la ceinture quand il se mit à parler avec des propos engourdis et affectés, comme ceux du patient sur le fauteuil du dentiste.

« Magie et tabou sont liés, dit-il, en tant que centres de tension, leurs qualités théâtrales sont infiniment enrichissantes. Mais il est vrai que ces deux notions ne se prêtent pas à des justifications rationnelles. Laisse-moi te donner un exemple prosaïque. X... a des pouvoirs magiques. Il en découle que, lorsque tu abordes X..., tu n'es pas aussi à l'aise qu'avec ceux qui n'en ont pas. Cependant, les

tabous sont liés principalement aux périodes des femmes, ou aux mourants. Les tabous dans l'ensemble se concentrent sur la souillure, le sacré ou la peur. Quelqu'un qui revient du précipice de la mort accomplit certains rites, une femme qui accouche subit une série donnée de rites de purification. Tout cela pour effacer la souillure attachée à l'un ou l'autre "état". Par contre, goûter à la menstrue d'une femme, ou se moquer de la nature magique d'un passage des Écritures, ou violer les normes sexuelles d'un Somali : chacun de ces actes comporte certains aspects de magie autant que de tabou. En tant qu'homme de théâtre, il me semble que je sais apprécier les qualités inhérentes à magie et tabou.

- Il y a de la vérité dans la magie, mais y a-t-il de la vérité dans le tabou ? dis-je. Comme lorsque l'on se procure un cheveu de quelqu'un afin de lui jeter un sort ? Ou lorsque l'on cherche à atteindre une mère nouvellement accouchée par l'intermédiaire d'une parcelle de placenta ? Ou dans le simple rite vaudou consistant à boire du sang ? Tu ne veux pas parler de ces vérités-là, non ?

- Non, en effet.

- Alors, qu'est-ce que tu essaies de dire ?

- Que certaines formules magiques sont comme des commutateurs - "c'est ainsi sur la terre, qu'il en soit de même là-haut" -, des phrases clefs prononcées comme des shibboleths dont on dit qu'elles conduisent au royaume des sorciers.

- Ma mère me faisait porter à l'avant-bras une amulette cousue dans du cuir sur laquelle était inscrit le pouvoir de mes noms d'après les chiffres, dis-je. Sans compter sa valeur prophylactique, comme lorsqu'elle incluait cette amulette dans une petite tresse de ses propres cheveux, faisant tenir le tout avec une goutte de son sang mens-

truel. De même, la décoction à base de jus de tamarin administrée par Nonno juste après ma naissance contenait un liquide magique pour me protéger, une boisson secrète plus puissante que n'importe quelle magie.

– Je commence à croire, dans mon cerveau embrumé par le décalage horaire, que tu te moques de moi, dit-il. Cherches-tu à me faire marcher ? Tu parles de magie et de tabou, comme on les voit à la télévision ou dans les cirques. Si je suis venu ici, ce n'est pas pour te parler de ça, mais de toi, de moi, et du reste.

– Est-ce que Sholoongo a le pouvoir de forcer les démons à exécuter ses ordres ? demandai-je. Ta sœur est-elle vraiment une féticheuse, une chamane capable d'altérer sa nature ou celle des autres ? » Je lui racontai alors tout ce qui s'était passé depuis l'instant où j'étais entré dans mon appartement et l'y avais trouvée. Je choisis cependant de minimiser le rôle joué par Sholoongo dans les cauchemars de ma mère.

Un sursaut d'énergie le mit debout. Il était sur pied, clairement décidé à me dire quelque chose d'important et à partir tout de suite après. Timir, apparemment, avait à l'esprit d'autres préoccupations plus terre à terre.

« Je ne suis pas venu parler de Sholoongo, dit-il.

– Qu'est-ce donc qui t'amène ici, dans mon bureau ? »

Il dit : « Si je te demandais d'être témoin ainsi que garçon d'honneur à mon mariage, tu accepterais ? C'est pour cela que je suis venu, parce que je ne vois pas à qui d'autre demander. »

J'en eus le souffle coupé.

« Quel sorte de mariage ? » demandai-je, comme si cela avait une importance quelconque.

Il me rassura, ce serait très simple.

« C'est pour moi un honneur d'accepter.

– Et pour moi un plaisir de t'inviter. »

Il sortit en hâte de mon bureau : tel un enfant qui va montrer son nouveau jouet.

Dès que je fus seul, je téléphonai à Talaado pour lui dire que je ne la verrais pas de la journée. C'était le premier des nombreux rendez-vous que j'allais annuler. En fouillant dans ma mémoire, je ne trouvais pas de jour où elle et moi n'avions pas été ensemble, au moins un moment. Elle demanda si elle pouvait m'être utile, car elle pensait encore que nous allions partir pour Nairobi dans moins d'une semaine. Plus mes réponses se faisaient vagues, plus elle était désireuse de me voir pour parler de tout cela. Mais je n'avais aucune envie de parler. Pas plus que je ne voulais faire se dresser chez elle les antennes du soupçon. Je mentis afin de ne pas la brusquer, suggérant que mes ennuis étaient liés à mon travail. Nous décidâmes de nous revoir le lendemain.

Elle me demanda de l'appeler. Je savais que je n'en ferais rien.

Un autre souvenir fait irruption, il vient d'un passé très lointain.

Timir et moi traînions trop près de l'endroit où une mère crocodile était en train de protéger son nid contre les prédateurs, ses œufs étant prêts d'éclore. On pouvait entendre les petits cris grinçants des crocodiles qui voulaient que l'on enlève la terre qui les avait recouverts durant leur incubation. Ni Timir ni moi n'avions envie de mettre à l'épreuve la patience d'un crocodile. Le crépuscule tombait. Et cependant nous ne nous pressions pas de partir, dans l'espoir que Fidow allait venir. Nous savions qu'en bon chasseur de crocodiles, dont il voulait les peaux, il allait arriver armé d'une immense lance, la poi-

trine et tout le coude bardés de plaques de métal, l'ensemble renforcé d'un pneu Goodyear cousu tout autour. Tout ceci afin d'éviter que le crocodile le blesse. Fidow tuait des crocodiles, des hippopotames et des rhinocéros à la demande, et s'adonnait de plus à la récolte du miel sauvage. Je savais aussi qu'il avait coutume de vendre tous les objets trouvés dans les entrailles des animaux tués : bracelets d'argent, boucles d'oreilles en or, montres, boucles de ceinture et ainsi de suite, tout ce que le système digestif du crocodile ne pouvait absorber. C'est à mon père qu'il les vendait.

Pleins d'appréhension, Timir et moi savions que la nuit tropicale tombe toujours avec la rapidité d'un aigle qui fond sur sa proie. De peur de susciter la rage d'un hippopotame émergeant de l'eau ou d'un crocodile retournant à son habitation fluviale après avoir pris le soleil dans les herbes hautes sur la berge, nous restions tapis dans les buissons, à attendre. J'essayais quand même de faire taire ma peur instinctive en étalant pour le bénéfice de Timir tout ce que je savais sur les crocodiles.

J'avais été le témoin fortuné de spectacles merveilleux : d'un marabout plongeant son bec dans la bouche ouverte d'un crocodile prenant son bain de soleil ; j'avais vu un échassier qui, sans avoir peur d'être mordu, avait sorti un poisson de la bouche d'un crocodile. J'avais été fasciné d'apprendre de Fidow que les crocodiles avaient des amis parmi les oiseaux. Comme l'échassier, un vanneau éperonné, qui n'avait pas peur de récupérer des parcelles de nourriture entre les dents du crocodile. D'habitude silencieux, le vanneau pousse un cri strident, « yak-yak-yak », et s'envole quand il y a intrusion aux abords de son nid, ce qui alerte le crocodile sur l'imminence d'un danger. Comme j'étais plus jeune et fort porté à me vanter, Timir ne voulait pas croire ce que je

disais sur les relations entre les oiseaux et les crocodiles.
« Tu me prends pour un imbécile ? me dit-il.

– Toi et ta sœur, vous tirez des contes si incroyables de la moindre rame de haricot », dis-je, faisant allusion sans exprimer mes doutes à l'histoire de Sholoongo sur leur père, sur la vache qui devenait femme, et la femme qui se métamorphosait en vache, « et tu voudrais que je te croie à tous les coups ? Mon cher ami, il y a des moments où tu fais insulte à mon intelligence. Ou alors, si tu ne crois pas ce que je te raconte, demande à ceux qui savent. Demande à Fidow.

– C'est ce que je ferai, promit-il.

– Demande-lui aussi, continuai-je, si, juste avant de se mettre en quête de miel sauvage, il souffle dans une coquille d'escargot percée de trous afin de produire un sifflement très aigu. Demande-lui s'il a l'intention d'alerter les indicateurs pour qu'ils le conduisent à l'endroit où sont cachées les ruches.

– De quoi s'agit-il ?

– Si tu n'étais pas un tel imbécile, dis-je, tu saurais que l'indicateur est un oiseau qui aide Fidow en le conduisant à l'endroit où se trouvent les ruches pleines de miel sauvage. Tu saurais que le vanneau, étant généralement dans les meilleurs termes avec le crocodile, protège son ami.

– Je demanderai à Fidow », promit-il.

Timir et moi aperçûmes la silhouette de Fidow. Il traînait avec lui une odeur un peu canaille, un parfum assez entêtant. Je pensais au conte du mendiant qui s'est fait détrousser à son tour. À l'approche de Fidow, il se fit un vilain mouvement dans la végétation sur la berge du fleuve. Tous les crocodiles, et surtout les jeunes, de toute la vitesse de leurs pattes allèrent se glisser sans bruit dans l'eau ; tous excepté la mère qui gardait son nid. Se préparant à attaquer, elle refusait de bouger,

mais attendait tandis que Fidow, sans peur, s'avançait dans sa direction.

« Quelle est cette odeur de pourriture ? chuchota Timir.

– Fidow a coutume de s'enduire le corps avec l'odeur très forte émise par les crocodiles avant leurs amours, répondis-je. Il a l'intention de les induire en erreur. »

Dans un instant, Fidow allait lancer un beuglement similaire à celui d'un mâle se préparant à la saillie. Et comme au signal, la femelle crocodile allait ouvrir la bouche pour émettre un son guttural qui était, Fidow me l'avait expliqué, celui de la femelle qui répond aux avances vigoureuses d'un mâle. Complètement nu maintenant, à l'exception d'une immense amulette accrochée au-dessus du coude, Fidow s'approcha encore de l'endroit où nous étions cachés, comme pour valider mes dires. Il s'avançait vers le crocodile maintenant stimulé. Et pendant que nous attendions que Fidow passe à l'attaque et que la mère crocodile défende son territoire, je fis part d'un racontar à Timir : selon ce que m'avait dit mon père, Fidow était bivalent en matière de sexe.

Une phase de silence, creuse comme un vase percé en plusieurs endroits et dans lequel on ne cesse de verser des sons sans effet. Ceci me fit penser à Sholoongo, donc à des doigts jouant sur une flûte aux trous impossibles à boucher.

Tout ceci se passa juste devant nous : Fidow tenant de la main gauche un court poignard, toujours dans son fourreau. Dans sa main droite, il avait une longue lance. Des années plus tôt, il avait mérité le surnom fleuri de Roi du Fleuve des Léopards. Il avançait maintenant en direction du crocodile berné, dont le regard éperdu était posé sur les lauriers du courageux chasseur, ses immenses balafres maintenant cicatrisées, exposées comme des médailles acquises au cours d'une bataille.

Nous regardions ses gestes contrôlés avec une respectueuse admiration. Le Roi du Fleuve des Léopards tournait le dos au crocodile. Il s'arrêta au bord de l'eau, le pied droit dedans, le gauche dehors, et aux lèvres le tremblement des prières coraniques ornées de salves additionnelles jargonnées en langue shiidliana. Il alla de plus en plus loin dans l'eau, plongé maintenant jusqu'au nombril. Il se mit alors à se laver tout le corps avec une attention rituelle. Tout ceci pour irriter le crocodile et le faire réagir brusquement. Comme l'animal s'approchait de lui, il marcha à reculons, marquant chaque pas avec la prudence d'un homme prêt à se défendre, et en même temps arrosant le fleuve du fluide magique qu'il avait apporté dans un récipient. Dans son village, Fidow laissait un chemin aussi clair que la Voie lactée. Enfin, il fut dans la partie la moins profonde du fleuve, où l'eau lui arrivait aux genoux. D'abord un crocodile, puis deux, puis en tout environ une douzaine émergèrent du fleuve, et ils nageaient tous vers lui en file indienne. Apparemment hypnotisés, ils avaient l'air aussi inoffensifs qu'un poing de bébé. Ils vinrent à lui l'un après l'autre pour se faire tapoter la tête et pour que Fidow les appelle par leurs noms. Durant tout ce temps, la mère qui surveillait son nid refusait de lui faire confiance, tout en paraissant hésiter. C'est alors que, tout à coup, il prit conscience de son grondement menaçant comme elle sortait de derrière les buissons pour l'attaquer. Le Roi du Fleuve des Léopards la prit à contre-pied. Elle leva la queue afin de le projeter dans l'eau avant de le saisir dans ses mâchoires ouvertes. Mais il enfonça un poignard et une lance dans son ventre avant qu'elle ait pu agir.

« Aussi rapide qu'un crocodile qui jouit », dis-je.

« *Arriva, arriva !* » psalmodia Timir, en référence à une brève éruption, sans aucun doute aussi satisfaisante pour lui qu'une explosion requérant plus de temps.

Le lendemain, nous allâmes voir Fidow pour l'aider à enlever la peau du crocodile, dans le deuxième estomac duquel nous trouvâmes un petit bonhomme d'origine inconnue, gros comme mon pouce, façonné dans une sorte de céramique, peut-être russe, supposa Nonno quand je le lui montrai ce soir-là. Je gardai le petit bonhomme. Un objet est à celui qui le trouve !

Quelques jours plus tard, je vis Fidow et Timir ensemble, qui s'envoyaient en l'air.

Ils étaient dans le fleuve, et en plein effort, sûrs que personne ne les verrait. Il était très tôt ce matin-là. Leurs corps étaient accrochés l'un à l'autre comme des chiens, Fidow derrière, Timir devant à moitié courbé, Fidow dans un mouvement de va-et-vient, Timir soumis. Le Roi du Fleuve des Léopards parvint enfin à jouir. Timir à son tour chevaucha Fidow par-derrière.

L'après-midi est plus long que l'ombre qu'il a portée, ombre qui, à son tour, a un visage un peu déformé. On entend le bourdonnement lourd, irrégulier d'un climatiseur et j'écoute l'eau de la condensation qui s'égoutte dans un seau sous la fenêtre de mon bureau. Et dans l'imagination de mon souvenir, j'entends le son d'un aviron qui plonge et agite le fleuve, j'entends un radeau qui monte et descend sur de hautes vagues. Être tout éclaboussé. Être tout mouillé. Des frissons glacés me font trembler les os. Je me lève et arrête le climatiseur. L'air de la pièce est humide et irrespirable quand je sors.

J'entre dans ma voiture et démarre, sans savoir du tout où je vais. Je peux voir de la fumée au loin en me dirigeant vers le nord, elle s'élève en spirale. Je suis par contre incapable de dire si, par suite de l'attaque d'une milice ou d'un geste de représailles du régime de Siyad, un obus a

atteint sa cible mortelle, incendiant des maisons de civils, ou s'il s'agit de la fumée d'un feu de bois. Comme une vache qui sait où elle va après une journée passée à paître dans l'herbe verte aux alentours d'un village, ma voiture m'emmène quelque part, mais je ne sais pas où.

Chapitre trois

J'ÉTAIS SI EXASPÉRÉ par mon état lamentable que j'en venais à haïr les tourments que je m'infligeais. Je faillis être atteint par un tireur isolé alors que je conduisais sans but dans la nuit, tentant de reculer le moment où il me faudrait rentrer chez moi... Et je n'avais pas non plus envie de voir Talaado, ni d'être en compagnie d'autres amis. Une fois ou deux, je garai ma voiture au bord de la marina, et, le moteur éteint, écoutai mes disques de jazz favoris, les joues caressées par la brise océane. Je restais assis là, ne sachant pourquoi je m'exposais à tant de dangers ; je restais, me demandant ce qui me rendait à ce point suicidaire. Après tout, il y avait dans le coin des rôdeurs en maraude, qui parcouraient la nuit le doigt sur la détente, prêts à tuer et à mettre chaque mort sur le compte des milices armées ou de ces malfrats que le régime leur opposait.

J'arrivai chez moi après minuit et m'introduisis en douceur, silencieux comme un secret. Je n'aurais su dire si Sholoongo avait laissé sa porte entrouverte exprès, au cas où j'aurais eu envie de la rejoindre dans son lit, ou si

elle dormait en toute innocence, et qu'un courant d'air avait ouvert sa porte. En tordant un peu le cou, je réussis à la voir dans son lit. Elle était recroquevillée sans grâce dans un sommeil de fœtus.

Le lendemain matin, en préparant le petit déjeuner, je guettai l'apparition d'une manche en soie d'une envergure égale à celle des ailes déployées d'un aigle. En fait, je pris position de manière à l'apercevoir à la minute où elle ferait son entrée. Cinq minutes d'attente, six, mais avant que l'aiguille indiquant la septième fût parvenue au huit, je perçus une ombre étrangère qui éparpillait les rayons du soleil matinal en menus traits. C'était elle, cette allée de lumière plus claire qui s'avancait vers la cuisine. Nette de tout parfum, elle se frottait les yeux pour se réveiller. Ça la démangeait ?

Ce qui me fit penser à autre chose, où donc étaient les poux ? La narine humaine et le cerveau humain, pensai-je, peuvent s'accoutumer à n'importe quelle odeur, l'habitude émoissant les sens, éteignant l'enthousiasme, supprimant peut-être tout intérêt pour les coupages de cheveux en quatre. Le cerveau humain, lui, annule ces différences, ne vous laissant que deux catégories, bonne odeur et mauvaise odeur. Sholoongo était mauvaise, il en était de même pour son odeur, avec ou sans poux.

Mais en la voyant, je l'accueillis comme un hôte bien élevé accueille un invité. Je me levai, et restai debout jusqu'à ce qu'elle eût pris place. Là-dessus (je ne pus déterminer si elle l'avait fait ou non exprès) sa main gauche cessa de tenir son kimono sans ceinture. Ce qui me permit d'entrevoir ses terrasses de chair, pour moi signes de mauvaise santé. Pas question, pensai-je, que je confie mon avenir à un corps ainsi assiégé par la graisse !

En silence, j'essayais de mettre le doigt sur une question fort délicate touchant les rapports amoureux : pour-

quoi certains préféraient faire cela le matin, pourquoi certains étaient romantiques la nuit, pourquoi certains aimaient garder la lumière lors de leurs ébats alors que d'autres aimaient l'obscurité. Je connaissais une femme qui préférait l'amour l'après-midi, les rideaux tirés, la radio à fond sur de la musique rock ; j'en connaissais une autre dont le corps adorait que le matin lui fasse la cour. Peut-être les choses du sexe avaient-elles plus de logique que ne le pensaient la plupart d'entre nous ? Si mon corps avait son propre système horaire, alors Sholoongo n'était sûrement pas la partenaire qu'il me fallait.

« Je suis allée voir Arbaco », dit-elle, buvant une gorgée de thé au miel. Arbaco était l'une des meilleures amies de ma mère.

« Comment va-t-elle ? demandai-je.

– Elle se demande pourquoi tu ne prends jamais la peine d'aller la voir. »

Le nom d'Arbaco me ramena alors à la période juste avant ma rencontre avec Sholoongo. Mais pour l'instant, il me fallait mettre ce souvenir en attente, car j'écoutais, avec un intérêt feint, les dernières nouvelles d'Arbaco. Non que j'aie appris grand-chose des bavardages de Sholoongo. En fait, dès que je sentis qu'il était sage de le faire, je fis glisser la conversation sur la visite de Timir la veille.

« De quoi t'a-t-il parlé ? demanda Sholoongo.

– Il me veut comme garçon d'honneur.

– As-tu accepté ? »

C'est avec une certaine malice que je lui dis : « Je lui ai dit que ce serait un honneur pour moi d'être avec lui au moment de son mariage avec la femme de son choix. » J'avais l'intention de provoquer le venin de Sholoongo. Je réussis parfaitement : elle avait le poil hérissé, ses yeux injectés de sang étaient dardés dans toutes les directions comme les épines d'un porc-épic courroucé.

« Mais c'est scandaleux ! dit-elle.

– Qu'est-ce qui est scandaleux ?

– Parce que alors tu es complice d'un délit frauduleux contre les femmes, dit-elle. Cet homme, en égoïste qu'il est, veut acheter la gratitude d'une femme qui ne sera guère plus qu'une esclave, qui ne le gênera pas dans sa vie hypocrite, puisque il aura payé pour l'avoir. »

Je dis, assez théâtral : « Et toi, n'agis-tu pas pour des motifs égoïstes, en venant à moi comme tu le fais, alors que tu es mariée à un cracheur de feu marocain ? Pourquoi t'es-tu adressée à moi ? Comme tu es tout aussi égoïste, tu n'as pas le droit de prendre un ton si moralisateur.

– Il y a des différences fondamentales.

– Lesquelles ?

– Toi et moi, nous nous lançons là-dedans en égaux, dit-elle.

– Je ne me suis lancé dans rien du tout. »

Elle répondit : « C'est justement ce que je veux dire. Tu n'es pas du tout obligé de faire ce que je te dis de faire. Il n'y a aucun échange d'argent. Et de plus, de toutes façons, si tu choisis de ne pas agir à ma convenance, je sais que je suis libre de me tourner vers un autre, et toi tu n'as aucun moyen de m'arrêter. Cette femme, une fois qu'il l'aura épousée, n'aura aucune liberté. »

Je passai à un sujet moins litigieux. « Comment se fait-il que Timir et toi veniez en Somalie, l'un pour épouser une femme avec un bébé, l'autre pour se faire faire un bébé ?

– Nous nous sentons tous les deux incomplets. » Ses dents étaient éclatantes, d'un brillant qui reflétait le soleil. Un instant, je pris cet éclat pour un sourire et faillis y répondre. « De quoi d'autre avez-vous parlé avec Timir ?

– Nous avons parlé de magie et de tabou.

- T'a-t-il parlé de son petit ami africain-américain ?
- Qu'a-t-il de si intéressant, son amant ?
- C'est qu'ils font de drôles de choses, dit-elle. Ils échangent leurs rôles, et s'appellent par le nom l'un de l'autre, et de temps en temps se remplacent mutuellement. Wayne adore se faire passer pour un Africain, Timir pour un Africain-Américain. Timir se présente comme acteur, Wayne se présente comme instituteur remplaçant. Ils n'arrêtent pas de permuter, ils portent les vêtements l'un de l'autre et, parce que dans une certaine mesure ils se ressemblent, cela prête à confusion.

- Timir n'est-il pas acteur, dans un théâtre ?
- Mais non. Il lui est arrivé de tenir des rôles de figurant, c'est tout. »

Je ne sais pas par quelle voie détournée nous sommes arrivés à cet autre sujet de conversation, le sexe, que nous abordions maintenant avec toute la civilité d'un couple en train de faire sa cour. Était-elle agressive au lit ? Étais-je prompt à jouir, comme un crocodile ? Ou est-ce que je prenais mon temps comme le font les grenouilles ? Nous en sommes venus enfin à son mari marocain, le cracheur de feu. Était-il bisexuel ? Je déduisis de ce qu'elle disait de son homme que, à plusieurs points de vue, leur relation lui avait laissé des impressions extraordinairement positives. Je fis remarquer que le sexe avait sa propre logique, et elle approuva cette opinion. J'ajoutai qu'à son apogée le sexe avait un centre très dense, comme de la lave : un corps chaud qui se refroidit, les phases de la lune entrant dans un tournant décisif. *Donne-moi un enfant !* Je me demandai : est-ce que nos rapports sexuels, si je me laissais faire, produiraient une récolte exceptionnelle, un bébé en bonne santé, à l'air très somali, les joues rondes et les yeux d'un brun sombre ?

Le téléphone sonna. D'humeur mesquine, je choisis de

ne pas répondre, sachant que c'était ma mère, qui, grâce à Arbaco, savait maintenant non seulement que Sholoongo était en ville, mais qu'elle logeait chez moi. Quand la sonnerie alarmante du téléphone se fut arrêtée, je me levai et dis : « Juste un détail. À supposer que je consente à engendrer l'enfant de tes rêves, et à supposer que tu mettes au monde ce bébé, quelle sera ma place dans l'ordre des choses ?

– Selon moi, être père est une notion dépassée, non pertinente.

– Alors qu'est-ce que j'y gagne ? »

Elle dit : « Je devrais peut-être te citer l'hyperbole que tu avais conçue quand tu étais enfant : *les pères n'ont aucune importance, les mères en ont beaucoup* ! Tu passais alors par une période où tu te demandais si tu n'allais pas ajouter le nom de ta mère au tien.

– Je te souhaite une bonne journée, madame ! » dis-je, et je pris congé de Sholoongo.

Tout en conduisant, j'avais l'impression de faire un voyage à travers des couches successives du temps, couches pareilles à des pans de tissus de couleur, chaque pan représentant une phase donnée de mes années de jeunesse : tantôt rouge du sang des menstrues, tantôt sombre comme la terre fertile près du fleuve Shabelle, tantôt verte comme les promenades dans les bois de mes exploits enfantins, tantôt grouillant comme les termites chassés du confort de leur nid sableux, tantôt aux aguets comme ma Xusna, mon animal chéri, ma guenon vervet.

Il y avait cependant une certaine méthode dans mes rêveries. Car je voyais enfin où j'allais, en direction de mon enfance, c'est-à-dire concrètement chez mes parents. Bizarrement, j'agissais moi aussi comme si c'était moi qui étais revenu à Mogadiscio récemment, ravivant mes sou-

venirs sur les lieux de mes premières années. Ce n'était pas essentiellement en réaction à la présence de Sho-loongo et Timir que je me comportais ainsi, pensai-je. Non, j'étais au volant, guidant mon propre destin, à droite, à gauche, tout droit, puis en suivant un lacet, tout cela dans l'espoir de parvenir à mon propre point d'eau.

Un bruit que j'imaginais me fit penser à un ramasseur de miel. Un enfant qui ne voulait pas obéir à sa mère m'amena à revivre mes premières années, lorsque mon père me lavait, ou qu'Arbaco me taquinait. Un sourire courba ma lèvre inférieure : je me rappelais une petite scène vue en rêve ; avec des doigts de bébé, j'avais fermé les paupières de mon père, lui qui avait l'habitude de dormir les yeux grands ouverts, le blanc de l'œil dominant, le noir à peine visible. Je me rappelais maintenant que, ce matin-là, je m'étais réveillé à l'aube d'un cauchemar dans lequel deux immenses aigles couronnés fondaient du haut du ciel. Les aigles piquaient à tour de rôle, tantôt l'un, tantôt l'autre, avec l'intention de terrifier Xusna, ma jolie guenon, et de s'en emparer. Mes appels au secours avaient été aussi perçants que les cris des oiseaux de proie. Et dans mon rêve, j'avais espéré que, en fermant les paupières sur les yeux grands ouverts de mon père, je le ferais sursauter ; que, une fois réveillé, il viendrait à mon secours et sauverait Xusna. Tout à mes souvenirs, je tournais en rond. C'est alors que je vis les traits de mon père sur le pare-brise, dans les lignes gravées par les gribouillages hésitants des essuie-glaces, œuvre d'art maculée et poussiéreuse.

Je fus enfin dans la ruelle au sol en terre où j'avais grandi. Elle m'attirait dans le labyrinthe de ses tournants, me séduisait avec ses doux souvenirs. En y repensant, j'ai maintenant six ans, je grimpe sur un arbre *baar* au tronc creux juste au-dessus de l'endroit où le ramasseur de miel

a préparé un feu. Je suis son assistant et j'ai coupé des tiges de maïs ou des plantes vertes avec lesquelles il a l'intention d'étouffer les flammes. Que soit béni Fidow qui me laisse mâcher les rayons de miel craquants à pleine bouche, même si parfois un œuf ou un peu de cire coagulée se faufile dans mon gosier ! Debout au seuil de l'aurore, impatient comme le jeune marié allant à son épousée, je jette un œil dans le trou où ont brûlé des herbes aromatiques destinées à donner au miel une saveur particulière. Cette odeur, je me la remets en mémoire quand je veux, je deviens cette odeur, ce fumet d'encens qui monte en volutes pour l'adoration de l'idole du soir.

Je continuais à conduire tout en créant un portrait-robot, à partir du mouvement de va-et-vient indécis des essuie-glaces. Je conduisais tout en citant un proverbe somali qui dit en gros que la vulve d'une femme n'oublie jamais le pénis qu'elle a connu.

Mon père était sur la terrasse devant la maison, absorbé par la réparation d'un bracelet d'argent finement ciselé. Il était debout, tout courbé par la concentration. De là où j'étais, je supposais qu'il était aux prises avec une chaîne cassée, ou avec les arabesques d'un dessin, des courbes géométriques à la recherche d'un système de syntaxe. Ou peut-être devais-je y voir un termite submergé dans sa dune de sable ? Ou une silhouette de pierre avec le poing levé, entonnant des chants triomphaux ? Ou une spirale à l'intérieur d'un cercle : dans sa courbe ascendante qui s'enroule autour du point central, ou plutôt qui l'encercler, mon regard devrait suivre les mouvements d'un oiseau qui se soulève mais n'arrive pas à prendre son vol, un oiseau dans un demi-essor, dans une attitude qui suggère qu'il retient son souffle ? Attends, créature à plume, attends !

Tout à mes pensées, je gardais le silence, tandis que mon ombre tombait sur son établi et ses outils épars. Avec sa langue serpentine qui lui sortait du coin de la bouche, comme celle d'un lézard à la chasse aux mouches, on aurait pu prendre mon père pour un enfant en train de tracer l'alpha et l'oméga de son initiation à l'écriture. Il tenait maintenant à la main un instrument en biseau, avec lequel il donnait de petites touches pour restaurer un endroit de l'objet devant lui, endroit d'apparence plus grise que le reste. Quand il leva les yeux, dans un premier temps, soit il ne me vit pas, soit il ne me reconnut pas, les yeux écarquillés comme celui qui s'étrangle sur un bout de viande. Comme il était aussi ordonné que j'étais désordonné, il rangea le bracelet dans un sac en plastique marqué en rouge du nom de Fidow. Alors seulement son visage s'illumina d'un sourire de reconnaissance émerveillée, et il me prit dans ses bras. Il avait la cinquantaine, était mince. Il avait belle allure.

« Tu prends bien soin de toi ? » demanda-t-il.

Je répondis que oui.

« Il y a beaucoup de balles perdues ces temps-ci, dit-il, qui cherchent un point d'impact. On dit aussi que les milices armées des clans prennent délibérément comme victimes les membres des autres clans. Je présume que tu sais ce que cela signifie ? Tu dois faire bien attention et rester le plus loin possible quand on tire. »

Je mentis, disant que je restais loin du trajet des balles.

« Comment va ton invitée ? » demanda-t-il.

Mon cerveau était en pleine confusion. Mon cuir chevelu rugueux me démangeait. Je me grattai la tête. Je me fis la remarque que c'était la deuxième fois en deux jours que l'on me démontrait ma naïveté. Mon père se mit alors à me taquiner, me comparant à une autruche qui, en enfouissant la tête dans le sable, imagine qu'on ne peut

pas la voir. Il m'informa que c'était par l'intermédiaire de ma bonne qu'il avait appris la présence de ma nouvelle invitée. « Lambar est passée ici », dit-il.

Pendant que je donnais à mon père un résumé de ce qui s'était dit entre ma visiteuse et moi, ses yeux reflétaient le soleil comme la surface d'une eau lisse et ondulante.

« Je suis content que tu sois venu me voir », dit-il. Au son de sa voix, je percevais une certaine gêne. La venue de Sholoongo l'avait-elle ébranlé ? Il était habituellement peu disert. « Et comment a-t-elle l'intention de t'amener à engendrer un enfant ? Elle envisage de te mettre le canon sur la tempe ?

– Nous n'en sommes pas encore là.

– Où en êtes-vous donc arrivés, en deux jours ? »

J'expliquai que nous avions eu tous les deux un débat fort civil sur la question, que nous prenions le petit déjeuner le matin et que je rentrais tard le soir. J'attendais avec anxiété de voir s'il allait me demander où je passais mes soirées, puisque j'évitais de retourner chez moi.

Il avait les yeux ailleurs, se concentrant sur des pigeons qui picoraient un assortiment de graines. Soudain il se lança maladroitement sur le sujet qui causait son irritation.

Il dit : « Je ne saurais pas que faire à ta place. » Les yeux mi-clos, leur blanc irisé plus visible que le noir qui l'ourlait, il continua : « Tu sais, elle est aussi commune qu'un de ces torchons de la presse populaire qui colportent de la pornographie sous couvert de diffuser des nouvelles culturelles. »

Cela me fit plaisir de le voir d'humeur aussi caustique.

Comme je ne réagissais pas, il s'écria : « Pourquoi ne demande-t-elle pas à Timir de lui faire un enfant ? Tu sais

qu'Arbaco a toujours été persuadée qu'ils s'envoyaient en l'air tous les deux, au nez et à la barbe de leur père. »

Je ne disais toujours rien.

« De quelque façon qu'on regarde cette affaire, on voit une situation incongrue, dit-il, une meute d'êtres à moitié animaux qui s'adonnent à une orgie incestueuse, comme leurs demi-frères et sœurs les bêtes. Mon sentiment est que... » et il ne finit pas, comme un homme qui a révélé plus de secrets qu'il n'aurait dû.

J'enfonçai la main dans une vieille boîte à tabac en fer et commençai à nourrir la demi-douzaine de pigeons dans la cour de mon père. Nonno avait élevé plusieurs oiseaux de cette espèce comme pigeons voyageurs ; nos amis ailés faisaient la navette entre la concession de Nonno et celle de mon père, un million de fois plus fiables que les services postaux de la nation, d'ailleurs inexistants, et bien meilleur marché et beaucoup plus discrets que les humains qui se chargeaient de messages entre le père et le fils. À cet effet mon père avait construit un pigeonnier aussi beau qu'un palais dans chacune des cours. Les pigeons transportaient des messages attachés à leur patte avec un élastique, entre Mogadiscio, où vivait mon père, et Afgoi, où se trouvait le domaine de mon grand-père. Selon une rumeur non confirmée, l'un des voisins, envieux et curieux d'accéder à leurs secrets, aurait intercepté des pigeons et les aurait mangés. Et il serait tombé malade.

« Timir est allé voir ta mère, dit mon père.

– Quand je pense au mal que tu t'es donné pour que je devienne ami de Timir, quelle aurait été ta réaction si j'avais tourné comme lui, pour mes préférences sexuelles ? » Un jeune pigeon atterrit sur mon épaule. Je ne réussis pas à le faire manger dans ma main, peut-être parce qu'il voyait que je n'étais qu'un piètre franciscain.

« Ta mère en aurait été très malheureuse.

– Et toi ?

– J'étais au courant pour Fidow et cela ne m'a jamais dérangé.

– Mais tu étais au courant pour Sholoongo et moi ?

– Je savais bien que tu t'en lasserai en grandissant.

– Apparemment, elle n'a pas envie que je me lasse. »

Un pigeon vint se percher en équilibre sur mon épaule droite et essaya de me picorer le creux de l'oreille, peut-être y cherchant la cire. Irrité, je le fis partir.

« Il y a une chose qui m'inquiète dans tout ça, dit-il. Ta mère est en train de s'enquérir du prix d'une arme à feu, et a l'intention de se faire donner des leçons accélérées sur la manière de s'en servir.

– C'est un peu exagéré, non ? »

Ses yeux se rouvrirent brusquement, un regard fixe et sévère, un peu fou. Des années auparavant, mon père s'était décrit lui-même comme « le silence fait homme ». Quant à moi, j'interprétais ses silences comme le flou délibéré d'un homme qui en sait beaucoup plus qu'il ne veut en dire. On racontait qu'il était né cinq mois jour pour jour après sa conception, présentant, en plus de son index particulièrement court, une mèche de cheveux argentés au sommet du crâne. Il était doté de deux yeux observateurs, toujours soupçonneux. À présent, quelques fils noirs dans sa chevelure d'argent lui conféraient une certaine distinction.

Comme nous restions assis sans mot dire, je me rappelle que pendant des années je m'étais endormi aux roucoulements et aux caquetages qui venaient des pigeonniers et des poulaillers de mes parents. J'étais réveillé par le cri des coqs avant l'aurore. Comme je détestais la puanteur de la volaille, leurs puces ! J'avais conçu le projet sournois de m'en débarrasser en y introduisant en douce

un chien errant. J'espérais que le chien allait faire peur aux poules et faire fuir les pigeons. Mais Nonno réussit à me convaincre de n'en rien faire.

Pour Nonno, mon père était comme une maison dont on a condamné les issues avec des planches. Les yeux du même brun que les eaux boueuses d'un fleuve en crue, mon père demeurait là, immobile, la lèvre inférieure pendant lourdement comme le fruit trop mûr du jacquier. Mon grand-père m'avait raconté qu'un jour, dans sa rage, il avait failli lui fermer la bouche d'un coup de pied.

Nonno, membre respecté de la communauté afgoi, s'était attiré le surnom de Ma-tukade, parce qu'il ne priait pas. Mon père, pour présenter une autre image aux villageois, passait une bonne partie de son temps dans la Maison de Dieu, ne manquant jamais l'assemblée du vendredi et n'oubliant jamais de prendre part aux activités qui marquaient les jours des saints. Des vauriens avaient à cette époque accusé mon père d'avoir volé une paire de chaussures à la mosquée. Selon son habitude, mon père avait refusé de confirmer ou de réfuter cette accusation. Il n'avait pas non plus souhaité réagir à la suggestion de mon grand-père : cette affaire était un coup monté pour des raisons précises. Il avait refusé de prononcer le moindre mot pour se justifier. Plus perplexe qu'irrité, Nonno fit tout pour l'ébranler, le menaçant même de ne plus le reconnaître. Mais non. Rien n'y fit.

En dernier recours, mon grand-père requit l'aide de ma mère, car tout le monde croyait que mon père était très bavard en sa compagnie, et que tous les deux échangeaient des secrets. Pour le peu d'effet produit, Nonno aurait tout aussi bien pu s'adresser aux poules caquetantes de la basse-cour de mes parents. Car en matière d'honneur, pour ce qui avait trait à la confiance que le

mari fait à sa femme, ma mère ne considérait pas que ce soit « honorable » pour une femme de divulguer à d'autres les secrets confiés sous le sceau de la confiance maritale.

« Mais je suis pas "d'autres", s'était écrié Nonno.

– Si je te parle de cela, dit-elle, j'aurais l'impression de voir fondre mon pacte avec mon mari.

– Alors explique-moi au moins le contexte, tu veux bien ? avait plaidé Nonno. Est-ce que Yaqut est kleptomane ? Est-ce qu'il a comme spécialité de chaparder des chaussures ? Ou est-ce que ceci est une mise en scène ourdie par des hommes d'un clan différent qui lui en veulent ? »

Ma mère rétorqua que ce n'était pas son rôle, en tant que belle-fille, de se mêler d'une querelle entre un père et son fils. Nonno la quitta, l'accusant de ne pas avoir le sens de l'honneur de la famille.

Mais l'origine de la brouille entre Nonno et mon père était ailleurs, dans le fait que Yaqut ne savait pas rêver, ayant des idéaux et des aspirations trop difficiles à atteindre. C'est ainsi que Nonno me présenta la situation des années après : citant une autre de ses maximes favorites selon laquelle vivre, c'est avoir des rêves ambitieux – si vous n'avez pas de rêves inaccessibles, eh bien, il vaudrait mieux renoncer à vivre –, Nonno m'expliqua que, en ce qui le concernait, son fils était un raté parce qu'il n'avait aucune ambition. Il en vint à se demander pourquoi ce fils avait choisi des manières aussi bizarres de gagner sa vie. Pourquoi perdait-il du temps et de l'argent à mandater des chasseurs de crocodiles pour qu'ils lui ramènent des peaux, ainsi que tous les bijoux non réclamés trouvés dans leur deuxième estomac ? Pourquoi s'était-il établi comme fossoyeur ? Pourquoi avait-il fait une offre au gouvernement proposant d'enterrer les

morts de la cité chaque fois que la famille n'avait pas de quoi se payer des funérailles ? Yaqut présentait alors la facture aux autorités pour se faire rembourser, après la mise en terre. « Quelle sorte de malédiction es-tu, mon fils ? le haranguait Nonno. Tu n'es pas moins vil qu'une hyène qui, maculée de ses propres excréments, se nourrit de charogne. Quelle sorte de malédiction es-tu ! »

Mon père avait quitté l'école très tôt pour se placer comme apprenti chez un Italien graveur sur marbre. Cet Italien était spécialisé dans la gravure des pierres tombales, sur lesquelles il écrivait des formules de bénédiction catholiques : *Mori il debole servo, sperante nella misericordia di Dio !* Nonno n'approuvait pas que son fils, à l'âge de dix-sept ans, se mêle des affaires des morts, parce qu'il avait agi de même en son temps et en avait subi les tristes conséquences. « Mais je ne fais que continuer après toi ! répliquait Yaqut. J'agis comme toi, à mon âge, qui te mêlais des affaires des morts et en tirais profit. »

À l'époque où la Somalie avait conquis son indépendance, où les entreprises qui enterraient les catholiques avaient cessé de faire des affaires, Nonno avait aidé mon père à acheter l'atelier italien, intact. Yaqut avait alors reçu des commandes du gouvernement somalien pour graver des lettres sur du marbre, tâche qui impliquait souvent que soient gravés dans la pierre les titres pompeux de l'autocrate. Pour ajouter à ses revenus, il faisait des réparations sur les objets cassés d'or ou d'argent. À ses moments de loisir, il travaillait le cuir, sculptait le bois, ou faisait un peu de menuiserie. Quand l'envie lui prenait, c'était aussi un bon peintre, pratiquant l'huile ou l'aquarelle.

Mais voici que mon père rangeait ses outils sur une étagère où il conservait nombre d'objets que d'autres mal avisés avaient voulu jeter, mais dont il était sûr de trouver

l'usage un jour ou l'autre. Parmi ceux-ci on pouvait voir une boucle d'oreille isolée, un bout de métal antique et rouillé, des boîtes en fer dans lesquelles il plantait ses pin ceaux et ses crayons de couleur. L'intérêt que je portais à l'origine des choses, selon moi, me reliait à mon père et à mon grand-père.

Il me demanda si je voulais que ma boisson au tamarin soit glacée. Mais il n'attendit pas ma réponse. Il s'éloigna tranquillement, prudemment, à la manière des lézards qui décochent ici et là de vifs coups d'œil avant d'aller plus avant. Il pénétra dans la maison.

Un son lointain de cloches.

La bonne de mes parents était arrivée. Elle avait la figure plus large qu'un boulevard, étirée encore par un vaste sourire. Je remarquai que sa boueuse tunique *kurta* était maculée de taches aux endroits les plus inattendus. Étant dure d'oreille, elle parlait fort. Nos rapports étaient tels que moi aussi j'élevais la voix d'un cran ou deux. En un instant, mes poumons engagèrent toute leur énergie non seulement à émettre des mots, mais à rivaliser de volume avec elle. Elle avait apporté dehors un plateau avec deux grands verres, l'un certainement pour moi avec du jus de tamarin, l'autre pour mon père. Je n'avais aucune idée de ce que ce dernier contenait.

Maintenant qu'il était revenu, mon père nous regarda tous les deux, la bonne et moi, les lèvres retroussées par l'étonnement. Il s'assit, les deux index à la hauteur des oreilles. Je vis dans ce geste un signe que je devais baisser la voix. J'amenai brutalement la conversation à son terme ; un son creux continua à résonner dans mes oreilles, comme parcourues par un grand vent. Et presque aussitôt j'entendis s'entrechoquer deux petits bons-hommes en fer à l'intérieur de la maison, bruit assez

proche de l'appel « ki-ki » du martin-pêcheur qui cherche des insectes.

Un pigeon s'approcha. Pas très malin, il ne cessait de donner des coups de bec à une graine qui à chaque essai s'éloignait un peu. Pressé de manger à quelque prix que ce soit, l'oiseau continuait de picorer et de manquer son but, puis de lever la tête pour se préparer à picorer encore. J'élevai la main pour gratter les pellicules associées au souvenir de Sholoongo. L'oiseau, se méprenant sur mes intentions, s'envola dans un grand battement d'ailes, pour aller se percher tout près, sur la table de ping-pong à deux mètres de là.

Mon père dit : « Ta mère m'a réveillé plus tôt aujourd'hui pour me redire sa version de l'histoire de Lot dans le Coran. Après cela, elle a évoqué la punition que l'on inflige au déviant qui est mi-animal, mi-humain. Ensuite elle m'a informé du fait qu'elle avait acquis une arme à feu, comme ça, sans réfléchir. Évidemment, il n'est pas surprenant que des gens possèdent des fusils dans un pays géré par des hommes qui font du trafic d'armes, pas surprenant non plus que certains en viennent à en avoir sur eux pour se défendre. J'ai demandé à ta mère pourquoi elle avait acheté cette arme à feu, et m'attendais à la voir se lancer dans la tirade que l'on entend tellement souvent de nos jours sur l'effondrement imminent de Mogadiscio. Me regardant droit dans les yeux, elle a répondu : "Je sais qui je vais tuer, une femme qui se mêle de mes rêves." Je n'avais pas besoin qu'elle me dise le nom de sa victime. »

Il était clair que cela le gênait de parler. Je savais aussi que dormir lui produisait des effets similaires. Mon père n'était vraiment détendu que lorsqu'il travaillait à quelque réparation. Pas étonnant qu'il gardât les yeux ouverts comme une chouette quand le reste de sa personne dor-

mait. Sa tête lui retomba sur la poitrine, tout naturellement, aussi vite que disparaît le cou d'une tortue.

« Il reste beaucoup de terrain à parcourir, dit-il, des douzaines de secrets à amener au jour. Pour commencer, pourquoi n'ai-je pas eu une explication avec mon père ? Il y a une ou deux questions qui mériteraient une réponse. Pourquoi un quelconque voyou a-t-il prétendu que je lui avais volé ses chaussures à la mosquée ? Tu as le droit d'avoir les réponses à ces questions même si tu ne me les as jamais posées. Les questions sont comparables, si l'on veut, à des os décharnés. Avec l'âge les questions ne sont plus pertinentes, mais qu'en est-il des os ? Est-ce que les squelettes cachés dans les placards prennent de l'âge, à cause de la poussière du temps ? La moelle peut s'être desséchée, mais ils ne sont pas sans vie. Et quand les os sont restés dans la terre pendant des années, il est imprudent de les déterrer, car ils ont peut-être changé de forme, comme le feront les questions que l'on pose à leur sujet.

– Et si je n'ai pas envie que l'on déterre ces os ? »

Il semblait inquiet. Il se leva, irritant plusieurs pigeons qui s'envolèrent, leurs ailes battant le vent, aussi bruyants que du linge mis à sécher sur une corde. Il paraissait dégingandé, bien que n'étant pas si grand que cela, ni si jeune que cela. J'entendis les cloches du souvenir tinter à l'intérieur de la maison, cloches sans langue qui sonnaient le glas de la fin de mon innocence.

« Sous une pierre qui n'est pas déplacée pendant un certain temps va se développer toute une vie, dit-il, des insectes qui y font leur nid et s'y accouplent, des scorpions dont la queue reste inactive. Fais bouger cette pierre, déplace un rocher, et tu exposeras au jour un monde mystérieux. Pourquoi donc Sholoongo nous fait-elle réagir comme des scorpions dérangés dans leur

cachette ? Pourquoi ta mère achète-t-elle une arme à feu ? Quelle sorte de secrets protégeons-nous ? »

Je me pris à me curer le nez avec une indifférence affectée, et fus conduit par un souvenir qui me prenait par la main pour me mener où il voulait. J'étais enfant dans cette même maison, furetant dans les endroits interdits, et touchant les objets que mon père avait achetés d'occasion, dans des transactions discrètes. Mon père avait coutume d'acheter de tout à des hommes d'un milieu douteux. Il en résulta qu'il fut deux fois interrogé au poste de police, et relâché parce que ma mère avait plaidé sa cause auprès d'un cousin policier, qui était intervenu.

À l'intérieur de la maison, la brise faisait tinter l'un contre l'autre les deux petits bonshommes en fer aux genoux cagneux, évoquant des souvenirs de métal entrechoqué contre des amulettes en pareil métal, talismans anciens et sans langue, objets d'argent que quelqu'un avait « trouvés » quelque part et que mon père avait acquis pour rien. Au nombre de ces objets figuraient des perles d'ambre dont on disait qu'elles venaient du fond de la Baltique, de la résine de copal, une ceinture brodée de perles de Mauritanie achetée à un marin de ces régions, des coquillages, des œufs d'autruche. Enfant, j'entendais la mer dans les coquillages qui pendaient au plafond de l'atelier de mon père. Enfant, j'écoutais les sons du désert en plaçant mon oreille contre le trou percé dans l'œuf d'autruche. Très occupé, mon père ne trouvait rien à redire à ce que je frotte ensemble des bouts de copal pour produire de l'électricité ou une odeur qui évoquait le miel et le citron. Sa production se vendait à un très bon prix. De plus, aucun voleur n'était tenté de cambrioler notre maison parce que les gens attribuaient des pouvoirs magiques à ces objets.

Dans le flou du silence de mon père, le monde parlait par maximes. Il dit : « Sous une pierre qui n'a pas été déplacée pendant presque trente ans, on trouve un scorpion dans notre souvenir. Les secrets sont collés à la terre sous le scorpion enroulé. Je vais maintenant te dire quelque chose que personne ne sait, excepté ta mère.

– Et si je n'ai pas envie de le savoir ?

– Ta mère m'a fait promettre de te le dire.

– Père, je doute qu'il y ait encore du venin dans la queue d'un scorpion qui s'est caché pendant trente ans. Cela vaut-il la peine ? »

Rien à faire pour le dissuader de parler. D'une voix aussi dépourvue de son énergie naturelle qu'un magnétophone dont les batteries sont presque à plat, il continua : « Quand j'ai rencontré ta mère, elle avait des problèmes causés par un malentendu avec un homme qui lui avait fait la cour. Et juste après notre mariage, j'ai été accusé d'avoir volé une paire de chaussures à la mosquée. Pendant des années, nous n'avons pas voulu ni l'un ni l'autre voir ce qui se cachait sous les pierres, craignant que le scorpion, une fois dérangé, ne nous pique. »

Mon père avait les yeux humides, empreint d'une douceur de fin d'après-midi. Il se leva sans cérémonie et partit sans explications, aussi maladroit qu'un enfant qui fait ses premiers pas. L'un des pigeons qui ne l'avait pas vu venir faillit le heurter de plein fouet. Il y perdit quelques plumes, mon père abandonna sa démarche trébuchante et moi mon expression solennelle.

Au bout d'à peine quelques minutes il revint tenant une poignée d'outils. Il avait à la main une scie, un ciseau à bois et une bougeoir à trois branches.

Je pensai à mon nom en forme d'impasse. Des années auparavant, j'avais fini par accepter l'idée qu'il y avait des pressions ataviques dans la chaîne de noms que l'enfant

somali récite pour dire comment il s'appelle, chaîne qui met l'accent sur une série linéaire d'ancêtres de la branche mâle. On pourrait dire que dans chaque *abtirsiino* se trouve la genèse implicite de l'omnipotence divine. Quelque part à l'arrière-plan, il y a l'exil de Satan, la preuve que l'espèce humaine est loyale envers une loi donnée par Dieu, être suprême non engendré et qui n'engendre pas lui-même. Mais ce qui fait que l'on tue son prochain parce que cet ancêtre mythique est différent du vôtre : ceci n'a rien à voir avec le sang, et tout à voir avec un passé où la justice a été pervertie. Les raisons qui font refuser le mariage avec les membres d'une communauté donnée sont liées à une politique d'inclusion et d'exclusion. Former une allégeance politique avec un groupe juste parce que leurs « Untel a engendré » sont identiques aux nôtres – si l'on en juge par la façon dont les groupements de milices à base clanique étaient en train de s'armer – est aussi imbécile que de faire confiance à son frère par le sang. Seuls les imprudents font confiance à leurs proches – frère, sœur ou belle-famille. Demandez à quiconque est au pouvoir, demandez à un roi, et il vous conseillera de vous méfier de votre famille.

Je dis : « Père, j'avais l'intention de te demander... »

Mais comme ses yeux bruns me regardaient avec une appréhension couleur de boue, je m'arrêtai de parler. Peut-être regrettait-il d'avoir employé des métaphores composites et inadaptées à l'illustration de ses arguments. Après tout, alors que les scorpions font extrêmement mal, une pierre ne ressent rien.

« Qu'y a-t-il entre ma mère et Sholoongo ? demandai-je.

– Que sais-tu déjà de ce qui s'est passé entre elles ? » dit-il. J'avais l'impression qu'il se retenait de lâcher un secret qui avait envie de sortir.

« Je suis au courant de toute une série de règlements de comptes. »

S'occupant du bougeoir comme on pourrait se consacrer aux appels d'un enfant qui pleure, il leva les yeux. Il s'exprima alors avec la lenteur délibérée d'un homme qui n'a pas envie de divulguer des secrets qui auraient dû rester enterrés. « Tu n'as probablement aucune idée de la démarche entreprise par ta mère pour faire prendre les empreintes digitales de Sholoongo, car elle soupçonnait que les empreintes sur le vase de notre cheminée lui appartenaient, dit-il.

– Et c'était le cas ?

– Le document volé ne fut jamais récupéré.

– Pourquoi est-ce que personne ne m'en a jamais parlé ?

– Je ne le sais moi-même que depuis quelques années, dit mon père. Quand je l'ai appris, c'était en fait grâce à un service que j'avais rendu à l'officier de police qui avait pris les empreintes de Sholoongo. Tu vois, il s'était référé à l'incident en passant, s'imaginant que j'étais au courant depuis toujours.

– Quelle sale affaire ! Mais qui était cet officier ?

– Quelqu'un vers qui ta mère s'était tournée en faisant valoir son sens de la loyauté au clan. C'est lui qui lui a procuré son arme à feu. » Son ton de voix devint indistinct, mais triste.

Blessé à vif, je me levai.

Mes pieds étaient peu assurés, la tête me tournait, ma capacité de raisonnement était réduite à néant. Je m'éloignai de mon père, parce que je voulais trouver un endroit où cacher ma honte. Le cabinet s'offrit généreusement à moi, avec sa vasque prête à recevoir mes soucis, mes vomissures ou mes autres déchets. Je partageais ce trait avec Nonno : nous avions tous deux des digestions

difficiles. Nos entrailles se liquéfiaient dès que notre équilibre mental était atteint.

Aux toilettes, je fouillai dans mes souvenirs...

Durant mes premières années, j'étais physiquement inséparable de mon père. Je m'endormais avec son doigt bien serré dans mon poing. Ma mère n'était pas souvent là. Lui, si : souvent à l'intérieur, souvent à exercer un métier qui offrait plus de flexibilité que celui de ma mère. Elle sortait tous les jours, gérant les affaires de la famille, y compris le commerce de souvenirs de mon père : un éventaire couvert d'objets divers, produits de ses dons magiques. Elle rapportait plus d'argent que lui. C'était tout aussi bien, commentait-il, parce qu'elle était toujours à courir partout, comme un scorpion sans queue. Mais il trouvait plus de satisfaction à ce qu'il faisait, c'est-à-dire à prolonger la vie des objets. Quand on lui adressait un compliment, ses yeux s'illuminaient de flammes impressionnantes.

Il me portait attaché à son dos tandis qu'il gravait des lettres sur les pierres tombales qu'on lui avait commandées, tandis qu'il traçait des noms au burin sur des plaques de marbre. Il me donnait à manger, me lavait. Parfois Arbaco, l'amie de ma mère, me gardait quand, pour quelque raison, il n'était pas disponible. Quand je n'arrivais pas à respirer parce que j'avais le nez bouché, mon père me prenait le nez dans la bouche, et d'une seule aspiration, retirait ce qui me gênait, glaires, morve et tout.

À cette époque, mon père parlait rarement. On m'expliqua que c'était parce qu'il avait bégayé jusqu'au début de l'adolescence. Mon impression est qu'il n'a jamais complètement repris confiance dans sa capacité à parler normalement. La pomme d'Adam toute tremblante, comme la chaîne de l'ascenseur d'un grand immeuble, un

ascenseur qui risque de plonger dans une chute imparable, il abandonnait une phrase au beau milieu, ou une idée avant de l'avoir terminée. Le poste de radio était tout le temps allumé. Il me distrayait en m'offrant le registre de langue d'un adulte, et de la musique, au rythme de laquelle je dansais. Quand elle rentrait à la maison le soir, ma mère nous imposait un couvre-feu de silence. Elle éteignait le poste. Silencieux comme une pierre, il la regardait fixement. Fâchée, elle tentait de lui faire baisser les yeux, sans succès. Aucune bonne ne restait au service de mes parents plus d'une semaine, parce que les sautes d'humeur de ma mère les faisaient fuir.

Une fois la radio muette, et la voix aiguë de ma mère lâchée dans la maison, je me mettais à pleurer jusqu'à ce que mes larmes ébranlent toutes leurs forces nerveuses. Nous maudissant tous les deux, elle sortait de la maison comme une furie, jurant qu'elle ne reviendrait jamais plus. Lui me prenait dans ses bras. Dans notre jeu, il était ma mère et je faisais semblant de me faire allaiter par lui. Nous vivions dans le monde du « faire comme si », mon père et moi, très contents l'un de l'autre, jusqu'au retour de ma mère. Quand ma mère était d'humeur conciliante, alors nous prenions notre douche ensemble tous les trois, des jets d'eau argentée et moi au milieu, à jouer, plein d'al-légresse.

J'adorais m'endormir au son d'une berceuse chantée par mon père, berceuse qu'il inventait. Je n'aimais pas qu'il me chante la berceuse traditionnelle dans laquelle la mère du nourrisson s'en va à un endroit que personne ne connaît. Et personne non plus ne sait si elle a été violée par les bergers qui gardent les chameaux ou si elle s'est endormie à l'ombre d'un arbre. Dans la version de mon père, la mère s'en va sur le dos d'un éléphant qui se dirige vers le nord, vers un pays dévasté par les guerres de voisi-

nage et les famines. À trois ans, j'étais capable d'écrire mon nom dans la défunte écriture somalie, en écriture arabe, et en caractères romains. Je savais lire plus vite que je ne pouvais prononcer une phrase entière, quelle que soit la langue.

Les yeux ouverts et la bouche fermée, mon père dormait dans les bras de ma mère, et elle, les yeux clos et la bouche ouverte, ronflait. Leurs chuchotements tard dans la nuit était une musique *cuud* à mes oreilles mi-attentives. De même leurs grognements quand, subrepticement, je les entendais faire l'amour. De temps en temps je recevais un coup de pied involontaire de l'un ou l'autre, au moment où ils retombaient sur le dos. S'ils se rendaient compte que je ne dormais pas, ils cessaient de faire l'amour et agissaient avec prudence.

Je n'osais pas poser la question, mais je percevais en quelque sorte, au plus profond du flux de mon sang, que mes parents n'avaient pas eu l'intention de m'avoir. Certaines remarques de ma mère me suggéraient cette idée. Parce que mon père vociférait moins et investissait toute son énergie dans sa vocation, qui était de s'occuper de moi, je n'appris rien de lui dans ce sens. Ma mère avait du venin. J'avais peur de la haine dans ses yeux. Mon père prenait soin de ne pas m'impliquer dans ses affaires, autant qu'il le pouvait.

Ma mère avait énormément d'ambition. À cause de cela, les autres femmes disaient souvent du mal d'elle, la décrivant soit comme arriviste, soit comme manquant de grâce et de féminité. Ma mère ne plaisait guère plus aux hommes, nombre d'entre eux ne pouvaient pas la supporter. Un homme de ma connaissance la comparait à un guêpier, jamais en groupe, toujours en mouvement. Les guêpiers sont des oiseaux connus pour chasser en vol et pour attraper en l'air les plus faibles des insectes ailés. Je

comprenais bien pourquoi les hommes avaient peur d'elle, mais pas pourquoi les autres femmes lui étaient hostiles. Ceci me révoltait. « Quand on pense qu'elle ne s'occupe même pas de son fils ! C'est une honte ! »

Mon père n'était pas seul quand j'émergeai à nouveau. Il avait de la visite, une femme.

J'avais maintenant les idées plus claires. Mon père était debout, me tournant le dos, réparant une ceinture parée de paillettes vénitiennes. Ayant fixé la ceinture sur un chevalet, il recula un peu, à une distance d'artiste, et son doigt plus court que la normale oscillait comme une tête de lézard, de haut en bas. Il portait ses verres bifocaux et il était tout courbé, comme s'il se prosternait devant une divinité païenne. Sans un mot, je le regardais et l'appréciais, le comparant en esprit à un homme absorbé dans la rédaction d'un très long signal de détresse en code. Il était aussi immobile qu'un homme attachant un de ces signaux à une patte de pigeon, un oiseau choisi pour son pouvoir *nuuro*. Puis mon ombre barra son champ de vision, il se retourna pour me voir, et je remarquai qu'une grimace de concentration plissait les frontières de son visage. En silence, il s'approcha d'un fauteuil garni de coussins, et s'y laissa tomber. « Ça ne me prendra pas longtemps, dit-il pour s'excuser.

– Je suis désolée de venir vous déranger ainsi, me dit la femme. Je ne savais pas qu'il avait un autre client.

– Je ne suis pas un client, dis-je. Je suis son fils. »

Mal à l'aise et parce qu'elle ne savait que faire de ses mains, la femme noua ses cheveux en un énorme chignon au sommet de la tête. Ceci contrastait avec les disques dorés à ses oreilles et avec ses bracelets de chevilles en argent.

Mon père, tenant un bout de tissu dans sa main gauche et se hâtant d'enlever un peu de saleté, eut l'air

stupéfait quand la femme lui demanda : « C'est le fils de Damac ? »

L'une des expressions inexactes de ma mère était que Yaqut était « le père de mon enfant ». Je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendue se référer à lui comme à son mari. Bien sûr, cela n'a rien d'inhabituel dans un pays où les femmes ont recours à toutes sortes d'appellations codées quand il s'agit de leur mari. Les femmes sont plus aptes que les hommes à distinguer ce qui est dissimulé dans ce qui paraît évident, et à cacher ce qui est flagrant sous une apparence douteuse. À moins que ma mère n'ait voulu souligner par là l'importance d'un élément très différent.

Mon père était complètement absorbé par la tâche pour laquelle on le payait. La main sur la boîte à outils, sans un geste, il me faisait penser à un artiste se remémorant un défaut de fabrication dans un travail terminé depuis longtemps. Je sentais qu'il était ennuyé par quelque chose et regrettait de ne pouvoir corriger une erreur. Brandissant une truelle, il semblait boudier. Il émanait de lui une sorte de tristesse piteuse quand il se décida à sortir un tournevis. Il prit les deux outils dans la même main puis réfléchit à ce qu'il allait faire ensuite.

La femme et moi conversions à bâtons rompus, sautant d'un sujet à l'autre. À son accent, je savais qu'elle venait de la région centrale, la région d'origine de ma mère. Et aussi celle de Timir et de Sholoongo.

Au bout d'un moment, elle dit : « Ta mère a passé la journée dans une rage folle, apparemment à propos d'une mauvaise femme qui tient ton âme prisonnière dans sa griffe de sorcière. »

Je ne contestai pas ses dires, parce que c'était bien la façon de s'exprimer de ma mère. Évitant de croiser mon regard, mon père réagit d'une manière tout à fait inhabi-

tuelle pour lui : il fut agressif avec un client. Il dit : « Cette dame est notre voisine, et une connaissance de ta mère. Pour moi je ne peux jurer que certains de nos autres voisins ont raison quand ils disent qu'elle fabrique des histoires de toutes pièces, et qu'elle les attribue ensuite à d'autres personnes avant de les répandre comme si elles étaient vraies.

– Les gens sont bien mesquins.

– Vous cherchez à vous faire confirmer un commérage que vous avez récolté quelque part, non ? dit mon père. Et vous avez l'intention d'en apprendre davantage. N'est-ce pas pour cela que vous m'avez commandé ce travail ? »

Scandalisée, la femme se leva, arracha la ceinture brodée de perles des mains de mon père, et partit.

Nous restâmes silencieux un long moment.

« Est-ce que tu mettrais Sholoongo à la porte si tu étais moi ? » demandai-je.

Mon père me parla des conséquences éventuelles, surtout des conséquences négatives. D'une façon détournée il finit par en arriver à la notion mystique somalie de *nabsi* : on dit que son effet boomerang produit des résultats peu enviables chez la personne qui choisit de ne pas répondre favorablement aux avances amoureuses d'une autre. Si un homme ou une femme vous témoigne de l'intérêt, suggèrent les Somalis, traitez-les avec politesse, de peur que le *nabsi* de l'amour vous porte des torts irréparables. Le *nabsi* est à la fois une arme et le moyen par lequel les faibles retournent l'affrontement à leur avantage. « Donne quelques jours de plus à Sholoongo, dit-il. Et si j'étais toi, je demanderais conseil à Nonno. Il saura peut-être ce qu'il faut faire. »

Un pigeon bien gras vint s'asseoir sur mes genoux, sans avoir peur.

Mon père dit : « Tu vois ce qui arrive quand tu viens me voir et reste un bon moment ? Même tes amis à plume n'ont plus peur de toi. Tu te rends compte ! »

Je me levai pour partir.

« J'aimerais beaucoup te garder à dîner, dit-il, seulement ta mère risque d'être d'humeur à cracher des flammes. À ta place, je préférerais ne pas être là à son retour. »

Nous nous embrassâmes. Je partis.

Je rentrai chez moi, avec l'intention, entre autres, de parler à Sholoongo. Hélas, elle n'était pas là, mais il y avait des signes de sa présence dans l'appartement. Ceux-ci comprenaient plusieurs pages amusantes à lire, de sa main. Je les parcourus, sans être dérangé. En un sens, cela me donnerait peut-être la clef de son comportement. Je donne ici les passages pertinents. Le texte s'intitule « La marmite qui se moque de la noirceur du corbeau ».

Je pense que K... avait dix ans quand, dans son désir de me séduire, il se déshabilla en temps record, plus vite que je n'avais mis à savourer le morceau de chocolat qu'il avait apporté ce jour-là. Il associait le sexe et les aliments, et il me demandait toujours si j'avais mangé, ou si j'avais faim. Il était pervers ; prenant un malin plaisir à écouter les bruits de mastication, il prétendait que cela l'excitait. Manger avant de faire l'amour !

Ensuite il m'attirait dans un coin secret, pour me remplir l'oreille d'obscénités chuchotées. Il se vantait de ses exploits de voyeur : un homme prenant une femme par-derrière, une Africaine-Américaine goûtant le membre de son propriétaire dans sa bouche. Il était obsédé par le sexe, ça oui, mais il était assez courtois pour ne pas mentionner le nom des personnes impliquées.

K... avait un côté sadique, un jour voulant m'enserrer les pieds dans un bandage, un autre jour insistant pour que nous fassions l'amour dans une position particulière, car nous pourrions jouir davantage. Un jour il appliqua une des concoctions végétales de Fidow à mes parties intimes, juste comme ça, et plus tard il dit qu'il avait envie d'essayer à nouveau, avec quelques améliorations. Parce que j'avais le pied gauche plus petit que le droit, il dit qu'un léger défaut dans les pieds du partenaire risquait de gêner l'entrée, c'est-à-dire la pénétration.

Ses obsessions étaient les pieds, la nourriture, et le sexe !

Mais je me rappelle le jour où je le dissuadai de venir en moi parce que j'avais ma période. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme il était passionné par les questions qu'il me posait sur ma période. À moitié pour rire, je lui dis que le sang menstruel d'une femme était si concentré que si on le congelait, on pouvait en façonner un être humain. Il se demanda si son père, qui était doué pour donner des formes aux choses, serait capable de faire un bébé avec cela, un frère ou une sœur à son usage, avec qui il pourrait faire ce que, selon lui, Timir et moi faisions ensemble.

À un moment donné, il se demanda quel goût pouvait avoir le sang des menstrues. Par malice, je l'encourageai à y goûter. « Pas mauvais ! » dit-il, y ayant goûté. Je lui dis ensuite (j'avais appris cela de mon père qui avait beaucoup voyagé comme marin) qu'il y avait des pays où les gens appelaient le sang d'une femme « le lait rouge ». Ils le buvaient en croyant acquérir ainsi une très longue vie. Avant que j'aie pu faire un geste, K... avait vidé en une seule gorgée le sang qui était dans le dé à coudre. Il en redemanda.

« Maintenant tu vas tomber enceint », dis-je.

Il fut ravi !

Je restai éveillé jusqu'à l'aube, à attendre Sholoongo. J'étais fâché. Je finis par aller me coucher, pensant que la situation était inversée : un miroir qui voit son reflet dans le sable mouvant du mercure d'un autre miroir. Et je ne pouvais m'empêcher de remarquer que, d'un côté, Sholoongo se présentait sous un jour favorable, et, de l'autre, employait des tactiques douteuses pour influencer ma décision. Du chantage. En d'autres termes, elle croyait à la vérité de ses souvenirs, et moi à celle des miens. La vérité, après tout, a sa propre dynamique, et la mémoire ses défaillances passagères.

Chapitre quatre

EN SE RENDANT à une fête, Kalaman (en rêve) tombe sur un tas d'ossements d'éléphants, couverts partiellement, à la hâte, avec des branches cassées et d'autres débris. Non loin de cette scène de dévastation se trouve un tamarinier. Cet arbre, apparemment, est mort depuis peu, l'écorce arrachée par un pic-vert. Au loin à l'horizon, une colonne de sable s'élève vers le ciel, et son sommet a la forme d'un champignon. Au-delà, vers l'est, un mirage se fait et se défait, efflorescence de sel, vaporeux, brouillard obstiné qui refuse de se lever.

En tout il y a là environ une centaine de personnes, pour la plupart des femmes, avec des enfants des deux sexes. On donne un festin, comme pour célébrer une divinité ancienne. La journée est claire, le temps agréable, le ciel décoré çà et là des nuages les plus blancs. Ils projettent des ombres noires sur le sol, qui palpitent, agitées et nerveuses comme de noires chandelles. Un groupe restreint de femmes et d'hommes s'affairent autour d'un immense feu. D'autres s'occupent des chaudrons où l'eau bouillante déborde déjà, et y ajoutent du sel. De temps en

temps, la foule dans l'expectative lève les yeux vers le ciel, paraissant avide de nourrir ses démons intérieurs affamés avec une manne d'espoir. Tous, du premier au dernier, se comportent comme s'ils attendaient l'arrivée longuement souhaitée d'une promesse divine.

On fait la fête. Les plus jeunes chantent des couplets enfantins, ceux qui sont un peu plus âgés se lancent mutuellement des défis dans des jeux qui demandent un fort sens de la compétition, et ceux de vingt ans dansent, et plus leur danse de séduction se prolonge, plus le désir se lit sur leur visage, dans leurs yeux brillants qui reflètent la joie réelle de leur cœur. Certaines des femmes font brûler des encens au doux parfum dans des urnes de pierre, qu'elles font passer à la ronde. D'autres se massent la peau avec une huile à l'odeur de cannelle. Une femme plus âgée, tenant un poisson volant au bout d'un fil, rase la tête d'une jeune fille qui a en laisse un blaireau. Après avoir coupé les cheveux de la jeune femme, la vieille creuse un trou dans le sol. Elle accomplit cet acte avec autant de solennité que le parsi lorsqu'il prépare un cadavre pour les oiseaux mangeurs de charogne. Pendant ce temps-là, la jeune fille dessine assez grossièrement une autruche, totem dont la coiffeuse très attentive connaît bien le sens.

Tout à coup, une masse de sauterelles voyageant par myriades, couvre d'abord la tête, puis les flancs et finalement toute l'étendue du corps céleste. Visiblement ravis, les hommes et les femmes ôtent leurs habits et restent en sous-vêtements : ils espèrent recueillir ce qui leur tombe du ciel à pleines tuniques. Ils se comportent comme s'ils attendaient avec angoisse le moment où leur faim intérieure serait enfin rassasiée. Il y a eu une famine dans la région, une sécheresse qui a duré longtemps, décimant le bétail, réduisant les humains à l'état de squelettes qui, les mains tendues, mendiaient de la nourriture.

Pour l'instant toutes les oreilles sont emplies du son des sauterelles qui couvrent le front du ciel, et tous les yeux sont pleins du mouvement de ces insectes. À peine la foule a-t-elle commencé à craindre que les sauterelles se contentent de leur passer au-dessus, et que dans ce cas les victimes ne puissent exercer sur elles leur vengeance, que les insectes perdent l'équilibre et tombent en cataractes, les ailes les premières, droit dans les chaudrons bouillants. Au ravissement général, la récolte effectuée dans les vêtements étalés se révèle encore plus fructueuse.

Sortis des marmites bouillonnantes, les insectes cuits sont mis à sécher sur l'herbe. Après cela, on les assaisonne de poivre, de sel et on les fait circuler. Les convives se servent autant de fois qu'ils le veulent. Ils arrachent la tête, sortent les intestins, et détachent la queue avec la dextérité du mangeur de crevettes habile à ôter les segments trop durs d'un crustacé. Nombreux sont ceux qui se gavent sans retenue. Ceux qui ont des condiments les partagent généreusement avec ceux qui n'en ont pas. Ceux qui ont apporté d'autres ingrédients ou des sauces piquantes en font autant. Quelques hommes un peu démodés donnent des directives dépassées à leurs femmes pour qu'elles préparent leur part avec le meilleur des beurres clarifiés. D'autres insistent pour agrémenter leur portion avec des oignons brunis, de l'ail, et du riz basmati.

Mais il y a un vieil homme, dont le totem est un corbeau, qui ne prend pas part au festin. Ceci refroidit l'enthousiasme de ses voisins immédiats, en particulier celui d'un jeune homme debout près de lui. Tout en mangeant avec voracité, le jeune homme expose fièrement une mante absorbée dans une méditation religieuse. C'est lui qui demande au vieillard pourquoi il ne participe pas à ce repas, pourquoi il ne se réjouit pas.

En réponse le vieil homme dit sombrement : « Nous sommes témoins d'une tragédie, celle d'une communauté frénétiquement occupée à se remplir l'estomac pour apaiser le malaise dans son esprit. Nous portons témoignage des agissements imbéciles d'une communauté qui refuse obstinément de se rendre compte que cette sécheresse est d'ordre spirituel, elle croit qu'il s'agit d'un besoin d'une autre nature. Si je refuse de manger, est-ce parce que je demande si cela vaut la peine que nous humilions notre statut d'être humain à nous nourrir de sauterelles ? N'avons-nous pas commencé à nous dégrader nous-mêmes, à manger ces sauterelles pour la seule raison qu'elles ont amené le chaos dans notre vie, parce qu'elles nous ont privés de nos récoltes ? »

Le garçon à la mante religieuse dit : « Pourquoi te soucier de cela ?

– Cela me préoccupe, et je pense que je ne suis pas seul à penser de la sorte, rétorque le vieil homme, à penser que nous nous préparons au jour où nous nous nourrirons de nos voisins, tout bouillis, ou encore où nous soupçonnerons nos voisins de toujours de nous priver de notre part de nourriture, ou de nous interdire la place qui nous revient. Par ailleurs, j'espère que nous ne considérons pas que celui qui refuse de manger avec nous est un déviant qui mérite d'être tenu à l'écart. »

Un homme avec un caméléon en laisse réagit avec hostilité aux remarques de celui qui ne mange pas. Pour lui ce sont des propos simpliste. Cet homme dit : « Ne vient-il pas à l'esprit de mon honorable frère d'âge que les membres de notre société opprimée ne peuvent s'empêcher d'avoir envie de se venger, que celui qui a subi des injustices sans nom ne sait peut-être pas comment exprimer tant de frustration rentrée ? Que peuvent faire ces populations infortunées sinon manger les insectes qui

ont ravagé leurs récoltes, puisqu'il n'y a pas d'autres façons de se venger de tant d'injustice ? Comment feront-ils pour ne pas mourir de faim s'ils ne mangent pas les sauterelles ? De toutes façons, qui est-il pour nous faire un sermon si moral ? Et comment ose-t-il accuser notre peuple d'être incapable de distinguer une faim spirituelle d'une faim corporelle ? Dis-moi, comment peuvent-ils s'en sortir devant ces famines répétées qui non seulement leur ont asséché jusqu'à la moelle des os, mais les ont aussi privés de leur fierté, de leur pouvoir de raisonnement, de leur humanité ?

— Comme les dictatures, réplique le vieil homme dont le totem est un corbeau, les famines ont entre autres choses des effets de boomerang, elles produisent un choc en retour dégradant. Quand règne la dictature, la famine règne aussi. Cependant, notre tâche, à mon avis, n'est pas de discuter pour trouver un exutoire à la colère du peuple, ou pour apaiser sa faim, mais bien de parvenir à cette quadrature du cercle : nous attaquer aux racines mêmes des famines, des dictatures d'incompétents, des injustices. »

Une femme qui jusque-là s'était tue dit alors : « Nous sommes condamnés si nous agissons, et maudits si nous n'agissons pas. » Elle serrait dans ses bras un lézard dont la tête s'agitait dans tous les sens et dont les yeux lançaient des décharges de tension nerveuse.

L'homme au caméléon prononce son texte comme s'il s'agissait de vers extraits d'un long chant funèbre. Il psalmodie : « Nous sommes la sécheresse, nous avons élevé en notre sein ces dictateurs monstrueux ; nous sommes les enfants des sycophantes, la descendance des maudits. Nous avons attiré sur nos têtes cette plaie qu'est la famine. Aucun fleuve n'a en nous sa source, le sang qui coule en nous n'est pas bon. »

Il a à peine fini de parler que l'on ressent un choc comme un cataclysme, on l'entend, puis on le voit, dans cet ordre-là ; c'est un tremblement de terre dont l'épicentre pourrait être détecté au fond de l'océan à quelques kilomètres à l'est du lieu de la fête. Tout à coup, le ciel s'écroule et un déluge s'abat ; c'est une gigantesque inondation, la terre n'est plus qu'une caverne. Sur les bords escarpés de la caverne ainsi ouverte, se cramponnent des masses hurlantes d'hommes, de femmes et d'enfants qui anticipent, avec terreur, avec horreur, le moment où ils vont tomber dans le tumulte des eaux au-dessous d'eux.

Entre deux gorgées d'eau, un homme et une femme, qui tous deux se noient, échangent leurs dernières conclusions. La femme dit : « C'est la mort qui nous prévient ! » et son compagnon se lamente : « Une famine suivie d'inondations, l'œil d'un cyclone dans un tourbillon ascendant qui culmine en tempête. »

C'est alors qu'en un instant le ciel s'éclaircit. Au loin à l'horizon, un mirage bat en retraite. Il est remplacé par un arc-en-ciel, et sur ses talons, apparemment fascinés, des envols de sable s'élèvent vers le soleil et surgit un tsunami de secousses sismiques, de simples vagues qui font onduler les eaux pailletées de la surface de l'océan. Une marée de cris de corbeaux monte et décroît. Quant au dormeur, au rêveur, Kalaman, il ne trouve pas le sens de tout cela : il sursaute, crie les deux syllabes de « *Waaq* ! » Il s'assied, se frotte les yeux à les rendre rouges, et en les irritant ainsi les réveille.

Tout en prenant ma douche, je me rappelai avoir lu l'histoire d'un ermite affamé qui avait très envie de la côte d'agneau d'un voisin. Son maître lui conseille de la marquer d'une croix au fer rouge avant de la consommer. L'ermite fait ce que lui dit son maître. Plus tard, le lende-

main matin, l'ermite stupéfait remarque qu'il a, en fait, gravé une croix sur son propre corps.

Un peu plus tard dans la cuisine.

Je préparai le petit déjeuner, me demandant si je devais faire un geste en direction de Sholoongo. Je pensais à certains des passages qu'elle avait fait exprès de me laisser lire. Ces passages avaient blessé mon amour-propre, même si j'avais du mal à l'admettre. J'étais peiné de voir qu'elle pouvait ainsi donner une image fausse de nos rapports, se présentant comme une victime innocente, une femme qui se donnait à moi en échange de petits restes de nourriture.

La nuit dernière, en m'endormant, j'avais nourri un rêve illusoire : celui de mettre un terme à toute cette affaire en un ou deux jours sans que quiconque y laisse un pan de sa dignité. En revoyant la suite des événements, je fus impressionné par le comportement généreux de mon père, quand il avait répondu à certaines des questions que je ne posais pas sur les « scorpions » et leur rôle venimeux dans notre vie, et qu'il m'avait éclairé sur des points dont je ne savais rien. Je laissai la bouilloire sur le feu encore un moment, espérant que son sifflet allait amener Sholoongo dans la cuisine, et vite.

Je venais tout juste de décider de ne pas l'appeler quand j'entendis tourner la clef dans la porte qui donnait sur l'extérieur. Il y eut ensuite un bruit de pas qui s'approchait. Pensant que c'était Sholoongo qui revenait après avoir fait un petit tour matinal, je dis : « Je commençais à me demander ce qui te prenait tant de temps, Sholoongo, et pourquoi tu ne prenais pas ton petit déjeuner avec moi. »

Je déteste être surpris le matin. Non seulement je m'étais préparé en esprit à un teint différent, mais de plus

je ne m'attendais pas à me heurter à la fureur de Talaado. Elle criait à tue-tête : « Où est cette chienne ? »

Muet de stupeur, et envisageant la fin de notre relation, je m'approchai de Talaado. J'avais l'intention de l'assurer de ma totale affection, malgré tout ce qu'elle pouvait penser, ou tout ce qu'elle risquait de faire nous subir à Sholoongo ou à moi.

Montée sur les grands chevaux de sa rage, elle refusa de m'accorder le réconfort d'un regard amical. Elle dit : « Où est-ce que tu la caches ? »

Si je l'avais pu, j'aurais pris amoureusement Talaado dans mes bras. Cela aurait mis un terme à mes soucis et aussi aux siens, et je l'aurais remerciée de m'avoir sauvé des griffes malfaisantes et des noirs desseins de Sholoongo. Mais Talaado gardait ses distances, restait debout, mince, nette, une demi-tête de plus que moi avec ses talons hauts, sa peau claire lumineuse au soleil du matin, les yeux plutôt grands, de petits seins, et de tout cela n'émanait pas son charme habituel : un corps fait de messages mal assemblés. Elle avait vingt-neuf ans, allait sur ses trente ans. Elle était laide quand elle était si en colère.

« Où est-elle ? » demanda-t-elle à plusieurs reprises.

Ceux qui sont en colère se répètent, mais ceux qui veulent n'encourir aucun reproche font de même. Talaado réitéra ses remarques acerbes. Je redis mon innocence. (On n'aurait pas cru qu'il existât autant de variantes pour exprimer l'idée d'une innocence sans tache que tout ce que je trouvai à cette occasion.) À la fin, je me lassai et choisis le silence. Ce qui la rendit encore plus furieuse. Elle tremblait plus fort encore, irritée par cette trahison quand elle dit : « Dis-moi où tu la caches ! » Triste, je contemplai la réalité saccagée d'une amitié détruite, celle entre Talaado et moi. Je la regardai encore, mon amour, qui faisait une demi-pirouette pour s'éloigner

de moi, et se dirigeait vers ma chambre où elle soupçonnait Sholoongo de s'être incrustée. Je m'assis pour prendre mon café.

Quand elle revint, elle paraissait plus fâchée encore, peut-être parce qu'elle ne voulait pas admettre sa défaite, puisqu'elle n'avait pas trouvé l'objet et le sujet de sa rage. Je me demandais où pouvait bien être Sholoongo, si elle n'était pas rentrée la veille au soir, ou si elle avait disparu par enchantement, tour plus miraculeux que le précédent.

Talaado dit : « Cela veut dire que c'est la fin. » Elle paraissait plus fâchée, mais son ton de voix trahissait un certain manque de conviction dans l'émotion. Je ne pense pas qu'il fallait lire le sens du mot « fin », quand Talaado le prononça, à la façon dont on comprend ce même mot, commodément placé sur l'écran, lorsqu'un homme et une femme qui s'aiment chevauchent ensemble vers le soleil couchant. Je tendis la main pour toucher Talaado. Mais rien à faire. Elle évitait tout contact avec moi.

Je lui suggérai de prendre un peu de thé. Je lui suggérai de se servir largement de miel pour le sucrer ; et aussi de m'écouter. Je détachais bien les mots pour m'assurer que voyelles et consonnes n'allaient pas glisser les unes dans les autres, comme sur une langue imbibée d'alcool.

Elle hurla : « Comment pourrais-je supporter l'idée de prendre le thé avec toi ?

– Parce que je t'aime toujours.

– Et tu veux que je te croie ? »

Je demandai : « Qui t'a dit que Sholoongo habitait ici ?

– Ta mère. »

Je gardai le silence.

D'une voix plus furieuse, elle ajouta : « Et le plus honteux est que tu ne reconnais même pas tes torts, que tu ne fais pas mine de t'excuser. »

À ces mots, un sourire me vint aux lèvres. Je me fis la remarque qu'elle m'aimait toujours. Autrement, pourquoi ses yeux étaient-ils dégoulinants de mascara, pourquoi son visage faisait-il penser à l'ardoise d'un élève de l'école coranique qui a des difficultés avec l'alphabet : les lettres arborent des bras et des jambes en trop qui les font s'em-mêler ?

Elle avait beaucoup d'astuce, Talaado. Elle travaillait pour un concept nouvellement arrivé en ville : elle vendait de l'espace, plaçant des publicités dans les journaux ou des affiches sur les murs des gens. Comme le socialisme n'était plus à la mode et que le capitalisme était encore à l'état embryonnaire, les panneaux publicitaires offraient la possibilité d'une clientèle. Nous nous connaissions depuis plus de deux ans. Nous nous étions plu immédiatement, et elle m'avait donné sa carte de visite, avec d'un côté son nom et son numéro de téléphone, et au dos, la proclamation : *Nous vendons de l'espace !* Mon assistante était responsable de l'achat d'espace pour notre entreprise. Qalin, Talaado et moi avons organisé un repas pour mettre les choses au point. Après ce repas, je ne l'avais pas raccompagnée directement en voiture, mais avais fait un détour parce que je passais chez mon père, je ne me rappelle pas pourquoi. Entre elle et mon père l'entente avait été immédiate, comme une case de paille s'embrase dans un feu d'été. Jusqu'à présent, je ne l'avais pas présentée à ma mère, craignant soit qu'elles ne s'accordent pas, soit que, dans le cas contraire, on me demande de l'épouser sur-le-champ.

Talaado, ce jour-là, sortit en trombe de chez moi sans un mot de plus. Bizarrement, je n'étais pas du tout inquiet devant la spontanéité de ce mélodrame. Peut-être parce qu'elle n'avait pas laissé son jeu de clefs en partant. Pas plus qu'elle ne m'avait rendu ma bague, ou demandé de récupérer ses photos.

Plus étrange encore, il n'y avait aucun signe de Sho-loongo même après que Talaado eut claqué la porte derrière elle. Je pris une attitude blasée, assuré que la tempête de Talaado aurait perdu de sa rage à notre prochaine rencontre, au calme, avec la possibilité de discuter. Tôt ou tard, elle s'apaiserait. Et alors je lui offrirais mes excuses.

Comme je débarrassais la table du petit déjeuner, je sentis que je venais de franchir une étape décisive dans ma vie. Je téléphonai à mon bureau, parlai à mon assistante, et lui dis que je partais rendre visite à Nonno à Afgoi. Comme elle aimait beaucoup mon grand-père, Qalin me demanda s'il allait bien. Je l'assurai que c'était le cas. Autant que je pouvais en juger.

J'étais au volant quand j'appris la nouvelle à la radio de ma voiture.

Tout en rassemblant dans ma tête les fragments d'information et en écoutant les variantes de la même histoire, je conclus qu'elle avait les caractéristiques d'une séquence en rêve, avec un élément central. Cette histoire patageait dans des conséquences funestes ; elle avait une qualité mythique. Examinée de plus près, la trame de cette fable révélait de larges trous. On aurait même pu discerner quelques traces de doute glissées dans ce récit, à partir du moment où les journalistes de la presse mondiale s'en emparèrent.

Tout en conduisant, je passai et repassai ce récit dans ma tête.

Une montagne grise en déplacement apparaît devant deux villageois qui observent cet événement extraordinaire : un éléphant, se comportant comme un habitant du coin, déambulant comme s'il savait où il allait. L'un des hommes qui raconte l'histoire au journaliste de la radio

ajoute que l'éléphant semblait pressé, comme un homme qui a une tâche à terminer avant l'aube.

Le temps que la télévision ait branché les projecteurs, d'autres villageois sont sortis de leur concession. Tous parlent aux reporters pour confirmer ce qu'ils ont vu. Ils leur narrent comment l'un d'entre eux a émergé de chez lui, à moitié habillé, et s'est heurté à cet éléphant de taille peu ordinaire, spectacle déjà assez effrayant. Un voisin, cherchant dans ses souvenirs, se rappelle avoir pensé : ceci ne peut pas être un éléphant, mais peut-être plusieurs personnes qui portent un drap gris et marchent de façon synchronisée, comme dans les dessins animés. Pendant ce temps, un autre qui se trouve passer par là raconte comment, revenant comme d'habitude de sa baignade matinale dans le fleuve, il se cogne à cette bête, à cette immensité aux proportions inquiétantes. Un autre encore se rappelle avoir émis l'hypothèse que l'animal s'était échappé de quelque zoo. Pour sa part une mère qui allaite affirme que c'est son enfant qui l'a vu en premier, son enfant qui pousse des cris à faire peur. Jeunes et vieux, tous les villageois s'étonnent de ce qui vient de se passer ; l'un d'entre eux se vante, grâce à cet éléphant, ils sont maintenant célèbres dans le monde entier, la BBC, la Radio du Caire, la Deutsche Welle et la Voix de l'Amérique rivalisant pour faire de leur histoire un événement majeur. Vous vous rendez compte !

Beaucoup d'autres villageois qui ont vu un éléphant pour la première fois de leur vie se lancent dans des exagérations absurdes en ce qui concerne sa taille, son poids et sa hauteur. L'un d'entre eux le décrit comme un « fondement » ! Un autre brochant sur le terme, fait allusion au « firmament » à cause de l'immensité de l'éléphant. Il a eu l'impression que le ciel était bouché. Le dernier à être interviewé par la télévision locale jure qu'il a senti le

monde pencher vers lui lorsque l'éléphant s'approchait, et basculer en arrière lorsqu'il s'éloignait.

L'énorme mammifère continue d'avancer d'un pas décidé. Il ne prête aucune attention au silence peuplé qui suit ses pas, foule furtive et aux aguets. Parmi elle, une femme souvent soupçonnée de s'adonner à la sorcellerie propose une théorie inspirée : ce n'est pas un éléphant, mais bien un être humain qui accomplit une mission sacrée pour rétablir la justice. Deux autres témoins, dont aucun des deux n'a eu de contact avec cette femme, soutiennent la déclaration de cette femme et donnent comme preuve le fait que l'éléphant se soit retourné quand quelqu'un a dit quelque chose en somali. Plusieurs villageois refusent tout commentaire, craignant des représailles à la mesure de leurs révélations.

Finalement, ceux qui le suivent, furtifs et curieux, rapportent comment l'éléphant s'est enfin arrêté juste devant la concession appartenant à un villageois appelé Fidow. Il prend position un long moment, l'éléphant, fabuleusement grand et cependant si conscient de la situation que, à un moment donné, il s'écarte pour laisser passer les femmes et les enfants qui s'enfuient de chez Fidow. Ceux-ci se joignent aux curieux dehors, qui attendent et regardent. L'éléphant émet un barrissement rauque, puis c'est le silence. Il répète ce rugissement à plusieurs reprises, et attend, attend peut-être que le maître de maison sorte de chez lui. Il double presque de taille, sa trompe et ses défenses se dressent, il paraît plus lourd, il cherche à provoquer en faisant parade de son courage, et, voyant cela, la foule terrifiée court se cacher. Comme pour convaincre ceux qui refusent d'avoir peur, il avance en démolissant le mur de ciment de la concession, et arrache le portail en métal, qu'il lance dans leur direction. Craignant visiblement pour leur vie, beaucoup d'entre eux prennent la

fuite. L'instant d'après, beaucoup reviennent, pour regarder.

C'est à ce moment que Fidow sort de la concession. Il bat en retraite, très vite, pour émerger à nouveau, armé d'un gros fusil. L'éléphant pris de rage, rapide comme la mort, transperce Fidow de ses défenses, le jette de côté avant de piétiner son cadavre et le réduire en bouillie. Sous les yeux terrifiés de la foule, il enjambe le corps de Fidow, et pénètre dans la pièce d'où celui-ci vient de sortir. Quand les villageois le voient à nouveau, il emporte des douzaines de défenses.

Les radios du monde entier diffusent la nouvelle dans toutes les langues qui existent. Toutes sans exception redisent ce prodige étonnant, reprennent les raisons et le mystère de l'acte d'un éléphant qui venge les siens. Ils parlent d'un éléphant capable de traquer un homme qui a tué la moitié des membres de sa famille, a pris leurs défenses, et les a cachées dans sa maison. Non seulement, disent-elles, l'éléphant a tué le chasseur, mais il a récupéré les défenses. Certains des journalistes se demandent si l'éléphant n'a pas l'intention de donner une sépulture décente à ses parents massacrés. Beaucoup des commentateurs à la radio ont un ton triomphant. L'un des reporters de la radio locale se vante de pouvoir prédire qu'à partir de ce jour nous aurons un mouvement vert en Somalie, le premier véritable mouvement de ce genre au monde.

Je fus arrêté à un poste de contrôle à la sortie de la ville. On fouilla ma voiture pour voir si j'avais des armes, on me fouilla rapidement et on me laissa partir.

J'attendais dans une des longues files de voitures des deux côtés de l'autoroute : pas moins de cinquante véhicules, et au moins cent Bérêts rouges, soldats du régiment

spécial du dictateur, entraînés à frustrer les ambitions des mouvements des milices armées qui voulaient s'emparer de la ville et du tyran par la même occasion. Un certain nombre de conducteurs identifiés par leurs accents régionaux reçurent l'ordre de se garer d'un côté, de sortir de leur voiture pour attendre d'autres vérifications, au soleil.

Comme je jetais un coup d'œil rapide à ces groupes d'hommes désœuvrés debout près de leur voiture, qui, humiliés, attendaient qu'on les interroge, qu'on les fouille au corps et qu'on les emmène, je pensais qu'ils étaient suspects à cause de leur prononciation du somali. C'est pour cela qu'on les sortait du lot, et pour cela, quoiqu'ils puissent dire, qu'on les prenait pour des sympathisants des groupements de milices armées, dont les membres infiltraient nuitamment la cité. Il arrive souvent que la pierre lancée contre le coupable aille frapper l'innocent. Et beaucoup d'entre nous, innocents, devons être les victimes de cet affrontement entre le dictateur, à la tête de ses Bérets rouges et de son armée de brutes, et d'autre part les chefs des milices qui disaient se battre pour renverser le régime, tout en ayant pris les armes non pour défendre les intérêts de la nation mais seulement les leurs.

En chemin, tout en conduisant, je pensais à l'histoire de l'éléphant...

Était-il bien nécessaire de faire ainsi fonctionner mon imagination pour retrouver Sholoongo et Timir dans les labyrinthes du conte sur l'éléphant ? Je ressentais un tel mélange de chagrins divers, avec la mort de Fidow, la distance prise par Talaado, le malheur de ma mère, qu'un abîme s'ouvrait sous moi, et qu'une douleur cuisante envahissait mon esprit. Quelque chose m'échappait, mais quoi ? J'avais du mal à discerner la place de Sholoongo dans tout cela. Devais-je voir en elle un catalyseur, qui

déclenchait des catastrophes en chaîne ? Ou n'avait-on ici qu'une série de coïncidences, y compris le fait qu'elle se soit trouvée en ville lors de ces événements ? Que fallait-il déduire de cette vision brève et peu subtile d'un tas d'os d'éléphant dans mon rêve ?

Je me rendais à Afgoi en empruntant une route qui depuis trente ans environ me voyait aller et venir, une route à la vue de laquelle je me sentais tout excité comme le moineau qui harcèle son compagnon de jeu. Aujourd'hui, une idée me trottait dans la tête, comme mue par les ficelles invisibles du montreur de marionnettes. Je ne savais pas du tout si j'aboutirais à quelque chose en tirant ces ficelles. En fait j'aurais souhaité pouvoir changer ma nature humaine, me faire abeille afin de pouvoir voler librement, ou ne plus travailler du chapeau mais devenir chapeau afin de proposer mes services, en tant que chapeau, à Sholoongo. Peut-être alors serais-je en état de mieux comprendre, et d'explorer à fond le sens de toutes ces communications.

Pour moi, Afgoi, c'était Nonno, qui était un lieu avant d'être une personne, l'octogénaire associé au territoire de mes joies, leur source première. Nonno : le vase dans lequel étant enfant je cachais mes jouets. Physiquement vaste, Nonno était doué d'un rire spacieux, riche de nombreuses chambres. À plusieurs titres, j'avais son oreille, et à plusieurs sens du terme, mon père avait hérité de ses pieds et de la taille de son sexe. Une de mes tantes était née avec des mains identiques à celles de Nonno ; un oncle avait reçu sa corpulence en partage. Cependant, si Nonno avait un cœur, il paraissait l'avoir enterré avec sa défunte épouse.

Quel plaisir c'était pour moi, étant enfant, que d'apprendre la géographie de sa personne ! Quelle joie de trouver mes fondements dans la symétrie de sa vision, par

les contacts que j'établissais avec son esprit ! Je lui tenais compagnie, et m'asseyais sur ses genoux quand il contemplait les étoiles, me répétant des mythes d'autrefois. Il en inventait de nouveaux pour m'instruire, moi son petit-fils favori. Nonno était un besoin qui évoquait d'autres nécessités. Il était une ambition qui faisait que d'autres souhaits méritaient le respect. Il était une époque qui vous suggérait d'autres périodes, des moments de l'histoire accomplis puis disparus. Il avait beaucoup de noms qu'il ne cessait de changer, pour finalement déclarer sa préférence pour Nonno, description qui désignait son statut, celui de grand-père, mon grand-père. Il vivait une éternité, chaque année étant une joie pour ses proches.

Même lorsque chacun s'était approprié les parties de Nonno qu'il pensait lui revenir, il y avait encore beaucoup de Nonno. Ses proportions étaient plus que mythiques, si bien que sous le feu de la passion, la moitié de sa figure s'élargissait dans un sourire d'une richesse de vaudeville, tandis que l'autre demeurait sobre comme une lagune, calme dans sa dépravation. Je me rappelais souvent avec une incrédulité narcissique, une humilité respectueuse, comment, étant enfant, j'aurais voulu être la rosée sur la feuille repliée dans sa main, feuille caressée par l'eau que distillait l'aube, tandis que le sourire de mon grand-père était clair comme du liquide amniotique.

C'était un oiseleur. Notre relation était telle qu'il savait mieux que moi ce que j'avais en tête, m'offrant un perroquet pour mon quatrième anniversaire. Nonno aidait mon imagination à développer des ailes et à s'envoler au septième ciel afin que je revienne à la planète terre avec toute une moisson de secrets. Il me désignait la constellation de Hal Todobaad, dont la vue annonçait la pluie. Il me racontait comment les nuages s'assombrissaient et pour quoi, comment le ciel faisait rouler le tonnerre sur son

front avant de déverser, en une sorte de mousson, les torrents de la saison des pluies. Souvent les choses se passaient exactement comme il les avait prévues. C'est lui qui avait parlé de la *Isninta qorrax madow*, éclipse qui annonçait un massacre. Ou de l'Année du Samedi, qui faisait allusion à l'arrivée dans notre pays du capitaine Bottego, colonisateur italien. Selon lui, j'étais né sous les bons auspices de Gudban, de la constellation du Scorpion. Il m'expliqua que mon destin était de devenir orateur à l'âge adulte.

J'interrompis mes réflexions car j'étais arrivé. Je me garai à l'ombre d'un tamarinier et, ce faisant, me citai un vers venant d'un poème de Ted Hughes, dans lequel un faucon se vante de tenir la création dans ses griffes !

J'avais à grands pas avec l'agilité d'un oiseau dont les griffes acérées tiennent les secrets du cosmos. Je me redisais à part moi à quel point, depuis l'arrivée de Sholoongo, j'avais l'impression d'être dépassé par le cours des événements. Le temps, me disais-je, se logeait dans le doux pépiement d'un moineau, car je venais d'en voir un. Le temps résidait dans les chuchotements d'une Africaine-Américaine, maîtresse secrète de Nonno ; le temps inquiet passait d'une main à l'autre aussi vite que la pomme de terre bouillante que laisse tomber l'enfant trop pressé. Le temps était dans la bouche de l'enfant, de cet enfant qui furtivement dans la brume traverse le bois pour aller au fleuve où il va poser des pièges pour le compte de Fidow, son mentor ; le même enfant, avec la curiosité de son âge, va souffler dans une grosse coquille d'escargot pour attirer les indicateurs, oiseaux à miel. C'est le temps qui avait fait apparaître une jeune fille occupée à dessiner des singes qui portent l'index à la lèvre ou se bouchent les oreilles ou font semblant de ne rien voir. Mais où étaient

les doigts de l'enfant, ceux qui n'aidaient pas les trois singes ? Dans les souvenirs de ce garçon, ces doigts étaient soit en train de se glisser sous la jupe de la jeune fille, soit de la nourrir.

Je m'attachai alors à la scène devant moi, me mis à la contempler calmement. À la droite de la véranda grillagée contre les moustiques se trouvait un petit zoo : des lapins apprivoisés et des chats errants, un paon étalant ses couleurs devant un public de connaisseurs formé de deux corbeaux, trois canards qui se dandinaient, entraient et sortaient de la petite mare, une cigogne aux ailes abîmées, plusieurs pigeons. Il y avait aussi un singe, le seul animal de compagnie à avoir un nom, Hanu, d'après Hanuman, petit-fils de Xusna, qui fut jadis ma guenon vervet bien-aimée. Il avait un nom, il était aussi gâté, ce singe, tout comme un être humain. Hanu vivait dans le bâtiment principal la plupart du temps, portant les vieilles chaussures et les chemises usagées de son maître. Il ne m'était jamais venu à l'idée que Nonno élevait des animaux et les gardait chez lui pour me distraire. Des années plus tard, j'appris que mon grand-père avait une phobie irrationnelle des serpents : la présence de ces animaux le protégeait d'une éventuelle intrusion.

Hanu fut le premier à me remarquer. Il se rua sur moi avec l'impatience d'un enfant qui retrouve l'un de ses parents après une absence. Nous nous étreignîmes, plutôt maladroitement ; il posa sur ma joue un baiser claquant et m'offrit de mordre dans son épi de maïs à moitié mâché. Les autres membres du cirque se joignirent à nous. Eux aussi s'assemblèrent à mes pieds, même les canards et les corbeaux. Les pigeons, eux, montrèrent leur statut supérieur en se perchait sur mes épaules, l'un à gauche l'autre à droite, tandis qu'un troisième, roucoulant d'aise, se blottissait sur le sommet de mon crâne. Ensemble, for-

mant un cirque singulier, nous nous dirigeâmes vers le bungalow ; ma chemise et mon pantalon étaient tachés par le charme irrésistible de Hanu, par les empreintes digitales de son adoration, et mon crâne dégoulinait de crottes de pigeon.

« Tu les traites comme s'ils étaient nés de l'écoulement de ta propre moelle », me dit la bonne de Nonno, d'un ton qui manifestait une amicale réprobation. « Regarde-toi ! »

Elle se retourna pour crier des ordres aux animaux comme s'ils étaient des enfants impolis en présence d'un visiteur. Obéissants, les canards partirent en se dandinant, dans un balancement de hanches. Tout en prenant leur temps, les pigeons s'envolèrent, laissant quelques plumes dans leur sillage. Le paon s'éloigna à grandes enjambées, vexé. Seul Hanu restait, la tête blottie sur ma poitrine. Je lui dis : « Tout va bien. » Zariba n'approuvait guère ma faiblesse et ma générosité en sa faveur.

C'était une femme courtaude, trapue, approchant la cinquantaine, avec un cœur aussi vaste que le continent africain. Elle travaillait chez Nonno depuis plus de vingt-huit ans, ce dont elle était très fière. Selon ma mère, cela impliquait que Zariba était davantage qu'une simple bonne pour le vieil homme. Comme je m'approchais d'elle, elle répéta : « Regarde-toi, tu devrais avoir honte. » Je ne savais pas très bien à qui elle s'adressait, si c'était à Hanu ou à moi. Jusqu'au moment où je l'entendis aboyer un ordre « Allez, descends ! » et je fus certain que c'était à Hanu qu'elle parlait.

« Ne te fais pas de souci, dis-je. J'ai des vêtements de rechange ici, non ? D'ailleurs, c'est merveilleux d'être accueilli ainsi, alors qu'il y a à peine deux heures, Fidow a été réduit en bouillie par un éléphant fou furieux.

– Que Dieu bénisse les morts », dit-elle, avant de se

murer dans un silence triste, en signe de deuil. Hanu aussi prit l'air triste. Je fus frappé – et pas pour la première fois – de voir que Hanu comprenait tout ce que nous disions. (Je me rappelai ce qu'avait supposé l'homme interviewé à la radio quand il avait suggéré que l'éléphant comprenait la parole humaine.) Hanu baissa alors ses petits yeux, attitude qui me fit penser à un drapeau en berne. Prenait-il le deuil, lui aussi ? Il connaissait Fidow, il l'aimait, non ?

Je dis : « Quelle tragédie !

– C'est exactement ce qu'a dit Nonno », répondit Zariba. Là-dessus, émue, elle hocha la tête, peut-être au souvenir de la façon dont Nonno avait réagi à la nouvelle quand il l'avait apprise.

Je regardai autour de moi et vis surtout les signes des sécheresses successives. J'en conclus que la colère de l'éléphant était liée à l'indifférence de l'homme envers la nature, à l'avidité de cette race humaine prête à tout exploiter.

Hanu était égal à lui-même, plein de malice, se cachant le nez et les yeux derrière un foulard. « À qui est ce foulard ? », demandai-je à Zariba, tout en le soulevant pour poser un baiser sur sa joue poilue.

Intimidée comme une jeune épousée en présence de sa belle-famille, Zariba exprima quelque réticence face à l'incapacité de Hanu de s'exprimer par la parole. Elle baissa les yeux, la tête légèrement inclinée, un sourire léger effleurant ses lèvres. Elle dit : « L'écharpe est à Sho-loongo, qui a passé la nuit dernière dans ta chambre. »

C'est alors que je pris congé de Zariba.

On disait souvent que lorsqu'on vivait dans le bungalow de Nonno, les saisons, comme une tigresse apprivoisée, vous mangeaient dans la main. Construit au début

du siècle par un Italien très compétent, architecte devenu fermier qui était féru d'ornithologie, il avait quatre vérandas et aussi une extension plus moderne. Cette extension nouvelle, où l'on logeait les invités, avait un accès privé. Jusqu'aux dix dernières années, un terrain boisé encerclait le bungalow de tous côtés. Nonno aimait citer un poème de Cali Dhuux, poète somali, sur la dépendance mutuelle des mondes humain et animal ; comment les être humains, en observant la saison des amours chez les gazelles, peuvent prédire la tournure des mois à venir.

Dans mon enfance, j'allais au fleuve plus vite que tout le monde parce que je connaissais sur le bout des doigts les raccourcis secrets. Je savais comment trouver les troncs morts où Fidow placerait ses ruches. De plus, c'était ici, dans les terres de Nonno, que j'avais acquis tout ce que je savais en astrologie et en astronomie, ici, dans la partie jadis boisée, que Fidow avait pris Timir, ici que chaque nuit je me glissais pour épier les hommes et les femmes engagés dans des amours illicites. Fidow, vrai Casanova, avait beaucoup de maîtresses.

J'étais maintenant assis dans le vieux fauteuil à bascule de Nonno, dans l'aile ouest, me rappelant les angoisses et les plaisirs de mes découvertes enfantines. Dans mon souvenir, un rideau est gonflé par le vent. J'ai sept ans, et me cache dans un placard dans la chambre de Kathy, Kathy la locataire africaine-américaine de Nonno. Je la regarde se déshabiller, soupeser ses seins, se baisser pour essayer d'embrasser leur pointe. Puis elle s'étend sur le lit, se caresse. Un peu plus tard Nonno entre dans la pièce sur la pointe des pieds. Ils prennent une douche ensemble, se frottant le dos mutuellement. J'essaie de partir, mais ne peux pas, craignant d'être vu. Je reste derrière le rideau, attendant un moment favorable pour sortir en douce.

Kathy était volontaire chez les Peace Corps. Elle enseignait l'anglais dans les écoles d'Afgoi. Elle était solidement charpentée, avec un rire sonore et explosif qui avait encore plus de corps que celui de Nonno. Quand ils étaient ensemble, à prendre leur douche ou à se frotter mutuellement le dos, les restes de jeunesse de Nonno remontaient à la surface. Ils se faisaient du bien l'un à l'autre. Nonno était veuf depuis plusieurs années quand elle avait fait son entrée dans sa vie.

Le jour où je suis caché dans le placard, Kathy le prend tout entier dans sa bouche. Ce faisant, elle chante : « Le ciel est lourd, jouir vite c'est l'enfer. » Après leur douche, il la prend encore plusieurs fois. Je suis toujours dans le placard, à me cacher.

Il est sûr que Kathy aidait Nonno à reprendre du tonus et à rassembler ses esprits. Une idée en amène une autre. Un instant, je me rappelle les fréquentes visites de Nonno à l'annexe de Kathy. La minute d'après, je me félicite de m'être introduit auparavant dans la chambre de Kathy pour y faire des trous dans les rideaux, des trous assez grands pour voir sans être vu. Soudain, sans que je sois bien conscient de ce que je suis en train de faire, une idée délicieuse se présente à moi et je suis presque fou d'excitation. Ne me cachant plus dans le placard, je suis maintenant devant Nonno et je lui demande de regarder ce que j'admire : les contours d'un aigle en plein vol, dont je discerne les mouvements dans les entailles du rideau. Kathy et Nonno s'arrêtent de faire l'amour. Il s'assied et me dit : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? »

J'étais assis dans la véranda, attendant que la poussière qui s'élevait à l'horizon se dissipe, ou que ce tourbillon prenne forme et révèle la voiture de Nonno. Pendant un bon moment, je ne pus voir grand-chose, comme si des

nuages s'étaient installés dans mon champ de vision. Pour me nettoyer les yeux du fin voile de brouillard qui y logeait, je frottai mes paupières irritées, me rappelant que Sholoongo avait passé une nuit dans ma chambre. Où était-elle quand « l'éléphant » avait rendu visite au village, non loin d'ici ? Avait-elle un alibi ? En fait, avait-elle joué un rôle dans la mort de Fidow ?

Le véhicule brinquebalant de Nonno fit son apparition. Il le gara à côté de ma voiture, descendit et claqua la porte derrière lui. Il s'arrêta cependant dans sa course alerte quand il entendit une cacophonie d'oiseaux perchés très haut dans le magnifique palmier royal ; ces oiseaux effarouchés s'envolaient.

Je me levai pour lui souhaiter la bienvenue.

La voix de Nonno chevauchait le vent. Il dit : « Il n'est séparé de la mort que par la distance d'un cri de chouette, celui qui s'en prend aux éléphants !

– Ou qui fait commerce de l'ivoire, dis-je, m'approchant de lui.

– Ou qui reçoit des paiements lucratifs en liasses de dollars de Hong Kong, continua Nonno, des paiements lucratifs en échange du défi qui vous fait massacrer un troupeau d'éléphants. »

À sa phase ventriloque succéda un grand sourire, érigé horizontalement sur sa figure, véritable étoile de bienvenue, qui brillait dans l'œil où se reflétait le soleil couchant. C'était un homme aussi vaste qu'un vaisseau de haute mer. Nous sommes allés à la rencontre l'un de l'autre pour nous étreindre. Je l'embrassai sur la joue droite. Il sentait le tabac. Je dis : « J'aurais aimé aller en voiture directement au cimetière où avaient lieu les funérailles de Fidow, mais je ne savais pas lequel c'était. »

Nonno dit : « La mort de Fidow, même si elle est méritée, nous rend perplexes, nous qui lui avons survécu.

Comment expliquer qu'un éléphant se conduise comme nous aurions pu le faire ? Selon certaines rumeurs, le meurtrier n'était pas un éléphant en furie, mais un être humain déguisé. Les gens n'arrivent pas à comprendre comment un éléphant a pu se déplacer si loin de sa base, traverser une frontière internationale, tuer un homme dans un acte de vengeance bestiale, puis partir en emportant les restes de ses proches massacrés ! »

Je me rappelai mon rêve de la veille et repoussai l'idée selon laquelle Sholoongo aurait altéré sa nature pour accomplir un acte aussi absurde. Un frisson me parcourut le corps.

Zariba vint se joindre à nous un moment. Elle apportait deux chaises, les tenant en équilibre sur ses épaules. Elle dit à Nonno : « Comment ça va, là d'où tu viens ? »

– Je dirais que Fidow a sauté son tour », dit-il, allumant une cigarette et en tirant une bouffée. « Il était plus jeune que moi, et aurait dû attendre.

– Mais c'est absurde ! » riposta Zariba avec chaleur.

Depuis quelque temps, l'annonce d'un décès, qu'il connût ou non la personne, l'affectait de plus en plus, comme si lui aussi était trop las pour s'adonner à l'observation des étoiles, trop épuisé pour vérifier le triste état de son domaine. J'avais toujours pensé que le jour où l'ange de la Mort lui rendrait finalement visite, Nonno le recevrait en vieil ami dont l'arrivée tardive serait pour lui celle d'une silhouette familière, vêtue d'une peau de léopard inaccoutumée chez un Messie.

Nonno continua : « Fidow ne pouvait pas dire que je ne l'avais pas prévenu ! »

Le vent avait un goût de sel. Nonno aussi avait une expression amère, expression qui me faisait penser à celle d'un dragoman à qui l'on fait manger du porc.

Je pensais que c'était à lui-même qu'il parlait quand il

dit : « Il est venu me voir une semaine avant d'aller à la zone frontrière entre le Kenya et la Somalie. Il m'a dit qu'il avait arrangé un système triangulaire lucratif avec des hommes d'affaires du Kenya, de Somalie et de Hong Kong. Il en parlait comme d'un coup isolé après lequel il pourrait prendre sa retraite. Je lui ai conseillé de faire attention à la position des étoiles. Je l'ai averti des risques de l'opération. Je lui ai dit de tout arrêter. »

Pour être triste, j'étais triste. Mais j'étais aussi en colère. En colère et perplexe, ne sachant pas encore quel pouvait être le rôle de Sholoongo dans tout cela. Mon chagrin et ma perplexité augmentèrent encore lorsque Nonno évoqua la divination. En tant que spécialiste en métamorphoses, avait-elle été pour quelque chose dans cette mort ?

Nonno appela Zariba : « Tu ne nous offres rien à boire ? » Il restait assis là, triste, rêveur. Nous sommes restés silencieux jusqu'au moment où nous avons entendu le tintement des boissons qui approchaient. Il écrasa sa cigarette et reçut son verre. Après une petite gorgée, il dit : « Il y a trente ans, pour être plus précis, le jour de ta naissance, un corbeau a joué un petit rôle dans nos vies. En fin de journée, un groupe de villageois éberlués fut témoin d'un scénario presque comique dans lequel un vaste Nonno, homme d'âge mur, marchait au pas d'un corbeau. Beaucoup d'autres créatures avaient précédé l'arrivée du corbeau, et bien d'autres vinrent après son départ. Je pense à une ou deux autruches, à un singe nommé Xusna, à des pigeons voyageurs, un paon, des canards, tout un ciel d'oiseaux, et à Hanu naturellement : on a souvent posé la question, comment se fait-il que les pigeons voyageurs s'orientent aussi bien dans le ciel que sur la terre ? »

Je dis : « Peut-être qu'ils apprennent le trajet par cœur pendant le voyage d'aller.

– Comment reviennent-ils ?
– C'est très facile quand ils se rappellent les grandes lignes du trajet. »

Il tira sur une nouvelle cigarette. Il continua : « On peut les enfermer dans un panier à l'arrière de la camionnette avec un bandeau sur les yeux. On peut conduire dans toutes les directions, à n'importe quelle vitesse, de toutes façons ils parviendront à revenir ici. Comment font-ils ? »

Je dis que je n'en avais aucune idée.

« Nous pensons que le sens de l'orientation d'un pigeon est infallible, parce que tous les animaux sont dotés de *nuuro* qui les aide dans leurs efforts pour comprendre. Dieu leur a donné cet instinct, don non négligeable, si on le compare à l'intelligence humaine. »

Sachant bien imiter les cris d'oiseau, Nonno se mit à émettre des appels. En peu de temps, il se fit un mouvement dans les buissons, dans les broussailles au ras du sol, des mouvements au haut des arbres. Des oiseaux de toutes sortes s'assemblaient, comme s'ils avaient été invités à un colloque. Des fourmis arrivaient aussi. Et un chien ou deux. Une girafe se présenta, peut-être seulement par curiosité. Un étalon hennit comme s'il voulait se faire remarquer par cet appel sonore. C'est Hanu qui avait l'air le plus empressé, conduisant tout le troupeau.

Alors Nonno émit un roucoulement grave, en langage de pigeon. Il se fit un silence soudain. Il répéta le même son. Nous attendions. La plupart des autres oiseaux s'envolèrent, très peu restèrent. Ceux-ci observaient depuis leur haut perchoir. Parmi eux, on voyait des corbeaux, des vautours, des faucons et un canari de toute beauté. Nonno était-il un Salomon qui convoquait une assemblée de pigeons ? À sa demande, les créatures à plume vinrent plus près. À sa suggestion, elles formèrent un demi-cercle.

Il mit la main dans la poche de sa djellaba et commença à les nourrir. On aurait dit Adam aux premiers jours de la création, nommant tous les animaux.

Dans cette tension croissante, je me taisais, espérant que le moment venu Nonno aboutirait à une conclusion pertinente : au sujet d'un éléphant qui se déplace sur une grande distance pour récupérer ce qui appartenait à son clan ; au sujet d'un éléphant qui tue l'homme qui a massacré son lignage.

Il dit alors : « Si nous acceptons l'idée que les plantes ont leurs secrets, et si les êtres humains, nous le savons, ont tout un univers de secrets, alors nous devons admettre que les oiseaux ont aussi les leurs, des secrets qui les aident à éviter le danger, à distinguer ceux qui sont mal intentionnés à leur égard de ceux qui ne leur souhaitent pas de mal, un instinct qui leur permet de pressentir tout danger mais aussi d'effectuer leur migration, d'en choisir le moment. En somali, nous avons aussi un mot pour décrire cette notion. Nous l'appelons *nuuro*, et les animaux l'ont reçu comme une bénédiction ; l'ont aussi les bébés, les simples d'esprit, les fous, et tous les êtres humains que le malheur a affectés de façon décisive. Une catégorie particulièrement bénie est celle des hommes qui reviennent des confins de la mort et peuvent en faire le récit ; je n'ai pas ce don, toi non plus, pourquoi ? Parce que nos facultés en état de fonctionner n'ont pas besoin de ce supplément. Par contre, puisque chaque médaille a son revers, le côté pile du *nuuro* est le *nabsi*, moyen par lequel sont régies les activités humaines, manière de maintenir l'équilibre : si tu veux, la paix et la stabilité de la communauté dans son ensemble. »

« *Nabsi* ! » Je répétais ce mot comme si je l'entendais pour la première fois. Et voici qu'à ma propre suggestion je me rappelais la conversation de la veille avec mon père.

« *Nuuro* ! » dit Nonno, prononçant clairement ce mot. Cette fois-ci, je ne répétai pas après lui.

Il continua : « Quand je pense à *nabsi*, je pense à toi et à Sholoongo. Je pense à la façon dont tu devrais te conduire, et si tu dois la traiter selon les règles de politesse ou non. N'oublie jamais que tu as jadis été amoureux d'elle, ce qui lui donne le droit à une écoute impartiale et à beaucoup de respect, surtout maintenant qu'elle est revenue pour te retourner son affection avec un certain retard.

– Mais ce n'est par pour cela qu'elle est venue.

– Elle s'est remise entre tes mains, qu'il y ait ou non bébé ? »

Je ne voyais pas que répondre. Je gardai le silence.

« Tu ne peux pas échapper à ce *nabsi*. Ce serait comme de fuir devant une responsabilité civique. Le *nabsi* redresse la tête, empêche que soient traités injustement ceux qui sont plus faibles que toi. Le *nabsi* rappelle le bourreau à la raison, le *nabsi* veille à ce que les massacres d'animaux, ces meurtres inutiles, soient stoppés et punis. Mon hypothèse est que si *nuuro* a conduit l'éléphant jusqu'à la porte de Fidow, c'est le *nabsi* qui l'a tué. »

On aurait dit que Nonno était du côté de Sholoongo, lui accordant à la fois les pouvoirs de *nuuro* et de *nabsi*, l'un à cause des coups du sort qui s'étaient acharnés sur elle à sa naissance, l'autre parce qu'elle était la plus faible de nous deux, était davantage dans le besoin, et que donc je n'étais pas censé la laisser tomber.

Je demandai : « Quel est son secret ? »

L'air fâché, il ne répondit pas. Les pigeons s'envolèrent sans même qu'il les ait fait fuir. Puis il s'excusa et entra « se changer », expliqua-t-il, pour revenir au bout de quelques minutes.

Il dit : « Un homme s'enferme dans une pièce sombre et lève l'index, désignant le plafond. Il ressort et défie les

membres de sa communauté de lui dire ce qu'il a fait dans la pièce sombre. Un autre homme décrit avec précision ce qu'il a fait tout seul dans le noir.

– *Morale della storia ?* »

Nonno dit : « Permets-moi de te raconter un autre fait. On demanda un jour au Prophète Mahomet de définir Allah. En réponse, il dit que Dieu est différent de tous les portraits-robots qu'est capable de concevoir l'être humain ! »

Que fallait-il répondre ? Ou encore, que devais-je comprendre à ce conte populaire dans lequel un homme s'enferme dans une pièce sombre, lève un doigt et est informé par un autre de ce qu'il a fait ? Qu'est-ce que cela avait à voir avec la définition de Dieu ? La journée avait été pleine de surprises. D'abord le matin, l'arrivée inopinée de Talaado m'avait laissé sans voix ; puis l'histoire de l'éléphant et la mort de Fidow ; enfin j'apprenais de la bonne de Fidow que Sholoongo avait passé la nuit dans ma chambre.

Hanu vint nous rejoindre, Nonno et moi. Tous les trois, chacun à notre façon, observions avec intérêt la vanité d'une abeille absorbée par son bourdonnement, absorbée par ses sauts périlleux dans sa quête d'un endroit sûr où se percher. Je pensai : voici un exemple de *nuuro*, deux membres de l'espèce la plus faible se rejoignant dans les plis des raisonnements de deux humains qui comprenaient ou ne comprenaient pas ce qu'ils faisaient. Hanu et l'abeille.

Nonno dit : « Je ne vais pas pontifier sur la rhétorique du Prophète à propos de la définition d'Allah, mais vais m'en tenir à la morale, s'il en est une, de cette histoire, dont la leçon réside dans cette idée simple : rien n'est inconnaissable tant qu'un autre humain en a connaissance. Je devine, à mon humble niveau, que le but du

conte est de montrer que lorsqu'un secret est connu de deux êtres humains, il sera fatalement révélé avant leur mort à tous les deux. »

Je sentis une tempête se préparer dans la tête de Nonno. Je percevais une violente turbulence au tremblement de sa voix, à ses yeux qui voyaient plus loin que les miens, à son nez qui se fronçait comme s'il humait de grands vents venant du large. Allait-il exploser ou imploser ? Sa mort allait-elle causer une secousse sismique qui se réverbérerait dans toute la terre ? Le souvenir du rêve de la veille s'imposa de nouveau à moi. Je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la douce brise avec laquelle tout avait commencé, suivie du tas d'ossements d'éléphants aperçu par le dormeur. Je me rappelai comment une sauterelle isolée était apparue, toute petite, triste d'être seule, avant d'être rejointe par des insectes de plus en plus nombreux, un ciel plein de sauterelles : vision qui avait envahi la conscience centrale du conte et du conteur. Le rêve s'était arrêté avant que j'aie pu entendre le barrissement rauque d'une bête animée d'une furie vengeresse, le *nabsi* rattrapant l'auteur d'un massacre, le *nuuro* venant en aide à un mammifère plus faible.

Mais maintenant c'était une tempête moins féroce qui se préparait dans les pupilles de Nonno. Elles paraissaient ternes d'un côté et très brillantes de l'autre, où un éclair fulgurait puis s'éteignait à intervalles réguliers. Il cligna des yeux et je ressentis un frisson glacé au fond de mes entrailles. J'avais l'impression que les signes ne prédisaient rien de bon. Le froid montait de mon ventre à ma tête, mes pensées étaient gelées dans une incompréhension hivernale. Soudain la moelle qui circulait dans mes os se fit de glace. L'air était un peu humide, comme lorsque la brise amène la pluie de derrière la montagne.

Il dit : « La plupart des sociétés ont des mythes dans lesquels un être non humain donne naissance à leurs ancêtres. Il y a une pléthore d'autres possibilités, celle de l'œuf qui contient le cosmos en embryon, ou de l'humanité qui commence à une date spécifique, ou des cornes de taureau qui maintiennent le monde en parfait équilibre, tu les connais toutes. Mais dans la plupart des mythes, on a des ancêtres partiellement humains. Il s'en suit naturellement que ceux qui sont capables de retrouver leur part d'animalité et de la mêler à leur part d'humanité sont considérés comme très puissants. Ils sont dignes de notre envie, non de notre dédain. »

J'aurais voulu me défendre. Je souhaitais lui rappeler que j'avais souvent envié le pouvoir qu'avait Sholoongo de changer sa nature, si c'est bien ce qu'elle faisait, d'échanger sa nature humaine contre une nature animale. De plus, je n'avais pas été méchant avec Sholoongo, j'avais agi avec civilité. Le fait est, cependant, qu'une douleur impossible à définir était en train de m'envahir tout le corps. Je n'avais aucune idée de l'endroit où elle avait son origine, ni de sa nature. Je ne dis rien.

Rassuré par cette parenthèse de silence, je demandai la permission de me retirer.

Chapitre cinq

KALAMAN, mon petit-fils, était bien dans les problèmes jusqu'au cou !

Je suis rentré à la maison aux dernières lueurs du jour et l'ai trouvé sur la véranda. Il serrait contre lui un poste à ondes courtes, écoutant les nouvelles. À la minute où nos regards se sont croisés, son visage s'est détendu, radieux, et un sourire de beurre s'est répandu sur ses traits. Des traces de sueur séchée marquaient les bords de son menton. Mon petit-fils avait le front lisse comme l'intérieur d'un coquillage. Comme il se levait pour m'accueillir, j'ai fait un geste de la main qui lui suggérait d'attendre. Parce que ma peur irrationnelle des serpents est plus forte que moi à la seule idée qu'il puisse y en avoir un dans les parages, je levais les pieds avec une prudence particulière, de peur de marcher sur un reptile. Cette aversion est si bizarre qu'on pourrait la comparer à celle d'un Africain qui admettrait avoir peur des insectes. Mais c'est ainsi !

J'avais un châle de soie drapé sur l'épaule gauche. À l'occasion des funérailles de Fidow, j'avais revêtu mes habits de cérémonie, y compris le chapeau conique au

crochet que Zariba, ma bonne, m'avait offert pour marquer le seuil de ma septième décennie. Je portais aussi ma djellaba préférée, une djellaba égyptienne offerte par Kalaman taillée dans une très belle soie. Mes pieds se paraient d'une superbe paire de sandales à lanières, très élégantes, conçues par Yaqut qui les avait faites lui-même de ses mains filiales pour célébrer mon quatre-vingtième anniversaire. Elles occupaient une place spéciale dans ma garde-robe et dans mon cœur, étant donné que c'était la seule paire qu'il ait jamais faite du début jusqu'à la fin. Que Yaqut ne soit pas né d'un cordonnier, je n'ai pas besoin de le souligner. Mais j'espère que l'on prendra cette remarque pour ce qu'elle est, étant donné les rivalités de clan en Somalie et les obsessions portant sur les lignées de « engendré par ». Je serais extrêmement fâché si, par snobisme de clan, l'un ou l'autre se permettait de se conduire en goujat envers lui et de le traiter avec un mépris hautain.

Je fais presque un mètre quatre-vingt-dix. Pour un Somali, j'ai une ossature large et une carrure massive. Une de mes locataires, une Africaine-Américaine, faisait souvent remarquer qu'on ne pouvait m'avaler en une gorgée. On s'étrangle, disait-elle. Je savais ce qu'elle voulait dire.

Bien que n'étant pas de sang noble, si ce terme a un sens, j'ai atteint l'âge noble, ayant vécu une montagne d'années. Je me sers du mot « montagne » en hommage à Kathy, ma locataire africaine-américaine, et aussi, pendant une certaine période, ma maîtresse, et de plus catholique. Elle priait pour que je vive, selon son expression, tout un Everest d'années. Par des chemins obliques, j'en arrive à cette question : quelqu'un avec la noblesse de mon âge, mon physique et mes dispositions a-t-il une identité qui déborde le personnage circonscrit par le regard des autres, étant donné que chaque identité ainsi construite

n'a qu'une valeur d'échange, comme une monnaie inventée. Pour Kalaman, par exemple, je suis un lieu, un vase capable de recevoir l'affection dont il le remplit. Pour Yaqut, je suis le seuil avant l'obstacle imaginaire qui l'empêche de s'estimer, je suis aussi le sentier que prend le fils pour traverser la face d'une énorme montagne, entreprise très risquée, surtout là où il n'y a pas de prises. Pour la mère de Kalaman, je suis un serpent d'eau, noir comme les mystères qu'il protège. Pour Kathy, je suis membré, mon corps sinusoïdal est une pierre précieuse, de couleur ocre. Pour Fidow, j'étais peut-être un corbeau, celui qui pousse un cri prophétique que personne n'entend. En bref, je suis plusieurs en un seul, et je suis aussi *autre*.

Du jour où j'ai appris la présence de Sholoongo dans le pays, et plus particulièrement depuis la mort de Fidow, j'ai considéré Kalaman comme mon légataire, pour des raisons liées à la mort que j'attends de façon imminente. De toutes façons, nous nous sommes embrassés dans une longue étreinte.

« Celui qui interfère avec les éléphants en massacrant la moitié des membres de leur clan immédiat n'est éloigné de la mort que de la distance d'un cri de chouette, ai-je dit. Comme j'aurais voulu que Fidow écoute mes conseils et n'accepte pas de commissions pour aller braconner des défenses. Comme j'aurais voulu qu'il ne se laisse pas tenter par cette grasse liasse de dollars de Hong Kong. Maintenant il n'est plus, et il n'y a plus d'ivoire. Les intermédiaires kenyans qui l'ont engagé sont bien embêtés, de même que les Chinois qui font le commerce des pointes. Et nous pleurons un ami. »

Kalaman m'a eu l'air inquiet, je ne sais à quel sujet. Cela ne lui ressemble pas de parler si vite et si fort pour m'être agréable (un homme d'âge noble comme moi est susceptible quand d'autres supposent qu'il est dur

d'oreille, ou qu'il a perdu un peu du contrôle de ses fonctions). Pourquoi parler si vite, comme s'il avait payé cash à l'avance pour un coup de téléphone transatlantique de trois minutes ? Ou peut-être voulait-il vider son sac à toute vitesse, faisant tenir le plus de choses possibles dans le laps de temps déjà payé, pour partir aussitôt, *vamoose* ? Je me rappelle à quel point j'ai été ému par notre étreinte juste après son discours ; quand nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Nous nous taquinions souvent à propos de nos tailles respectives. Je suis vaste. Il est petit. Un vrai pygmée à côté de ma stature de Dinka. Nous nous sommes assis et avons parlé de ses parents. Sans que cela découle de la conversation, il a fait plusieurs références obliques à la mort. Il est arrivé à introduire Sholoongo dans notre échange. Il a fait allusion à des scorpions cachés sous des pierres, à des rêves alourdis par des cadavres d'éléphants. J'ai parlé avec tristesse de mon état d'esprit tourmenté : la porte du vestibule peut s'ouvrir d'un moment à l'autre et alors, *finito*, avant le seuil de ma neuvième décennie, un arrêt brutal à mon ascension de ce Kilimandjaro d'années ! Ce n'est pas un secret, je lis d'abord la chronique nécrologique dans les journaux, et en dernier la première page. Curieusement, j'avais commencé à observer que les pages annonçant les décès, dans les États autocratiques mourants comme la Somalie, exprimaient une forme plus populaire de reportage, bien meilleure que les premières pages, consacrées invariablement aux actions trompeuses du despote et de ses ministres.

Toujours présente dans nos pensées et nos préoccupations, l'odeur de la mort nous envahissait. J'aurais voulu trouver un moyen de relier cette puanteur à la lente progression du pays vers l'effondrement. Exemple : le bombardement de villes, comme Hargeisa, qui fut rasée, les

habitants massacrés, leurs cadavres sans sépulture couchés là où ils étaient tombés, les survivant réduits au statut de réfugiés. Exemple : les victimes quotidiennes à Mogadiscio en ce moment, leurs corps découpés par des machettes jusqu'à ce que mort s'ensuive. Exemple : l'environnement. Exemple : Fidow et son corps piétiné. Des morts partout où je portais le regard. Des cadavres portant le nom d'un clan. Personne n'est innocent. Aucun d'entre nous. Si j'évitais de mentionner le nom de Sholoongo, c'est parce que j'avais peur de bouleverser Kalaman, qui, tout en me souhaitant la bienvenue dans ma propre maison, avait l'allure d'un homme qui a repoussé dans le coin du fourneau ses plus gros problèmes personnels. Et je ne savais pas non plus comment aborder la question de Sholoongo, quand son nom est finalement venu dans la conversation.

L'après-midi finissant gardait suffisamment de clarté pour que mes yeux d'aigle puissent remarquer que Kalaman était allé chez le dentiste. Comme je me préparais à allumer une cigarette, j'ai remarqué que, nettoyées de leurs taches de tabac, les dents de Kalaman étaient propres comme pour une publicité télévisée. Ma main, faisant le détour exprès, a palpé la poche de ma chemise pour vérifier que j'avais de quoi fumer jusqu'au matin, un paquet presque plein. Ceci amena mon petit-fils à me présenter un cendrier, et je me suis abandonné à mon appétit de fumeur, tirant en silence sur ma cigarette, cadeau en provenance du duty free de l'aéroport de Nairobi, apporté par Kalaman lui-même. « Puisqu'il te faut fumer, fume », disait-il et il m'offrait des briquets et de la nicotine sous sa forme la plus agréable, sans compter le tabac grossièrement coupé des Gauloises ou des Nazionale italiennes, avec à l'occasion quelque mélange turc : pures merveilles de fumée, afin que je brûle dans mon propre paradis !

Ne tenant pas en place, Kalamán a déplacé les chaises et éteint la radio qu'il a placée à côté d'une assiette en faïence pleine de manioc frit avec une sauce au sel et au vinaigre. J'ai mangé une tranche de manioc brunie, puis avalé une gorgée d'eau pour la faire descendre. Je lui ai demandé s'il voulait passer la nuit ici, ou ai-je posé la question à Zariba ? Je ne sais plus.

Je ne suis pas certain non plus si c'est à ce moment que Kalamán m'a répété sa conversation de la veille avec Timir. L'un ou l'autre avait émis l'idée que « la mort signifiait un état sans rêves, l'acceptation tragique d'une grande perte. Ceux que vous aimez, quand ils sont morts, ne vont plus figurer dans vos rêves. » Peut-être que je ne cite pas ses paroles exactement. De toutes façons, il semblait perturbé par ce nouvel examen de ses rapports avec Timir. Il a fini par se taire et est resté un long moment sans parler, comme si sa langue était devenue un paquet d'épines enchevêtrées. Peut-être l'idée de Sholoongo, vivante et présente dans les rêves de sa mère, se frayait-elle enfin un chemin jusqu'à lui ; ou peut-être qu'il venait seulement de se rendre compte de la réalité de la mort de Fidow. Il était typique de l'homme de la trentaine, pris au piège des problèmes de son âge.

Avant son adolescence, Kalamán avait toujours avec lui une grosse coquille, à laquelle il parlait dans une sorte de langue inventée. Tenant ce coquillage tout contre lui, il posait une question, puis le mettait à son oreille comme pour écouter une réponse. Il soutenait que, de cette façon, il captait les murmures secrets d'une vague lointaine et qu'il était en contact avec l'au-delà. Très épris de Sholoongo, qui avait construit en lui sa maison de pierre, il me suppliait de lui tâter le ventre pour confirmer qu'il était irrévocablement enceint, portant « le bébé de son affection ». Je pensais que, franchement, il nous avait

donné là la meilleure définition possible du sentiment amoureux d'un enfant.

Quand il n'attendait pas de communications privées de son coquillage, ou qu'il ne chuchotait pas des secrets recueillis ailleurs à son petit bonhomme, Kalaman passait la plus grande partie de la journée dans mes bois avec Xusna, tantôt attachant ses pas à l'un des travailleurs de la ferme, tantôt se mettant joyeusement en apprentissage chez Fidow, qui était alors chasseur de crocodiles et homme à tout faire sur mes terres. Enfant porté à des obsessions, Kalaman s'endormait avec le coquillage dans une main, un talisman serré dans l'autre paume, et Xusna soit à ses côtés soit l'enlaçant dans ses bras.

Notre conversation en cette fin d'après midi avait parcouru plusieurs sujets. Je voulais d'abord que nos retrouvailles se passent bien. Et je pensais par ailleurs qu'il n'y avait rien à gagner à se perdre en spéculations sur les scorpions ou encore sur les intentions de Sholoongo ou sur la question de savoir s'il était sage de la blâmer pour la mort de Fidow. Il avait agi comme l'imbécile obstiné qu'il était, et les imbéciles meurent pour rien. Mais parce que plusieurs problèmes étaient en train de surgir, sans compter le chaos qui s'abattait sur notre pays au moment même où nous parlions, je me suis efforcé de trouver un refuge dans les abstractions. C'est pourquoi j'ai mentionné les notions de *nuuro* et de *nabsi*. Je n'arrive plus du tout à me rappeler par quelles voies tortueuses nous en sommes venus à ces notions abstraites.

Kalaman m'a donné entre parenthèses un aperçu de ce qui lui était arrivé jusque-là, parce que je souhaitais ce récit. À la fin de son résumé, j'ai détecté un sentiment de regret. Je percevais que ce chagrin n'était pas seulement lié à une capitulation – avoir apaisé Sholoongo en lui accordant ce qu'elle était venue chercher –, mais aussi à une perte, la

perte de Talaado. Jadis épris de Sholoongo, il avait cessé de penser à elle depuis longtemps, et était en ce moment amoureux de Talaado. C'était un coup de malchance que Talaado soit arrivée inopinément, et en larmes, à son appartement. Dans ce mystère logeait une bête : comment Sholoongo avait-elle fait pour pénétrer chez lui ? Et comment avait-elle réussi à s'insinuer, en vrai diable, dans les cauchemars de la mère de Kalaman deux jours avant de faire son apparition à sa boutique ? J'ai mis la plus grande part de ces événements sur le compte de la coïncidence.

Travaillé par l'incertitude (sa mère le poussant d'un côté et Talaado et Sholoongo le tirant dans des directions différentes pour le serrer sur leur cœur respectif, l'une petite et soignée, l'autre ornée des entrelacs compliqués de ses multiples contradictions), Kalaman a décidé de ne pas repousser son voyage de dix jours à Nairobi avec Talaado. Après tant d'années, la signification prophétique d'expressions communes comme « les pères n'ont aucune importance, seules comptent les mères » commençait à le frapper. Il était confronté à des problèmes peu faciles, et il lui fallait réexaminer ses propres commencements. Vous ne pouvez vous empêcher de traiter votre passé comme un invité indésirable, quand vous n'arrivez pas à trouver des points communs agréables avec lesquels célébrer le présent. Vous ne pouvez vous empêcher de vouloir construire la solidité d'un avenir avec la compagne de votre choix, alors que le monde, sous la forme d'un passé qui vous hante, s'écroule autour de vous. Avant de conclure, Kalaman a encore fait allusion à un autre cercle de cycles en boomerang : tout cela selon le concept mystique de *nabsi*. Je me trompais peut-être, mais j'avais l'impression qu'il me cachait un secret, qu'il ne disait pas tout. Mais que me cachait-il, et pourquoi ?

La scène a alors changé. Et notre humeur avec elle.

Les yeux de Kalaman se sont illuminés, éclairés par les chandelles du souvenir

Il a demandé : « Qui est ce voyou qui a accusé mon père de lui avoir volé ses chaussures à la mosquée ? »

J'ai tenté de mettre un frein à son enthousiasme pour ce type de propos en faisant le geste de me sécher le visage, dans l'attitude d'un dévot qui chuchote des salves secrètes à Allah. Mais pas moyen de le décourager. Hochant la tête au rythme de mes tristes souvenirs, j'ai dit : « Tu n'as pas à te faire de souci, ni à te souvenir de cet incident, car je suis certain qu'il n'a absolument rien à voir avec la crise actuelle. » Cela ne l'a pas impressionné. J'ai choisi alors de lui distiller le peu que je savais ; je lui en ai fais part, apparemment par pure générosité d'âme. Il m'a écouté très attentivement. On aurait dit un ordinateur enregistrant un dossier dans sa mémoire, et lui donnant un titre.

« Les choses ont l'air plus complexe qu'elles ne sont en fait quand vous en étudiez les grandes lignes », ai-je dit, me réfugiant dans l'abstraction, « les grandes lignes des cycles de migration et de retour des oiseaux, ou des phases de la lune, et de leur influence sur les relations humaines. Si Sholoongo et toi ne vous étiez jamais juré une confiance éternelle en vous faisant mutuellement une entaille à l'index et en mêlant vos sangs, si... » Ici je me suis arrêté, pour demander : « Par pure curiosité, quelles malédictions avez-vous invoquées tous les deux en prêtant vos serments ? »

Il était mal à l'aise. Il s'agitait sur sa chaise. « Faisant se toucher le bout de nos doigts sanglants, a-t-il dit, Sholoongo et moi avons prononcé les paroles du serment, elle d'abord, et moi répétant après elle : "Que la mort ébranle le fondement de la terre, si l'un ou l'autre brise ce pacte."

– Le *fondement* de la terre ? »

Il a fait signe que c'était bien ça.

J'ai discerné qu'une abstraction était distillée à partir du texte de ce serment, et mon appréhension m'a entraîné sur un autre plan. Je ne pouvais m'empêcher de me rappeler que l'on se référait toujours et à l'éléphant et à moi, selon nos coutumes particulières, sous le terme de *fondement*. J'ai réfléchi aux qualités prophétiques de ce pacte, par lequel deux jeunes gens avaient mis l'histoire en marche, étrangement prescients non seulement de ce qui allait leur arriver, mais de ce qui attendait le pays à l'heure de sa dissolution imminente. Cela voulait dire aussi que je ne pouvais plus écarter cette référence assez lourde à ma propre mort, moi qui étais décrit comme un *fondement* par Kalaman en personne, un *fondement* au sens où j'étais « en prise » sur la terre.

« Après Fidow, qui ? » ai-je dit.

Il a répliqué : « Pas qui, mais quoi ? »

Il ne m'échappait pas que, d'après ses calculs, Sho-loongo avait partiellement causé la mort de Fidow. Il me fallait réinterpréter son « Non pas qui, mais quoi ? » sous un tout autre jour. C'était comme s'il désignait « l'effondrement de l'histoire » comme étant, en soi, plus important que les catalyseurs censés l'avoir provoqué.

Je me projette intérieurement une scène, puis écoute le doux clapotis du fleuve à quelques centaines de mètres.

La scène est celle où Kalaman se baigne dans l'agréable souvenir d'un rêve, nu, en compagnie de Sho-loongo. De la terre alluviale émerge une silhouette boueuse. Il a trouvé un trésor dans la boue déposée sur la berge. Alors, à l'injonction « Sésame », une porte s'ouvre pour révéler un autre trésor de souvenirs. Je vois un jeune de dix-sept ans, jadis étudiant ambitieux, venant des envi-

rons de Berbera, la ville du Nord. Ce jeune homme fuit un théâtre de mort. Vêtu de quasi-haillons, il se dirige vers le sud dans sa déroute. Il va se refaire une identité, adopter dans son nouveau milieu un nom inventé afin de rompre complètement avec son passé. Il va trouver un travail subalterne et mal payé, niant avoir jamais commencé de longues études. Il va épouser dans le Sud une femme du Peuple du Fleuve. Ceci l'aidera à enfouir son passé dans le tombeau de l'oubli.

« As-tu été capable de l'honorer ? » lui ai-je demandé.
Il n'a pas saisi ce que je voulais dire.

J'ai posé ma question d'une autre façon : « Est-ce que tu as pu, toi Kalaman, faire montre de suffisamment d'enthousiasme pour t'acquitter de ton serment à Sholoongo ? As-tu pu produire une goutte de sperme, bang, bang, zoom et *basta* ? »

Les traits de Kalaman se sont détendus quand il a compris ce que je voulais dire. J'ai vu son incompréhension se transformer en froncement de sourcils, puis en sursaut, et enfin en un sourire amusé, le tout en quelques secondes. Un peu plus tard, j'ai vu ce qu'il était en train de regarder fixement : Hanu. Mon singe favori – j'ai failli dire mon enfant – accomplissait une série de prouesses athlétiques comme s'il voulait déridier un invité d'humeur sombre.

Kalaman a dit : « Ce n'est pas que l'idée ne m'en soit pas venue. »

J'ai fait remarquer que les voies du corps humain sont mystérieuses, et que l'on ne sait jamais dans quel sens il va fonctionner. J'ai continué : « J'en étais arrivé depuis longtemps à la conclusion qu'elle et toi, vous aviez partagé quelque chose de plus substantiel qu'une promesse verbale faite dans votre enfance. Je pensais qu'elle avait des

atouts cachés qui lui permettaient d'exercer sur toi un chantage, quelque preuve contre ta mère.

– J'ai toujours eu la certitude que ma mère – on ne peut se fier à son jugement – était aveuglée par une paranoïa galopante, a-t-il dit. Comme je souhaiterais maintenant que cela ne soit pas vrai.

– Pourtant, il est probable que Sholoongo est en possession de ce qu'elle juge, avec une certaine exagération, être un secret de nature à ébranler les fondations de la terre, secret qui, si on le divulguait, devrait secouer la coquille d'œuf de la planète. Un monde dont les coutures se défont, d'où suinte un sang lourd, où les clans se prennent à la gorge en usant des mythes rivaux ! »

Nous avons gardé le silence quelques instants.

« Je doute que les scandales locaux aient le pouvoir d'ébranler le monde, ai-je repris. De plus, elle est assez intelligente pour s'en rendre compte, ayant vécu à New York où l'imagination de chaque adulte nourrit toute une progéniture de scandales. » Je fumais à la chaîne, allumant une cigarette au mégot de la précédente avant de le déposer dans un cendrier plein d'eau à ras bord.

« Que veux-tu dire par "scandale local" ? s'est-il étonné.

– Local dans le sens où son rayon est limité, ai-je expliqué. Imaginons que ta mère ait une aventure, ou que ton père commette un adultère, ou quelque autre perfidie impardonnable, peut-être à voir avec Sholoongo. Tu te rappelles tout le bruit fait autour de ton nom, Kalaman ? En d'autres termes, elle se rend parfaitement compte du fait que ceux qui protègent un secret au prix de leur vie deviennent terriblement paranoïaques. Ta mère protège-t-elle un secret au prix de sa vie, et est-ce la raison de sa conduite paranoïaque ? Tu vois, tôt ou tard, les secrets finissent par saboter la raison

même pour laquelle on les préserve, ils sacrifient l'objet même qu'ils veulent sauver.

– Et toi, qu'en penses-tu ?

– Plus j'y pense, ai-je proposé, plus je soupçonne que c'est la rupture d'un serment qui, en boomerang, crée ces catastrophes sans précédent. »

En pesant ses mots, il a dit : « Penses-tu qu'un jour il s'est passé quelque chose entre mon père et Sholoongo ? »

Il attendait, mal à l'aise, comme s'il ne voulait pas connaître la réponse. Nous étions tous les deux conscients de marcher sur un terrain très sensible. Je suis resté un moment sans rien dire, peut-être pour laisser mes pensées se mêler à son abattement. J'ai dit : « Pourquoi poses-tu cette question ?

– Je la pose, a-t-il répondu, parce que je sais que, peu après l'anniversaire de ses seize ans, Sholoongo attendait l'enfant d'un homme plus vieux qu'elle. »

J'ai accusé le coup, parce que nous étions en train de nous plonger douloureusement dans les rêveries les plus intimes, que nous exposions à la lumière du jour les secrets de famille, les tares, les malformations, en vrac. Ceci m'attristait énormément. Mon esprit s'est échappé de mon corps pour aller voyager dans le pays de ma jeunesse. J'écoutais des cris à fendre l'âme, ceux des chèvres que l'on égorgeait pour notre festin de bienvenue, alors que, parmi les Étudiants coraniques itinérants, j'avais tout juste dix-sept ans. À peine m'étais-je tiré de ma rêverie que j'ai remarqué que Hanu aussi avait pris conscience de la gravité de notre silence. Il était immobile comme une pierre, ayant cessé tout mouvement.

« Qu'est-ce qui te donne à croire que Yaquut l'aurait fécondée ? ai-je dit.

– Je me rappelle les regards pleins de sous-entendus qu'échangeaient souvent mon père et Sholoongo, a-t-il

dit, des regards assez furtifs. Je les soupçonnais de se désirer en secret. » Il s'est arrêté. « Sans vouloir te manquer de respect, je compare ces lourds regards qui se répondaient à ceux que Kathy et toi échangeiez publiquement. De plus, ma mère ne cessait d'accuser Sholoongo de toutes sortes de méfaits. Ceci m'a conduit à me demander si les accusations de ma mère n'étaient pas un leurre pour tromper les autres.

– Alors tu penses avoir affaire à un scandale centré sur ta famille, un scandale local ? »

Il paraissait gêné. « Tu as un scandale sacrément dangereux si tu mets bout à bout tout ce que ma mère lui a fait, y compris faire prendre ses empreintes digitales, et, pour pimenter le tout, ajoutes les lourds regards. Et n'oublions pas mes propres liens avec elle. »

Faisant exprès de parler lentement, je lui ai alors raconté ma conversation de la veille avec Sholoongo, dans laquelle elle m'avait expliqué qu'elle n'avait pas l'intention de souiller les souvenirs qu'elle avait des bons moments de leur enfance. « Au contraire, avait-elle continué, je suis venue ici pour me lier à lui, pas pour me délier de lui. Et je n'ai pas non plus envie de le couper de sa mère.

« Je ne comprends plus rien », a admis Kalamani.

Pour moi, je souriais, sûr que les ancêtres de Hanu, si on les avait écoutés, auraient pu nous révéler un autre secret propre à détruire une image, celle d'une jeune fille de moins de seize ans qui n'avait pas réussi à séduire un sexagénaire. La séductrice avait rejoint le vieil homme comme il prenait son bain tôt le matin dans le fleuve Shabelle. Même à cet âge tendre, Sholoongo était experte dans l'art de la persuasion et de la séduction. Elle était allée droit à sa virilité – colline s'élevant vers la montagne ! Il lui avait donné un violent coup de pied, sans aménité. Sa lèvre blessée avait commencé à saigner.

L'homme de soixante ans était parti à la nage, pas ému le moins du monde. Comme le sang tout jeune de Sholoongo, frais sorti de sa blessure, s'écoulait dans l'eau, de petits poissons s'étaient rassemblés autour d'elle ; certains la suivaient, se frottant contre ses cuisses comme des chats dont la souple félinité s'étire et caresse les flancs de qui les nourrit. À ce qu'en savait le vieil homme, elle n'avait jamais mentionné l'incident à âme qui vive.

À partir de ce jour-là, je l'ai considérée avec suspicion, partiellement par peur de ce qu'elle allait encore faire, et partiellement par déférence pour sa force de caractère. Parlant de Sholoongo, quelqu'un a dit un jour que l'on avait l'impression d'être en présence de Carraweelo, la reine mythique qui, en son temps, était désignée comme castratrice des hommes et tueuse de jeunes gens. Il y avait une différence entre elle et la reine du mythe : Sholoongo jetait son dévolu sur des hommes qui n'étaient pas châtrés de leur sexe mais seulement de leur prudence. C'était une reine qui voulait faire avancer la cause des femmes, même au prix de la controverse.

« Et si l'éléphant n'était pas un éléphant ? » a dit Kalaman.

– Attends une minute », ai-je répondu, ma prostate me pressant de le laisser.

Le malaise de Kalaman a fini par m'affecter par contagion et, comme une paranoïa, à me faire perdre contrôle.

Comme je buvais une gorgée, j'avais l'impression que ma tasse était pleine non de jus de tamarin même si c'était ce que j'y avais versé, mais d'une amère déception. Je craignais de me trouver d'ici peu pris dans les filets de la xénophobie.

« On pourrait prendre Hanu pour un être humain », ai-je dit à Kalaman, sans savoir à quoi cette remarque fai-

sait suite, « s'il n'avait pas cette dureté dans le regard, des yeux froids comme des paillettes de métal, qui me font penser à un ver luisant qui célèbre la vie nocturne. »

J'ai écrasé mon mégot et pour la première fois depuis bien longtemps ai pensé à renoncer complètement à fumer. Mais quelle obsession allait remplacer le besoin de fumer à la chaîne ? Une voix intérieure, celle de ma défunte femme, m'a suggéré : « Pourquoi ne pas commencer par dire tes prières, ça t'occupera et te conservera en bonne santé ! »

Kalaman, à ce moment-là, semblait à la fois excité et inspiré par une vision. « C'est une des ironies de la vie, non, ai-je dit, que, au moment où une femme te supplie de lui donner un enfant, tu prennes la fuite et dans ta course tombe sur un mort, sur Fidow ? »

Kalaman m'a rappelé que, étant enfant, il suppliait souvent ses parents de lui donner un frère ou une sœur. Il ne leur a jamais pardonné de ne l'avoir pas fait. À cet instant, il s'est levé et est resté un long moment appuyé à la clôture de métal, tournant le dos au vacarme que faisaient les étourneaux. J'ai rempli à nouveau son verre de jus de tamarin et le lui ai tendu. Il l'a pris à deux mains, murmurant un merci. J'espérais que quelques gorgées lui calmeraient les nerfs.

Il a dit : « Est-ce que la mère de notre histoire a commencé il y a trente-trois ans avec ma première gorgée de jus de tamarin, venant d'un arbre dont la graine avait germé dans du crottin d'éléphant amené dans une pelle par Fidow, le même Fidow dont nous pleurons la mort aujourd'hui ? »

– On pourrait commencer l'histoire par là. »

Il a continué : « Est-ce que c'est tiré par les cheveux que d'attirer l'attention sur la ressemblance de forme entre les graines de tamarin et les têtes humaines ? »

Je ne peux pas me rappeler si j'ai acquiescé de la tête.

« Tu auras aussi remarqué, a-t-il dit, que Sholoongo a aidé à souligner la présence de la mort, la mort et tout ce qu'on lui associe, les massacres, les guerres civiles, la mort de plus en plus présente partout : dans mes rêves, dans les cauchemars de ma mère, dans le choix du métier de mon père, dans la mort de Madoobe et de Fidow, et dans leur inhumation. »

Pâle comme le ventre d'un poisson, j'ai gardé le silence. Je continuais à fumer à la chaîne, chaque mégot ressemblant au moignon d'un ongle d'orteil amputé, le tabac répandu se faisant de plus en plus noir au moment de son contact avec l'eau du cendrier. J'ai crié le nom de Zariba. Elle est venue. Je lui ai expliqué que nous prendrions le dîner après notre douche, et qu'en aucune circonstance il ne fallait nous déranger. Et à la réflexion, j'ai ajouté : « Sois gentille d'emmener Hanu avec toi.

– Kalaman va passer la nuit ici ?

– Prépare-lui le deuxième lit dans ma chambre. »

Je ne savais pas du tout pourquoi je voulais avoir Kalaman dans ce deuxième lit de secours de ma chambre. Parce que je ne voulais pas courir le risque que quelque chose lui arrive, s'il n'était pas à mon côté ? Parce qu'un certain nombre d'événements inhabituels avaient commencé à se produire ? Peut-être croyais-je que la mort allait s'enhardir devant mon absence de rêves ?

Zariba s'est baissée pour prendre Hanu, qui a commencé par résister, comme les enfants qui font un caprice quand on les emmène loin de leurs parents. J'ai fait un simple signe de tête et il s'est rendu, se laissant emporter. Zariba lui chuchotait quelque chose à l'oreille, peut-être la promesse de son plat favori, je n'en sais rien. Quant à moi, j'étais frappé de terreur, j'avais peur de ce qu'il restait de lumière crépusculaire en dehors de moi, je dois l'admettre.

J'ai dit : « Douche. Et après la douche, le dîner.

– Excellente idée », a approuvé Kalamán.

Nous avons pris notre souper. Puis dans un silence respectueux, nous avons écouté la cacophonie d'une assemblée d'étourneaux au ventre blanc, perchés à leur endroit favori dans l'arbre près de l'aile ouest. Quand leurs cris ont cessé, j'ai dit : « Sholoongo est venue ici directement de l'aéroport, avec sur elle l'odeur des petites serviettes parfumées. Je ne sais pourquoi, mais son attitude durant les quelques minutes que nous avons passé ensemble m'a convaincu que son comportement était plus mûr qu'avant. »

La voix de Kalamán a émergé d'un puits de silence et il m'a demandé : « C'est toi qui lui as dit où j'habitais ?

– Elle m'a assuré qu'elle allait prendre une chambre d'hôtel.

– Quel jour était-ce ? » a-t-il demandé.

Nous avons compté les jours et avons conclu ensemble qu'elle était venue chez moi trois jours avant son arrivée chez lui, probablement après avoir réglé des questions liées aux funérailles de son père.

Kalamán, pendant tout ce temps, ne cessait de répéter qu'elle avait été précédée d'un ensemble impressionnant de signes, y compris des cauchemars troubles où sa mère Damac était invitée à un mariage où la mariée était absente, à la consternation irritée du mari et au grand embarras des invités. Damac avait alors proposé de revêtir la robe de mariée prévue pour l'épousée. « Qu'est-ce que cela veut dire, selon toi ? Bizarre, non ?

– Si tout ceci n'est pas complètement marqué par les forces occultes ! Je concède que tout cela est étrange. Je doute qu'il soit possible d'expliquer ces incidents en faisant abstraction de la tension autour de nous, des

rumeurs persistantes d'une lutte sauvage entre civils qui se prépare, et de beaucoup d'autres occurrences bizarres dans le pays. Tout est lié.

– Je suis complètement d'accord », a-t-il dit.

Dans le silence qui s'ensuivit, je pensais que, si deux cordes tiraient le cœur de Kalaman dans un sens opposé, cela venait du syndrome de guerre civile : si la Somalie devait s'écrouler dans ce conflit, nous ferions tous de même, tous tant que nous étions. S'il devait y avoir un double réconfort, il viendrait peut-être de Yaqt et de moi.

Soudain, de façon abrupte et inquiétante, comme lorsqu'un enfant, épuisé, cesse brutalement de jouer, Kalaman a prononcé ce mot « Folie ! ». Mais je percevais bien à son attitude qu'un certain doute subsistait. Il a fait une grimace. Je l'ai vu s'agiter sur sa chaise, changer sans cesse de position et ai senti qu'un frisson glacé commençait à le saisir. Mais que pouvais-je faire pour l'aider ?

« Comment s'est-elle introduite chez toi ? ai-je demandé.

– Elle n'a pas voulu me donner de réponse plausible. »

Je n'aimais pas le tour que prenait sa réflexion et craignait les conséquences chez lui d'un sentiment de dislocation. Si Sholoongo était capable d'entrer par effraction dans les rêves de sa mère ; si elle pouvait s'insérer dans ma conscience ; si, pour assassiner Fidow, elle pouvait altérer sa nature humaine et se transformer en éléphant – alors ? Si l'on devait prendre en compte tout cela, alors on pouvait tout aussi bien croire que Hanu était son complice, et que, en tant qu'espion placé à l'intérieur de la famille, il s'acquittait parfaitement de sa tâche.

Auquel cas, nous étions des proies désignées pour cette femme transformée en éléphant enragé. Et rien de ce que nous pouvions faire ou dire n'y changerait quoi que

soit. Elle pouvait aussi bien faire de nous ce qu'elle voulait !

Kalaman n'a pas mangé son repas.

Son refus de manger m'a fait de l'effet, comme lorsqu'un homme qui avance à grandes enjambées doit ralentir parce qu'il sait que les petites jambes de son fils ne le rattraperont pas s'il ne l'attend pas. J'ai avalé quelques bouchées de nourriture, espérant qu'il se sentirait moins gêné.

J'ai dit : « Sholoongo est imprévisible. »

Il a dit : « Elle est revenue, la Géhenne est déchaînée, Satan a rompu ses liens, les éléphants traversent des frontières pour venger leur famille. Une sorcière mariée à un Marocain cracheur de feu, dont le demi-frère conduit le défilé des "gays". Folie ! »

Dans un moment de trêve, j'ai ajouté : « Il y a aussi le sida. »

Il n'a d'abord pas compris ce que je voulais dire, tout comme le moment d'avant, quand j'avais demandé s'il avait réussi à l'honorer. Mais quand il a fini par comprendre, il a dit : « Il y a peu de chance que je me jette au lit avec elle. Non, merci. Je ne le ferais pas, même si la question du sida ne se présentait pas. Par contre, si la conception d'un enfant n'avait pas fait partie du contrat, j'aurais mis un préservatif. Sans tenir compte des risques affectifs ou médicaux, je me serais exécuté aussi vite qu'un crocodile. Vite entré, vite sorti ! »

Il avait l'air inquiet.

« Mais il te faut admirer le culot de cette femme, ai-je dit. Je suis abasourdi par sa façon de défier outrageusement l'éthique de cette même société qui l'a marquée d'infamie à sa naissance, afin que soit accompli le rite de purification de sa mère. Tout cela fait-il partie d'une tac-

tique vengeresse pour nous punir, parce que la société lui a fait supporter les conséquences de sa mauvaise étoile ?

– Et le fait que j'aie été amoureux ? » a demandé Kalaman.

Je lui ai offert une sorte de sourire de façade. « Tu étais à une phase spéciale de ta croissance. Je me rappelle qu'à cette époque tu te sentais des liens spirituels plus prononcés avec les animaux qu'avec les humains. Si mes souvenirs sont exacts, tu venais de perdre Xusna, ta guenon bien-aimée, et, dans ton chagrin, étais prêt à revenir dans la famille humaine. C'est alors que je t'ai présenté à Sholoongo. Tu t'es conduit comme je m'y attendais : tu as transféré ton attachement frustré d'un singe mort à Sholoongo, être humain avec potentiellement, si nous sommes prêts à le croire, des pouvoirs animaux. »

Il a dit : « Ma mère m'a prévenu contre elle !

– Malgré tout, on ne peut nier qu'elle a eu sur toi une influence apaisante. Pour nous c'était très clair. Nous pensions qu'elle était juste ce qu'il te fallait, qu'elle te faisait beaucoup de bien.

– C'était peut-être vrai.

– Nous aurais-tu écouté si nous ne lui avions pas été favorables ? J'en doute. »

Il y avait une certaine symétrie dans notre conversation. Nous ne cessions d'éviter des sujets, de les contourner, d'y retourner, nous ne cessions de jouer avec l'espoir que nous allions tomber d'un seul coup sur la clef du secret qui jusqu'ici nous avait échappé. Nous frappions au plus grand nombre de portes possible, et des signes de déception se lisaient sur nos visages chaque fois qu'un accès nous était interdit.

Le sang tenait une place centrale dans mon cheminement intérieur. Est-ce que quelqu'un en dehors des deux

jeunes gens avait eu vent de l'habitude répugnante de Kalaman de goûter le sang des menstrues de l'adolescente ?

Comme pour l'assurer de ma sympathie compréhensive, je l'ai calmé en lui disant : « Chaque être humain a autant de secrets qu'il y a de cachettes, et d'autres en obtiennent parfois la clef. Nous avons l'oreille qui traîne, nous répandons des commérages, des rumeurs, nous nous plaçons derrière les trous de serrure quand les portes sont fermées. »

J'espérais qu'en parlant ainsi je ne lui causais pas un choc plus grand que celui qu'il venait de recevoir ; ou en admettant que moi aussi je m'étais placé derrière des trous de serrure, à épier, ou derrière des fenêtres, à tendre l'oreille. Sholoongo nous faisait faire des choses stupides.

« As-tu une idée de l'endroit où elle peut être à l'heure qu'il est ? a-t-il demandé.

– Je ne peux qu'essayer de deviner. »

Il semblait perdre tout sens de la réalité. S'il dormait dans le deuxième lit de ma chambre, à portée de main, je risquais d'avoir une influence positive sur lui. Il est certain que j'allais me faire moins de souci à son sujet s'il était physiquement si près de moi.

De ses lèvres s'échappaient maintenant un murmure, des bruits faibles. Se parlait-il à lui-même ? Pour ses yeux qui ne voyaient rien, j'aurais pu tout aussi bien être l'ombre massive portée par un djinn fumant à la chaîne. Je n'aimais guère ce que j'étais en train d'imaginer.

« Écoute-moi », ai-je dit. Quelqu'un était en train de devenir fou, et j'étais bien incapable de dire qui c'était. Il était maintenant très détendu dans son fauteuil, dans l'attitude de l'homme qui attend son tour dans une conversation amicale avec son grand-père.

Il a interrompu ce que j'allais dire, en lançant : « Je me

demande ce qu'ils nous préparent. » Ce n'était pas une question, mais une affirmation catégorique.

Je l'ai touché. « Écoute-moi », ai-je supplié.

Sans m'écouter, il a continué. « Je me le demande : et si je n'avais pas vu ce tas d'ossements d'éléphants dans mon rêve ? Ou si je n'avais pas insinué dans mon sommeil ces scènes du festin de sauterelles ? »

Il est retombé dans son silence, comme s'il ne devait plus parler, plus jamais. C'est pourquoi je ne lui ai plus demandé de m'écouter. Cela ne servait à rien. Je l'ai encouragé à faire de son silence une cérémonie. Je me suis éloigné de la table où se trouvait notre repas à peine entamé, et en ai fait le tour afin de poser la main sur son épaule droite. Sa respiration était ténue comme celle d'un bébé à la sieste.

Le silence était maintenant son refuge.

Je n'avais pas le cœur de lui rappeler l'année et demie qu'il avait passé en détention, presque sans contact avec l'extérieur. Kalaman s'était dressé courageusement pour défendre ma liberté, contre l'autocrate d'alors en Somalie. Il avait été jeté dans un cachot, en détention solitaire. Une année et demie dans une prison africaine vous marque pour la vie.

Nous avons vu Hanu entrer dans la pièce, tirant derrière lui le sac de toile de Kalaman. Agité au plus haut point, Kalaman a dit : « Comment Hanu sait-il que je ne vais pas dormir dans ma chambre habituelle, mais que je vais partager la tienne ? »

Sans attendre ma réaction, il a arraché le sac des mains de Hanu pour fouiller dedans. C'était comme s'il savait ce qu'il cherchait. Le grondement profond et guttural de Hanu, venant du fond de sa gorge, lui donnait d'autant plus de raison pour examiner de fond en comble le contenu du sac. J'essayais de me rappeler où j'avais

entendu ce croassement aussi dur que celui d'un corbeau. Comme s'il voulait frotter une plaie purulente avec du sel, le singe sautait dans tous les sens, nous faisant penser aux corbeaux qui trottaient au milieu des habitations humaines, prêts à s'envoler à la moindre menace d'un caillou.

« À tout de suite, dit Kalaman, sortant de la pièce.

– Où vas-tu ? ai-je dit.

– Je vais prendre une autre douche », a-t-il dit.

Je me suis offert le luxe d'une consolation fumifère. Je méritais un mégot apaisant, et espérais que chaque bouffée me donnerait davantage de volonté. Calme comme une colonne de fumée, j'ai fini par me convaincre que Kalaman avait raison.

Une longue douche bien chaude a restauré le charme de son visage.

Quand il était bébé, les bains chauds lui faisaient beaucoup de bien. Je me rappelle comme il aimait être complètement submergé par la brume vaporeuse d'un *baaf*, un tub plus chaud que d'habitude ! Pour moi, je préfère les douches froides. Et par-dessus tout, je préfère me baigner rapidement dans le fleuve tôt le matin ou tard le soir. Et je préfère une sieste à une douche l'après-midi. Ma sieste contre ses douches ! Après une douche il paraîtrait complètement changé, aurait perdu son regard exalté. Et, je l'espérais, ne tiendrait plus de propos décousus. Car il m'avait fait peur, un peu plus tôt, il m'avait fait envisager un avenir où Kalaman serait devenu fou, ce même Kalaman qui avait survécu un an et demi en détention solitaire dans une prison somalie. Je refusais d'imaginer ce que pourrait être ma vie, s'il devait lui arriver quelque chose, à mon Kalaman. J'étais capable d'envisager le meurtre, sans aucun doute, sans hésitation.

Je pourrais aussi bien confesser tout de suite que j'avais l'impression d'avoir failli à mes devoirs de grand-père car je n'avais pas envisagé tout cela au moment où j'avais donné son adresse actuelle à Sholoongo. Se pouvait-il qu'elle se soit servie d'un jeu de clefs donnant accès à son appartement ? Pas moyen de savoir combien il y avait de trousseaux dans la chambre de Kalaman et, donc, pas la peine de vérifier s'il en manquait un. Et maintenant, honte à moi, déshonneur sur moi : je m'étais mêlé de ses affaires.

J'ai été indiscret. Je l'ai épié. Je suis monté sur un tabouret et j'ai jeté un œil dans la salle de bains pendant que Kalaman prenait sa douche. Sentant ma présence, Hanu s'est joint à mon entreprise peu convenable. Il a sauté sur une chaise, s'est blotti entre mes pieds ; il a même eu le toupet de me tirer par la tunique, afin de voir ce que je voyais. Je l'ai posé par terre assez brutalement car je voulais le punir. Je l'ai enfermé à clef dans une chambre. Et je suis alors retourné à mon poste de voyeur.

Ma patience a fini par payer. Ayant écarté le rideau de douche, Kalaman s'est mené à l'érection puis s'est mis à chuchoter des incantations hypnotiques tout en se manipulant. Je suis descendu de mon perchoir quand j'ai vu Zariba non loin du corridor où je me trouvais. Quelle honte ! Il m'a fallu inventer une histoire sur des maux de ventre, mais je n'ai pas dit qui ils affectaient, Kalaman ou moi.

C'est sur la véranda à l'ouest du bungalow que nous nous sommes retrouvés. Cette véranda savait créer un espace suffisant pour nos humeurs divergentes. Non seulement nous nous sentions protégés des moustiques, mais de plus, aucun visiteur de passage n'osait jamais venir de ce côté-là. C'est là que j'aimais rester assis, à méditer ; là que j'épiais le mouvement des étoiles et prêtais une oreille

indiscreète aux bruits liquides qui émanaient du fleuve à cinq cents mètres.

Nous sommes restés en silence, face à un espace bien dégagé. La maison était entourée d'arbres, des *neems*, avec au-devant un accès très ouvert, c'est-à-dire une clairière adjacente aux bois. C'était la clairière où nous organisions des danses et d'autres activités villageoises. Ce qui avait été autrefois une terre fertile n'était plus qu'une fine poussière, un sol aussi dépourvu de vie que du fil de fer. Une fois les arbres et les forêts dévastés, le gibier décimé, nous avons vu une génération de fermiers mourir de faim. De nos jours, beaucoup d'anciens cultivateurs dépendaient des maigres subsides donnés par leur famille immédiate ou comptaient sur Oxfam ou autres organisations non gouvernementales de ce genre.

Par une trouée dans l'obscurité de la nuit, je voyais la forme d'un énorme tambour auquel les villageois donnaient le surnom bien trouvé de Rhinocéros, parce qu'il ressemblait à l'animal à deux cornes, familier de ces lieux il y a très longtemps. Une histoire circulait parmi les habitants selon laquelle un hippopotame s'en était soudain pris à ce rhinocéros et était passé à l'action, fou de l'énergie démente d'un duelliste dont on ne relève pas le défi. C'était Yaqut qui avait forgé les cornes, les flancs et le dos du Rhinocéros. La sculpture de mon fils avait bien su rendre la taille et la solidité résolue de l'animal. Jamais réparé depuis, et ne servant guère au but pour lequel il avait été conçu, Rhino était traité avec la déférence accordée aux monuments délaissés, et les enfants cachaient leurs secrets dans son ventre. Certains des garçons et des filles s'en servaient comme d'une poste restante, aux bons soins de laquelle ils se laissaient des messages codés. Quand il était jeune, Kalaman aimait le chevaucher, réussissant à tirer une jolie musique des vastes flancs de la bête en les tapant avec des

bâtons. Xusna, son singe, imitait les danseurs de son mieux, tirant la langue, riboulant des yeux, dans ses efforts pour exprimer des sous-entendus sexuels. Tout cela pour dire qu'à deux reprises j'ai découvert un secret dans le ventre de Rhino : un jour, j'ai trouvé un dé à coudre noir de très anciennes taches menstruelles ; et à une autre occasion, je suis tombé sur une lettre.

J'ai alors cessé de contempler Rhino. J'ai laissé mon regard orphelin se porter sur Kalaman, dont les traits manifestaient maintenant toute une gamme de soucis. J'ai une certaine fascination pour tout ce qui pousse, et j'ai un faible pour les questions qui produisent des réponses toutes seules, comme la branche d'un arbre qui s'élève tout droit comme un bras supplémentaire, ou comme un arbre fruitier qui fructifie dans la brousse, par des racines qui se nouent aux entrailles de la terre. Quel butin ? Une lettre attendant d'être récupérée dans l'estomac d'un tambour en forme de rhinocéros.

Sans préambule, j'ai demandé : « Qui a les papiers pour l'appartement, c'est toi ou moi ? » Impossible d'imaginer une expression plus intriguée que celle de Kalaman. J'ai allumé une autre cigarette.

« Qu'est-ce que cela a à voir avec le reste ? a-t-il demandé.

– Il y a une vérité fondamentale dans la tradition somalie, ai-je expliqué. Si une femme se réfugie dans la maison d'un homme et si elle refuse d'en partir toute seule, l'homme n'a pas le droit de la forcer à sortir de l'habitation où elle est venue chercher de l'affection. S'il le fait, il doit se préparer à payer une amende, afin de réparer l'honneur de la femme ainsi repoussée. »

Kalaman a confirmé qu'il connaissait cette coutume. Mais il a dit pour se défendre que dans la situation entre lui et Sholoongo ce n'était pas la même chose. Il a

exprimé ses réserves sur le raisonnement à la base de la société traditionnelle somalie, et son assentiment sur l'aspect émotionnel de cette sagesse héritée, mais non sur l'esprit de cette tradition. C'était une chose que d'essayer de trouver un moyen de décourager les plus forts de maltraiter les plus faibles en toute impunité, c'en était une autre que d'imposer une amende à un homme en situation de victime comme lui. Il a ajouté : « Ce n'est pas pareil dans notre cas.

– Mais elle est en quête d'affection ?

– Une femme mariée, m'a-t-il interrompu, n'a pas à chercher affection ou protection chez un autre homme. En fait, c'est dans la maison et le domaine de son cracheur de feu de mari marocain qu'elle doit chercher tout cela.

– Peut-être pouvons-nous sauver l'honneur de notre famille et aussi le sien, ai-je suggéré, si je propose un compromis. Imaginons que je prenne ta place, et devienne pour la forme propriétaire de ton appartement. Si tu la mets dehors, tu seras partiellement exempt de blâme, puisque ce logement n'est pas à ton nom mais au mien, et que tu es un locataire putatif. » Je le concède, je me rendais bien compte que cette proposition avait l'air idiot, même à mes propres yeux.

« Et le serment ?

– Les serments lient ceux qui les font, ai-je dit. Celui qui concerne Sholoongo et toi n'est pas transférable. Malgré tout, il n'était pas inclus dans le contrat d'origine que tu devais lui donner un enfant. »

Il s'est levé. Il n'avait pas l'air bien, comme si un virus de souci s'était logé dans les nerfs de son estomac, ou dans sa circulation sanguine. Il semblait plein de bile. Une demi-heure plus tard, il est revenu – aucune amélioration dans ses intestins rebelles.

Il y a des années et des années...

Sholoongo est partie se promener dans les bois, suivie par un canard. Le canard et elle ont disparu pendant un bon bout de temps et, quand je les ai vus à nouveau, Sholoongo faisait le tour de Rhino. Elle s'est mise à genoux, comme si elle priait, avec des mouvements maladroits du cou comme ceux d'un pigeon. Elle a cherché quelque chose dans ses vêtements. Après avoir examiné le papier qu'elle tenait avec une attention quasi myope, Sholoongo l'a déposé dans le ventre de Rhino.

En écoutant mon récit, Kalaman s'est mis à respirer plus vite. On aurait dit qu'il avait peur, comme un enfant à qui l'on a dit de dormir dans le noir. Je sentais bien qu'il redoutait de me demander ce qu'il y avait dans le ventre de Rhino.

Sans chercher d'excuses à ma conduite, je lui ai dit que dès que j'avais pu m'assurer qu'elle n'était plus dans les parages, j'avais récupéré deux courts textes, tous deux logés dans un coquillage.

« Quel en était le contenu ? »

Ma voix me paraissait aussi sombre que celle d'un amoureux à l'enterrement de celle qu'il aime. J'ai dit : « Il y en avait surtout un qui m'intéressait, qui n'était pas réellement un texte, plutôt un énigmatique dessin au crayon. » Dans mon souvenir, je tenais encore le coquillage inanimé à mon oreille, pour écouter les secrets mêlés du vent et de la mer.

« Quelle sorte de dessin énigmatique ? »

J'ai décrit comment le crayon avait esquissé des joues gonflées, des lèvres colorées en rouge et une projection en forme de pouce qui poussait les joues de l'intérieur. J'ai ajouté : « Le coquillage est un souvenir de ton enfance, celui que Fidow t'avait donné après avoir tué un lion assoupi dans mon verger.

– Tu ne te rappelles pas ce qu'il y avait sur l'autre papier ?

– Non. »

Ça l'a rendu triste. « Se pourrait-il que la lettre que tu as trouvée dans le ventre de Rhino ait été le document que ma mère avait accusé Sholoongo de lui avoir volé, celui pour lequel elle avait fait prendre ses empreintes digitales ? »

J'ai fait un geste d'ignorance. J'ai haussé les épaules, comme si mes épaules bougeaient d'elles-mêmes, mes sourcils se sont levés tout seuls comme un rideau que le vent fait s'envoler. En silence, nous avons écouté l'énergie de la chaleur du soir qui se détendait dans le toit de zinc au-dessus de nos têtes.

« Même s'il s'agit de te sauver ! ai-je dit.

– Me sauver ? s'est-il étonné. Me sauver de quoi ? Ou de qui ?

– Je n'hésiterais pas à faire n'importe quoi, à devenir fou, ou à commettre un meurtre, si c'était nécessaire pour te sauver ! Je sauve ce qu'il me reste de santé mentale en te sauvant. Je ferais n'importe quoi pour cela, tuer s'il le faut. »

Kalaman est sorti précipitamment. L'instant d'après la douche coulait à flots. Je ne suis pas aller l'épier. Je savais qu'il irait mieux. Ses intestins étaient peut-être liquéfiés. Mais le pire, selon moi, semblait passé.

Mais où donc, dans mon souvenir, avais-je égaré le deuxième texte ? Si seulement...!

Chapitre six

L'AUBE PRÉCÉDÉE par un rêve !
Je voyais clairement les signes de l'aube. Elle prenait un tournant, comme si on l'exhumait d'un tunnel obscur et que tout son corps d'aurore émergeait de l'heure indécise. Il restait des soupçons de brume, des lambeaux inconsistants d'un brouillard familial.

Je pressentais aussi l'arrivée de quelques surprises de mauvais augure, la première sous la forme d'une autruche qui émettait son doux appel, « bou-ou », puis un « tou-ou » plus dur. Selon toute apparence, l'autruche venait de se nourrir assez chichement des têtes des graminées, dans les herbes qui sont hautes en cette saison, que je voyais aussi de ma fenêtre. À moitié endormi, perché le plus loin possible dans le haut de l'arbre, hors d'atteinte, il y avait une autre délicieuse surprise, un gros oiseau, très probablement chargé de secrets d'oiseaux enfouis dans ses pupilles couleur de sable. Mais c'était l'autruche sur laquelle je concentrais maintenant toute mon attention, tout en me rappelant des images d'autruches courant à la poursuite de leur

proie. Madoobe, le père de Sholoongo et de Timir, en avait dressé plusieurs comme oiseaux-gardiens de troupeau. Selon son expérience, les autruches étaient capables de faire front à la férocité déchaînée d'un rhinocéros qui attaque. Quand elles se sauvaient, elles lançaient des pierres à leurs poursuivants dans leur course. Ce qui m'amène à la sagesse de la formule : celui qui habite dans une maison de verre ne doit pas inviter les sentiments hostiles des lanceurs de cailloux !

Et je me rappelai que l'aube avait été précédée par un rêve. Dans ce rêve, je suis une boutique qui vend du sang coagulé. Il y a deux femmes, semblables à Damac et à Sholoongo, qui vendent des litres de ce sang coagulé à un homme semblable à Kalaman. Ces femmes conversent en toute amitié, mais je n'arrive pas à suivre le fil de leur récit compliqué, dont les boucles partagent la complexité des demi-clefs d'un autre conte, le nœud de vache de ce dernier me rappelant à son tour une autre histoire, avec son propre nœud plat. Comme j'insiste pour qu'on me serve, on me montre un nœud en forme de fleur, plongé, selon le sosie de Damac, dans du sang noble. Mais apparemment, c'est un échantillon, il n'est pas à vendre. Alors je me réveille.

J'attendais mon visiteur-surprise ; j'aurais voulu désavouer ce rêve, le déclarer « influencé » par un autre, comme on peut le dire d'un sang « contaminé ». Mais pourquoi ? Sans doute pour me protéger, je réfléchissais à la façon dont je voulais préserver mon droit à ne pas tenir compte des insinuations du rêve ; je refusais évidemment de succomber à l'idée ridicule selon laquelle quelqu'un se serait introduit dans ma vision par la seule force de sa pensée. Mais que fallait-il comprendre à tout ceci, drôle de cadeau fait d'associations désagréables si finement

nouées, réseau mystérieux qui tissait les images de Kalaman, Sholoongo et Damac ? Quand je me suis assoupi à nouveau, moins d'une demi-heure après le rêve précédent, et après avoir vu l'autruche et le gros oiseau (impossible de savoir s'ils faisaient partie du même rêve), ma belle-fille est arrivée pour trouver les terres en friche d'un cerveau épuisé, et a planté dans ce sol inconscient des plantes pour un élevage de soie d'araignée, oui, ma Damac !

Par ailleurs, dans la plupart de mes rêves, ma belle-fille était pitoyable, trempée jusqu'aux os et d'humeur dépressive. Ayant besoin d'une pile de serviettes pour se sécher, elle demandait souvent à être abritée d'une pluie battante. Elle dégoulinait comme un robinet mal fermé, les joues marquées de cicatrices proéminentes, car des scarifications tribales avaient été incisées sur ses hautes pommettes, dans un mouvement descendant pareil à des larmes. Dans les rêves où elle figure, je suis un pigeon ; d'habitude elle persistait à dire qu'elle m'apportait un message. « Fais confiance au messager, disait-elle, pas au message ! »

J'étais allongé à quelques centimètres de Kalaman. À sa position dans son sommeil, on aurait dit qu'il endurait les douleurs d'une torture qui lui écrasait les testicules. Je n'avais pas plus tôt enregistré cette idée, qui me laissait me débattre intérieurement, impuissant à le soulager, que j'ai entendu le bruit de ferraille approximatif d'une camionnette diesel Toyota. J'avais de la visite, c'était Damac.

Je me suis mis derrière le rideau, comme un enfant qui a fait des sottises attend le retour de sa mère, sachant qu'il va être puni. Je me suis assuré que je pouvais sans être vu voir les mouvements de ma belle-fille, espérant peut-être mieux juger de son humeur et me préparer en consé-

quence. Elle avait plus d'un mètre soixante-dix. À cinquante ans, elle était encore belle. Elle se dirigeait maintenant vers l'aile du bungalow où, bien réveillé, je l'attendais, et chacun de ses pas était un geste redoutable, celui d'une femme qui se déplaçait avec la certitude arrogante qu'on la regardait, que tous l'adoraient. Les mouvements du corps de Damac, ce jour-là comme tous les jours, suggéraient qu'elle s'endormait et se réveillait en sachant très bien qu'elle était l'axe autour duquel tournait le monde de son mari, et de son fils.

Elle avait coutume d'arriver à des heures impossibles. Comme un enfant, elle croyait que le monde s'éveillait à la minute où elle ouvrait l'œil. Elle s'attendait à être bien reçue quel que soit le moment où elle daignait vous rendre visite : elle s'attendait à ce que vous lui consacriez tous vos égards et une attention sans partage, heure impossible ou non. Elle ne prenait jamais la peine d'offrir ses excuses pour sa conduite excentrique, prétendant que l'important était qu'elle soit là. Habitée à être servie sur un plateau royal par son mari, et traitée par Kalaman avec une main de velours, Damac se parait d'un mélange de son or le plus envié et de son plus bel argent quand j'étais dans les parages. Mais elle ne pouvait s'empêcher de surgir à des heures impossibles, et de se conduire souvent en égoïste. Même avec moi.

Je ne partageais pas l'opinion de mes enfants qui la trouvaient autoritaire, exigeante et difficile à vivre. Je la considérais comme une femme à qui il manquait au plus haut degré le sens de ce qu'elle était. Comme défaut, je l'aurait plutôt accusée de trop en faire en matière de vêtements et de bijoux. Damac se cachait derrière un étalage de mots couverts de poussière, dérivés du désert, aussi pleins d'illusions que des mirages. Elle s'habillait avec excès. « Je suis une publicité vivante

pour mon mari Yaqut, sa vitrine ambulante, son affiche parlante. »

En d'autres termes, elle portait sur elle l'artisanat en or et en argent de Yaqut. Des amies de rencontre lui demandaient où elle avait eu ces parures autour de son cou, surtout les étrangères. Elles voyaient, elles étaient conquises et elles venaient acheter à sa boutique des objets qui étaient tous uniques. À la maison, elle parlait. Son mari écoutait. Mais elle savait à merveille faire des compliments quand ils étaient dûs, et à qui. C'était grâce à Yaqut, se vantait-elle, qu'elle dépassait les autres femmes de plusieurs têtes.

Je voyais aux vêtements qu'elle portait et à sa masse de bijoux qu'elle était de mauvaise humeur. Elle avait une tenue recherchée, faite d'une robe de couturier en soie, d'une délicate ceinture brodée de perles, et d'une superbe œuvre d'art en argent autour du cou, éléments splendides qui n'étaient pas tant là pour rendre hommage au talent de Yaqut, qui les avait faits, que pour parer celle qui les portait, Damac, du regard de son admirateur.

Je l'ai comparée un jour à une autruche, capable de harceler un troupeau indocile pour le faire obéir et obtenir une soumission totale. Elle parlait aussi vite que courent les autruches. Yaqut, lui, la regardait parler avec la même adoration que celle de l'autruche qui, hypnotisée par l'amour maternel, contemple un de ses poussins sortant de sa coquille. Yaqut, le père de son fils ! Cette femme avait le génie de le mener où elle voulait du bout de son petit doigt. Quel dommage qu'elle ne puisse en faire autant pour Sho-loongo avec son doigt du milieu, étant donné que le petit doigt était occupé par la conduite de son mari.

J'ai ouvert la porte pour lui dire bonjour et j'ai attendu. Elle n'a pas bougé, plantée là le pied droit devant

le pied gauche, les yeux froncés comme un félin aux aguets. « Où est-il ? » a-t-elle demandé.

Je savais bien de qui elle parlait. Et elle aurait bien été capable d'aller tout droit, sans me saluer, dans la chambre considérée comme la chambre de Kalamán. C'est exactement ce qu'elle a fait. Mais il y avait une sorte de bégaiement dans sa démarche, même si, pour un observateur extérieur, elle paraissait aussi centrée sur elle-même qu'un jeune qui danse au rythme de son ombre.

« Il n'est pas dans sa chambre habituelle », ai-je dit.

Elle a tourné délibérément le coin où se rencontraient les deux murs, celui qui menait à sa chambre habituelle et celui de la mienne, où Kalamán dormait. Elle m'a dévisagé. « Il ne va pas bien ? »

J'ai envisagé un moment de l'informer que la chambre de Kalamán avait servi à cette femme-là – Damac ne prononçait pas le nom des gens qu'elle abhorrait – mais j'ai repoussé cette idée, il est vrai de fort mauvais goût. J'ai dit : « Nous avons dormi tous les deux dans ma chambre. »

Cela signifiait que quelque chose n'allait pas. Nous dormions rarement ensemble, sinon quand l'un de nous deux n'était pas bien. Nerveuse, parlant aussi vite qu'un commentateur de football, elle a accordé le ton de sa voix à sa tension intérieure. « C'est ses problèmes d'intestin, non ? Une colique ? »

– Il dort », ai-je répliqué.

Avais-je l'air fâché ? Je l'étais peut-être.

J'ai dit : « Il était comme un enfant qui a un cauchemar. Il ne cessait de marmonner dans son sommeil, des phrases ayant trait à un désastre national imminent, aux conséquences incommensurables. Peut-être que c'est la mort de Fidow qui l'a affecté. »

Elle a pris cela avec beaucoup de retenue. Au lieu d'aller tout droit là où il dormait, elle s'est mise à marcher

de long en large. Peut-être lui fallait-il prévoir la suite de sa démarche. Après tout, peut-être se demandait-elle si je lui cachais quelque chose. Par ailleurs, elle avait la maudite habitude d'agir sans cérémonie. Je craignais qu'elle ne me prenne à rebrousse-poil aujourd'hui, ne m'amène à perdre patience, ne me force à une action regrettable. Nous savions tous qu'elle était irrationnelle quand il s'agissait de son fils ou de son mari, qu'elle protégeait contre tout.

« Tu voudrais une tasse de thé ? » ai-je demandé.

Je savais qu'elle n'approuverait pas de me voir aller dans la cuisine pour faire du thé ou du café. Elle était de cette génération de femmes pour qui ce genre d'activité entraîne une perte de statut. C'est pourquoi elle ne supportait pas l'idée que moi, son beau-père, me salissant les mains, puisse la servir. Elle avait déjà souffert de quelques langues bien affûtées, et de beaucoup de doigts accusateurs, tout cela parce que Yaqut vaquait aux tâches domestiques. C'était lui qui s'était occupé de Kalaman à partir du jour où elle l'avait sevré. Pensait-elle que d'autres allaient l'accuser de désinvolture si moi aussi je lui servais le thé préparé par moi dans ma cuisine, parce que ma bonne n'était pas encore venue travailler ?

« Où est Zariba ? a-t-elle dit.

– Je peux très bien faire du thé ou du café, ai-je dit.

– Ça peut attendre », a-t-elle suggéré.

Je ne l'avais jamais connue ouvertement impolie à mon égard. Elle écoutait volontiers ce que j'avais à dire, m'interrompant rarement. Je savais combien cela devait lui coûter. Elle mettait toute l'énergie de son autopersuasion à maintenir de bons rapports entre nous deux. Une de ses tactiques pour se contrôler consistait à s'envelopper dans des couches de tension chargées d'électricité statique. J'ai senti les frémissements de cette tension et j'ai trouvé plus prudent de me tenir à bonne distance.

Dans ma hâte à bien l'accueillir, j'avais oublié de revêtir une tunique plus décente. J'ai vu alors que je ne portais qu'une chemise légère, celle dans laquelle j'avais dormi. Je n'ai pas réagi tout de suite, cependant, pensant qu'on ne pouvait me réveiller à une heure impossible et s'attendre à me trouver décentement vêtu, comme une nouvelle épousee toujours prête à être sous le regard de l'époux. Faisant une coquille de ma paume, j'ai rassemblé de façon stratégique une poignée de tissu. Ainsi j'ai couvert la même surface qu'aurait pu le faire la feuille de vigne représentée sur Adam.

« On laisse Kalaman tranquille, tu veux bien ? » ai-je dit.

Une surprise plus agréable m'attendait. « Nous le laisserons tranquille, car j'aimerais bien que nous parlions un peu tous les deux avant qu'il se réveille. Nous avons un bon nombre de choses à mettre au clair, toi et moi.

– À tout de suite, donc. »

Tout en dissipant la brume de mon cerveau, la douche chaude m'aïda à me débloquer les sinus. Les douches du matin, ou mieux encore, les bains du matin dans le fleuve, sont pour moi aussi essentiels que les bains rituels d'un sage hindou dans le Gange. Mes ablutions ont été longues et méticuleuses. Mais je préférerais vous épargner certains des détails sur ce que j'ai fait dans ma douche, comme ils n'ont aucun rapport avec le récit actuel.

Je me rappelais notre première rencontre, à Damac et moi. Yaqut l'avait amenée après qu'ils s'étaient mariés en secret. Ce n'était pas à moi de les interroger sur les raisons de ce choix, cette forme de contrat matrimonial étant d'habitude le recours de couples qui risquent de se heurter à l'opposition de l'une ou l'autre famille. Je pensais bien que quelque problème les forçait à un mariage

secret, mais je n'ai pas demandé d'explication. Mon fils Yaqut demeurant silencieux, Damac prit la parole. Elle m'informa qu'ils étaient mariés, mais ne me dit pas pourquoi. Attendait-elle l'enfant d'un homme auquel elle était fiancée ?

Une semaine plus tard, elle vint me voir toute seule. Elle parla, et parla encore. Elle était si énervée que je n'appris pas grand-chose. Elle m'inonda d'un flot de paroles. Quand je refis surface pour respirer, j'avais les mains au-dessus de la tête dans le geste d'un mauvais nageur. Je sentais que ce n'était pas en une seule séance que nous verrions le fond des secrets qui la troublaient. Nous avions bien le temps de faire connaissance, pensais-je. Et je l'accueillis au sein de la famille. Je ne saisisais pas ce qui la gênait. Avait-elle peur qu'il arrive du mal à son fœtus ?

Je soupçonnais Damac et Yaqut de ne s'être pas présentés devant un cheikh. Je les soupçonnais de n'avoir jamais prononcé la promesse matrimoniale *nikaax* en présence d'un cheikh, de n'avoir jamais été déclarés mari et femme. Les années ont prouvé que j'avais raison. Je leur ai souvent envié leur lien physique ; c'est celui d'un homme et d'une femme qui s'aiment et se font confiance au point de quasiment exclure les autres. Ne me demandez pas à quoi j'ai vu qu'ils n'étaient pas mari et femme, seulement amants. Me séchant avec une serviette, je me suis demandé si quelqu'un la faisait chanter. Sholoongo ?

Damac, ma belle-fille, était alors dans le commerce des perles. Son affaire portait sur l'ambre, et sur son substitut, le copal. Elle avait une boutique sur un trottoir, dans le centre du quartier de Raqay à Mogadiscio. Pour attirer les passants, elle criait les louanges des articles qu'elle avait à vendre. Quand cela ne marchait pas, elle faisait une

démonstration publique avec le copal, frottant ensemble plusieurs perles pour engendrer de l'électricité. La fumée légère qui en résultait attirait les gens. Elle vendait aussi des colliers, des bracelets d'ivoire et autres babioles de ce genre. Elle avait beaucoup de clients non somalis qui lui achetaient ses marchandises et plaçaient des commandes afin qu'elle leur procure toutes sortes d'objets d'art.

L'après-midi du jour où je lui avais demandé de venir me voir seule, nous sommes restés à parler sur la véranda. Au cours d'une pause dans la conversation, nous avons remarqué un très beau bébé serpent d'une espèce non venimeuse. Ce joli spécimen était étendu, pas plus gros qu'un câble flexible, sur la pelouse pas encore tondue, comme s'il prenait le soleil. Il mesurait peut-être un quart de mètre. Ce serpent était de ceux que les éleveurs de chameaux somalis nourrissent de lait et traitent en animal domestique avec une affection pompeuse. Je venais tout juste de penser à une remarque amusante pour calmer sa peur (moi qui en vérité crains plus qu'elle les serpents) quand elle a sauté par-dessus la rampe, est allée droit à l'endroit où cette somptueuse créature exécutait un saut périlleux à la manière serpent : et puisse l'âme du pauvre serpent être sauvée ! De ses pieds rapides, elle bloqua les deux extrémités de ce bout de corde sans méfiance. Résultat : des nœuds de tissu mort.

Ma langue est restée un moment sans vie. Puis je lui ai demandé : « Mais pourquoi ? » J'émettais des signaux contradictoires. Intérieurement, je bouillais de rage, mais je m'étais levé à la manière d'un spectateur qui, à un match de foot, applaudit à une action hors de l'ordinaire.

Ces signaux ont semé la confusion en elle. Ses lèvres se sont séparées, comme des amis après une méchante dispute. Elle a dit : « Je suis enceinte », comme si cela expliquait tout. Ce qui n'était pas le cas. Pas pour moi.

J'ai regardé tour à tour le serpent mort et Damac. Son acte me paraissait insensé. Quelle sorte de menace ce reptile non venimeux pouvait-il présenter pour l'embryon en elle ? La mort déforme. La mort amène la tristesse dans nos yeux. Ce serpent sans vie m'affectait ainsi. Cessant de vivre, il avait perdu sa beauté, n'était qu'un cadavre déformé par les tourments maladroits d'un reste de combat. Je pensais qu'il était pour toujours enfermé dans un mouvement à moitié esquissé, dans sa tentative futile pour échapper aux pieds de Damac. Ou avait-il eu l'intention de se défendre ?

« Tu es enceinte de combien de mois ?

– Trois.

– Yaqut est-il au courant ?

– Bien sûr. »

Je me demandais si j'avais offensé son honneur en lui demandant si Yaqut était au courant. Pendant un bref silence, je me suis rappelé la vitesse avec laquelle elle avait expédié le serpent d'un coup de pied de karaté. Les femmes enceintes, me rappelais-je comme pour l'exonérer de tout blâme, ont des yeux schizophrènes et voient le monde sens dessus dessous. Les femmes dans son état se rendent bien compte des failles de leur propre raisonnement. Il n'y avait pas besoin de s'inquiéter, pas besoin de chercher d'autres explications.

Je l'ai félicitée de sa grossesse.

Comme ses yeux demeuraient coulés dans une immobilité de bronze que je trouvais suspecte, j'ai continué à me taire. Son visage s'assombrissait. Damac s'exprimait de façon décousue : « N'y a-t-il pas un proverbe qui dit en gros que les parents sont les derniers à connaître la vie secrète de leurs enfants ? »

Je lui ai demandé de mieux s'expliquer.

« Parce que tu ne le sais peut-être pas, a-t-elle dit, bien

que tu sois son père, mais Yaqut, même s'il fait commerce de la mort en gravant des pierres tombales, aime la vie. » J'ai attendu. Elle a continué : « Je l'aimerai cet enfant, mon enfant, mon beau bébé à moi. »

Mes pensées s'affairaient en quête d'interprétations possibles. C'était elle qui voulait cet enfant qui était pour elle « mon enfant », « mon beau bébé à moi. » Avaient-ils contracté un mariage secret après ou avant d'avoir découvert qu'elle attendait un enfant ? Quoi qu'il en soit, la nouvelle me ravissait. Jusque-là, aucun de mes enfants ne m'avait donné de petit-fils. J'ai dit : « Je ne veux pas être impoli », puis me suis interrompu.

« Il faudra bien que tu le sois, tôt ou tard, a-t-elle répliqué, considérant que la lune de miel avec les beaux-parents ne dure pas toujours. Mettons les choses à plat. Débarrassons-nous au plus vite de toutes ces affaires liées à la famille. Interroge-moi. Si je ne souhaite pas répondre à une question impolie, je ne répondrai pas. Personne ne me fait faire ce que je n'ai pas envie de faire. »

Je l'aimais bien. Nous avions beaucoup en commun, elle et moi. Seulement elle avait plus de culot, étant plus jeune, avec un passé plus court comme base. Le fait qu'elle était une femme était un bon point. J'adore les femmes de tête, elles sont un défi. C'est ce qui m'a décidé à ne pas demander si Yaqut et elle étaient mari et femme. Et je ne l'ai pas non plus soumise à un interrogatoire sans pertinence, pas plus que je ne lui ai posé de questions sur sa famille. Je l'aimais bien. Je la trouvais *simpatica*. Rien d'autre n'avait d'importance. J'acceptais la personne qu'elle était en train de devenir devant moi. C'était une femme construite, comme à dessein, d'un collage de carrés, de triangles et de signes du zodiaque. Ces signes, à leur tour, étaient soutenus par des lignes qui traversaient des cornes de bélier à la base, avec un trèfle au sommet.

Quelques mots suffisaient pour faire naître la Damac que j'aimais, mieux constituée de chair et d'os et d'un cœur réel que la plupart des belles-filles ou beaux-fils que je devais connaître par la suite.

« Tu as déjà été enceinte ? » ai-je demandé.

Ses yeux se sont détachés du reste de son corps. Ils sont allés errer assez loin, revenant après avoir beaucoup brouté dans les distants pâturages de sa mémoire fertile. Elle a parlé par hyperbole, avec une déclaration qui devait se révéler prophétique : « Une grossesse suffit. »

Presque trente-quatre années plus tard, après ma douche très, très chaude, elle était toute seule dans la salle de séjour. Elle avait réveillé ma bonne, qui lui faisait son thé dans la cuisine. Toujours aussi jeune d'allure, car pour Damac un enfant était plus qu'assez. Mais aujourd'hui, elle se mordait la lèvre presque jusqu'au sang. Je parie qu'elle ne s'en rendait même pas compte. Je doute qu'elle se soit rappelé notre entrevue le jour où elle avait mis le pied sur la tête d'un autre jour en tuant le serpent pour protéger l'embryon de son avenir, Kalaman. Si j'avais été du genre à me vanter, j'aurais dit que je pouvais entendre ses pensées, le bourdonnement de l'abeille qui vaque à ses affaires tout en produisant la matière sucrée. Il y avait comme une caresse d'affection dans la façon dont Damac et moi conversions ensemble.

Mais ma bonne attendait à la porte de la cuisine. Je déteste les gens qui se tiennent là où je ne peux pas les voir à cause de ma vue. Cela m'angoisse. Heureusement, je me suis souvenu que, dans notre désir paranoïaque d'être seuls, Kalaman et moi, nous avions enfermé Hanu dans une des chambres. Je lui ai alors intimé l'ordre de le laisser sortir, et ai suggéré qu'elle l'emmène se promener dans les bois clairsemés. Damac et moi étant enfin seuls, j'ai dit : « Et maintenant, ma chère ! »

Damac a confié un jour à quelqu'un que nous connaissions bien tous les deux que je pouvais faire crier un oiseau obstiné rien qu'en le regardant d'une certaine façon ! Selon moi cependant, ma conduite envers elle a toujours été déférente et irréprochable. Nous avons traversé des épreuves, elle et moi. Nous avons toujours respecté le tempérament l'un de l'autre. Je savais que Damac était capable de se contrôler mieux que quiconque, beaucoup l'enviaient pour cela.

J'ai demandé : « Combien de mois après la naissance de Kalamani est-ce que ce voyou, dont j'oublie maintenant le nom, a accusé Yaqut d'avoir volé une paire de chaussures à la mosquée ? »

Silence complet. C'était comme si nous étions à la périphérie d'un ouragan. J'étais inquiet, ne sachant à quel moment la tempête allait peut-être éclater au-dessus de nous, aveugle comme le taureau à qui le matador a montré le tissu rouge.

« Pourquoi poses-tu cette question ? a-t-elle dit.

– Comment s'appelait-il ?

– Je n'ai pas envie de me le rappeler, a-t-elle balbutié.

– Si tu ne veux pas me dire son nom », ai-je dit, me demandant si je pouvais stopper l'ouragan, ou changer son cours pour que ses yeux fous se portent ailleurs, « alors sois assez aimable pour me rappeler quand a eu lieu cette honteuse accusation !

– Je ne vois pas en quoi cela va arranger les affaires. Pourquoi, après une éternité, essaies-tu de le faire sortir de sa tanière, l'animal ? »

J'ai dit : « La date, s'il te plaît ! »

L'ouragan était sur nous maintenant. Sur toute sa surface était écrit le nom « Damac ». Je savais qu'en un rien de temps il allait exploser, brutal comme un tremblement

de terre, dévastateur comme les retombées de Tchernobyl. J'ai attendu.

Mais elle a changé de sujet : « Est-ce que tu essaies de me faire le plus de mal possible ? a-t-elle dit, furieuse. Comment oses-tu mettre Sholoongo dans la chambre de Kalaman, ici dans ta maison, en invitée bien accueillie ? » Elle était agressive. Sans m'émouvoir, je l'ai regardée droit dans ses yeux chargés de tempête. Elle a continué : « Et m'ayant ainsi humiliée, comment oses-tu me demander de me rappeler l'un des épisodes les plus honteux de ma vie, quand Yaqut a été accusé à tort d'avoir volé une paire de chaussures appartenant à un voyou alors que ce n'était pas vrai ? »

Elle était montée sur de grands chevaux à pedigree aristocratique, c'était sûr. Mais il lui faudrait en descendre, le plus tôt serait le mieux, parce que j'avais décidé que, même si elle me parlait comme on parle à une mule, je ne renoncerais pas à mettre au jour la vérité.

« Tu as raison de mettre en cause la justesse de mon jugement, ai-je dit. Tu sais que pour rien au monde je ne voudrais compromettre les sentiments affectueux que j'ai pour toi et Yaqut qui êtes de ma famille, ni prendre ce sentiment à la légère. De ma conversation il y a deux soirs avec Sholoongo, j'ai retiré l'impression qu'elle n'avait pas l'intention de nuire à quiconque, ni à vous individuellement ni en tant que famille. Si elle nourrissait des sentiments de haine, désirerait-elle porter le bébé de Kalaman ?

– La chienne, a-t-elle maudit, la sorcière. »

Je n'allais pas me laisser fléchir. « Et quant à ce voyou, ai-je dit, je me souviens de la première moitié de son surnom en deux parties, sobriquet donné à cause d'une main mutilée, avec des doigts collés en un moignon horrible à voir, pointu au bout. La main de cet homme ressemblait à une queue de scorpion.

– Aie pitié ! a supplié Damac.

– Cela m'intrigue tant ! ai-je continué. Comment se fait-il que le rappel du nom détesté de cet homme te fasse implorer puis exploser comme si tu étais l'Etna ?

– Certains volcans ont des éruptions cycliques, après le même laps de temps », a-t-elle dit. Ses traits étaient empreints d'une tristesse au bord des larmes. « Pour moi, c'est tous les trente ans.

– Tu as failli perdre patience avec moi, même à cette époque, lui ai-je rappelé, quand j'ai essayé de suivre jusqu'au bout cet odieux incident sur le vol d'une paire de chaussures, à un sou pièce. Que s'est-il réellement passé ? Parce que je n'ai jamais réussi à le savoir. »

Elle se contrôlait à nouveau. « Il faudra que tu demandes à Yaqut.

– Faut-il aussi que je parle à Yaqut de la raison pour laquelle tu as fait prendre les empreintes de Sholoongo ? ai-je continué, maintenant vraiment fâché. Quelle perfidie avait donc commise cette jeune fille pour qu'on lui prenne ses empreintes digitales ? Que t'a-t-elle dérobé ? »

Elle tremblait tant que sa tasse de thé se mit à s'agiter dans sa soucoupe, vacillant tellement qu'elle faillit tomber. Elle frissonnait, comme prise de fièvre ou d'un coup de froid.

Elle a repris l'initiative. « Quel déshonneur ai-je apporté à ta famille, ou à toi en particulier ? Pourquoi faut-il que tu ailles déterrer un sujet enterré ? Pourquoi rendre une dernière visite à un épisode de ma vie qui me fait honte ?

– Je ne t'ai accusée de rien. J'ai besoin de renseignements.

– Oui. Tu m'accuses de quelque chose. Cela se sent au ton de ta voix.

– Qu'est-ce que tu caches ?

– À ton avis ? »

J'ai changé de tactique. « Tu préférerais que Kalaman devienne fou ? »

Il y avait plus de sédiments bruns dans ses yeux que je n'en avais jamais remarqué, des sédiments couleur de rouille. Des yeux de métal fatigué, c'étaient bien ses yeux, avec un regard de fer. Je n'aimais guère ce que j'entrevois. Déterminé, j'ai soutenu son regard. Elle a fini par ciller. J'ai dit : « Tu voudrais sauver la vie de Kalaman ? »

Je pouvais humer l'odeur de sa colère inexprimée, raide et empesée, moisie, avec des taches blanches qui marquaient les frontières d'une transpiration ancienne, maintenant séchée. Était-il possible que, même dans cette tenue recherchée, ma belle-fille ait oublié de prendre une douche avant de s'habiller ? Étaient-ce là des fausses notes, des signes qu'elle se négligeait ?

J'ai dit : « Nous t'aimons tous. Tu es pour moi une belle-fille. Toi et moi sommes plus proches l'un de l'autre que je ne le suis de certains de mes propres enfants. Mais nous ne sommes pas du même avis en ce qui concerne Sholoongo, car je ne crois pas que ce soit une sorcière, ou une chienne. Qu'a-t-elle donc fait pour encourir ton courroux ? Qu'est-ce que tu me caches ?

– Je n'aime pas cette conversation », a-t-elle rétorqué, et elle s'est levée.

Je n'allais pas me laisser réduire au silence. « Cela ne nous prendra pas longtemps pour venir à bout de cette conversation. Malgré tout, je veux que tu répondes à ma question : que me caches-tu ? »

Elle m'a regardé avec l'air abattu d'une femme désolée de la largeur de ses hanches.

J'ai dit : « T'es-tu méfiée de Sholoongo du jour où, en tant que femme, elle a pris Kalaman sous sa protection ? »

Elle s'est assise, et s'est pris la tête dans les mains, sanglotant.

« Est-ce vrai, ai-je continué, qu'Arbaco, ta vieille amie, l'a aidée à trouver une sage-femme pour se débarrasser d'un ennui, c'est-à-dire d'une grossesse ? »

Une forte odeur est alors parvenue à ma conscience. Cette odeur en me saisissant me fit pincer la lèvre inférieure, qui est devenue sèche. Ma langue a humecté la lèvre victime de cette vague de chaleur localisée. Elle a dit : « Pourquoi parles-tu de tout cela ?

– La vérité, Damac. »

Elle s'est perdue dans l'enchaînement d'une pensée, et a fini par émerger, l'air plus triste, passagère de wagon-lit qui n'a pas fermé l'œil de la nuit. Elle a dit : « C'est elle qui t'en a parlé ? »

Un court instant, je n'ai pas su si elle se référait à Sholoongo ou à Arbaco. J'ai dit : « Est-ce important que je te dise comment je l'ai appris ? Si l'on écarte toutes les suppositions terre à terre... »

Elle a pris un air méchant, vengeur : « J'ai en ma possession un ou deux faits choquants moi aussi, si tu veux savoir. Et puisque nous sommes d'humeur à divulguer de sales secrets, permets-moi de te dire que je suis au courant de ce qu'il y a eu entre Sholoongo et toi.

– Raconte-moi tout.

– Le soleil ne s'est pas levé. La brume du matin plane au-dessus du fleuve. Un vieil homme jouit de son bain quand, silencieuse comme un secret non révélé, une jeune fille plonge et saisit l'homme au bas-ventre. Elle le prend dans sa bouche. Vrai ou faux ? »

Je n'ai pas voulu lui demander d'où elle tenait cette information, craignant qu'elle ne suggère que je ne devais pas m'abaisser à en tirer des suppositions terre à terre. Ce qui n'aurait pas arrangé mon humeur. Il n'était d'ailleurs

pas utile d'ajouter de petits détails à ce conte, guère utile de lui rappeler que j'avais donné un coup de pied dans la bouche de la jeune assaillante. Et qu'elle avait saigné abondamment. Il était sans importance que des événements cachés depuis des années surgissent maintenant, secrets dont la protection nous avait causé de l'inquiétude, sous la pression desquels nous avions abandonné la maison des sains d'esprit pour lui préférer le *lazaretto*, la maison des fous.

Il se fit un silence exceptionnellement long.

J'ai donné à Damac de l'eau froide et un peu de vinaigre pour enlever les taches de thé sur sa robe. Quand elle est revenue, je lui ai fait servir à nouveau du thé fortement sucré, peut-être pour tempérer l'amertume de sa bouche. J'allumais à la chaîne des cigarettes que j'inhalais profondément, la nicotine me calmant les nerfs.

Elle a dit : « Sholoongo n'est pas comme toi et moi. »

Cela m'a fait penser à ce que les Blancs racistes disent de nous les Africains. J'ai dit : « Sholoongo ne peut être plus que le total des pensées dont elle se souvient. » Il est évident que c'était une citation, je ne sais de qui. J'ai ajouté : « Elle n'est ni plus ni moins que toi ou moi. C'est un être humain, comme toi et moi. »

J'ai fait le geste de partir. Elle s'en est offensée.

« Je me réfère à ce qui s'est passé il y a des années », a-t-elle dit.

Sa voix était comme du métal, coupante. Elle m'a arrêté net. Je me suis immobilisé. Son ton me commandait de faire attention. J'ai pensé qu'il ne nous restait peut-être guère de temps pour mettre de l'ordre dans la pagaille liée à Sholoongo avant que je ferme les yeux, avant que je ne m'en aille, sans bruit comme les ailes d'un aigle qui essaie d'attraper une tranche de ciel, mort.

« Je t'ai entendu jusqu'au bout, a-t-elle dit. Vas-tu m'écouter à ton tour ?

– J'espère que tu vas modérer tes opinions.

– Je n'accepterai aucune condition préalable, a-t-elle menacé.

– Rappelle-toi seulement, quand tu parles de Sho-loongo, que cette société inhumaine qui est la nôtre, cette conscience collective à la base de notre culture a été très cruelle envers elle en tant qu'enfant, en tant qu'être humain. C'est une femme, juste ciel, une autre femme. » J'étais la férocité incarnée, prenant le monde à bras-le-corps.

« Tu ne m'écoutes pas, a-t-elle dit.

– As-tu jamais expliqué à quiconque comment tu as pu faire prendre les empreintes digitales d'une adolescente en te servant de quelque accusation fabriquée selon laquelle elle avait commis un vol ? Avais-tu une preuve, un témoignage qui aurait pu tenir devant un tribunal ? »

Elle a eu un tic nerveux, un peu comme le nez d'un lapin qui se fronce quand il veut décider si l'odeur qu'il a saisie dans l'air représente danger ou nourriture. « Ce n'était pas une accusation fabriquée, a-t-elle dit. Ça non.

– Qu'a-t-elle volé ?

– Manifestement on t'a mal informé.

– Alors, instruis-moi. Je suis tout oreilles. »

Je l'aimais bien, pour être juste, parce qu'elle disait ce qu'elle pensait. Mais aujourd'hui elle était différente, ne se servait plus des clauses de style avec lesquelles d'habitude elle adoucissait ses coups. Ses clauses de style, auxquelles elle était attachée, usaient de subterfuges, d'expressions comme « Tu sais que je déteste te contredire » ou « Tu serais étonné d'apprendre que... ». Ce matin-là elle était la franchise personnifiée. Dans mon imagination, Damac était une tortue qui, pressant un danger imminent, vous ten-

dait ses vertèbres dorsales afin de se protéger. Pourquoi n'avait-elle pas cherché un refuge dans les pleurs, tactique qui aurait masqué toute tache trop visible, comme un stylo à plume large qui perd de gros globules d'encre ?

« Il y a une surabondance de volonté, ai-je dit comme excuse. Il y a beaucoup trop de tempéraments résolus travaillant sur le même territoire. Sholoongo est le territoire que nous sommes tous en train de cultiver, un sol des plus fertiles, noir comme toute bonne terre qui rapporte. Elle est le territoire, elle est la cause, elle est la source de beaucoup de mauvaises pensées. Chaque membre de la famille est impliqué. » J'ai continué après un temps d'arrêt : « Ajoute à cela le fait qu'en Amérique elle a reçu une formation de féticheuse, capable de faire appel aux ressources de ses pouvoirs chamaniques. Les chamans guérissent, ils ne font pas de mal.

– Selon ma manière de voir à moi, a dit Damac, furieuse contre la société qui l'a traitée abominablement comme *duugan*, Sholoongo est une femme pleine de haine. Il n'y a rien qui guérisse dans ses méthodes. Elle est animée par l'esprit de vengeance, elle a l'intention de faire du mal. La mort, c'est elle. Le chantage, c'est elle. Tu verras. Sinon pourquoi avoir nourri Kalaman de son sang menstruel !

– Pourquoi la blâmer elle ? Pourquoi ne pas blâmer Kalaman pour ce qu'il a fait ?

– Blâmer un garçon tombé amoureux par sorcellerie, a-t-elle crié. Tu perds la tête ? Il était sous son influence, à cette époque. Il aurait commis un meurtre si elle le lui avait demandé.

– Les chamans guérissent ! lui ai-je rappelé.

– Pas elle !

– Dans un rêve prémonitoire la nuit avant son apparition dans l'appartement de Kalaman, tu prétends que

Sholoongo s'est imposée par la pensée à ton inconscient. Tu dis que tu étais invitée au mariage de ton fils et que, voyant que la mariée n'était pas là, tu l'avais remplacée. On t'a mariée à ton fils. Voici maintenant trois questions pertinentes. Premièrement : pourquoi la blâmer de la tension dans le pays, comme si elle était responsable du suicide collectif de tout le peuple ? Deuxièmement : as-tu vu un visage auquel tu aurais pu donner son nom ? Troisièmement : comment se fait-il que tu aies choisi le nom de Sholoongo parmi celui de millions d'autres alors que tu ne l'avais pas vue depuis vingt ans ? Se pourrait-il qu'elle soit venue dans ta boutique et que tu ne l'aies reconnue qu'une fois qu'elle était partie ? Et cette nuit-là, l'image que tu en avais gardée se serait alors frayé un chemin jusqu'à ton rêve ? Parce qu'elle était ici, dans le pays, quand tu as eu ton cauchemar. Et quatrièmement : pourquoi la blâmer elle ? Pourquoi ne pas te blâmer toi-même ? »

Calme, elle a raisonné : « Il est impossible que je l'aie vue.

- Qu'est-ce qui te rend si sûre de toi ?
- J'aurais reconnu l'odeur de son corps.
- Tu ne savais pas qu'elle était à Mogadiscio.
- J'ai été la dernière à être au courant.
- Et la première à donner l'alarme ? » l'ai-je provoquée.

Elle était revenue à son humeur déraisonnable, criant : « C'est une sorcière et une chienne. Timir, son demi-frère, partage ce point de vue. Seulement il utilise de grands mots enveloppés dans du polystyrène scientifique pour arriver au même effet. »

Pas la peine d'essayer de la convaincre. Tout le corps aux aguets, attendant, j'étais le chat qui a acculé le rat jusqu'à son trou. Coincée, Damac se tordait les doigts comme pour faire fuir sa mauvaise conscience. Elle était à

moitié penchée dans le fauteuil, comme un balai dans un seau. Elle a dit : « Ce que je n'arrive pas à saisir, c'est la raison pour laquelle elle a choisi mon Kalaman comme père de son bébé. »

Son agitation revenue troublait mon calme intérieur. Faisant un effort pour avoir l'air satisfait de l'homme de bien, j'ai dit . « C'est un problème de secrets, et il faut savoir qu'en faire. On dit en Somalie que les puits contiennent des secrets, des djinns qui résident dans le mystère de leur propre reflet. On croit que les volutes de fumée contiennent des quantités de secrets quand elle s'élèvent au-dessus d'un grand feu alimenté par du bois mouillé. Le mouvement de tête d'un tournesol a aussi des secrets. Seulement nous ne nous préoccupons pas de la conduite secrète d'une plante ou d'un puits ou d'un animal tant que notre vie n'est pas en danger. Il y a mille et un secrets enfouis dans tout ce que nous touchons. Malheureusement, nous ne nous rendons même pas compte qu'ils sont là. Moi aussi j'ai demandé à Sholoongo pourquoi elle avait choisi Kalaman et elle refuse de s'expliquer.

– Je ferais n'importe quoi pour sauver Kalaman de ses griffes sataniques, n'importe quoi, a-t-elle dit. Je tuerais même, si c'est la seule alternative qui m'est laissée. » Elle ressemblait à toute autre mère, bûche crépitante dans le brasier sacrificiel de l'amour.

« Je te conseille de parler, pas de tuer.

– Parler à qui, à elle ? Tu es devenu fou.

– Parler à Kalaman, ai-je conseillé. Dis-lui tout.

– Est-ce que cela arrangera les choses ?

– Quand tu lui parleras, ne retiens aucun secret. »

Les paumes ouvertes sur ses genoux, pas convaincue, elle a dit : « Et ensuite ?

– Ce n'est qu'en parlant ouvertement à Kalaman, ai-je conseillé, que tu le délivreras de l'emprise de la peur,

et de l'angoisse qui étreint son cœur et son esprit. Ouvre-toi à lui. »

J'ai envoyé mes yeux faire une course furtive, et j'ai conclu que les nuages d'orage nous étaient passés par-dessus la tête, qu'aucun ouragan du nom de Damac ne risquait d'exploser. « Quant au souhait de Sholoongo de porter le bébé de Kalaman, il y a des façons de s'en sortir.

– Pas question », a-t-elle juré.

Son tempérament était toujours aussi imprévisible. Il était évident que j'avais sous-estimé l'étendue de sa colère. Orateur véhément, elle avait une manière pittoresque de se servir de ses mains comme autant de drapeaux palpitants dans une tempête de sable soulevée par l'ouragan. « Toi, tu serais prêt à t'accoupler avec elle ?

– M'accoupler avec elle, as-tu dit ? Mais ce n'est pas un animal ! »

Ses mains cessèrent leurs folles gesticulations. « Elle ne diffère en rien des animaux avec lesquels s'accouple un être humain ! » Ses gestes bien que décidés restaient néanmoins courtois.

J'ai décidé de ne pas réagir à ses provocations, me rendant compte qu'elle parlait sous l'effet de la colère. S'accoupler, vraiment – comme si elle avait décrit l'acte par lequel on met en contact deux animaux pour en effectuer la reproduction, ou l'accouplement d'un être humain et d'un animal poussé par le désir brut. J'ai dit : « Si s'accoupler avec elle, selon tes termes, devait sauver Kalaman d'une catastrophe, je le ferais. »

Elle est sortie en courant de la pièce de séjour.

Quelque part dans le bungalow, une radio a commencé à jouer un air de blues d'où ruisselait la mélancolie, sur la mort de l'être aimé. La voix du chanteur était inondée de regrets, car il avait négligé sa bien-aimée.

Damac était maintenant de retour, s'étant passé de l'eau fraîche sur le visage et mis un nouveau trait de khôl sur les paupières.

« Le secret est la condition même de Sholoongo, a dit Damac. C'est tout elle, du sang menstruel dans un pot de miel, un index plongé dans un dé à coudre, vas-y, goûtes-y, c'est moi, disait-elle au jeune Kalaman.

– Comment le sais-tu ?

– Ne soyons pas terre à terre dans nos suppositions.

– Tu les as épiés par le trou de la serrure. Je le savais ! »

Sans nier mon hypothèse ni la relever, elle a dit : « Si ce qu'a fait cette chienne de sorcière n'est pas la forme la plus crue d'ensorcellement, alors je ne sais pas ce que c'est. » Puis Damac a eu un geste bizarre comme pour se protéger d'un coup.

« Qu'est-ce qui s'est passé en premier, ai-je demandé, le vol du document, ou le fait que Kalaman ait mangé de son sang menstruel préservé dans un pot de miel – ou était-ce dans un dé à coudre ?

– Pourquoi t'acharner sur moi ?

– Moi, je m'acharne ? Nous avons tous droit à nos secrets, ai-je dit.

– Que soient damnés les secrets comme ceux de Sholoongo !

– Les secrets nous définissent, ils nous marquent, ils nous distinguent de tous les autres. Les secrets que nous gardons sont la clef de ce que nous sommes profondément. »

Un sourire entrouvrit sa bouche, caressant doucement ses lèvres. J'ai su d'instinct, immédiatement, que je ne l'avais pas attrapée au piège que j'avais tendu. Ce sourire a duré suffisamment longtemps pour se faire un peu menaçant. Nous nous sommes dévisagés de chaque côté d'un

abîme de silence qu'aucun de nous deux n'était décidé à franchir. Je me suis souvenu que Kalaman comparait les secrets à des excroissances sur le corps, des abcès qui ne mûrissent jamais jusqu'au stade purulent, où ils pourraient éclater. Puis un jour, à un certain moment, il se passe quelque chose. Le secret est pris de folie comme un éléphant enragé. Et le monde se retrouve avec un Fidow sans tête, du sang partout, des os et des chairs éparpillés, et nous ne sommes pas plus avancés pour autant.

Avec une note de sarcasme dans la voix, Damac a dit : « Les coups de chance ont une manière illogique de venger la mémoire des mauvaises passes que l'on a vécues. » Elle a fait semblant d'hésiter un moment, et j'ai cru une minute qu'elle allait s'évanouir. Je me suis levé, et me suis dressé au-dessus d'elle de toute ma taille. Nous nous sommes touchés du bout des doigts, ma main tendue entrant en contact avec la sienne. Percevant une résolution plus faible chez elle, je l'ai conduite à mon fauteuil à bascule. Damac y est restée immobile, sans se balancer.

J'ai remarqué que plusieurs oiseaux du matin venaient d'arriver, qui communiquaient par pépiements bavards. Ma nuque me chatouillait, mais je n'osais pas me gratter, de peur de tuer un papillon. Comment savais-je que c'était un papillon ? J'étais assis devant une fenêtre et j'avais vu son reflet hésiter avant d'atterrir entre le col de ma chemise et le haut de mes vertèbres.

C'est alors que, avec une intuition étrange et inquiétante, j'ai ressenti la présence de Kalaman dans le séjour où nous nous trouvions sa mère et moi. Les yeux enfoncés, comme une cloche de métal sans battant, Damac était tout entière contenue dans la mauvaise humeur de son regard.

Je lui ai abandonné le terrain.

Chapitre sept

JE M'ÉVEILLAI, avec l'impression d'être à moitié mort, dans la chambre de Nonno. Mais une douche très longue, très chaude, me ressuscita. Seul mon regard restait dans le vague, comme si je voyais le monde avec des lunettes prescrites pour quelqu'un de beaucoup plus âgé.

À peine sorti de la chambre, tout habillé et me sentant bien mieux, j'entendis des voix. En les suivant, je parvins à la salle de séjour. Là, je rencontrai ma mère et Nonno. Ils paraissaient s'être épuisés mutuellement et avoir aussi épuisé leur sujet. Ils me donnaient l'image de deux boxeurs à bout de forces : ni l'un ni l'autre ne gagne, mais aucun ne veut abandonner le combat. Où était ma place dans cette affrontement ? Ils en étaient à leur dernier round dans un ring où il ne pouvait y avoir de troisième concurrent. Pas plus qu'ils n'avaient besoin d'un arbitre, et surtout pas de moi, étant donné que leur lutte avait commencé longtemps avant que je vienne à l'existence. Nonno quitta la pièce, en homme qui concédait qu'une plus longue discussion n'arrangerait rien, ni entre eux, ni pour le sujet du débat. Nous fûmes mal à l'aise pendant

une seconde après son départ. Mais nous nous en sortîmes rapidement, grâce au remue-ménage matinal qui avait maintenant bien commencé. Sourires. Étreintes. Baisers. Je ne peux me rappeler qui donna quoi à qui. Des sanglots, ceux de ma mère. Une tape dans le dos, des murmures de sympathie, venant de moi. Nous nous sommes tus, pour écouter le bruit de bois que l'on coupait dehors. Nous écoutions la vie qui se vivait.

Je m'assis, ne sachant que faire de mon moi fragmenté. Des images totalement incoordonnées m'envahissaient l'esprit : des membres épars, un poignet tout seul sans les rangées d'os y afférentes, l'os long de l'un des membres se détachant des chairs et des tissus qui l'entouraient. En bref, mon « moi » devint un puzzle d'anomalies physiques, un instant un homme marchant sur du verre cassé, l'instant d'après quelque forme altérée. J'étais prudent comme un caméléon. Je fis un pas en avant, un demi-pas en arrière, me rendant compte que j'entreprenais une ascension très raide et sans limites vers un sommet qui me permettrait de me définir. À cause d'une paralysie partielle de l'œil gauche, je voyais tout deux fois.

Plus tôt, pendant que je prenais ma douche, la bonne de Nonno, Zariba, m'avait pressé de « venir vite ! ». Dans son compte rendu inquiet, elle voulait que « j'empêche que surviennent d'horribles perversions, si on pouvait les éviter », ma mère étant d'humeur épouvantable et se conduisant « d'une manière dévoyée, lançant des accusations de tous côtés et semant des graines de mépris sur la terre où se tient Nonno ». J'avais émergé encore dégoulinant et pas complètement rincé, pour entendre Zariba expliquer qu'en outre ma mère avait une arme à feu avec elle. « Elle a l'intention de tuer quelqu'un », la bonne ne savait pas qui. Je lui demandai comment elle était au courant pour l'arme à feu. Elle com-

mença par hésiter puis admit, après y avoir été poussée, qu'elle avait glissé un œil furtif depuis un poste d'observation. « Pour le bien de tous », expliqua-t-elle. Elle confessa aussi avoir écouté à la porte pendant la conversation entre Nonno et ma mère.

Un peu étourdi par tout cela, enfouissant ma migraine sous la cendre de mon calme, je détournai les yeux de ma mère pour regarder fuir Nonno. Ensuite, après un intervalle décent, j'essayai de mon mieux de me concentrer sur le sac de ma mère. Mais comme je voyais deux sacs, mon œil droit relayant ce qu'il voyait, le gauche transmettant autre chose, je décidai de la délivrer de ses suppositions erronées, selon lesquelles personne ne savait qu'elle avait avec elle une arme à feu ou qu'elle avait l'intention de tuer Sholoongo.

Comme je le disais, je ne suis pas certain de la manière dont tout cela s'est passé. J'étais dans une grande confusion. Est-ce que, en me penchant un peu, j'ai touché une seconde fois de mes lèvres la joue de ma mère ? S'est-elle à moitié levée pour recevoir ce baiser, et nous sommes-nous rencontrés à mi-chemin ? D'ailleurs, peu importe. De toute façon, quelque chose qui avait à voir avec ses parfums, un mélange pervers de parfums traditionnels et importés – ou était-ce parce qu'elle était trop habillée, trop parée –, tout cela changea mon attitude. Je décidai de la mettre en colère, de ne pas aller dans son sens, calculant qu'un changement dans la température de notre rencontre aurait plus de chance de la faire parler enfin. Si je ne n'avais pas peur d'enfreindre la morale, elle allait peut-être s'exprimer librement. La connaissant – et un enfant de deux ans l'aurait compris –, je savais que, une fois qu'elle aurait discerné mon malaise, ma mère voudrait faire cesser mon chagrin. En fait elle dit : « Je promets que tout ira bien d'ici peu.

– Pourquoi as-tu une arme à feu avec toi ? » demandai-je.

Elle eut un sursaut. Elle avait l'air aussi handicapée qu'un faucon aux ailes brisées. Ma question avait touché sa cible et cela fut un choc pour chacun de nous, me laissant les lèvres tremblantes longtemps après que j'eus prononcé ces paroles, qui m'avaient semblé brûlantes au moment où elles avaient jailli de ma bouche.

Mais elle recouvra très vite ses esprits. « Pour ma propre protection.

– Tu crois vraiment qu'une si petite arme va faire peur aux lourds fusils des milices ou du régime ? lui dis-je pour la provoquer. Une si petite arme dans un sac de femme, un jouet d'enfant.

– Honte à tous ces impardonnables ! se lamenta-t-elle.

– Pourquoi dis-tu cela ? demandai-je.

– Nonno n'a pas à aller fouiller dans le contenu de mon sac », dit-elle. Puis ostensiblement elle jeta un cure-dent à moitié mâchonné dans le cendrier de Nonno, où il resta à flotter dans l'eau avec les mégots. Les éclats de mauvaise humeur de ma mère lui donnaient un avantage qu'elle savait exploiter au maximum. Elle était capable de faire dérailler une conversation en levant les bras au ciel dans sa rage, fumant de courroux pendant des heures jusqu'à ce que l'adversaire renonce à s'attaquer aux grandes lignes du débat.

Nous nous connaissions bien, ma mère et moi. Je dis : « Pourquoi accuser Nonno d'avoir fourré son nez dans ton sac, quand ce n'est pas vrai ? Il vaudrait mieux que tu répondes à ma question sur l'arme à feu. Pourquoi l'as-tu avec toi ? Qui vas-tu tuer ? Cette sorcière, la chienne ?

– Cela ne regarde personne si je porte une arme.

– Une arme à feu n'a rien à faire dans le sac à main de ma mère. On dit que celui qui porte un fusil périt par un fusil, de même pour celui qui porte une arme pour en tirer profit. En fait, il y a plus de morts chez ceux qui ont des armes à feu dans leur coffre, qui tuent d'autres hommes armés, que chez ceux qui ne portent aucune arme. Les milices et les bandits au service du dictateur ont de plus gros fusils que toi, et ils sont très brutaux. Aussi pourquoi porter ce jouet d'enfant ?

– C'est Nonno avec son nez partout ? Ou Zariba l'oreille aux portes ?

– Il est possible que mon père ait suggéré que tu avais cette arme. En fait, c'est lui qui a parlé. Il a mentionné un cousin à toi, officier de police, qui t'avait procuré un pistolet. N'est-ce pas lui qui, il y a des années, a été ton complice en faisant prendre les empreintes de Sholoongo ? »

Là elle joua la carte du sexe faible. Elle émit un son entre sanglot et gémissement. Ceci afin de faire dévier notre conversation. Et elle dit : « Que devient ce pauvre monde, avec des hommes respectables qui mettent le nez dans les affaires des femmes !

– Si, en parlant de femmes, c'est à Sholoongo et à toi que tu fais allusion, je devrais peut-être te rappeler qu'un meurtre, une fois commis, devient l'affaire de tous, hommes et femmes. Nous ne pouvons rester aveugles devant un projet de meurtre, puisque nous ne pourrions pas faire comme si de rien n'était.

– De toutes façons, où est-elle ? »

Ma mère espérait m'attirer dans un marécage. Je la ramenai vers un sol plus sec, disant : « Sholoongo ne se cache pas dans la propriété de Nonno.

– Je ne saurais que le croire s'il me disait qu'elle n'était pas ici.

– Que veux-tu dire ?

– Parce que tout se passe comme si chaque acte de Nonno était la célébration d'un secret. Cet homme adore donner naissance à des secrets, nourrir des secrets et trouver des secrets. Cela ne le gêne pas le moins du monde d'aller chercher des secrets au milieu des Kleenex dans un sac de femme. Il doit être fier de toi. Car, fidèle à la tradition de Nonno, tu arrives toujours à trouver une cachette dans chaque recoin, partout, extirpant leur secret à de vieilles malles, à un placard, dénichant des secrets derrière un arbre, l'oreille aux portes à écouter les autres sans être vu.

– Je ne fais rien de tout cela, dis-je mollement. Et Nonno non plus.

– C'est ton mentor, tu es son élève doué, et son petit-fils. »

Je ne fis aucun commentaire.

« Sa défunte femme était au courant, continua ma mère, et Zariba aussi. Kathy, sa maîtresse américaine en a aussi parlé. Par beaucoup de points, il a une parenté avec Sholoongo. C'est peut-être pour cela qu'il sympathise avec elle – parce que, comme elle, lui aussi est allé au bord du précipice de la mort et en est revenu. Lui aussi a dormi dans le lit épineux de la mort avant de fuir vers le sud. Maintenant il vit avec la terreur que la mort le rattrape. On dit que celui qu'habite en secret le désir de mourir vit longtemps. Il aura quatre-vingts ans l'année prochaine. À le voir, il est certain qu'il nous survivra à tous, pour nous enterrer tous, avec la complicité de Sholoongo.

– S'il te plaît, arrête ! »

Son visage était quadrillé de rides. Les soucis y laissaient des marques aussi visibles que les vergetures sur un corps âgé. « Après que Sholoongo a crochété la serrure de ma boîte à bijoux pour en extraire un document

qui m'appartenait, avança ma mère, elle est venue ici. C'est ici qu'elle s'est cachée pendant un jour et une nuit. »

Ma mère se référait-elle à la prétendue lettre que Sholoongo avait déposée, en secret, dans le ventre de Rhino ? J'étais content que Nonno se soit souvenu de cet incident des années après. Mais pouvait-il encore mettre la main sur ce document ?

Ma mère dit : « Je n'ai jamais dit de mal de Nonno. Et je n'ai pas l'intention de commencer. Cependant, j'ai la chair de poule au souvenir du nombre d'activités bizarres où il a joué un rôle. Certaines étaient si étranges que je pourrais jurer qu'il fricote avec la magie, ou qu'il a des secrets vitaux à protéger. Comme Sholoongo. »

Le soleil du matin tenait ses promesses. Joyeux dans sa jeune clarté, il avait aussi le tempérament chaleureux de la jeunesse. La lumière définissait les frontières des endroits qu'il atteignait, tandis que des ombres, comme les doigts d'une main, s'étendaient plus loin en demi-cercle dans les zones qu'il ne touchait pas encore, à l'intérieur d'un espace plus sombre. Ces formes me faisaient penser à un croissant, ou aux ailes d'un faucon qui plane, déterminé à fondre sur sa proie en une furieuse attaque. A peine avais-je reconsidéré mon interprétation du sens de cette ombre que j'entendis la voix de ma mère, humide comme des joues mouillées de larmes.

« L'amour est cruel, dit-elle.

– Une haine irrationnelle est encore plus cruelle.

– L'amour me tord le cœur, il l'essore de son sang. »

L'amour, pensai-je, c'est une mère avec une arme. Mais je ne le dis pas.

Elle continua : « Un soudain afflux de sang me rend sourde quand je pense aux humiliations que Sholoongo t'a imposées. J'ai des idées de meurtre en plein jour

quand je me rappelle comment elle t'a fait faire ce qu'elle t'a fait faire. »

Je me levai. Je me saisis du sac à main de ma mère et je l'ouvris. J'en sortis l'antique pistolet. À ce moment-là je ne pensais pas aux dégâts que cette arme à feu pouvait faire, mais à la beauté de l'objet. Je le caressai avec mes doigts, incapable d'imaginer qu'un si bel objet puisse causer la mort. Ma mère s'en servirait-elle pour tuer ? Je n'en étais pas sûr.

Cette arme cependant semait la discorde entre nous sans qu'il fût nécessaire de presser la détente. Devais-je dire à ma mère que j'en savais beaucoup plus sur elle qu'elle ne le croyait, après avoir parlé à mon père et à Nonno ? Plus tôt ce matin, Nonno, selon moi, l'avait secouée comme un arbre fruitier qui refuse de céder sa manne de figues. La pauvre était en train de se remettre du choc d'avoir été ainsi secouée. Je remis l'arme dans son sac à main, que je replaçai près d'elle.

Elle était d'humeur à narrer des contes populaires. « Il existe un conte dans lequel une mouche aperçoit une ruche dans un verger. La mouche offre la moitié de ses biens contre le droit de plonger ses ailes dans le liquide sucré. Elles se mettent d'accord : la moitié des biens de la mouche ira à la reine des abeilles, et la mouche pourra rester dans le miel aussi longtemps qu'elle le voudra. Finalement, la mouche en a assez d'être dans le miel, et veut sortir. Un bébé abeille qui passe lui demande ce qu'elle lui donnera s'il l'aide. La mouche fait une liste avec de nombreux avantages. Le bébé abeille n'est pas impressionné. En fin de compte, la mouche lui offre de l'emmener à une vallée où les indicateurs, oiseaux qui guident vers le miel, meurent par millions. "Ça, c'est parlé", l'abeille sourit de ravissement. Elle l'aide à se désengluier. La mouche s'envole, ne laissant derrière elle que le vilain

bourdonnement d'un serment non honoré dans les oreilles du bébé abeille. »

Avec un à-propos parfait, Zariba nous apporta le thé et sortit.

Tout à coup, je me surpris à penser à mon amour d'enfant pour Sholoongo et à sa force, force si intense qu'elle nous amenait à nous prendre l'un l'autre, à pénétrer dans les viscères l'un de l'autre, au risque de nous déchirer, sans souci des dégâts. S'il est vrai qu'elle avait un pouvoir, je l'imaginais non comme un pouvoir animal, mais comme le pouvoir de sa personnalité. Et si elle était capable de se métamorphoser en n'importe quoi, elle n'était en situation de le faire que parce que ma mère et moi, il faut le reconnaître, étions plus faibles qu'elle. Pas Nonno. Ni mon père. Tous deux étaient forts du fait qu'ils savaient bien qui ils étaient, et tous deux étaient plus conciliants et plus généreux à son égard que ma mère et moi. Cependant, il y avait beaucoup de tristesse dans l'air, ma mère parlant avec la lenteur d'une personne qui ne voit rien et qui aborde des tournants sans visibilité, elle qui avait la réputation de couvrir beaucoup de terrain avec son débit rapide.

« Plus rien n'a de sens dans tout cela, m'aventurai-je.

– Qu'est-ce qui n'a pas de sens ? demanda-t-elle.

– Je n'arrive pas à dégager les sens de tes contes, pas plus que je ne vois de pertinence à mes rêves, à ces mystères, aux secrets tissés dans une trame qui sert de voile. Et pendant ce temps, Sholoongo et toi échangez des insultes, mon père et toi échangez des confidences murmurées, Nonno et toi dialoguez par sous-entendus. Allons, y a-t-il un homme autre que mon père qui ait joué un rôle dans ta vie avant ma naissance ? »

Cette question était sans difficulté pour ma mère.
« Aucun. »

Je me rappelai alors que Nonno avait mentionné un homme connu sous le sobriquet de Gacme-xume. Et je demandai : « Quel est son vrai nom ? »

Bien que clairement ébranlée, elle refusa d'ajouter quoi que ce soit. En fait, elle se mit à me tourner le dos pour s'assurer que je ne voyais pas son visage.

« Je suis décidé à poser la question à mon père. »

Pas un son.

« Essayons autre chose. Quel document Sholoongo a-t-elle volé ? »

D'une voix égale : « C'était mon certificat de mariage.

– Pourquoi ?

– Demande-le-lui toi-même.

– Pourquoi l'avoir apporté ici ? Pourquoi l'avoir caché un jour ou deux ?

– C'est à elle qu'il faudra poser la question.

– L'a-t-elle confié à Nonno, à ton avis, pour qu'il le mette en lieu sûr ?

– Demande-le-lui toi-même. »

Mon cerveau était comme une mèche embrasée à une extrémité. Il y avait aussi un mécanisme coûteux attaché à l'autre bout. Je ne savais pas à quel moment nous allions tous exploser. Je demandai : « Avais-tu l'intention de divorcer de mon père ?

– Bien sûr que non.

– Avais-tu été promise à un autre homme, comme femme légitime ?

– Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ?

– Pourquoi ne t'es-tu pas fait faire un double par la municipalité, ce n'est pas difficile, si tu n'avais pas l'intention de divorcer de mon père et n'étais pas secrètement fiancée à un autre homme ? Pourquoi tant d'histoires ?

– Tu ne comprendrais pas.

– Tu voulais récupérer l'original ? » demandai-je.

Elle ne répondit pas.

« Tu voulais la punir ?

– Je doute que tu comprennes jamais.

– Pourquoi la tuer maintenant ? »

Elle resta immobile, sans un mot.

« Pourquoi, mère ? Pourquoi ? »

Un regard en-dessous, les doigts entrelacés et noués à se tordre. Je bus une gorgée de thé distraite, mes yeux s'attardant sur la mince peau de lait qui flottait à la surface de la tasse. N'étant pas bue, cette peau ressemblait maintenant à l'idée que se serait faite un paranoïaque d'un produit distillé par une sorcière pour effectuer des cures prophylactiques.

Je dis : « Sais-tu ce que cela a été pour moi d'entrer dans une pièce où vous étiez, mon père et toi et de vous voir vous taire à la minute où j'entrais ? Ou changer de sujet de conversation ? Sais-tu ce que cela a été ? L'idée m'est venue plus d'une fois que peut-être vous n'aviez pas désiré m'avoir. Ou que vous me cachiez quelque chose – peut-être que j'étais un enfant adopté, et que vous ne souhaitiez pas que je le sache. »

D'une voix dure : « C'est vraiment cruel de me dire ça !

– Empêcher un enfant de connaître le côté aimant de ses parents est plus cruel. On nourrit sa méfiance de soi. La paranoïa ronge le cœur de ceux que l'on n'aime pas. À la fin, un tel enfant va s'imaginer toutes sortes de choses inexactes. N'ayant pas confiance envers les humains, j'ai recherché la compagnie de mes animaux favoris. Quand je n'étais pas avec Nonno, qui était plus ouvert avec moi que vous deux, je rendais service à Fidow. N'étant pas aimé, je me nourrissais d'un régime insalubre de haine de moi-même à chaque fois que j'entrais et que vous vous taisiez. »

Ma mère s'enfouit la tête dans les mains, sanglotant. Je m'assis à côté d'elle, mais n'eus pas le courage de la toucher. Il y avait une tache de lumière dans un cercle de soleil en forme de mandala et, tout autour, nombre de teintes plus claires avec leur propre énergie vitale. Elle leva la tête. Nous avons disposé nos corps de façon à pouvoir nous étreindre.

Elle devait avoir retenu un torrent de larmes, car ses paroles, mais non ses joues, étaient noyées d'émotion.

« Tout ce que nous avons fait, nous l'avons fait par amour.

– Pleurer, aimer, haïr sont aussi naturels que le fait qu'une mère aime son fils au point de se détruire. » Je l'embrassai alors pour effacer ses larmes, avec sur mes lèvres un léger goût de khôl. « Néanmoins je ne considère pas que ton attitude vienne d'un sentiment maternel qui soit sain. Pas tout le temps. Ouvre-moi tes pensées et ton cœur, mère. Je suis ton fils, ton fils unique. »

Elle prit mes mains dans les siennes et les embrassa. Puis elle contempla une tache noire sur le gras de mon pouce, que je retirai quand je pus lire le souci sur son visage. J'essuyai les traces de khôl de sa figure, et finalement de mes lèvres. Je dis : « La question toute bête, mère, c'est : pourquoi tant de laideur ? Est-ce parce que l'on n'atteint une véritable connaissance qu'en passant par une sorte de mort ? Ou parce que l'on ne parvient à une vraie définition de soi qu'après avoir reconstruit son identité de fond en comble ? Un changement de nom, une plus grande distance vis-à-vis des parents, la venue à maturité de quelque chose de neuf : où suis-je dans tout cela ? »

Elle aurait peut-être répondu si Nonno n'était pas venu nous rejoindre. Nous bavardâmes amicalement tous les trois, faisant exprès de mentionner le nom de Fidow dans notre conversation. Quand elle partit, la matinée

était bien avancée. Mais avant de nous quitter, elle dit :
« Ton père et moi, nous t'aimons. »

Mon esprit se mit à vagabonder après son départ. Je pris mon essor vers le ciel en compagnie d'un corbeau qui volait tout près. Le corbeau tenait le monde entier dans sa vision aiguë de mangeur de charogne, et le cosmos enserré dans ses griffes.

Il était maintenant midi. Dans la salle à manger, les résidus du parfum de ma mère faisaient un mélange incongru et plutôt agréable avec la fumée de Nonno.

Mon imagination essayait continuellement de partir à la dérive. Je sentais l'odeur de la poudre et j'entendais un coup de feu. Le lendemain, je tombais sur la puanteur d'un cadavre décomposé, celui de Sholoongo couché dans ma chambre, sans sépulture. J'étais triste d'être ainsi envahi par toutes sortes de constructions imaginaires habillées de vêtements minables, produites par mon cerveau enfiévré. La présence d'armes à feu compliquait les choses. S'il est une certaine beauté dans la mort, le meurtre d'innocents est bestial. Beaucoup peuvent voir de la beauté dans la vengeance de l'éléphant sur Fidow dont le fantôme sans repos, maintenant sans chaînes, allait certainement hanter nos souvenirs.

J'étais trop énervé pour tenir en place. J'étais si tendu que je ne supportais pas non plus l'idée de rester debout. Je marchais de long en large, regrettant de ne m'être pas enfoui la tête dans le sable de la confiance envers mes parents. Ce que tu ignores ne peut pas te faire de mal. Maintenant, parce que j'avais parlé, l'image de chacun semblait un peu abîmée. Était-ce manquer de délicatesse que de distribuer ainsi des blâmes aux gens plus âgés que moi ? Avais-je déposé mes reproches devant la porte de mes parents sans bien connaître ce qui s'était passé ?

Il y avait aussi le problème de Hanu. Il était assis, non loin de l'endroit où nous étions Nonno et moi, silencieux comme s'il épiait notre conversation, son attitude disant : je vous l'avais bien dit. C'était comme s'il partageait avec nous ses secrets de singe. Nous entendîmes alors le sifflement léger d'un oiseau qui marchait dans l'eau sur le bord du fleuve et je vis une lueur d'excitation dans le regard surpris de Hanu. Il se redressa. Nos yeux curieux suivirent la direction des siens.

Nous avions un mystérieux visiteur. Un pluvier à tête noire était maintenant perché sur le bord de la table de la salle à manger. Cela fascinait Hanu, qui nous amena à nous poser des questions tout en écoutant le sifflement perçant de l'oiseau, aussi indistinct que les premiers sons d'un bébé. Le nouveau venu s'était tout simplement invité en entrant tranquillement dans la pièce ; sa crête me rappelait une coupe de cheveux populaire à l'époque où j'étais épris de Sholoongo. Le regard contemplatif de ce pluvier à l'œil rouge eut sur nous un effet calmant, en particulier sur Hanu. Il se leva et quitta la salle à manger sur la pointe des pieds. Sa sortie était aussi délicate que celle d'un parent qui sort de la chambre où un enfant malade vient de s'endormir. Hanu avait l'intention de laisser la vedette au pluvier à tête noire. Bien généreux de sa part, pensai-je.

Nous restions là assis, tous les trois, mon grand-père, le pluvier *xidinxiito* et moi dans un silence soupçonneux, comme si de nouveaux rapports étaient en train de s'inventer entre une espèce appartenant au monde qui ne parle pas et deux êtres humains à la parole nouée. Je dis tout haut ce que je pensais : « Mais pourquoi donc Hanu est-il parti ? »

— Nous devrions peut-être offrir à boire à notre invité », dit Nonno, à moitié sérieux. Le pluvier à tête

noire avait l'air aussi intimidé qu'un être humain qui se trouve dans un endroit dont la langue lui est étrangère.

Je dis : « On lui offre de la limonade, avec du sucre ? »

– Pourquoi pas !

– On la sert dans un verre ? »

Mais ni l'un ni l'autre n'avons fait un geste.

Nonno s'étonna : « L'idée qu'un pluvier à tête noire, sortant de nulle part, du mystère, vienne nous rendre visite te dérange-t-elle, Kalaman ?

– Et pourquoi donc, dis-je, quand un chat errant qui pénètre chez moi ne me dérange pas ?

– Notre visiteur n'est pas apprivoisé comme Hanu, raisonna Nonno, ce Hanu que nous gâtons avec notre affection et à qui nous avons donné un nom. Ce pluvier *xidinxiito* est né libre, pense librement. Alors qu'est-ce qui te donne à croire qu'il va accepter notre boisson sucrée servie dans un bocal. »

Ma curiosité fut attirée par un fil qui avait été attaché à la patte de l'oiseau. Un tout petit bout de papier pendait à ce fil, soigneusement plié, ressemblant beaucoup par sa forme à ces petite notes sur lesquelles sont écrites des inscriptions coraniques, que l'on insère dans des amulettes. Ce pluvier dans notre salle à manger était-il porteur de message ? Contrairement à la conception de Nonno, cet oiseau n'était pas un libre agent se laissant porter par les vents et emporter par les tourbillons du désert. Tant que nous ne le délivrions pas du fil de sa servitude, il resterait esclave.

Une légère humidité affectait le débit de voix de Nonno, si bien que ses paroles sortaient comme roulées à la manière des pages que crache un fax. « Les Somalis dans leur mythologie, dit-il, disent du pluvier *xidinxiito* qu'il fut jadis membre de la société des oiseaux de proie. Une nuit, cependant, tandis que le pluvier dormait, les

autres oiseaux carnivores dévorèrent toutes les provisions qui restaient. Leur roi convoqua une réunion du conseil, au cours de laquelle les pluviers débattirent pour savoir s'ils devaient continuer à faire partie de la société des oiseaux de proie. Tous les membres présents firent le serment de ne plus jamais voler avec les autres oiseaux et de ne plus jamais, jamais manger de chair. Pour se distinguer des autres oiseaux de proie, ils choisirent de ne pas s'abstenir de manger durant la nuit. Quand ils voient quelque chose dans le noir, ils répètent ce serment. En chœur, ils confirment qu'ils sont liés par ce vœu de ne pas manger de viande. Ils sont vigilants toute la nuit pour qu'on ne leur vole pas leur part. Un grand nombre d'entre eux, de nos jours, sont presque aveugles durant la journée, mais ils se lèvent sous les pas du voyageur, criant très fort la malédiction Gaalow ! Nous considérons le *xidinxiito* comme un oiseau de mauvais augure. »

Je regardai le pluvier avec une curiosité respectueuse, notant en moi-même que ses pattes se repliaient comme un cou de tortue. C'était comme si elles disparaissaient dans un geste prudent d'autoprotection.

Quelque part dans la cuisine, le Frigidaire se mit à vibrer. Un riche sourire de vaudeville couronnait les traits de Nonno. Était-ce un souvenir agréable qui venait lui rendre visite, malgré la présence de l'oiseau de mauvais augure ?

Zariba entra, portant un plateau. Bizarrement, elle nous apportait trois tranches d'avocat. Pour qui était la troisième part de fruit ? Était-elle pour le pluvier, ou pour Hanu ? Avant de quitter la véranda à la hâte, elle hocha plusieurs fois la tête dans un effort désespéré pour oublier ce à quoi elle venait d'assister.

« Un visiteur aussi mystérieux que le pluvier à tête noire est arrivé de l'un des plis secrets du ciel le jour où tu

es né, dit-il. Un corbeau s'est présenté comme pour un salut de routine à ta naissance. Avant le corbeau était venu un moineau qui, à l'aube, avait tapé des messages en morse sur la vitre. » Il répéta le récit de ce qui s'était passé. Je l'écoutai fasciné, comme je l'avais écouté maintes et maintes fois auparavant. J'écoutais, la bouche pleine du goût de beurre de l'avocat, tous les pores de mon corps aux aguets comme des oreilles. Se rendant bien compte que nous étions deux à lui accorder notre pleine attention, mon grand-père reprit son histoire, d'une voix qui montait et descendait en suivant la signification de ce qu'il narrait.

D'après ce que se rappelle mon grand-père, le jour où je suis né devrait être toujours associé à un moineau. Ce petit oiseau à la queue carrée donna des coups de bec à sa vitre et émit de belles trilles dans un morse en demi-tons, trilles de trois à cinq notes d'intervalle, insistantes comme le bêlement terrifié d'un chevreau perdu. Cela remplit Nonno d'une terrible panique. Ma mère était en labeur depuis plus de quarante-huit heures. Il y avait peu d'espoir de mettre un terme à ses douleurs lancinantes avant au moins un jour. Inquiet du système de fossés qu'il avait creusés, mon grand-père était revenu en voiture à Afgoi après deux jours de surveillance, espérant éviter des désastres dans son réseau d'irrigation. Il avait peu dormi cette nuit-là, mais avait l'intention de monter dans son tas de ferraille pour être avec mes parents après le lever du jour, afin de souhaiter la bienvenue au nouveau bébé. Il s'éveilla juste avant l'aube, au son d'un oiseau qui tapotait sur sa vitre en points et tirets et doubles tirets. Et le message ?

Il se rappela un rêve qu'il avait fait environ deux jours auparavant. Dans ce rêve, le bébé était né et son visage ressemblait à celui d'un singe. C'était son futur petit-fils. Et quand il avait essayé de questionner le nouveau-né sur la

raison pour laquelle il avait assumé cette identité, le rêve était devenu trop bruyant à cause du bourdonnement d'abeilles dont certaines logeaient entre ses oreilles. La nuit suivante, il eut un rêve similaire, mais cette fois-ci il y avait une seule abeille, le corps élégant en équilibre, comme une ballerine prête à faire la révérence, la tête légèrement inclinée. L'abeille présentait une tache blanche cirreuse sur son *aculeus* tendu. Elle le piqua de son poison, piqure aussi douloureuse que si on lui avait tatoué un message sur la peau. Il lut : « La clef est enterrée dans le tronc à moitié mort d'un tamarinier. Tu feras un sirop avec ses fruits, et tu en donneras la pulpe au bébé comme laxatif. » Alors, comme on éteint une lampe électrique, la vision cessa. Ne rêvant plus, il resta au lit, à se faire des soucis.

Le lendemain matin, la chance voulut que Fidow trébuche sur une montagne de crottes d'éléphant. Germant dans ce tas se trouvaient des graines de tamarin. Nonno demanda conseil aux étoiles en les contemplant pendant toute la nuit avant de planter une seule graine. Mais pourquoi un visage de singe ? Pourquoi ce bourdonnement d'abeilles ? Le trajet entre l'abeille du rêve et l'oiseau tapotant les points et les traits d'un message morse mystérieux et indécodable était plus court que la distance qui sépare l'illusion de la réalité.

Nonno ne parla de ceci à âme qui vive. Pas plus qu'il ne voulut dire ce que tout cela signifiait à ses yeux. Un bourdonnement d'abeilles aussi fort que le cri collectif de l'humanité ? Et que faire de l'oiseau tapotant nerveusement à sa vitre ?

Éveillé par les messages en morse de l'oiseau, mon futur grand-père prit sa douche. Il se tenait sur la véranda, les yeux brillants à cause de la décision prise : en plus des graines de tamarin, il allait prendre un flacon de miel de la récolte de Fidow. Il apporterait aussi un petit bonhomme

trouvé, disait-on, dans le second estomac d'un crocodile, et une chute de cuir traité par Yaqut sur laquelle il avait copié la sourate du Coran intitulée l'Ouverture.

Mon grand père se mit en route avant le lever du soleil. Mais à peine avait-il franchi les limites de la ville d'Afgoi qu'il sentit son moteur faiblir. Il s'arrêta devant une pancarte indiquant : MOGADISCIO 20 KM. Il poussa la vieille bagnole sur le bord de la route puis la laissa dans les broussailles, sans se faire de souci. L'idée de rentrer à pied ou de faire du stop pour retourner à la ville ne lui vint pas, contrairement à ce que l'on aurait pu croire. Il fit deux pas pour entrer dans les buissons pour obéir à un appel pressant de la nature.

En retournant à sa vieille bagnole, il y trouva un passager. Sans y être invité, un corbeau avait pris place sur le siège avant, se comportant comme un animal familier, apparemment ni perturbé ni intimidé. La créature à plume, en fait, l'accueillit d'un croassement interrogateur, se demandant peut-être pourquoi Nonno ne lui avait pas souhaité la bienvenue. Comme offensé, le corbeau libéra la place qu'il venait d'occuper et se percha en équilibre sur le cadre en métal de la camionnette.

Mon grand-père mit un certain temps à faire le lien entre l'oiseau qui avait tapoté à sa vitre plus tôt ce jour-là et le corbeau perché sur le cadre précaire de sa vieille camionnette, avec des croassements d'autosatisfaction. Nonno entra dans la voiture, et sans réfléchir tourna la clef de contact. Le moteur démarra au premier tour, un bruit régulier comme un miracle. Il se mit à conduire, reléguant tout ceci au statut de rêve éveillé, en continuité avec la vision nocturne précédente, dans laquelle étaient apparus des oiseaux et des abeilles. Vide de toute circulation, la route goudronnée s'étendait devant eux, argentée du mirage d'une soif lointaine.

Une tension importante était née entre Nonno et son fils Yaqut du jour où le jeune homme avait laissé tomber ses études à quatorze ans pour entrer en apprentissage chez un graveur italien. Yaqut s'était montré capable de rêver à toute une série de vocations. Âgé de presque vingt ans, artisan habile et respecté, davantage absorbé par sa vocation de graveur que par ses autres projets, Yaqut savait tout faire dans une maison et aussi forer un puits. Il n'était pas beau parleur, ça non, son vocabulaire actif à cette époque étant constitué de grognements, d'un oui tout simple, ou d'un signe de tête signifiant non. Il jouait du *kaman*, pinçant les cordes selon le rythme et le mode de chants qu'il composait lui-même.

Le vieil homme jeta alors un coup d'œil furtif au corbeau. L'oiseau était assis avec l'air satisfait d'un enfant tout content à l'idée de se rendre à une fête. Une question se posait : le corbeau allait-il l'accompagner dans la concession où Damac était en train de souffrir les douleurs de l'enfantement ? Ou s'envolerait-il dans l'inconnu, laissant derrière lui un mystère, une sorte de lien archaïque avec la Somalie préislamique, créature élevée au statut de divinité ?

« Nous y voilà », dit mon grand-père en manœuvrant la camionnette pour la garer. C'est alors que la créature à plume émit le plus doux des croassements, qui à l'oreille de mon grand-père semblait dire : « À tout de suite. » Ce croassement aurait tout aussi bien pu être : « Merci beaucoup », mais mon grand-père n'en était pas sûr. Car avant qu'il ait pu penser aux multiples significations du mot corbeau en somali, l'oiseau partit, poli comme un passager qui témoigne de la gratitude après avoir été déposé.

Comme il me répétait cette histoire pour la énième fois, je pensai que Nonno arborait une expression inexplicable, un peu comme de l'amour qui monte en graine.

Commençait-il à regretter de regretter la façon dont les choses avaient tourné ?

Mon grand-père trouva Yaqut occupé à faire des incisions sur une dalle de marbre. Mon futur père travaillait à une pierre tombale pour un Italien « mort en miséricordia » comme avait coutume de dire mon grand-père. Les mains de cet homme encore jeune étaient agrippées à son tablier ; il était tendu. L'endroit avait une odeur habitée ; en fait un autre homme était endormi sur le lit *alool* dans le coin le plus éloigné, très probablement un parent de Damac venant de la campagne. La maison grouillait d'un grand nombre de femmes, dont la plupart apportaient leur aide. Yaqut vint à la rencontre de son père et lui offrit un avant-bras parce que ses mains n'étaient pas assez propres pour qu'on les serre.

« J'imagine que tu es inquiet », se risqua le père.

Yaqut fit signe que oui à la manière d'un étranger, qui tout en ne comprenant pas la langue veut rester cordial. De toute évidence, il était mal à l'aise. Trouvant un haut tabouret pour faire asseoir son père, il paraissait ne pas savoir s'il allait ou non retourner à son travail. Comment était-il possible qu'un homme jeune, bientôt père, puisse travailler à la pierre tombale d'un Italien mort ? Seules quelques lettres étaient gravées sur la dalle. Interrogé sur ce qui s'était passé jusque-là, Yaqut marmonna quelques mots : apparemment, pour être payé, il devait livrer la pierre le jour même. Son père offrit de lui rembourser ce manque à gagner, mais Yaqut ne voulut pas en entendre parler, disant : « Cela ferait de la peine à Damac. Nous sommes tous les deux attachés à notre indépendance. Mais merci tout de même. »

Après qu'une de ses filles lui eut servi du thé et des biscuits, mon grand-père mentionna le bon présage que

constituait la visite du moineau avant l'aube. Puis il parla du corbeau et de la manière dont il l'avait aidé à faire redémarrer le moteur de la camionnette. Il aurait pu parler à un Chinois dans une langue de signes mexicaine car il ne réussit pas à susciter un seul commentaire de Yaqut sur l'une ou l'autre histoire.

« Crois-tu, demanda le vieil homme, que le fait d'être père a plus d'importance pour toi que tes autres vocations, comme foreur de puits, graveur, ou employeur de fossoyeurs ? »

Pas un mot de Yakut.

Quelques minutes plus tard, deux femmes vinrent les rejoindre, l'une étant la sœur aînée de Yaqut, celle dont il était le plus proche. Elle avait apporté du foie frit pour le petit déjeuner de leur père. L'atmosphère était joviale, le bavardage frivole. Arbaco, l'amie la plus chère de Damac, demanda à Yaqut s'il était heureux à l'idée d'être bientôt père. Yaqut répondit par une série de mots mnémoniques sans suite. Duufaana, la sœur aînée de Yaqut, étant la seule personne, si l'on excepte Damac, capable de débrouiller les bruits noués de Yaqut, interpréta ses sages propos dans une chaîne de mots aussi décousus que le rosaire qui énumère les noms à la louange de Dieu.

À peine le futur grand-père s'était-il penché en avant comme pour se lancer dans une discussion énergique que la psalmodie d'un griot l'interrompit net dans son élan. Le griot faisait la demande traditionnelle d'un cadeau à la maisonnée bénie par la naissance d'un garçon. Comment se faisait-il, cependant, que le griot sût non seulement qu'il allait bientôt y avoir une naissance mais que ce serait un garçon ? Par ailleurs les sons qui provenaient de la chambre où la mère était en labour indiquaient qu'elle n'avait pas même commencé à pousser, et qu'elle n'avait pas même encore perdu les eaux.

Yaquut donna généreusement au griot.

Mon grand-père, peut-être en hommage au griot, continuait d'écouter comme s'il attendait quelque signe de ce qui allait venir de Waaq, l'ancien dieu du ciel somali, imparfaitement supplanté par l'islam. Comme à un signal, la créature à plume était de retour ; perché sur la plus haute branche du figuier au centre de la concession, le corbeau émettait un croassement qui aux oreilles de mon père ressemblait à « Kalaman ».

Je reçus le nom de Kalaman.

Yaquut était tout pétillant de plaisir.

Il produisait des bulles, d'abord un son à peine esquissé, entre un grognement tronqué et la syllabe pleine d'un mot beaucoup plus long. Puis il transforma ces sons en un torrent, un fleuve inintelligible de bruits qui se brisaient sur ses rives. Quelle joie de l'entendre, noyé qu'il était dans le ravissement d'être père ! Il n'arrivait pas à le contenir. Les gens déchiffraient le cours de son allégresse car il ne cessait de répéter « Je suis ! Je suis ! ». Mais étrangement il n'expliquait pas qui il était ou ce qu'il était.

Il s'écria « Non, non, non, non », étreignant son propre père. On finit par comprendre qu'il le dotait du titre honorifique de Nonno, mot italien pour Grand-père.

D'autres griots arrivèrent pour psalmodier des bénédictions. On promit un vaste festin, on offrit un repas somptueux, une chèvre fut livrée à la porte, puis égorgée, une partie de la viande allant aux pauvres, crue, et l'autre étant cuisinée sur des feux improvisés.

Duufaan demanda à Nonno de sortir. Elle avait l'air inquiète à l'idée qu'un corbeau soit présent à une naissance. Les yeux attentifs de Nonno saisirent la proximité maléfique du corbeau, venu pour superviser les préparatifs de près.

C'est alors que le corbeau, avec l'assurance tranquille d'un invité privilégié, se joignit à la chaîne d'activités. Nombre de gens firent des remarques sur sa présence incongrue à leur côté. Les femmes d'un commun accord le chassaient à grand bruit. Mais Nonno intervint, à partir du moment où il remarqua que les vautours, les faucons et d'autres carnivores quotidiens étaient aussi arrivés. Seul le corbeau agissait comme pour se distinguer des autres mangeurs de charogne, venus dans l'espoir de recevoir des déchets de viande. Le corbeau se joignit aux êtres humains.

La nouvelle que je n'urinais toujours pas et ne pleurais pas quand on me tapait les fesses se répandit plus vite que celle de l'arrivée maléfique. L'exultation de Yaqut cessa. Nonno intervint à nouveau. Avec une simplicité bucolique, il parla à sa fille Duufaan pour lui exposer une requête peu orthodoxe : il désirait aller dans la pièce où Damac avait accouché. Traditionnellement les hommes n'ont pas le droit d'entrer dans une telle pièce pendant les quarante jours avant les relevailles. Mais à cause de ces circonstances particulières, on accorda à Nonno ce qu'il demandait.

On eût dit un guérisseur réputé se rendant au palais où l'héritier est tombé malade. Il se fraya un chemin tout seul et pénétra dans la chambre de Damac, les manches relevées et retroussées, les lèvres tremblant du pouvoir totémique du corbeau, à qui il y a bien longtemps nous adressions nos prières en tant que dieu du ciel – corbeau qui était révééré comme divinité parmi les peuples de la Corne de l'Afrique avant que ne se répandent l'islam et la religion chrétienne.

Mettez cela sur le compte d'une terreur superstitieuse, mais le corbeau ne voulut pas suivre Nonno dans la chambre de Damac, peut-être à cause de l'étrange mélange d'encens, de *commiphora-malmal* et d'autres parfums, odeurs qui répugnent aux corbeaux. Le vieil homme fit son

entrée, la tête légèrement inclinée, le regard concentré, les épaules voûtées. Il remarqua les deux piquets qui avaient été enfoncés dans le sol de terre battue, et le tissu que l'on y avait tendu pour protéger Damac des regards.

J'étais sur les genoux de la sage-femme. Elle me tendit à Nonno. Tous se turent dans la pièce, tous les regards étaient fixés sur lui. Grand-père plaça une graine de tamarin sur mes lèvres, qui frémirent, s'ouvrirent ; je sortis la langue puis la rentrai, goûtant, nommant peut-être ce fruit et décidant que je prendrais encore un peu de sa pulpe, si on m'en donnait. Le doigt de Nonno me nourrit d'une goutte de miel sauvage, et d'une autre goutte d'eau parfumée de tamarin. Je lançai alors un cri vigoureux. Je lâchai un flot d'urine, abondant comme les eaux du fleuve Shabelle.

On eût dit que mon grand-père était un magicien qui ne voulait pas divulguer les secrets de sa vocation, son gagne-pain. Il me rendit à la sage-femme. Une explosion de youyous accueillit ce geste. Mais avant de quitter la pièce, il sortit des plis de son vêtement la sourate du Coran appelée Faatixa, l'Ouverture, que Yaqut, son fils avait copiée dans un style coufique fleuri et aussi le petit bonhomme récupéré dans le ventre du crocodile. Nonno m'offrit ces présents, à moi son petit-fils nouveau- né que ses doigts aux longs ongles recourbés acceptèrent et serrèrent dans une étreinte possessive. On eût dit que mon grand-père était un nomade qui présentait à son petit-fils un long poil pris à une chamelle, la *xuddun-xir*, chamelle que l'on donne à un nouveau-né. Cela accompli, il sortit.

Le sourire revint sur les lèvres de tous les autres. De ce jour-là, Yaqut se mit à parler non en un flot imprécis, mais en mots facilement compris de tous. Le corbeau, quant à lui, descendit de sa hauteur solitaire.

Et tous se réjouirent.

À la fin de la journée, quand le corbeau retourna à la propriété de mon grand-père en sa compagnie, les travailleurs de la ferme l'appelèrent Madoobe. Ce nom est une description qui fait essentiellement allusion à la couleur sombre de l'oiseau, mais évoque à peine sa nature divine. La créature à plume réagit à l'accueil chaleureux des villageois et à leurs plaisanteries avec des croassements aimables pour témoigner son plaisir. C'était comme si, dans une existence précédente, il s'était déjà connu sous ce nom, ou avait connu Nonno, ou ce village en particulier. Mais un bon nombre des ouvriers trouvaient l'idée d'avoir un corbeau à leur côté aussi déplaisante que celle d'embrasser un objet de dérision. Quand Nonno ne pouvait les entendre, certains riaient à se briser les côtes à la vue d'un vieil homme de presque un mètre quatre-vingt-dix, aux épaules larges comme un tronc de baobab, remorquant un corbeau.

Fidow dit : « C'est le grand-père et le petit-fils. »

Un autre ouvrier rappela à son auditoire l'heureuse trouvaille des Somalis qui définissent un miracle comme une ânesse qui donne naissance à un veau. C'était bien un miracle, un corbeau qui n'était pas chassé à coups de pierres, mais gardé comme animal familier par un de nos anciens les plus respectés. Un autre ouvrier s'enquit auprès de mon grand-père du nom choisi pour son petit-fils. Le nom de Kalaman donna lieu à un curieux débat, certains argumentant que c'était un nom islamique, d'autres que c'était un nom somali préislamique. L'un d'eux, prétendant en savoir plus que les autres, fit un commentaire qu'il croyait facétieux : « Je pense que cela a à voir avec l'abc de l'alphabet arabe. »

Comme il s'éloignait de ce groupe de gens, toujours suivi par le corbeau, mon grand-père était triste parce que

personne ne faisait le lien entre Madoobe et une signification iconique, comme celle d'un caméléon parmi d'autres communautés africaines. Après tout, dans la conception somalie ancienne, on associe les corbeaux à l'idée d'une garantie contre la mort, à la différence des croyances de l'islam et de la religion chrétienne qui offrent aux fidèles la garantie d'une vie après la mort !

Quarante jours plus tard, le corbeau disparut aussi mystérieusement qu'il était arrivé. Il s'envola alors que mon grand-père revenait d'une visite chez mes parents pour marquer la fin de la période où ma mère devait garder la chambre. Ce jour-là on célèbre le rite des relevailles et on sort le nouveau-né de la maison pour la première fois. Des hommes sages sont choisis pour assurer cette tâche. On murmure à l'oreille du nouveau-né des formules de sagesse secrètes.

Quand je suis tombé amoureux de Sholoongo et quand j'ai appris que son père s'appelait aussi Madoobe, je demandai à mon grand-père si le corbeau appelé Madoobe était une des métamorphoses de mon amour enfantin.

« Allah seul le sait ! » répondit-il.

Je demandai alors : « Quels secrets as-tu chuchotés dans mes oreilles le jour où, au cours d'une cérémonie rituelle, tu as signifié que j'étais prêt à sortir dans le monde ?

- Juste quelques mots, dit Nonno.
- Et ces mots ?
- Les oiseaux s'envolent. »

Un petit enfant demande à son grand-père : « Peux-tu imaginer un être humain sans parents connus, sans grand-père ni grand-mère ?

– Seul Adam correspond à cette description pour les musulmans et les chrétiens.

– Et quelqu'un qui aurait un père mais pas de mère ?

– Je n'en connais pas, à moins que nous pensions à Xaawa, connue aussi sous le nom d'Ève, dit le grand-père de l'enfant. Mais il nous faudra assumer beaucoup de choses. Nous devons assumer qu'Adam est son père, puisque les mythes supposent qu'elle est née de sa côte. »

Et l'enfant psalmodie une hyperbole : « Les mères ont beaucoup d'importance ! Les pères ne comptent pas ! » Il répète cela plusieurs fois, cassant un cure-dent à chaque fois qu'il chante ces mots. Quelque chose met en branle le mécanisme de la mémoire chez le vieil homme et ses yeux voyagent au loin, voient, se rappellent. « À quoi penses-tu ? » demande l'enfant au vieil homme.

« Je pense que les mythes ne sont qu'un ragoût fait pour donner de la saveur à notre vie », rétorque le vieil homme.

Chapitre huit

JE SUIS LA MÈRE de Kalaman. Et faute de trouver un début plus éloquent à mon récit, je vais commencer par un incident qui s'est produit plusieurs mois après le troisième anniversaire de Kalaman, juste après que je l'ai sevré.

Il nous est tombé dessus, à Yaqut et à moi. Il s'était probablement approché de nous du pas feutré du chasseur qui veut surprendre la victime choisie, après avoir marqué le théâtre d'opérations avec des frontières de silence. Une fois entré dans la pièce, il avait dû prendre soin de refermer la porte sans faire de bruit, précaution bien inutile parce que, pour notre part, nous étions complètement absorbés l'un par l'autre ; un seul son comptait pour nous, celui fait par nos deux corps vivifiés par le désir. Dans notre excitation, Dieu nous est témoin, nous nous adressions une foule de termes tendres et passionnés ; il y avait des gémissements, des plaintes aussi. Nous avions gardé la veilleuse allumée, et, peut-être parce que nous avions oublié de les souffler, deux chandelles brûlaient encore. Nous avions presque atteint le point

culminant de nos ébats quand je perçus une présence, parmi les ombres des chandelles courbées par la brise, la présence de quelqu'un ou de quelque chose qui projetait une ombre que le vent n'affectait pas, à la différence de son effet sur les chandelles. Là, avec nous dans la chambre, je voyais les contours exagérés d'une tête. Pendant quelques moments de panique, mon regard apeuré et l'audace de l'intrus se sont affrontés dans une stupéfaction croisée. J'ai fixé les yeux du visiteur qui aurait pu être au centre du disque facial d'un hibou, protubérances concentrées sur nous avec plus de pouvoir que des yeux humains, source d'un rayonnement diabolique.

De toute façon, c'était bien lui, mon Kalamán, ressemblant davantage à un nain qu'à un enfant de trois ans. Il concentrait tellement son regard sur Yaqut, qui lui tournait le dos, qu'il en louchait. Yaqut était en moi, la pointe de mon sein était dans sa bouche. Le petit poussait sa joue de l'intérieur avec le pouce et émettait du fond de ses fosses nasales un petit sifflement, bruit que j'ai mis sur le compte d'une sorte d'excitation sexuelle, si c'est bien le terme.

J'ai eu un tel choc que tout s'est passé comme dans un flash-back au ralenti, la réaction décalée et graduelle assumant sa vie propre. En un instant, j'ai été submergée par une sensation de paralysie partielle. Je sentais un engourdissement cotonneux se répandre dans toutes les cellules de mon corps, au fur et à mesure que le message qui décrivait ce qui se passait atteignait les parties de mon corps qui n'étaient pas encore affectées, mais que gagnait graduellement un sentiment d'impuissance. Le tout a abouti à ma langue, où l'impression de nécrose était totale. Ma température est tombée à zéro. J'ai repoussé Yaqut, qui jusque-là ne s'était rendu compte de rien, l'ai l'écarté le plus loin possible afin de pouvoir m'étreindre

moi-même, me couvrir la poitrine, les cuisses, le sexe, pas avec des habits, certainement pas avec cette autre personne, Yaqut, mais avec une cécité cosmique. Je ne voulais pas voir, et je ne voulais pas non plus être vue. Pas par Kalaman ni par Yaqut. Voilà ce que j'ai ressenti à ce moment-là. Un fils voyeur à trois ans !

Plus tard cette nuit-là, Yaqut m'a raconté comment il avait d'abord remarqué que mes pieds étaient glacés avant de se rendre compte de ce qui se passait : c'est seulement après qu'il avait perçu la chair de poule qui m'envahissait les cuisses. Mes jambes ont alors commencé à desserrer leur étreinte, elles l'ont lâché petit à petit jusqu'à ce qu'il ne soit plus en moi. Pour récupérer mon corps, j'ai libéré mon sein de l'affection de ses lèvres, à la façon dont une mère enlève des mains d'un enfant un jouet qui pourrait être dangereux. Son membre viril a rétréci jusqu'à n'être plus qu'une petite excroissance sans vie, un sixième doigt, vide de toute énergie, privé de souvenir, de sexe.

À ce moment, Kalaman s'est détaché des ombres mouvantes et sinistres des chandelles. Et il a répété une phrase, ou plutôt un ordre. Il redisait des mots que dans mon trouble il m'a fallu un certain temps pour décoder. Il psalmodiait : « Maman, donne-moi... » et, après une pause ou un gémissement, ajoutait : « ... un frère ou une sœur ! » Ou encore il geignait, puis récitait toute la séquence sans une pause. Il finissait tout ce cirque en s'enfouissant la tête dans ses petites mains, puis attendait, comme reprenant son souffle.

« Que veux-tu que Maman te donne, Kalaman ? » demanda Yaqut, occupé à couvrir son indécence.

Avant de sortir en courant de la chambre, Kalaman a répété à plusieurs reprises : « Donnez-moi, donnez-moi, donnez-moi... un frère ou une sœur ! » Pendant des années les murs de ma mémoire ont résonné de la sup-

plique de Kalaman, son « donnez-moi, donnez-moi », « Maman, donnez-moi un frère ou une sœur ».

Kalaman voulait que nous lui donnions, si possible, un jeune frère et une jeune sœur, un de chaque, requête normale de la part d'un enfant qui grandit. Ce n'est pas faute d'avoir essayé que nous n'avons pas donné suite à sa demande. Seulement j'avais attendu Kalaman pendant un temps considérable, presque trois cent dix jours. Peut-être cette grossesse prolongée m'avait-elle démolí les membranes à l'intérieur. Je ne regrette pas du tout de l'avoir gardé en moi aussi longtemps que possible. À quoi bon regretter maintenant de l'avoir allaité jusqu'à presque trois ans, bien que l'on m'ait conseillé de le sevrer plus tôt. Pourquoi l'ai-je allaité si longtemps ? Parce que je ne voulais pas le lâcher, m'imaginant que j'étais un tube caressé par ses tendres lèvres, mes larges mamelons se gonflant à son toucher. Vous voyez, j'avais deux seins supplémentaires miniatures plus bas sur l'abdomen. Comme cela m'excitait de me les faire sucer, plaisir que mon mari Yaqut était toujours prêt à m'accorder ! Pour les sucer, il se mettait à genoux, et prenait mes « Tout petits » à la bouche, un à la fois, accomplissement vertueux d'un rituel privé qui nous enchantait. C'était un plaisir divin que d'avoir Kalaman au sein, et à mes pieds mon mari prostré en adoration respectueuse de mes « nains », la tête cachée entre les petits, caressant les pointes sans lait. C'était comme si j'avais été bénie d'une paire de jumeaux, occupés à téter chacun de mes seins. Toute femme aurait ressenti une impression des plus délectables à être ainsi maniée avec tant de vénération. « Plus bas, encore plus bas, s'il te plaît, sois gentil, excite-moi, disais-je à Yaqut, continue à toucher, continue à m'exciter, de plus en plus, la langue et tout ! » Il était très obligeant, que Dieu le bénisse, si bien que je finissais par résonner comme

résonne une cloche. Je le pressai de venir. À un signe de moi, nous jouissions ensemble dans une humidité de mousson, sur ses lèvres une moustache opaque et laiteuse, venant de moi.

J'étais déterminée à les garder tous les deux pour moi. J'étais décidée à les faire entièrement miens : Kalaman, fœtus qui dépendait indiscutablement de moi tant que je pouvais le tenir, et Yaqut, totalement à moi, à cause de notre secrète confiance mutuelle. Il était casanier, mon Yaqut, à cause de son métier, Yaqut ma bouillotte. Béni soit le jour où j'ai rencontré cet homme, amen ! Je n'ai pas lâché le fœtus parce que je voulais que personne ne voie les secrets de mon corps, mes tout petits seins supplémentaires. La sage-femme allait les voir, je le craignais, la nouvelle allait circuler, et avec les commérages, soit les « Tout petits » tomberaient tout seuls, soit on me traiterait de sorcière.

Après la naissance du bébé, surtout comme c'était un garçon, je savais que la communauté des hommes allait le prendre en charge. Mais je ne voulais partager mon bébé avec personne, et surtout pas avec les hommes. Car les hommes ont une manière bien à eux d'endoctriner les garçons, de leur chuchoter de mâles secrets à l'oreille, tandis que la mère gît sur le dos, handicapée par le dysfonctionnement de son corps et l'engourdissement de son cerveau, étant donné qu'elle a été infibulée. Cela nous prend au moins quarante jours, si ce n'est plus, pour cicatriser, journées pendant lesquelles les femmes sont convalescentes, nuits et journées qui peuvent donner aux hommes le temps de conspirer entre eux sur le nouveau venu, nuits et journées où ils pourraient bien ouvrir les Écritures et les consulter pour y trouver des directives divines. Mon beau-père Miftaax (appelé plus tard Nnno-no-no par un Yaqut alors bégayant d'excitation) a étudié

les étoiles, la position relative des planètes, les oiseaux assemblés autour de lui à picorer, à lui manger dans la main. Il avait une drôle d'allure avec le corbeau qui le suivait pas à pas. Les hommes faisaient ce qu'il disait, et toute la communauté aussi, parce qu'il était riche. Il avait une langue féroce, avec laquelle, par plaisir, il lui arrivait de lâcher un flot d'injures arrogantes. Il a nourri mon fils de toutes sortes de décoctions à base d'ingrédients magiques, de la pure sorcellerie.

Une fois mon fils sevré, je ne savais pas ce qu'il allait advenir de mes deux Supplémentaires, maintenant que Yaqut avait les Principaux à sa disposition et à la bouche. Je savais que le jour viendrait où le bébé et moi serions séparés, lui pour suivre le cours de sa destinée, et moi le mien. Mais en imagination, je demeurais la mère de jumeaux : l'un d'âge mûr, également mon mari, et l'autre mon tout jeune fils. Même à présent, quand nous faisons l'amour, Yaqut tète mes Frontaux l'un après l'autre. Récemment, cependant, peut-être à cause de Sholoongo, mes mignons Minuscules sont rentrés en sommeil, pêches mûres qui sèchent sur l'arbre qui les a portées. C'est comme s'ils perdaient leur ronde abondance. C'est pourquoi je ne serais pas autrement étonnée de me réveiller un matin et de ne plus les trouver là, victimes inertes des lois d'une gravité ensorcelée par Sholoongo. Et alors qu'advviendrait-il de moi ? J'ai eu par le passé plus de cauchemars à l'idée de voir mes Beautés révélées que je n'ai maintenant de crainte qu'ils disparaissent sans faire des adieux décents. Tout est de la faute de Sholoongo. Si elle le pouvait, elle ferait encore plus de mal. Personne n'aime les sorcières. C'est pour elles que l'on construit des feux, c'est avec elles que l'on allume des bûchers. Les sorcières brûlent dans leur chair. Dieu nous préserve !

Et même si l'on n'allumait pas de bûcher funéraire, je ne voudrais pas que d'autres gens soient au courant de l'existence de mes Minuscules, car leur existence est le complément de la mienne. Avant qu'un médecin me déshabille pour m'examiner, il me reste deux choix : soit l'humiliation d'être vue, soit les couvrir d'un bandage. D'une manière ou d'une autre, les docteurs finissent par le savoir. Jusqu'à ma puberté, ma mère y mettait des pansements adhésifs, et je prétendais avoir des kystes de la peau, ou quelque autre désagrément lié à l'adolescence. Puis j'ai rencontré Yaqut qui m'a aidé à considérer ma malédiction originelle comme une chance déguisée.

L'un dans l'autre, cependant, les Supplémentaires ont entamé mon moral en tant que femme. J'ai fini par lâcher le fœtus, et Nonno l'a appelé Kalaman. Comme geste de bonne volonté, Yaqut a accordé à son père l'honneur insigne de choisir un nom pour le garçon. Mais pourquoi fallait-il qu'il le nomme Kalaman, décision parfaitement absurde ? Cet homme est étrange, il a choisi des noms bizarres pour sa descendance : Yaqut, Duufaan, et maintenant Kalaman. Ces noms cherchent autant à attirer l'attention qu'une femme qui se dénude la poitrine au cours d'une foire aux chameaux.

On dit de moi que je suis mesquine, calculatrice, mais c'est le fait de gens qui, s'ils savaient l'existence de mes Additionnels, m'auraient décrite comme un monstre aux nombreuses mamelles. Je suis surprise du petit nombre de ceux qui ont entendu parler de mes multiples mamelles. Les docteurs révèlent des choses à votre sujet, les infirmières échangent des commérages à la cafétéria. Les Somalis aimant se mêler de tout, beaucoup de ceux qui sont sans emploi ou insuffisamment occupés fabriquent des récits, surtout les hommes qui montent toutes sortes de calomnies. Mais c'est ainsi. Je n'ai connu qu'un seul

homme par amour et de mon plein gré. Je ne peux pas dire que j'ai connu les hommes qui m'ont violée, car je ne les connaissais pas. Que la malédiction de Dieu soit sur eux ! Je ne sais pas si l'autre a parlé d'eux. Car c'est un homme vindicatif, qui admet faire du chantage. Que soit maudit son index semblable à un scorpion. Je le haïrais encore plus s'il devait un jour propager des commérages plus laids sur mes Beautés !

Mais quant à un nom, et celui de Kalaman en particulier ?

Je compare le nom de mon fils à une flaque d'eau couverte des gribouillis arides des fleurs de sel. C'est comme si vous vous approchiez de la source de la matière aqueuse, et que cette seule pensée vous donnait des forces, vous faisant investir toute votre énergie à aller de l'avant dans la brume de chaleur jusqu'à atteindre la *bio* convoitée, la source de vie, l'eau. Dans un mirage, cependant, malgré la proximité de *bio* (le terme signifie eau en somali), la vapeur recule au fur et à mesure que vous en approchez, s'éloignant de plus en plus de vous, vous causant une soif propre à vous pousser au suicide.

Si mon fils avait comme nom non pas Kalaman mais n'importe laquelle des désignations ordinaires somalies ou musulmanes, je doute qu'il aurait attiré autant d'attention qu'il le fait en ce moment. Peu après avoir rencontré Sholoongo, cet oiseau de malheur, et après qu'elle lui a fait remarquer le caractère particulier du nom choisi pour lui, j'ai suggéré à Nonno qu'il valait mieux échanger le nom de mon fils pour un autre plus ordinaire.

À cette époque, cette mauvaise femme (le nom même de Sholoongo est encore plus bizarre, faisant allusion à une forme ancienne pré-capitaliste de banque entre les femmes : elles contribuent chacune à une tontine, qu'elles

se partagent une fois par semaine), cette femme donc surgissait dans toutes les conversations, son nom caressait les lèvres de tous les hommes. Elle induisait un état de nympholepsie chez les hommes, quel que soit leur âge ou leur métier. Avec une bouche aussi juteuse qu'un fruit succulent, des lèvres gonflées comme le désir même, elle n'était guère différente des bêtes qui s'exposent à l'état de nature. Sa présence inquiétait les femmes. C'est la seule période où j'ai envisagé de lui dire que, dans mes Minuscules, j'avais aussi du pouvoir sur les hommes. Je n'aimais pas cette chienne, surtout quand elle s'emparait du nom de mon fils et jouait avec comme une chienne joueuse accole son postérieur à celui d'un chien, d'une manière froide, délibérée, calculée, juste pour l'exciter.

Bon, à propos du nom de Kalaman ! C'est là que j'en étais, non ?

J'ai parlé à Nonno à plusieurs reprises de la nécessité de changer ce nom. Un jour, j'ai répété ce que j'allais dire au vieil homme, très contente de moi, avec l'impression d'être habile. J'ai mis au point ma stratégie avec l'aide de Yaqut et, sur ses conseils, j'ai encore amélioré ce que j'avais prévu. Quand je me suis trouvée face à face avec Nonno, j'ai comparé tout ce processus à un mirage qui augmente encore la soif de celui qui le contemple.

Nonno a dit : « Sais-tu où le chameau met son eau en réserve ? »

Je ne m'étais pas préparée à cette sorte d'embuscade, et de toute façon je ne voyais pas de rapport avec le fait que mon fils ait nom Kalaman ou Mohammed. J'ai d'abord refusé nettement de me laisser avoir par la stratégie de Nonno qui consiste à soumettre ses interlocuteurs grâce aux diversions créées par son mode de conversation. Je suis une femme de la ville et je n'ai jamais eu l'occasion de me préoccuper des chameaux ou des

hommes qui les élèvent. « Et si je disais que je n'en ai pas la moindre idée ?

– Cela n'est pas suffisant.

– Ils ne la gardent pas dans leur bosse ? »

Il hocha la tête en signe de dénégation.

J'avais l'impression qu'il était en train de m'entraîner pour quelque compétition sportive. J'étais sa jeune petite-fille, athlète douée mais paresseuse, qui avait besoin de davantage d'encouragements, de plus de vigueur intellectuelle.

« Et son estomac ? ai-je demandé.

– Propose-moi autre chose.

– Je donne ma langue au chat, ai-je dit.

– Un chameau, a-t-il dit, n'emmagasine son eau ni dans sa bosse ni dans son estomac mais dans son sang. »

J'ai confessé que ce détail m'avait échappé.

« Je le savais bien, a-t-il dit.

– Peux-tu me dire à quoi rime tout cela ? ai-je demandé.

– J'espère que Yaqut et toi êtes assez intelligents pour distinguer le sang dans la veine du chameau de l'eau qui s'y trouve aussi. Je veux que tu imagines que la quantité d'eau a beaucoup baissé, à cause de la soif inextinguible de l'animal.

– Je ne vois toujours pas où tu veux en venir, ai-je insisté.

– Je suis en train de construire une allégorie à partir de Kalaman, de la façon dont nous avons choisi son nom, et je me sers du mélange de sang et d'eau comme d'une métaphore emblématique d'un sens plus général, comme d'une parabole.

– Nous devrions peut-être en rester là, ai-je dit, puisque je n'ai pas été formée à décoder tes mystérieux propos faits d'images reliées au sang et à l'eau d'un chameau.

– C'est toi qui t'es servie de l'image du désert, m'a-t-il rétorqué, accusateur.

– Peut-être que Yaqut arrivera à trouver du sens à tout ça. »

Nonno dit, du ton impatient du maître à qui la malchance a attribué un élève stupide : « C'est une bonne idée. Essaie cette devinette sur lui. »

J'ai laissé cette parabole galoper devant moi sur une monture à pieds humains. Une grenouille a coassé. Nous étions près d'un point d'eau et je pensais : jamais plus je ne regarderai de l'eau ni ne penserai aux chameaux ou au désert de la même façon après cela. Mais j'ai gardé ces pensées pour moi. Quand je suis retournée auprès de ce casanier de Yaqut et lui ai demandé de bien vouloir déchiffrer le message sur le sang et l'eau, il a eu un sourire très malicieux. Il a hoché la tête, émerveillé. Mais j'ai eu beau essayer de toutes mes forces, j'ai eu beau plaider, il n'a pas voulu me dire ce qu'il voyait dans cette devinette. « Où était le secret dans tout ça ? »

Il y a d'autres bases de discorde entre Nonno et moi.

Cette zone est plus instable, plus incertaine. Braquez le projecteur dessus, et il éclairera un placard dans lequel se trouvent quelques squelettes de provenance douteuse, celui de Nonno et de notre os de discorde. Cela a à voir avec la boisson au tamarin : Kalaman, au lieu d'un filet de lait de chèvre ou de mes propres sécrétions mammaires, données par Dieu, a été forcé d'en sucer une goutte sur un index plongé dans quelque jus magique que Nonno avait apporté d'Afgoi, le pays de la magie par excellence. Il y a aussi la question du corbeau et de sa façon de se conduire en vraie vedette. Tout cela est vraiment incroyable : le corbeau attendait Nonno à l'extérieur de la chambre où j'avais donné naissance à mon Kalaman.

Posez à Nonno des questions précises et il devient vague ou tient des propos évasifs et confus. Il demandera : « Savez-vous pourquoi les gens protègent leurs secrets, comme des alcooliques prolongent un verre jusqu'à la dernière goutte ? Nous sommes aliénés, étrangers à notre propre corps, aux tristes sentiments dans lesquels sont emmaillotées nos vies, comme si elles risquaient de disparaître, comme autant de mots écrits sur le sable par un enfant. » Vous comprenez quelque chose à cela ? Moi non. Écoutons-le continuer. « Parce que nous sommes étrangers à l'époque dans laquelle nous vivons, ce siècle pris au piège par les euro-saboteurs. » De la mélasse, pure, rien d'agréable dans tout cela. C'est comme si je devais répondre à la question « Qui es-tu ? » en répondant : « Je suis une femme, née avec deux seins supplémentaires, et j'adore qu'on me les suce. » Omettons le verbiage, et rappelons-nous que Nonno, tout comme Sholoongo, avait été laissé pour mort et a survécu. Et s'il est l'homme qu'il est et que Yaqut est pour moi le type d'homme qu'il est, c'est parce que, en tant qu'hommes, ils sont bien équipés tous les deux, avec d'immenses attributs que ni l'un ni l'autre ne sait comment gérer.

Nonno a-t-il mis quelque potion dans le jus de tamarin dont il a nourri Kalaman au bout de son doigt, moins d'une demi-heure après sa naissance ? Nous ne le savons pas et ce n'est pas lui qui va le dire. Nous aurions dû lui demander d'où venait cette boisson. D'abord qui avait fait bouillir l'eau avec laquelle l'extrait de tamarin avait été mélangé, additionnée de cuillerées de sucre ? J'aurais souhaité savoir si Fidow avait aidé à concocter cette boisson, Fidow qui trempait un peu dans les pratiques magiques de Shiidlina, Fidow qui plus tard allait donner à Kalaman des médicaments à avaler, faits d'étranges mixtures d'origine douteuse. Il n'est rien de plus puissant que

l'envoûtement d'un bébé à son origine. Quand ma période de convalescence de quarante jours fut terminée et que par hasard je me suis trouvée seule avec Kalaman et Nonno, je lui ai demandé de m'en dire plus.

Nonno a répondu : « Fidow, mon factotum, a trouvé des graines de tamarin qui germaient dans une montagne de crottes d'éléphant, aubaine pesant au moins deux cents kilos et contenant au moins cinq mille jeunes plants de tamarinier prêts à planter. Je lui ai suggéré d'en apporter cinq kilos dans une pelle, et les ai plantés moi-même de mes propres mains. Un prêtre a béni cette plantation, afin que soient apaisés les esprits de la terre, et ceux des arbres. »

J'ai demandé : « De quoi refuses-tu de parler ? »

Pour une fois Nonno a eu l'air choqué. Il a dit : « Je suis en train de te dire qu'il y a des sortes de secrets que nous choisissons de ne pas révéler, des secrets dont nous préférons ne pas nous défaire, des secrets sur les zones mal éclairées de notre vie, la disposition de notre corps, les territoires de notre douleur. S'il te plaît, ne me presse pas de questions à ce sujet, n'insiste pas pour que je réponde, sinon je serai tenté de te demander s'il est vraiment des questions que tu considères impertinentes. »

Il me paraissait très menaçant. (J'avais eu la même impression quand il s'était dissimulé avec beaucoup d'à-propos dans la devinette sur le sang et l'eau pour détourner la question sur le nom de Kalaman.) Je savais que de mon côté je ne laissais rien filtrer des secrets que je gardais pour moi. J'ai pesé tout cela en silence, attendant qu'il continue.

« À la vérité, a-t-il continué, je devrais dire que, lorsque j'ai donné une infusion à base de tamarin à mon premier petit-fils, je croyais que je la lui offrais comme un secret de bon augure pour sa survie.

– Je suis en pleine confusion, ai-je dit.

– Il y a un texte caché dans tout cela. Ce texte désigne mon propre passé, des secrets que je protège et dont je parlerai un jour. Mais ne me presse pas, s'il te plaît. Je ne suis pas prêt. »

À peu de choses près une autre histoire sur le sang et l'eau du chameau ? Ou une mesquinerie déguisée en sagesse ? Physiquement, cet homme avait une telle présence ! Mais il pouvait choisir de vous glisser entre les doigts, et en pleine mélasse, vous ne saviez plus où vous en étiez. Je n'arrivais pas à débrouiller ses devinettes. À la réflexion, je ne pouvais pas non plus séparer son eau du sang de Yaqut, si vous voyez ce que je veux dire !

Je fais redéfiler ces souvenirs tout en retournant à Mogadiscio en voiture. Les postes de contrôle se sont multipliés depuis le matin. Toutes sortes d'uniformes vous arrêtent, vous demandent de sortir de votre véhicule et de vous mettre sur le bas-côté, les mains bien visibles. Personne ne me demande d'ouvrir mon sac à main, dans lequel j'ai un petit pistolet.

Tout en conduisant, me rendant directement à l'appartement de Kalaman, je pense à toutes les complications de notre existence à ce jour : des éléphants qui viennent trouver les braconniers qui ont tué les leurs ; une jeune femme qui transforme sa volonté en celle d'une bête enragée ; un Kalaman qui s'enfuit de son propre appartement et cherche refuge dans la propriété de Nonno ; un Yaqut qui refuse de se sentir concerné, prétendant que, si on laisse les choses se faire, tout finira par s'arranger. Le reste du monde soit reste spectateur, indifférent, insouciant, soit s'inquiète du désastre qui s'annonce : une guerre de milices, si le dictateur refuse de bouger, une guerre au finish, ruine du pays.

Je pense que même deux personnes qui dorment ensemble dans le même lit sont quelquefois séparées par les rêves secrets qu'elles voient sur l'écran de leur inconscient. Je pense que, parce que nous cachons tous nos atouts bien serrés contre notre cœur, nous ne savons jamais comment agir pour le bien de cette nation. Je pense que pendant que les fleuves démolissent leurs berges, pendant que les poissons volants assument le rôle de guide et que les grenouilles assument le rôle de vieux sages qui admettent être incompris, tandis que Kalaman est retenu en otage par des serres malfaisantes... alors moi, Damac, je tire.

Une femme qui a pris la forme d'un ratel est morte et enterrée !

Toute sa vie Kalaman a vécu dans une angoisse permanente. Adulte, il a continué à souffrir du souci abject de ne pas arriver à dominer la situation. À la façon dont il agit maintenant, on n'arrive pas à croire qu'il n'a pas assez de confiance en lui-même pour dire ce qui le tourmente. Il sait très bien dissimuler ce sentiment à la plupart des gens, s'entourant d'un vaste périmètre d'espace libre, si peu loquace qu'il en paraît impoli. Observez-le de près, surtout quand il ne se rend pas compte que vos yeux ne le lâchent pas, et vous discernerez à quel point il est mal à l'aise. Soupçonneux comme une autruche, il est sur ses gardes, ne cessant de se chançonner un petit air improvisé. Quand il est en territoire moins dangereux, il émet un son clair, un signal comme celui d'un corbeau qui prévient d'une présence humaine dans le voisinage ; au milieu des ses proches, il lui arrive d'afficher ses soucis, comme l'indicateur, l'oiseau qui alerte le chasseur sur la proximité d'un essaim d'abeilles. Sans rien vous dire (est-ce qu'il me parle de la femme avec qui il sort ? est-ce qu'il dit si Qalin

s'est fait avorter de son bébé ?), il a l'habitude d'insister pour que vous partagiez votre moisson de secrets avec lui. Il est plus intime avec Nonno qu'avec Yaqut et moi, peut-être parce que nous sommes dans une position de responsabilité immédiate, tandis que Nonno, en tant que grand-parent, est un peu plus distant, la tension entre eux n'étant pas aussi palpable. C'est vrai, il confie ses soucis à Nonno, aucun doute là-dessus. Mes rapports avec Nonno ont toujours été ambigus, parce que je suis gênée par la position irréfutable qu'il occupe dans le système de priorités de mon fils.

Bizarrement, Sholoongo a tout à gagner si elle supprime Kalaman dans l'esprit de Nonno ; ou si le vieil homme cède à ses avances. Cette femme cherche à assouvir des désirs insatiables. Qui sait, Yaqut et Kalaman risquent de consentir à attendre dans leur coin pendant qu'elle s'activera à satisfaire Nonno. Les desseins de Sholoongo sur les hommes sont aussi perfides que la trahison originelle de la race humaine. Ne vous méprenez pas : j'aime Nonno, tout affreux qu'il est. J'aimerais pouvoir lui dire, à lui comme à Kalaman, que mon hostilité de toujours à l'égard de Sholoongo a moins à voir avec le document qu'elle m'a volé qu'avec un incident plus ancien, et celui-là, il vaut mieux que je ne le divulgue pas pour l'instant.

Si Nonno était ici dans ma camionnette et s'il devait me demander de divulguer ce secret, mon secret, je lui offrirais pour sa peine un conte d'une splendeur plus qu'orientale.

Un faucon attaque un poussin. La mère du poussin le défend alors de toute la férocité dont elle est capable. Le faucon revient plusieurs fois. La vieille poule devient presque folle à défendre son poussin ; à une occasion elle se lance à l'attaque de son assaillant, visant les yeux. La

mère poule finit par percer l'œil du faucon et il manque tomber du ciel, à moitié aveuglé par le sang qui coule. Mais le faucon continue de fondre, féroce, sur sa proie, plus que jamais déterminé à arracher le poussin – et peut-être à ne pas non plus épargner la mère. Un affrontement sauvage a lieu. Tous les habitants du village sortent pour regarder, les villageois prennent parti, une section soutenant la poule, l'autre applaudissant le faucon. En fin de compte, c'est la mère poule qui gagne. Le faucon s'envole et du ciel s'égoutte le sang de la vengeance.

Je lui ai raconté ce conte une semaine seulement après l'avoir rencontré. Je me souviens m'être sentie intimidée, car il fouillait dans mon passé durant cet entretien avec des questions à double tranchant. Pour le contrer, j'ai mis le pied sur la tête d'un bébé serpent. La poule c'était moi, lui le faucon du conte, une mère défendant son bébé de toutes ses forces maternelles.

Il aimait bien avoir le dernier mot, Nonno, comme s'il devait toujours l'avoir même après la mort. Pour contredire mon conte, il m'en a raconté un qui se passe dans un pays très lointain, où se trouve l'une des merveilles de la nature, à savoir un coq avec une crête de la taille du Kili-mandjaro et une queue de plusieurs mètres de long. (J'ai appris depuis que ce coq extraordinaire existe et qu'en japonais on l'appelle Shinotawaro.) Le coq à longue queue fait son entrée en scène à l'instant même où la poule va se rendre au faucon qui l'attaque. Les villageois font place à cette nouvelle merveille, pleins d'étonnement et de respect. Les pouvoirs associés à ce coq magnifique et énorme sont tels qu'il ne lui faut qu'un instant pour prendre le faucon dans un piège fait d'un seul brin de sa magnifique queue touffue.

Est-ce que Shinotawaro représente Nonno ? Très probablement.

Quand je l'ai rencontré pour la première fois, mon beau-père faisait souvent irruption dans mes rêves sans y être invité. Dans ces rêves, les pauvres arrivaient en hordes pour qu'on les nourrisse, les malades pour qu'on les guérisse, les amputés pour qu'on leur redonne leur membre manquant. Il accomplissait des miracles, dans mes rêves. Il avait la voix creuse, comme un écho. C'était comme s'il répétait chaque son deux fois, pour insister. Pourquoi n'ai-je pas parlé de ces rêves à Yaqut ? je n'en avais pas le courage. J'avais peur que mes rêves soient mal interprétés, craignais qu'on les sorte de leur contexte pour leur donner une signification sexuelle. Si les gens savaient que j'avais des Supplémentaires, ils allaient se demander si je voulais que Nonno se joigne à son fils et son petit-fils pour que tous trois mettent mes Multiples à leurs lèvres. Il se pouvait que ces visites nocturnes aient été davantage de mon fait que du sien, et que ce soit moi qui l'aie inclus dans mes visions nocturnes. Quand les femmes sont violées, ne les accuse-t-on pas d'être des allumeuses ?

C'est vrai, il m'inspire un mélange d'adoration et de crainte respectueuse, à cause de sa stature massive, tout comme sa voix, ample et débordante comme une toge en soie. (« Bonté divine ! m'a un jour confié Kathy, de femme à femme. Je n'ose pas te demander si Yaqut est aussi bien doté, pour ce qui est de la quantité. Mais, juste ciel, Nonno est immense ! »)

Nonno était à la fois physiquement distant et proche, se plaçant hors de votre portée puis vous fondant dessus avec la rapidité d'un faucon dans son furieux vol en piqué. Il n'était guère de partie de mon corps qu'il n'avait pas touché ou excité d'une manière ou d'une autre. Plus récemment, j'ai parlé de Nonno à Yaqut, lui disant à quel point je suis affecté par sa présence : comment j'imagine

le vieil homme dans mon lit, et comment je suis alors toute couverte de chair de poule, comme l'herbe tropicale qui lève après les pluies abondantes de l'hivernage. Yaquut m'a dit qu'il l'avait toujours perçu.

Si l'on excepte Sholoongo et Gacme-xume, l'homme au doigt de scorpion, Nonno est la seule personne qui exerce sur moi un pouvoir malsain, pouvoir susceptible de briser en deux ma volonté. Je compare ses pouvoirs aux tours d'écrou que le maître chanteur applique de plus en plus fort aux endroits sensibles dans la chair d'une victime jusqu'à ce qu'elle cède. J'ai une méfiance viscérale de leurs motivations, méfiance dissimulée dans les réserves d'eau hors d'atteinte dans mon sang. Je suis la mère poule qui défend son poussin avec toute sa férocité contre l'agressivité triomphante d'un faucon dont les yeux saignent. Il est facile de se tromper et plus vous êtes faible, plus vous faites d'erreurs, beaucoup parce qu'elles vous sont imposées. Croyez-moi, les puissants ne se trompent pas de la même manière lamentable que vous et moi.

Me suis-je beaucoup trompée en m'occupant de Kalaman ? Pour lui le monde était un trou de serrure, tout petit, difficile à atteindre, le forçant à se mettre à genoux. En nous épiant, Kalaman risquait d'être découvert. Il traînait dans les parages autour de nous, espérant entendre des choses à rapporter à Nonno. Plus tard, il a pris l'habitude de veiller tard le soir, nous écoutant derrière la porte ou nous surprenant dans l'acte. « Donnez-moi, plaidez-il. Donnez-moi, donnez-moi. » Du jour où entrant sans bruit il nous a surpris à faire l'amour et a prononcé pour la première fois la sinistre supplique « donnez-moi », jusqu'à l'âge de huit ans, je l'ai entendu nous demander sans discontinuer de lui « donner » un frère ou une sœur. *Donnez-moi un frère, donnez-moi une sœur !* « Nous nous contentons de toi, nous sommes satis-

faits et ne voulons rien d'autre, lui répondais-je. Nous ne voulons pas d'autre bébé, vraiment, nous ne voulons pas partager notre affection pour toi avec un autre enfant ou adulte. » Mais Kalaman disait que cela ne lui faisait rien de partager, qu'il y avait suffisamment d'amour pour tout le monde, puisque Nonno n'était pas loin, à une demi-heure de bus.

« Nous t'en donnerons un », disait alors l'un de nous deux, promesses faites à un enfant qui, nous l'espérons, les aurait oubliées le lendemain matin. Une semaine se passait, parfois des mois, et notre fils ne mentionnait pas ce serment non honoré. Peut-être pensait-il que nous étions occupés à la fabrication du frère ou de la sœur grâce aux débordements de nos hormones respectives, ou peut-être pensait-il que Yaqut allait le sculpter dans un morceau de bois ou de marbre, ou peut-être que j'allais échanger un bébé contre un de mes Supplémentaires ? Kalaman répétait sa demande quand nous célébrions son anniversaire, ou quand un enfant naissait chez un voisin du quartier, ou si l'un des ouvriers de la ferme recevait cette bénédiction.

« Où est le bébé ? » criait Kalaman, me touchant le ventre, tirant mes seins en réduction. « Où l'as-tu caché ? Dis-lui de sortir. »

Nous ne savions que lui dire, s'il fallait admettre que nous avions fait de notre mieux mais avions échoué. Nous promettions d'essayer à nouveau, bien que nous sachions qu'il n'y avait aucune chance que j'aie un autre enfant. Kalaman adorait faire des vœux, il aimait prêter serment. Touchant votre index du bout du sien, où d'une petite incision coulait une goutte de sang, il vous forçait à toucher sang contre sang, comme pour sceller un pacte de loyauté.

De temps à autre, irritable, il s'abandonnait à l'impression que nous ne l'aimions pas assez. Autrement, où

était son petit frère ? Ou pourquoi étions-nous si peu sociables ? Pourquoi ne venions-nous pas nous baigner dans le fleuve avec lui, comme Nonno et Fidow ? Que lui cachions-nous ? Pourquoi ne lui disions-nous presque rien, ne lui disions-nous pas comment se font les bébés ? Pourquoi ne lui montrions-nous pas notre vraie nature, comme le faisait Nonno ?

Pendant ce temps, nous avons consulté gynécologues et guérisseurs, de l'école moderne ou traditionnelle. Les décoctions emplissaient mes viscères de grondements aussi sonores que les violents spasmes d'un ciel quand gronde un orage sans pluie. Ces mixtures à base de plantes bouleversaient mon métabolisme, mes périodes devenaient irrégulières. Que soit maudit le diable stérile, parce que stérile, je l'étais ! J'étais enceinte. Je n'étais pas enceinte. « Vas-tu te décider ? » plaidait Yaqut. Ce n'était pas moi. C'était mon corps, comme si je voulais avoir un bébé, mais en même temps que je n'en voulais pas.

Nous avons voulu connaître l'opinion de Nonno. Il a dit : « Soyez honnêtes avec Kalaman.

– Mais nous ne lui cachons rien. Nous avons tout essayé, et essayé encore, et n'avons pas réussi. Nous sommes honnêtes avec lui.

– Dites-lui tout. Dites-lui de quoi il retourne ! »

Mon sentiment était que j'étais accusée à tort d'avoir commis un crime. Ne pas dire et cacher étaient deux aspects de la même attitude, en un sens. Mais nous fallait-il considérer notre échec à donner un frère ou une sœur à Kalaman comme équivalent à ne rien lui dire ? Est-ce que nous lui cachions quelque chose, ou est-ce que nous étions tout simplement peu disposés à nous plier aux exigences du petit garçon ?

Nous avons mis Kalaman dans la confidence et lui avons dit tout cela.

Il a demandé : « Alors comment m'avez-vous fait ? »

Notre sens des prérogatives parentales nous interdisait d'en dire plus. Nous avons eu recours à une méthode également douteuse : nous l'avons corrompu avec du chocolat et d'autres gâteries. Nous avons acheté la paix sur des bases provisoires. Nous avons payé cher pour une pause épineuse dans les silences assourdis des meules de foin. Béni soit le pauvre imbécile dans le conte somali qui, dans une pièce qu'il a exprès plongée dans l'obscurité, lève l'index et, hélas, apprend par la suite, quand il émerge à la lumière du jour, que tout le monde est au courant de son geste, l'idiot ! Maudit soit le matin où Sholoongo est arrivée sur un ordre d'Arbaco, serrant un bocal vide contre sa poitrine bien développée (j'avais peine à croire qu'elle n'avait que quatorze ans), demandant : « Peux-tu me prêter une cuillerée de miel ? » Je l'ai prêtée. Je regrette de l'avoir fait.

Arbaco, plus tôt ce matin-là, injustement d'ailleurs, m'avait accusée d'être entrée, par mon mariage, dans une famille qui chantait des cantiques de louange à l'art du secret. Nonno et Yaqut, c'est vrai, vénéraient la réserve avec autant de respect qu'une divinité. C'était comme s'ils élevaient des monuments pour célébrer leur propre sens de la retenue. Maudite soit Arbaco, victime d'une des actions diaboliques de Kalaman ! Mais j'aborderai ce sujet une autre fois.

Arbaco connaissait beaucoup de choses à mon sujet, plus que je n'en confiais à quiconque. Elle savait le pouvoir sur moi du maître chanteur Gacme-xume, pourquoi ma famille selon le sang me tenait à distance. Mais elle ne sait rien de deux secrets d'une importance singulière concernant Yaqut et moi. De toutes façons, nous nous sommes brouillées, elle et moi, parce qu'il lui manquait l'énergie nécessaire pour contenir les marées montantes et

descendantes de la confiance et des secrets de la vie. Kalaman la décrivait comme une passoire, ça rentre d'un côté et ça sort de l'autre. Il avait tort. Je parle d'expérience, je l'ai connue presque toute ma vie. Car elle n'a jamais divulgué une seule des confidences que je lui ai faites. Et cependant c'est Arbaco qui a amené la malédiction dans ma vie, qui m'a fait connaître Sholoongo, Timir et leur père.

Maudite soit Sholoongo !

À qui Kalaman a donné à manger, et qui en retour lui a donné à avaler du bout de son doigt un concentré de son sang mensuel, de pleins dés à coudre de cette saloperie.

Qu'elle soit maudite de même que le jour diabolique où elle a été conçue ! Qu'elle soit maudite, elle et ses intentions diaboliques, maudites parce qu'elle s'est vantée de pouvoir lui faire un petit frère le jour où elle le déciderait et elle a failli le faire : Sholoongo qui lui a rempli la tête de pensées démentes mais lui a vidé les poches de tout ce qu'il avait, et a mangé ses pots de miel. Ce n'est plus un secret protégé, elle a été tout près d'honorer le serment fait à Kalaman en lui offrant un frère ou une sœur. Elle a été enceinte, portant l'enfant de Yaqut. Puis elle a avorté, sans que j'y sois pour rien.

Qu'elle soit maudite !

Qu'elle soit maudite avec ses pactes démoniaques ! Que soit maudit le diable qui tente les faibles ! Maudite soit-elle pour avoir contacté Gacme-xume et pour avoir fait affaire avec lui, cet ignoble maître chanteur !

Je n'ai d'abord pas prêté attention à sa présence physique, seulement à une odeur indécise, un mélange de senteurs, des couches de parfums qu'elle portait pour créer un effet extraordinaire. L'air dans l'appartement était dispersé dans un éparpillement d'arômes, de fortes fra-

grances qui indiquaient un état d'esprit sans harmonie, des odeurs aussi distinctes que l'air de la montagne, aussi aristocratiques que le bois de santal, ou aussi spécifiques dans leur intensité que les huiles dont les Arabes s'enduisent le corps. Ces parfums différents s'insinuaient dans mon cerveau, et interféraient avec mes propres réflexions. Je n'avais pas autant confiance en moi que je l'aurais souhaité, mais j'avais des sentiments bien arrêtés sur Sholoongo.

J'avais une arme à feu dans mon sac à main. Mon humeur était celle d'un guerrier belliqueux, préparé au meurtre. Le pistolet m'avait été procuré par un cousin éloigné dans la police, qui m'avait déjà rendu service quand j'avais voulu que l'on prenne les empreintes digitales de Sholoongo. C'est lui qui m'a enseigné les rudiments du fonctionnement d'une arme à feu. Le chargeur étant vide, j'ai appuyé sur la détente, bang-bang, et tout s'est bien passé, le ratel était bel et bien mort et pourri ! Porter une arme quand vous n'y êtes pas habitué vous pèse lourdement sur la conscience. Et la cacher dans mon sac à main au milieu de son innocent désordre n'a pas réussi à me soulager de mes soucis. Je l'ai apportée chez Kalaman, au cas où. Pour m'en servir si je suis menacée, ou la montrer à Sholoongo comme on le fait dans les films de gangsters. En tant que mère, il me fallait défendre mon petit, d'abord par la ruse, et seulement en dernier recours, au risque de ma vie. L'eau se faisait de plus en plus boueuse. Parce que Gacme-xume refaisait surface comme si lui aussi était du bois flotté. Combien de temps encore étions-nous sûrs d'avoir la paix ?

Je n'avais pas encore sonné à la porte qu'elle fut brusquement ouverte. Est-ce qu'elle m'attendait ? Mon cœur a raté un battement ou deux et je me suis rappelé que le cousin officier avait dit que les armes à feu tirent vite et tuent les peureux ! Je suis restée là à me demander si

j'étais brave, ou assez folle pour me servir d'un pistolet. La porte a pivoté sans bruit sur ses gonds, puis a grincé. Étais-je brouillée avec la gâchette ?

Sholoongo s'est écartée pour me laisser entrer, aussi courte sur pattes qu'une sorcière est grande, magicienne sur échasses. Elle s'est écartée, mal à l'aise, et moi j'écoutais les sons qui me venaient du fond de moi, mes murmures intérieurs. Je suis entrée et j'ai claqué la porte, puis l'ai suivie dans l'étroit corridor, souhaitant que mon fils émerge de l'une des chambres, enveloppé dans une serviette ou dans une tunique ; j'aurais été encore plus ravie si Talaado avait été là. Mais je savais où était mon fils et savais que Talaado ne serait pas là non plus. Mais où donc était la mère poule en moi ? Plutôt une poule mouillée !

« Où est Kalaman ? ai-je demandé.

– Tu sais très bien qu'il n'est pas ici, aussi pourquoi poser la question ? »

Nous étions dans la cuisine, séparées par la table. Embarrassée, je détournais les yeux. Je voulais m'assurer que je n'avais pas l'air inquiète. J'étais la mère d'un jeune homme en danger. Je me rappelais comment j'avais chassé de la vie de Kalaman cette folle arrogante, cette Kenyane, qui n'avait rien de bon à dire sur les Somalis, bien que prétendant être amoureuse de mon fils. Je lui avais dit qu'il ne pouvait pas amener dans nos vies une femme qui n'avait pas de respect pour le peuple de son homme.

« Pourquoi faut-il toujours que tu mentes ? » ai-je continué mon attaque. J'avais l'intention de l'accuser, de la blâmer, en quelque sorte de l'humilier et pour finir de lui tirer dessus. Je faisais de mon mieux pour ne pas m'enliser dans les marais de mes propres soucis. Je ne pouvais plus reculer. Plus d'une personne avait vu l'arme dans mon sac, et il valait mieux que je m'en serve. Meurtre ? Suicide ? Ou y avait-il d'autres choix ? Et dans ce cas, les-

quels ? Beaucoup de pensées trop mauvaises pour que je les décrive par des mots me traversèrent l'esprit. Pour supporter l'épreuve, à ce moment-là, je me suis convaincue que le contrôle de soi n'avait jamais fait de mal aux intestins.

« J'aimerais que tu sois un peu adulte », a-t-elle dit, me défiant.

J'ai plongé la main dans mon sac, me rassurant au contact de l'arme. Mais je ne l'ai pas sortie, pensant que sa mort serait plus rapide si je la prenais par surprise, une minute en vie, la minute d'après, *finito*, morte ! Je n'avais pas réussi à agir au moment le plus commode pour lui tirer dessus, quand je suis entrée. J'aurais pu alors prétendre que je l'avais prise pour un cambrioleur. Allons, il y avait beaucoup d'autres gens à qui attribuer sa mort, les milices, par exemple.

Quand je lui ai posé cette question terre à terre : « Pourquoi la porte était-elle fermée à clef ? », je savais que je n'allais pas appuyer tout de suite sur la gâchette. J'avais espéré, en la provoquant, pouvoir creuser un tunnel dans ma tête afin d'aller tout droit au cœur de ma réserve de mémoire – Sholoongo que j'associais dans mes souvenirs avec un petit bouquet de fleurs entouré d'une traînée de sang menstruel – et qu'ensuite je tirerais, mais non ! C'était bien là l'origine, la source de ma peur superstitieuse, le fait que Sholoongo ait pris Kalaman dans un pacte scellé par du sang féminin. Je ne supportais pas cette idée, et ne pouvait lui en parler directement. Comment l'aurais-je pu ? Aussi je l'accusais de crimes mineurs, de m'avoir volé des objets qui m'étaient précieux. Au lieu de l'accuser de m'avoir dépossédée de l'affection de mon fils, je l'accusais de vol, de m'avoir dérobé mon certificat de mariage, certificat, comme me l'avait fait remarquer Yaqut, dont je n'avais pas besoin.

Nous nous sommes épiées l'une l'autre pendant un certain temps, traçant des cercles. Nous avons fini dans le long corridor de l'appartement, assez près pour nous toucher du bras, ma main enfoncée dans mon sac en contact permanent avec le pistolet. Je pensais, c'est une chose que de tuer un bébé serpent en lui écrasant la tête, afin de contrer les remarques d'un Nonno obstiné, c'est tout autre chose que de presser sur la gâchette pour assassiner un être humain, de sang froid. De plus, elle n'avait encore rien dit ou fait qui puisse l'incriminer, pas plus qu'elle ne m'avait donné de raison pour que je l'humilie avant de l'abattre.

Il était évident que je n'avais pas travaillé mon instinct de tueur. Peut-être parce que la mort faisait partie de son métier, Yaqut avait fini par s'habituer à graver des pierres tombales, à inscrire dans le marbre des messages funèbres affectueux. J'étais sûre que Nonno et Kalaman se seraient mieux débrouillés, Kalaman qui avait eu l'expérience de la mort en compagnie de Fidow, tueur professionnel. Est-ce que je pouvais en engager un ? Payer. Pour être tranquille. « Où étais-tu avant-hier ? » ai-je demandé.

Elle m'a tourné le dos et s'est éloignée.

« Je te parle ! » ai-je dit, injectant une dose de menace dans l'artère de ma voix. Elle s'est arrêtée, a regardé par-dessus son épaule comme si elle me mettait au défi de faire une bêtise, puis a continué à avancer. Elle a tourné à gauche pour aller dans la chambre d'amis, d'où elle avait émergé plus tôt, puis dans la cuisine, où elle s'est assise, l'air provocateur. Je l'ai dévisagée, m'imprégnant des symboles et des signes qu'elle me montrait : nous étions toutes les deux conscientes de notre hostilité mutuelle.

« Pas dans le lit de ton fils.

– Comment peux-tu dire un tel mensonge ? Tu as passé la nuit dans le lit de mon fils, celui qu'il utilise quand il passe la nuit chez Nonno.

- Il n'était pas dans son lit.
- Mais pourquoi mentir ?
- J'ai passé la nuit dans sa chambre en son absence, a-t-elle dit. Quel est le problème ?
- Est-ce que tu y étais quand Fidow a été piétiné par l'éléphant ?
- Ne sois pas ridicule.
- As-tu altéré ta nature pour te transformer en éléphant ?
- C'est de la folie, c'est insensé ! a-t-elle dit.
- Alors où étais-tu la veille ? »

La rage momentanée de Sholoongo s'est séparée du ton de sa voix, où elle l'avait enterrée. Je me suis demandée comment elle faisait pour forcer sa colère à rester distincte du reste de sa personne. Il y avait quelque chose de constructif à ses identités disparates, ses « moi » fragmentés, de petits « moi » indépendants dans un ensemble fédéré. Elle contrôlait complètement ses rages, pas moi.

« Et où est le document que tu as volé ? »

Tout en parlant, je commençais à me demander si ce n'était pas elle qui allait me tuer, et non l'inverse. Ses yeux sans vie me rappelaient le moignon cautérisé du doigt de Gacme-xume, dur comme une carapace de tortue. Elle ne disait rien.

J'ai dit : « Il y a des années, j'ai fait prendre tes empreintes. Cette fois-ci, je vais te prendre la vie. »

Elle a dit : « Tu as jadis fait prendre mes empreintes et tu t'en es tirée. Maintenant tu es revenue avec d'autres accusations détestables. Je ne vais pas supporter tes folies plus longtemps. » Sa voix montait et descendait par bouffées, comme la vapeur dans la cuisine d'un restaurant à l'heure de pointe, des nuages de chaleur régulièrement éteints pas une parenthèse d'humidité, et le rouge actif des flammes gazeuses dont les langues lèchent le fond des

casseroles, des marmites et des bouilloires. « Tu te rends compte, m'accuser d'ensorceler Kalaman, ou de faire pousser sur ton abdomen deux seins nains qui y pendent, futiles ! »

J'ai crié de toute la force de mes poumons : « Tu es une chienne sans scrupule, sans courage ! » Je tremblais de tous mes membres, serrant mon sac à main tout contre moi, craignant peut-être qu'elle me prenne mon pistolet, ayant peur qu'elle me tue.

« C'est de la folie, c'est insensé ! répéta-t-elle.

– Et tu en es la cause », ai-je dit.

Elle a tendu la main vers la porte du Frigidaire, et l'a ouvert. Bien campée sur ses pieds écartés, elle s'est retournée. « S'il te plaît, soyons polies l'une avec l'autre, a-t-elle dit. Pour une fois.

– Toi, ne te mêle pas de nos vies, ai-je dit.

– Tu as déjeuné ? » a-t-elle demandé.

Je savais que Lambar n'était pas venue depuis deux jours et j'étais sûre que je n'allais pas toucher à un plat préparé par Sholoongo. Je lui ai montré un pot de yaourt dans le Frigidaire encore ouvert. Il est certain que nous étions toutes les deux parfaitement conscientes du rôle que joue un repas pris en commun dans les rapports entre les gens, comme baromètre de leur confiance mutuelle. Elle avait un goût marqué pour le miel sauvage, Kalaman pour son sang, Nonno pour le jus de tamarin, Yaqut pour mes Essentiels, et moi pour les siens. Elle était du genre à avoir du miel avec du thé et non du thé au miel ! « Qu'est-ce que tu prendras ? »

Le soleil de l'après-midi se réfléchissait dans son sourire malveillant. Elle a dit : « Je vais déjeuner d'un repas chinois acheté chez le traiteur, et le partagerai volontiers avec toi. Tu n'as pas à avoir peur, je ne vais pas te servir de plats arrangés à ma manière. »

Le destin me jouait un tour bizarre, ai-je fait remarquer, puisqu'elle m'offrait à boire et à manger chez mon fils. L'expression de surprise sur son visage m'a indiqué qu'elle était mal à l'aise. Elle a repris : « Ton fils est maître de sa vie. Essaie de te le rappeler.

« Je voulais dire que l'on mange la nourriture de ceux en qui l'on a confiance. » J'ai pris une cuillerée de yaourt, et ai demandé : « Pourquoi es-tu ici, dans l'appartement de Kalamani ? »

J'ai été impressionnée, car elle n'a pas même cillé.

Elle a dit : « J'ai demandé à Kalamani de me donner un enfant.

– Pourquoi le ferait-il ? »

Elle a eu une expression indéterminée entre sourire et grimace, son diaphragme se soulevant dans un immense soupir de soulagement. Elle a dit : « Étant indépendant, je doute qu'à son âge il ait besoin de l'approbation de sa mère.

– Qu'advient-il du bébé si tu en mets un au monde ? » ai-je demandé.

J'étais momentanément aux prises avec les fièvres d'une colère démoniaque. J'aurais voulu faire revenir mes instincts meurtriers d'autrefois, m'abandonner à une folie passagère, afin de tuer.

« Peut-être que toi et moi n'avons rien à nous dire, me proposait Sholoongo. C'est à Kalamani que tu devrais parler s'il faut que tu parles de ce bébé à quelqu'un, pas à moi. » Après une pause, un sourire s'est étalé sur ses joues, tout simple comme un blanc d'œuf.

Et voici que des souvenirs me revenaient, Nonno agissant comme s'il connaissait le contenu du document que Sholoongo m'avait volé étant jeune. Il y avait fait des allusions obliques pendant notre conversation. Je restais assise en silence, me demandant ce qu'il fallait faire avec

cette odieuse femme, ou que lui dire. J'avais l'impression, pour l'instant du moins, qu'aucune repartie n'allait redonner vie à ma langue. Je me suis levée, triste spectacle d'une femme presque aveugle, mes genoux tremblants luttant pour porter le poids de mes soucis. Un moment de passage à vide, suivi d'une chute. Qui est tombé ? Mes genoux ont-ils faibli ? J'ai repris conscience pour voir Sholoongo qui me regardait de haut, soutenant fermement le haut de mon bras dans sa main droite. Elle m'a aidée à m'asseoir et a pressé un verre d'eau à mes lèvres. Il m'a fallu un bon moment pour retrouver mon équilibre et l'usage de ma langue. Quand ce fut fait, j'ai dit : « Pourquoi devrait-il te donner un bébé ? »

– Parce qu'il y a des années et des années, a-t-elle répondu, je lui ai fait la promesse de lui donner un frère ou une sœur. J'ai tenu ma promesse en ce qui me concerne, mais cela ne s'est pas produit, car j'ai fait une fausse couche. Une fois fait, un pacte est aussi contraignant qu'un serment. Je veux honorer la parole donnée à Kalamán, quel qu'en soit le coût. »

Une fois de plus, j'ai perdu contact avec moi-même. Alors un affreux souvenir a levé la tête comme l'index proverbial dans le conte sur la nature des secrets, un souvenir triste qui visait au cœur de ma peine. Le chagrin m'a envahi avec une rancœur de jugement dernier. Je me suis rappelée une citation de Bukhaari qui disait que, le jour de la Résurrection, on verserait du plomb dans les oreilles de ceux qui avaient trahi les secrets qu'on leur avait confiés. Mon corps, hélas, n'était plus en communication avec mon esprit ! Deux heures plus tard, je me suis réveillée, j'étais seule dans le lit de Kalamán, et Sholoongo n'était plus dans l'appartement.

DEUXIÈME PARTIE

Interlude

KALAMAN se sentit étrangement soulagé, après avoir rendu tout ce qu'il avait mangé.

C'était comme s'il vomissait non pas de la nourriture, mais son malaise et sa nervosité. Il était extrêmement tendu. Il se plaignait d'une douleur lancinante, la moitié de sa tête entrechoquant des cymbales, et l'autre moitié tambourinant sans rime ni raison. Comme on lui demandait ce qui, selon lui, causait ces maux, il indiqua le moment où la sensation de nausée l'avait envahi. Il expliqua qu'il avait même combattu cette nausée un peu plus tôt, au cours de sa conversation avec sa mère, arrivant à la maîtriser pendant au moins une heure. Une fois sa mère partie, le malaise s'était révélé plus difficile à surmonter. Aussi restait-il au lit, à faire surgir distraitement des souvenirs.

Selon Nonno, les symptômes non traités de Kalaman avaient commencé dès l'instant où il avait introduit dans son chagrin empreint de culpabilité l'idée que tout était la faute des autres. « Il y a des moments dans la vie d'une personne ou d'une nation, dit le vieil homme, où l'on peut

encore éviter l'effondrement, même si à première vue il paraît inévitable. Ces moments cruciaux se présentent et, très souvent, disparaissent avant que l'on s'en soit rendu compte. Ces phases aiguës vous prennent par surprise, un peu à la manière d'un ouragan à l'œil fou, un moment ici, parti au même instant, ouragan qui ne laisse que ruines et décombres dans son sillage. Et tant de souvenirs : des souvenirs de peine, de déception, des "si j'avais su". » Kalamán avait eu toutes les occasions du monde de mettre un terme à la conduite catastrophique de sa mère ; il avait eu un univers de moments propices pour lui parler avant que l'ouragan ne s'abatte : il était encore temps de trancher d'un seul coup le nombril et le placenta solidaires de ces éléments en lui qui l'attachaient à autrui. Une certaine faiblesse régit la vie de Kalamán : il se pique d'être unique, pour découvrir ensuite que son commencement dans la vie n'a rien de spécial. Il résulte de cette découverte que Kalamán a fini par perdre sa capacité à se sortir indemne des tempêtes déraisonnables de sa mère, ou à décoder le sens des propos évasifs de Nonno en forme de devinettes.

De même, sa mère aurait pu intervenir plus tôt, par une mesure décisive, en ce qui concernait les liens de Kalamán avec Sholoongo, ou avec n'importe qui d'autre, en fait, à l'époque où la vie du jeune garçon commençait à prendre forme, où elle était constituée, en quelque sorte, par les contributions apportées à son développement général par ses amis et sa famille. Son père aurait pu également s'intéresser davantage hier aux éléments qui composaient le Kalamán d'aujourd'hui.

Il était d'humeur loquace, Nonno, il était expansif. Il dit : « Écartons pour le moment les actions et les problèmes de Kalamán, et pour changer, parlons du pays tout entier, de son effondrement imminent et de la sanglante

anarchie qui se prépare. Et convenons, si l'on veut, que la situation difficile de notre nation est aussi la nôtre, collectivement et individuellement, chacun d'entre nous étant complice de sa ruine. Peut-on encore faire quelque chose pour empêcher le pays de se fragmenter en fiefs familiaux ? Je doute que ce soit faisable à ce stade. Parce que ce qui se produit pour l'identité collective de la nation et dans la vie individuelle des gens n'est pas un simple jeu de puce où l'on fait sauter des petits bouts de plastique dans un godet. Ce qui se produit est une question de vie ou de mort. Les jeux deviennent chaque jour plus mortels. On a sorti les balles, on a huilé les fusils, le pouvoir au centre ainsi que le pouvoir à la périphérie sont tous deux à prendre, dans des champs de bataille où les différents candidats sont prêts à se battre et à gagner. »

Nonno pensait-il que quiconque prend le pouvoir dans le fief de sa propre famille, à la périphérie, a des chances de prendre aussi le pouvoir au centre ?

« L'un n'empêche pas l'autre.

– Et le dictateur ?

– Le dictateur surnommé aussi le maire de Mogadiscio en référence à sa base politique, qui est limitée à la capitale ? dit-il. Il ne compte plus dans le résultat final. L'ouragan fou a commencé à s'emballer, et seul un miracle peut empêcher qu'il se déchaîne de la façon la plus désastreuse. Et le tyran lui-même ? Il sera balayé par la férocité de l'ouragan, et encaissera dans sa personne le choc de la rage collective. Tu vois, je ne l'ai jamais considéré comme vraiment autonome, mais seulement comme un quelconque automate né de la guerre froide, guidé par un mécanisme de contrôle à distance. Juste avant la débâcle de l'Ogaden, il a changé de maîtres, sans s'adapter aux nouvelles circonstances, homme vaincu au gouvernail d'un peuple qui avait désespérément besoin d'un homme

d'État. Siyad Barre aurait pu éviter que la crise ne s'aggrave s'il avait alors démissionné. Ce fut un personnage tragique, victime de son manque d'envergure. »

Kalaman aurait pu mettre un terme à toute cette affaire s'il s'était fié à son instinct, s'il avait été honnête avec Talaado et avec sa mère, ou s'il avait été franc et direct avec Sholoongo elle-même : la collectivité somalie aurait pu inverser le cours qui la conduisait à son déclin. Il n'avait pas le droit de s'en prendre à ses parents ou à Nonno ou à d'autres pour ses propres insuffisances. Il n'avait pas le droit non plus de s'en prendre à Sholoongo, exemple classique de l'*autre*. On pouvait le juger à la même aune que les contributions apportées par d'autres acteurs de cette *construction* de l'effondrement, destruction construite brique par brique. Donnez aux gens l'occasion de dire ce qu'ils ont sur le cœur et beaucoup vont faire étalage de leurs maux personnels et collectifs : Kalaman, ses parents, Nonno, Fidow, l'environnement, les animaux sans voix, tous se considèrent comme des victimes maltraitées par la dictature. Acculez-les davantage, demandez-leur quelle a été leur contribution à la lutte contre la tyrannie et ils se taisent, beaucoup étant incapables de nier qu'ils ont été complices de cette ruine. Prompts à se défendre, ils s'en prennent aux anciens pouvoirs coloniaux, et ils blâment à la fois l'Union soviétique et les États-Unis pour avoir acheté à pleines liasses les combattants de la guerre froide, les chasseurs équipés d'armes de destruction massive. Le défi que nous devons relever est de mettre le doigt sur une métaphore qui exprime l'écroulement du collectif, après celui de l'individu.

Nonno disait : « On ne peut pas descendre plus bas, pour ce qui est de l'estime de soi de maints pacifistes, estime de soi tombée au plus bas, comme un linteau de pierre qui passe pour un seuil de terre battue. Il y a un

martyr que je pleure. S'il avait survécu, Ismael Ali Giu-maleh aurait pu nous sauver de cet abîme de sauvagerie qui s'ouvre devant nous. Nous avons tous participé à ses funérailles, nous étions des centaines de mille, beaucoup d'entre nous l'ensevelissions dans notre cœur par amour pour ce que cet homme voulait faire. Il avait tant travaillé pour empêcher les groupes claniques d'avancer leurs pions cupides afin d'assurer aux leurs une vie facile, au détriment de tous les autres. La nation avait placé tous ses espoirs en Giumaleh, jugé capable non seulement de constituer une opposition crédible à la tyrannie de l'auto-crate au pouvoir, mais d'offrir une alternative à la politique erronée qui consiste à associer chaque milice à un clan. »

Kalaman se rappelait l'avoir rencontré un jour, et l'avoir apprécié.

Nonno continua : « Faire étalage d'une blessure revient à déplacer les poteaux des buts. Les scorpions ont des cachettes sûres, une blessure aussi. Les mensonges aussi. Les termites aussi ont une manière à eux de se cacher dans des montagnes de sable édifiées avec leur propre salive, quand ils ont détruit nos charpentes. Retiens bien cela, beaucoup des hommes intéressés qui conduisent les milices armées sont des opportunistes, d'anciens membres de la coterie qui entoure le tyran ; ils ont jadis conspiré avec lui, ou pire encore, sont des bényoui-bényoui corrompus, et potentiellement de futurs tyrans. Nous n'avons pas le droit de nous en prendre à un seul homme, car nous avons aussi notre part de blâme. »

Kalaman n'était pas beau à voir aujourd'hui. Il avait mal, la douleur s'étendait, et cela se voyait. La lèvre pendante, bavant un peu, il n'avait pas vraiment l'air intelligent. Et il ne donnait pas non plus l'image d'un homme aisé, ou assuré de son charme, capable, comme Nonno, de toucher le fond du cœur des gens et de les affecter de

façon positive. Avant tout cela, il avait paru malléable, si bien que tous avaient adoré cette attitude, présumant qu'ils pouvaient s'en faire un ami qu'ils modèleraient à leur guise. Qalin avait dit un jour qu'il lui réchauffait le sang au point qu'elle se sentait toute fraîche quand il pénétrait au cœur de son ouverture, très, très profondément.

Mais à l'heure qu'il était, Kalaman avait des frissons. L'instant d'après, il avait si chaud que le drap qui le recouvrait semblait se recroqueviller sur ses bords, comme une feuille de papier léchée par une langue de feu. Son reflet dans la glace le fit sursauter. Il avait du mal à reconnaître son propre visage. Tant de changement en si peu de temps, et une telle perte de poids. Se pouvait-il qu'une barbe d'un jour fasse une telle différence ? Il se sentait étranger à lui-même quand il se regardait dans la glace, comme s'il était face à ses cauchemars, qui étaient devenus récurrents.

Dans l'un d'entre eux, Kalaman était tombé sur sa mère en train de mâcher les parties molles d'un crâne humain. Troublé, il lui avait demandé à qui avait appartenu ce crâne, de son vivant. Sa mère lui avait expliqué qu'il appartenait autrefois à une personne d'un « clan ennemi ». Voulait-il en manger un morceau ? Dans un autre cauchemar, il était un triton dans le vaste ventre d'une baleine, et il tirait sur les intestins de l'animal pour essayer de sortir. La baleine portait sur un de ses flancs la marque au fer rouge du clan de sa mère et, sur l'autre, de celui de son père. Il était prisonnier, complètement englobé par la baleine, homme triton sans identité reconnaissable. Son désir de recouvrer son identité déracinée, indépendante de tout clan, était nié. On lui donnait le choix de mourir soit de la main de quelqu'un n'appartenant pas au clan de sa mère, soit d'un non-membre du clan de son père, ou encore d'errer dans le ventre de la

baleine en tant que triton. Il choisit de rester triton, plutôt que de s'allier avec les assassins.

C'était la nuit. Ils étaient tous en mer depuis quelques jours, fuyant la sauvagerie destructrice. Il voyait ses amis les plus chers, et ils étaient parés de leur identité clanique. Cela lui rappelait le fait que Nonno avait un jour refusé de mentionner le nom de son clan sur sa carte d'identité, comme c'était l'usage dans la colonie italienne. Accusé d'être anarchiste par les Italiens, il avait été détenu un certain temps. Plus tard on l'avait relâché et on lui avait donné une carte où était portée la mention « Britannique », parce qu'il venait du protectorat du Nord, géré à cette époque par la Grande-Bretagne. Kalaman lui avait demandé pourquoi il aimait mieux être « britannique » que d'avoir l'identité de son clan ? « Parce que "Britannique" est une notion politique, qui se réfère à l'État, à la Couronne, et cetera, avait expliqué Nonno, tandis qu'être un Anglais, un Gallois, un Irlandais ou un Écossais désigne une provenance tribale. Être un "Somali", par opposition à une identité liée à l'appartenance à un clan donné, définit une entité politique. Le clan est par nature non politique, puisqu'il est fondé sur une identité première définie par le sang. »

Des amis intimes se trahissant mutuellement à cause de ces différences narcissiques, un homme violant sa belle-sœur et la vidant de son fœtus pour la seule raison qu'elle appartenait à un lignage selon le sang différent du sien. Juste avant, quelqu'un avait joué du tambour, suivi par toute une foule excitée, et tous avaient défilé dans les avenues de la capitale. Ils chantaient des couplets enfantins, clamant des sentiments haineux envers les clans d'autres origines.

Il préférerait mourir comme triton, mourir suffoqué, que d'être tué par un ami avec une mémoire ancestrale différente de la sienne.

Kalaman se réveilla enfin. Et Nonno vint le reconforter.

Il sortit pour faire un peu de jogging.

Il courut dans ce qui avait été les bois dans son enfance, remarquant avec tristesse la sécheresse sablonneuse du sol. Le fleuve Shabelle avait une expression dépitée, comme un petit garçon que l'on a privé du plaisir de jouer. Il aurait voulu que les insensés qui se battaient à cause de souvenirs contradictoires puissent se rendre compte que la guerre était liée à la famine, que l'une arrivait comme résultat de l'autre. Comme il rentrait à la maison en courant, il était encore beaucoup plus triste, parce que, comme une étoile filante qui éclate d'une lumière intense et fugace puis s'évanouit en fumée, il voyait sa mère tenant un pistolet contre la tempe de Sholoongo. Ces deux femmes ne se faisaient pas de quartier et sa mère usait pour Sholoongo de termes terribles, simplement parce que celle-ci était née dans l'Ogaden. Sholoongo, pour se défendre, menaçait d'effacer le nom de Damac de l'écran de la conscience de Kalaman, « car je te tuerai de mes propres mains et je boirai ton sang, par pure méchanceté ». Finalement, il se remit en mémoire des images horribles, en particulier celle d'un homme qu'il n'avait jamais eu devant les yeux, Gacme-xume.

Il se posa la question : sa mère avait-elle tué Sholoongo ?

De retour de son jogging, Kalaman tomba sur Nonno, assis tout seul dans la salle de séjour, immobile, respirant imperceptiblement. On aurait dit que le vieil homme se préparait à produire un vent, ou à se libérer par un rot. Ou encore, qu'il tentait de contrôler une crise de hoquet.

Le cendrier à portée de main de Nonno était plein à

ras bord de mégots. L'attention de Kalaman cependant se porta plus longuement sur une silhouette mystérieuse simplement sculptée dans la cendre de cigarette, silhouette pareille à une effigie par sa stature et pourtant si réelle, les mains croisées sur la poitrine, majestueusement assise. Revenant à lui, Nonno reconnut la présence de Kalaman d'un signe de tête. Mais il continuait à se pencher en arrière, exprimant par son attitude qu'il ne voulait pas respirer de peur que cela n'endommage l'intégrité du personnage de cendre, portrait indulgent d'années passées à fumer des cigarettes.

Nonno dit : « Je viens de m'arrêter de fumer.

– Que vas-tu faire à la place ? »

Kalaman étudia alors la silhouette de cendre. On aurait dit un monument édifié par le vieil homme en tribut à ces années où il avait inhalé de la nicotine, en remerciement.

« Je vais peut-être me mettre à prier ! »

Kalaman défit les lacets de ses chaussures de jogging. « Alors tu ne mériteras plus le nom de Ma-tukade, ton ancien sobriquet, car il ne sera plus pertinent si tu renonces à fumer ?

– C'est peut-être une façon d'acquérir une nouvelle identité », dit Nonno, et un sourire malicieux brillait dans ses yeux.

« Si tu pries de façon aussi obsessionnelle que tu fumais, alors oui ! »

Nonno jeta un coup d'œil sur le livre ouvert devant lui, comme s'il souhaitait que se produise un événement hors de l'ordinaire. Quant à Kalaman, il se massait les pieds, et fronçait le nez à l'odeur associée aux mycoses des coureurs.

« Comment te sens-tu ? » demanda Nonno, avec un regard furtif vers l'effigie de cendre. On aurait dit qu'il

faisait des hypothèses pour savoir si le vent allait la défigurer, et dans combien de temps. Ou qu'il avait perdu quelque objet à valeur de talisman, jusqu'ici enterré dans les cendres. Une brise entama le haut du personnage, le détruisant. Le vieil homme parut accablé, comme un artiste qui voit son œuvre démolie.

Kalaman accorda un silence de deux secondes à cette perte, en homme qui pleure la mort d'une idée. Il dit : « J'aimerais me laisser aller à un long monologue, de pures associations d'idées. S'il te plaît, interromps-moi si je perd le nord, ou si je manque de déférence. »

Nonno fit à ce préambule le compliment d'un signe de tête approbateur.

Kalaman dit : « Je sens peser sur moi un alliage d'incongruités physiques et mentales, un mélange particulier trop compliqué à définir. Un instant, je me porte bien, l'instant d'après je pleure la mort de quelqu'un qui m'est cher, et la minute qui suit, je suis de très bonne humeur, comme le marié qui attend l'arrivée imminente de la mariée. Je suis citoyen d'un monde qui marche sur la tête, où les éléphants se conduisent de manière inattendue, mais pour le bien de nous tous. Par leur bourdonnement, les abeilles interfèrent avec mes visions. Les indicateurs me conduisent à la source du liquide sucré. De petits personnages émergent du deuxième estomac d'un crocodile. Je suis (en rêve) en compagnie de poissons volants, bons camarades, et d'un homme fort vaste de quatre-vingts ans avec une tête de crapaud : nous conversons en tête à tête, l'ancien et moi. Une communauté se nourrit de sauterelles bien craquantes, les mêmes insectes qui la saison précédente avaient dévoré ses récoltes. Des pigeons jouent un rôle dans ma vie. Les singes aussi y ont leur place. Les pluviés à tête noire y sont aussi bienvenus. De quelque côté

que je me tourne, on me prédit la mort. L'histoire de ta vie est dirigée vers la mort. De même que celle de Sholoongo. De même que la vision d'un tas d'os d'éléphants. Je me pose cette question : en qui ai-je pris ma source, comme un fleuve ? »

Kalaman se noua les doigts, puis les dénoua. Nonno sans fumer et sans manifester d'énervement, écoutait. Kalaman continua : « Assez parlé de Sholoongo. Assez parlé des soupçons méprisants de ma mère à son égard. Assez parlé de mon nom en forme d'impasse. Assez parlé des hyperboles qui avancent que pour l'enfant la mère a plus d'importance que le père. Un proverbe somali dit que les mères sont une certitude. Pour paraphraser : s'il est un parent dont nous pouvons être sûrs, c'est la mère. Mais nous sommes à une époque où la mère n'offre plus une telle certitude : on abandonne des bébés dans des poubelles. J'ai lu dans le journal l'autre jour l'histoire d'une victime de cette incertitude nouvelle, une mère qui s'est suicidée parce que sa fille, née somalie, maintenant citoyenne américaine, avait mis au monde un bébé-éprouvette. Pourquoi cette mère a-t-elle attenté à ses jours ? C'est parce qu'elle ne supportait plus de vivre dans un monde où la mère en tant que certitude était remise en question, attaquée par-derrière en quelque sorte par la science d'aujourd'hui dérivée de secrets. »

Il s'arrêta pour se demander pourquoi Nonno s'était placé de façon provocante si près du cendrier plein à ras bord de mégots, même après que la silhouette de cendre avait été démolie.

« Tu te rappelles la réaction du monde islamique quand Américains et Russes se sont vantés pour la première fois d'avoir atterri sur la Lune ? dit Kalaman. Les musulmans ont estimé que c'était la mère de toutes les folies. Sommes-nous en train de parler de la façon dont la

certitude d'une communauté a été ébranlée jusqu'en ses fondations de pierre, certitude qui était l'essence même de sa survie collective ? Et que dire des tests de paternité, de l'ADN, le sang rapporté au sang ? Les secrets dérivés de la science sont allés au cœur de cette incertitude, aidant à repousser les frontières de la certitude. »

Kalaman noua à nouveau ses doigts devant lui, puis les dénoua. L'ombre portée par ses doigts enlacés faisait penser à Nonno au jeu que les enfants font avec des ficelles : construction un instant ouverte, l'instant d'après fermée. Le vieil homme opina d'un air encourageant.

« La question de la paternité, continua Kalaman, est d'un ordre différent dans la société somalie. On pourrait penser que, à cause de l'incertitude associée à la paternité (dans le rituel des funérailles somali, donc musulman, on mentionne le nom de la mère de la personne enterrée, étant donné qu'il est certain, mais pas celui du père), la société somalie pourrait modérer ses usages. Dans tout ce qui régit la vie d'un individu, le parent mâle est de première importance. Le nom du père est ajouté à celui du nouveau-né, le père entre en ligne quand il s'agit d'héritage. Tu te rappelles que ma mère et toi, vous n'étiez pas contents que je sois ainsi obsédé par ces questions de paternité, et ceci non pas parce que c'était Sholoongo qui me poussait à tenter le diable, mais parce que, lorsque je déclarais que j'allais ajouter le nom de ma mère au mien, je remettais en cause, en fait, la certitude universellement acquise selon laquelle j'étais le fils de Yaqut. Rétrospectivement, je vois bien pourquoi vous considériez tous deux que c'était un affront fait à l'intégrité de ma mère en tant que femme, un geste offensant et lâche dirigé contre son honneur personnel. »

Nonno se saisit distraitemment d'un paquet de cigarettes et en sortit une, qu'il plaça entre ses lèvres. Il était

sur le point de l'allumer mais il plissa les yeux juste à temps. Il reposa alors le paquet et le briquet, avec un grand sourire. La minute d'après, ses lèvres tremblaient. Était-il en train de prier ?

Kalaman dit : « Pourquoi Sholoongo a-t-elle volé un document qui, selon les dires de ma mère, serait son certificat de mariage ? Mariage avec qui ? Qu'est-ce que Sholoongo avait à y gagner ? L'amie de ma mère, Arbaco, et Gacme-xume, l'auteur de sordides méfaits, étaient-ils tous les deux au courant ? Avaient-ils joué un rôle dans toute cette affaire ? Et toi, Nonno, étais-tu au courant de ce secret, de cette conspiration ? »

Contrairement à ce que Kalaman avait prévu, Nonno parut soulagé. Il regarda longuement son petit-fils, s'émerveillant devant ce flot inquiet de paroles qui émergeaient pour s'animer d'une vie propre. Peut-être pensait-il que, pour Kalaman, mettre au clair toutes ces incertitudes accumulées au fil des années était la meilleure manière de se débarrasser de son imagination enfiévrée. D'autant plus qu'il semblait maîtriser parfaitement le flux de sa narration.

Kalaman parla à nouveau. « Nous avons déterré quelques éléments jusqu'ici. Nous risquons de continuer à en déterrer d'autres jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que tous les ratels du monde soient confortablement logés, chacun dans son propre terrier, bien protégé dans un refuge sûr, sans personne pour l'importuner ou lui faire peur. Mais allons-nous continuer à nous vautrer dans notre borborygme, comme si nous étions des porcs et non des humains ? Une partie de moi refuse d'aller fouiller plus loin, l'autre veut aller jusqu'au fond des choses, pour replacer chaque grain de sable sous le microscope d'un examen moral minutieux. Que se passera-t-il si nous creu-sons plus avant dans le ventre de la terre, si nous exhu-

mons des cadavres ensevelis, ceux de Fidow, de Madoobe et le reste ? Qu'apprendrons-nous ? Et dans quel but ? »

Les lèvres de Nonno avaient de légers mouvements, comme la bouche nerveuse d'un poisson qui se nourrit.

« Tous tant que nous sommes, nous avons obligatoirement des moments de notre vie et des actions passées dont nous avons honte, continua Kalamán. Nous avons tous arrangé un peu les récits qui nous concernent ; par le fait même de les raconter, nous les soumettons à notre logique. Nous avouons rarement, si la vérité risque de se retourner contre nous. Cela n'a pas été facile de grandir dans une maison où vos parents se taisent à la minute où ils vous entendent arriver. Préservaient-ils leurs secrets pour le bien de leur fils unique, ou pour protéger leur honneur, leur santé mentale et leur survie ? »

Vers la fin de son discours, sa voix manifesta un changement considérable : des traces de lassitude qui modifiaient son débit, des bâillements réprimés, des voyelles longues raccourcies sans raison, des consonnes moins bien articulées. Il s'exprimait par une série d'associations. Il dit : « La nourriture est l'élément principal dans toute stratégie de séduction, quand un tout jeune homme offre à l'objet de sa passion enfantine les victuailles de l'envie qu'il a d'elle et les chocolats du désir. C'est l'inverse de la pomme offerte par Ève, épisode qui est sans aucun doute une version masculine de ce qui s'est vraiment passé. Ici c'est l'homme qui force la femme, qui la tente et l'amène au péché. Dans cette version du récit, l'acte de manger est associé à la séduction et aussi à la mort – par mort, je veux dire la cessation d'un certain état et le passage à un autre. La mort comme une simple question de changement de nom, un homme qui change de nom à maintes reprises et revêt la personnalité d'un alias. »

Là, les voyelles de Kalaman s'épaissirent, ses consonnes se firent plus dures. Il parlait si lentement que Nonno ne savait plus si certaines parties de Kalaman n'avaient pas tout bonnement cessé de fonctionner, comme lorsqu'un magnétophone a un problème de piles. « Je suis... » réussit-il à dire. Le reste se perdit, et ses yeux se fermèrent comme s'il était épuisé. Quand ils se rouvrirent, une migraine s'était introduite dans ses nerfs à vif en passant par sa vue. Il s'effondra. Il était l'enfant que le sommeil surprend pendant qu'il parle.

Kalaman était à cheval sur la frontière ambiguë qui sépare le sommeil du réveil. Même ainsi, la voix de Nonno lui parvint, des petites ondes de sons venant du fond d'un trou plein d'échos.

Cette voix disait : « Tu peux traiter cela comme un rapport provisoire proposé par ton Nonno. Loin de moi l'idée de me faire le juge de toute une époque, mais je manquerais peut-être à mon devoir d'ancien si je te mentais, conscient aussi que je suis des implications de la tâche que j'entreprends, qui est redoutable. Il y a des souvenirs de moments d'incertitude, qui évoquent les années innocentes où nos constructions logiques avaient tendance à se désagréger quand nous nous rappelions un garçon qui faisait de son mieux pour s'exprimer, un jeune garçon qui, entraîné par une fille dont il était amoureux, était allé très loin dans des actes discutables. Si par contre ce garçon avait été l'émule d'un enfant du même sexe, sa mère l'aurait peut-être accepté ; elle aurait haussé les épaules devant ces comportements typiques du jeune mâle qui grandit. Elle aurait peut-être fait entrer tout cela dans un plat à base de *c'est la vie*, aurait ajouté du sel, des épices, aurait fait brunir l'ensemble comme elle le fait pour l'ail et l'oignon, et aurait finalement mangé une

pleine assiettée de remords, tout en se moquant bien des conséquences. Elle aurait pu se consoler en pensant à la sagesse éprouvée qui dit que les jeunes garçons finissent par laisser derrière eux leur jeunesse et leurs mentors. La mère du jeune garçon était dans tous ses états non seulement parce qu'elle ne voulait pas que son rejeton mâle agisse selon les ordres d'une jeune femelle, mais aussi parce qu'elle n'acceptait pas qu'une adolescente à l'âge de la puberté impose sa volonté féminine perverse à un garçon de quatre ans de moins qu'elle. Selon les arguments de cette mère, un compagnon de jeux masculin aurait lancé des défis impossibles qui lui auraient fait prendre toutes sortes de risques, mais de toute évidence, il n'aurait pas fait avaler des menstrues féminines à son camarade. Je ne pense pas que cette mère se soit rendu compte qu'elle rabaisait injustement l'image de son propre sexe en faisant des remarques aussi peu flatteuses sur une autre femme, tout en exonérant son propre fils, pourtant coupable, de tout blâme. Mais ceci est une autre histoire, et nous n'allons pas aborder ce sujet aujourd'hui. »

Kalaman, perdu maintenant dans une autre poche du temps, pensait à la guerre civile au Liberia. Il retrouvait en souvenir les scènes enregistrées en vidéo dans lesquelles Samuel Doe, alors président de ce pays tragique, avait été découpé à la machette jusqu'à ce que mort s'ensuive, spectacle offert aux caméras du monde entier. Ces souvenirs étaient aussi vifs que des blessures ouvertes.

Il eut un sursaut comme si on l'avait réveillé. Il s'assit dans son lit, demandant d'une voix empreinte de méfiance : « Où suis-je ? »

« Il y a un instant, tu étais au pays des souvenirs », dit Nonno. Il y a un instant, tu te prosternais, pour t'exorciser de toute culpabilité. Mais où es-tu maintenant, et qui

es-tu ? Je ne sais plus vraiment où tu es ; si tu es dans la marée qui monte ou dans celle qui descend, si tu n'es qu'un simple objet qui dérive, ou un flux de fantasmes, de rêves éveillés. »

Il posa doucement la main d'abord sur la tête de Kalaman, puis sur l'épaule tout près de lui, le premier geste pour voir s'il avait de la fièvre, le second pour offrir sa sympathie, pour rassurer.

Kalaman continua : « Et où est ma mère, dans tout ça ?

– Elle n'est peut-être qu'un état d'esprit, aussi explosif que la descente en enfer du peuple somali tout entier qui se déroule tragiquement sous nos yeux, dit Nonno. Un pays où ne règne pas la raison, en fait une condition de rage, un courroux qui engloutit tout.

– Mais il semblerait que Sholoongo ait complètement disparu de mes souvenirs ?

– Cela prouve la justesse de mon argument, en fait.

– Quel argument ?

– Selon moi Sholoongo est dans une condition particulière, une phase de turbulence.

– Mais pourquoi a-t-elle totalement disparu de ma mémoire ?

– Peut-être a-t-elle été supplantée par les personnages tragiques maintenant au premier plan de la scène nationale, dit Nonno, auquel cas elle est reléguée au deuxième plan dans l'ordre des choses.

– Pauvre Somalie !

– Absente dans sa présence, présente dans son absence, dit Nonno, Sholoongo assume les différents personnages qu'incarne une actrice, tout en représentant toute la gamme des possibilités humaines et animales. Ne t'inquiète pas. Elle est là, dans tous les autres ! En tant que telle, elle vivra à jamais, parce que d'autres se souviendront d'elle, pour une raison ou une autre. »

Une pincée de tristesse toucha le visage de Kalamán comme, en un éclair, il revoyait les deux dernières heures. Il tirait un certain réconfort à se blottir dans l'ample voix de Nonno, comme un enfant bien au chaud dans le soutien consolateur du pouce qu'il suce.

« La feuille de vigne qui nous couvre est bien mince, avait repris Nonno. Pour des raisons climatiques et culturelles combinées, nous autres Africains, nous donnons prise à ceux qui nous accusent de prendre plaisir à exhiber notre corps. J'ai entendu dire que les Arabes, parce qu'ils ont tendance à être plus jaloux de leurs femmes, considèrent que les femmes somaliennes ne sont pas assez habillées : les seins et le nombril à l'air, le contour de leur féminité aussi proéminent que la pleine lune. Chez nous, les hommes se baignent tout nus dans les fleuves, les femmes vont parfois dans l'eau tout habillées, dans les vêtements qu'elles ont sur le dos. Quand elles sont entre elles, elles se dévêtent, et leurs seins luisants comme de l'huile à la surface de l'eau réfléchissent l'éclat de la lune. »

Le flux et le reflux de la voix de Nonno rappela à Kalamán qu'il avait été un triton, enfermé dans une baleine de dimensions cosmiques. La voix de Nonno de nouveau, mais sans cigarette allumée. « Sholoongo a en elle un aspect irréfléchi et indomptable. Je doute aussi avoir jamais rencontré une bouche aussi insatiable que la sienne, aussi désireuse de se remplir, quel que soit l'objet. »

Kalamán demanda : « Sa bouche ? Qu'est-ce qu'elle a sa bouche ? »

Nonno s'abandonna au rythme de son propre récit au fur et à mesure qu'il racontait. « Je me rappelle le matin où elle a pénétré mes défenses, le jour où elle m'a soudain surpris, émergeant tout à coup de la brume pour se jeter

sur moi et me saisir là, à pleine bouche. J'ai réagi promptement et, grâce à Dieu, j'ai mis un terme à cette honteuse comédie. »

Kalaman, comme en plein délire, se demandait ce qu'aurait été son lien de parenté selon le sang avec les enfants de Sholoongo si elle en avait eu un de chaque, un de Nonno, un de Yaqut, et un de lui ? Maudit soit le sang qui vous lie !

« Je pensais à Sholoongo comme à une condition catastrophique, pas comme à une personne », continua Nonno, d'une voix qui petit à petit perdait son caractère ténébreux. « Si tu penses à elle comme à une condition, il est alors facile de comprendre comment ceux qui y sont exposés peuvent être classés en deux catégories : une catégorie vulnérable, et une seconde catégorie constituée de ceux qui sont immunisés contre ce virus. »

Avec son œil intérieur, Kalaman pouvait voir une femme courbée, la tête dans l'eau, la bouche déformée par l'immensité de ce qu'elle contenait, l'homme, une montagne s'élevant sans fin. Kalaman vit une quantité substantielle de sperme, et des bébés poissons qui l'avaient pour jouer, sans qu'une goutte ne vienne flotter à la surface.

Râpeuse comme du papier de verre, la voix disait : « Tu veux que je t'apporte quelque chose à boire ? »

Kalaman fit signe que non.

« Selon moi, dit Nonno, les femmes exercent leurs responsabilités morales et civiques avec une attitude beaucoup plus saine que nous les hommes, et elles sont plus douées que nous pour garder un secret. Un garçon de l'âge de Sholoongo se serait peut-être vanté devant tout un chacun de ses exploits sexuels, s'il avait pris part à autant d'aventures qu'elle. À quatorze ans et parce qu'elle était une femme, Sholoongo aurait pu soutenir la compa-

raison avec un homme de quarante pour ce qui est de sa capacité à conserver l'intégrité de ses secrets. »

Un bébé serpent se glissant dans l'herbe humide : Damac ?

« J'aimerais proposer une notion hérétique, dit Nonno. Ce qui sépare les êtres humains des autres animaux, ce n'est pas le don de parole de notre espèce, ni le fait que nous pouvons réfléchir à des équations mathématiques compliquées, non. C'est le fait que les humains obéissent à un certain nombre de codes qui régissent l'ensemble de leur conduite, des tabous dont on tient compte parce qu'ils affectent la vie de la communauté tout entière. Je ne peux imaginer un monde sans tabous, une culture sans notion du bien et du mal. On défend son honneur, on est fidèle à un serment, on adore des dieux. On ne saurait imaginer un monde dans lequel il n'y aurait pas de secrets. Les secrets ont une énergie vitale, ils nous gardent en vie. »

Avec une barbe de vingt-quatre heures, Kalaman décida qu'il était en vie !

« Tu ne seras peut-être pas d'accord, reprit la voix de Nonno, mais je suis persuadé qu'un équilibre se fait entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. C'est ainsi qu'une éthique s'établit, que des tabous sont formulés. Tu ne tueras pas ! C'est ma femme, donc !... C'est ma belle-fille, donc !... Ton ami de préférence à ton sang ! Nous raisonnons, nous construisons des mécanismes faits de contrôle de soi, des garde-fous, nous construisons encore d'autres contraintes dans la logique de notre existence. Pour ne pas nous laisser entraîner par nos instincts premiers, nous formulons des plates-formes politiques, nous entrons dans des partis, nous votons. Compare cela à un treillis sur un mur, des baguettes entrecroisées recouvrant un espace ouvert, le politique qui rencontre le personnel,

le bien qui annihile le mal. Puisque les autres animaux n'ont pas développé leur sens du tabou, dans la mesure où nous comprenons cette notion, il en résulte qu'un taureau peut s'accoupler avec sa propre mère, un oiseau charognard se nourrir de la chair de ses propres enfants et ainsi de suite. Les tabous recouvrent de vastes domaines. On n'a pas le droit de manger certains aliments. On nous empêche d'approcher de certains lieux de prière si nous n'avons pas accompli certains rites. Quand des foules entières, se mettant en marche dans l'intérêt d'un clan ou se battant en son nom, se transforment en masse incontrôlée et, comme des animaux, tuent, tuent sans discrimination, alors nous entrons dans la zone du tabou, de ce qu'on ne fait pas dans des circonstances normales. »

Dans la tête de Kalaman, un cyclone était en formation autour de son œil. Il lâcha la main de Nonno. Se déplaçant dans son lit, il tâtonna pour localiser un emplacement en haut de la colonne vertébrale, un endroit qui lui faisait mal.

« Il faut te rendre justice, disait Nonno. Deux déclarations tout à fait appropriées, deux hyperboles innocentes, te sont toutes deux attribuées. La première a l'évidence d'un cliché : *Le sang est le sang qui est le sang !* La seconde hyperbole est un chant de défi. *Les pères n'ont pas d'importance ! Les mères en ont beaucoup !* Selon moi il n'y a rien de choquant dans ces deux formules, il s'agit seulement de savoir pourquoi tu les as avancées, ce qui t'a d'abord conduit à les prononcer. Je vais les prendre l'une après l'autre. »

En tâtant ça et là, les doigts de Kalaman rencontrèrent d'autres points douloureux.

La voix qui lui parvenait lui enfonçait d'autres dures réalités dans la tête. « Tu te coupes le doigt, tu as une certaine sorte de sang. Ce sang est différent du sang qui

définit un lien de parenté. Mais un doigt plongé dans le sang menstruel d'une femme élève une sécrétion au niveau du désir sexuel : c'est un tabou. Pour continuer, mais aussi pour emprunter un détour. Du sang couvert des tissus du placenta, ce sang est-il privé de son pouvoir spécifique ? Ce qui est juste est juste, le sang est le sang qui est le sang, le sperme est ! »

La voix de Nonno était comme de l'eau qui s'infiltrait. Elle se fit une place dans le crâne vide de Kalaman, où elle forma des flaques. Kalaman se touchant le front se mit à penser : mon Dieu, je perds de l'eau. Et dans le fleuve qui coulait dans la tête de Kalaman, une voix jeta un gant qui flottait chargé de pensées, des pensées aussi immenses qu'un cadavre d'hippopotame, aidant à faire remonter à la surface d'autres souvenirs immergés sous l'eau par les années.

Encore la voix de Nonno. « Et si nous explorions un peu le problème de ce document volé par Sholoongo ? Et si nous découvrions le profit qu'elle en tirait, pourquoi elle l'a volé, où elle l'a mis ? Et si Arbaco et Gacme-xume conspiraient en secret pour faire chanter ta mère ? En tant qu'animal avec un grand sens de ce qui est tabou, seras-tu choqué si tu apprends que tu es l'enfant de quelqu'un d'autre, et non de Yaqut ? Les doutes vont-ils briser tes certitudes ? Qu'adviendra-t-il de tes rapports avec nous, qui avons été ta famille toute ta vie ? Vas-tu me tuer, ou tuer ton père s'il s'avère que ta famille est en guerre avec la nôtre, dans la lutte actuelle pour le pouvoir politique ? »

Kalaman entendit un déclic dans sa tête. On aurait dit qu'il était en train d'écouter un magnétophone dont la touche « play » s'était éteinte toute seule. Sa tête se remplit de vide. Il entendit le vent y souffler, comme s'il n'était plus qu'un crâne dépourvu de vie.

Nonno jugea que Kalaman ne l'avait pas bien entendu.

« Je ne pense pas en avoir pour très longtemps à vivre, dit Nonno, surtout maintenant, après tant de destruction. Tu pourrais aussi bien me demander : est-ce que je me prive de mon ingestion quotidienne de nicotine parce que je me prépare à un genre de mort assez semblable à celle de notre pays ? Vais-je exploser en mourant ? Ma mort sera-t-elle paisible ou anarchique, pleine de tourments inattendus comme un tourniquet ? Tu es mon légataire, mon petit-fils. Il est juste que je meure avant toi. »

Kalaman plongeait instantanément dans le puits d'une rêverie profonde. Il s'assit, recroquevillé sur lui-même, la tête cachée entre les genoux. Si je ne suis pas l'enfant biologique de Yaqut, de qui suis-je le fils ? Si je ne suis pas le petit-fils de Nonno, qu'est Nonno pour moi ? Qu'advient-il de ce nom qui le décrit comme grand-père, reçu à l'occasion de ma naissance ?

Il fut réveillé des heures plus tard par le vacarme d'un coléoptère qui voulait lui rentrer dans l'oreille droite. Dans un sursaut, il s'assit. Il se réchauffait maintenant au seul fragment de souvenir qui s'était présenté à lui : un anneau unique dans la longue chaîne qui joignait le présent à un passé, le passé à un futur – le sang au sang, le sang à la justice, l'homme à la femme, et la femme à l'homme. Ressentant un grand calme intérieur, il ne se souciait guère de savoir si la conversation entre Nonno et lui avait eu lieu dans le monde des vivants, un monde fait des incertitudes du sang et du sperme. Si le présent était un problème, le passé un mystère, qu'en était-il du futur ? Maintenant qu'il ne se contentait plus d'allégories, est-ce que Nonno avait dit les choses comme elles étaient, et comme elles s'étaient produites ? Quelle sorte de conte était-ce ? Lentement, il se fraya un chemin dans le brouillard du sommeil, des cauchemars et des incerti-

tudes, et vit Nonno assis dans son fauteuil à bascule. Mais qui était donc cette femme dans le fauteuil d'à côté, la femme dont le parfum familial éveillait ses sens ?

Talaado dit : « Bienvenue dans le monde des vivants. »

Kalaman et Talaado s'étreignirent maladroitement.

Elle s'assit sur le bord du lit, face à lui. Il estima qu'elle se penchait selon un angle d'environ cent soixante degrés pour pouvoir le prendre dans ses bras et lui donner un baiser. Ils restèrent dans cette position pendant un laps de temps considérable. Comme ils se séparaient, Nonno, qui avait fait un petit somme, fut réveillé par le léger claquement d'un baiser qui a manqué sa cible. Les mains de Kalaman cherchèrent alors à tâtons celles de Talaado. Il y eut une certaine vibration d'électricité statique quand elles se touchèrent, les doigts enfiévrés de Kalaman entrant en contact avec ses doigts à elle pleins de sueur, car elle était venue en autobus, et avait fait à pied le trajet depuis la route principale.

Kalaman se leva du lit d'appoint dans la salle de séjour, pour essayer de marcher, soutenu par Talaado, jusqu'à un sofa où ils s'assirent, se tenant par la main. À nouveau ils reprirent contact, furtivement, en secret, par déférence pour Nonno.

En se touchant, ils frissonnaient, aussi hésitants cette fois-ci que les graphiques irréguliers des éclairs à l'horizon lointain. Kalaman n'avait plus rien de triste dans le regard, et ne résidait plus dans le territoire abject du doute de soi.

Talaado lui demanda comment il allait.

« J'ai dormi pendant que la terre tremblait », répondit-il.

Talaado fut intriguée. « Que veux-tu dire ?

– J'ai dormi pendant que des ânes s'accouplaient avec

des veaux, dit-il. J'ai dormi et, les yeux fermés, ma langue donnée au chat, j'ai constaté que cette union produisait des autruches avec du sable dans les yeux.

– Est-ce là le langage de la fièvre ? demanda-t-elle à Nonno.

– C'est de la poésie.

– Un poème dans une devinette ?

– Pour te montrer comme je suis content de te voir », dit Kalaman.

Sa bouche s'ouvrit pour un mince sourire. Il était heureux. Il embrassa légèrement Talaado sur le bout du nez. Ceci la fit loucher un peu, comme il touchait ses lèvres des siennes et aspirait dans ses narines sa chaude respiration. Les poils de ses narines frémirent. Il perçut un goût de cacahuètes dans leur baiser.

« Comment savais-tu que j'étais ici ? demanda-t-il.

– Je suis allée à ton appartement et y ai trouvé Sholoongo, mangeant toute seule un plat venant du traiteur chinois, qu'elle m'a proposé de partager. Nous avons mangé et parlé un peu, dit Talaado.

– Tu as bien fait ! » dit Kalaman.

Elle le laissa lui baiser la main, c'était une habitude qu'il avait. Il était à son plus tendre après avoir été sarcastique ou méchant. « Mais cela semblait bizarre, parce que j'avais l'impression que nous n'étions pas seules dans l'appartement. Pensant que c'était peut-être toi, je suis allée sans bruit dans ta chambre et y ai découvert ta mère, endormie dans la position torturée d'un bébé qui a trouvé le sommeil à force de pleurer.

– Mais elle allait bien, je veux dire, ma mère ?

– Apparemment ta mère s'était évanouie de fatigue, dit Talaado, ou quelque chose de ce genre. Je ne pense pas que Sholoongo ait osé lui servir une boisson ou un plat trafiqué.

– Ça t'a fait quel effet de parler avec Sholoongo ?
– Nous avons eu une conversation étonnamment agréable, elle et moi. » Talaado était contente d'elle-même. « Elle m'a mis au courant de l'essentiel, qu'elle avait espéré que tu lui donnerais un bébé en souvenir des bons moments de votre enfance. Elle regrettait beaucoup d'avoir fait tant souffrir les uns et les autres.

– Elle t'a fait bonne impression ?
– Nous avons été ravies de faire connaissance.
– Ainsi tu l'aimes bien ?
– Je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer sa volonté tenace.

– En quoi ?
– Cela exige un certain culot de faire ce qu'elle a fait, dit-elle, de vivre comme elle a vécu, d'être la femme qu'elle est. Et, mon Dieu, elle a bien tout ce qu'il faut pour vivre ! Peut-être qu'elle nous enterrera tous. Cette femme est l'énergie personnifiée, elle a tant de ressort, une telle force de gravité. Elle vivra plus de cent ans ! »

Ils se tournèrent tous les deux vers Nonno, Talaado avec l'air de s'excuser à moitié. Puis elle dit : « C'est elle qui m'a dit que vous étiez chez Nonno, et que tu n'étais pas très en forme. Elle a suggéré que je vienne te voir. Elle m'a offert de me prêter sa voiture de location, mais tu sais que je ne sais pas conduire.

– Comment savait-elle que j'étais ici ?
– Je ne sais pas. Peut-être est-ce ta mère qui le lui a dit. Ou Qalin. »

Un sourire se répandit sur les joues de Talaado tandis que son regard croisait celui de Nonno. Il se réveillait doucement.

Kalaman à Nonno : « Tu vois ce qui arrive quand tu ne fais pas la sieste et que tu parles sans discontinuer ?

– Les plaisirs de l'âge et de la première enfance, dit

Nonno, sont faits des joies du sommeil qui vous séduit par un charme inégalé. Quand vous êtes bébé, vous dormez beaucoup plus ; quand vous êtes vieux, vous dormez aussi souvent que vous voulez. Vous trouvez une joie totale dans vos petits sommes.

– J'espère que nous ne t'avons pas dérangé.

– Si vous aviez mon âge, dit Nonno, vous aussi vous vous laisseriez aller à de petits sommes. Pourquoi ne dormons-nous pas plus longtemps ? Parce que nous n'aimons pas penser à ce qui pourrait arriver au monde si nous nous abandonnions dans le sein d'un sommeil très, très profond, blottis dans le confort de notre lit. Depuis quelque temps, je dors de moins en moins, parce que j'ai peur de m'apercevoir à mon réveil que la Somalie a été totalement rayée de la carte de mon inconscient. Si vous, les jeunes, pouvez vous permettre de sommeiller profondément, c'est parce que votre familiarité avec le monde n'est pas entachée d'autant de souvenirs conflictuels que la nôtre. En dormant, les jeunes remettent leur avenir à demain, en se réveillant ils repoussent leur mort et celle de leur pays. »

Talaado restait un peu distante de Kalaman.

« Juste avant, dit Nonno, à propos d'un souvenir, je suis tombé sur un rat mort avec une seringue pendant à son flanc, comme si la pauvre bête s'était échappée de quelque laboratoire de science dans le voisinage. Il y avait des signes de sa lutte d'abord avec la vie, puis avec la mort. Mais que faisait donc un rat, avec une pleine seringue de parfum, dans notre salle de séjour ? »

Talaado écoutait, alerte comme une file de taxis qui attendent le client. Ses yeux se portaient du vieil homme à Kalaman, allaient à la porte et en revenaient, comme si elle s'attendait à voir arriver quelqu'un qui pourrait résoudre le mystère du rat mort.

Nonno dit, du ton de celui qui se lance dans un monologue : « Je suis allé à la cuisine avec l'intention de jeter cet horrible objet, peut-être pour trouver une pelle pour le transporter, ou pour demander à Zariba de le mettre dans la poubelle. Mais quand je suis revenu avec un balai et une pelle à poussière, le rat mort était parti.

– Je connais cette impression ! » commenta Kalaman.

Talaado, bien qu'ébahie, trouvait néanmoins tout cela très amusant.

« Cela pourrait-il être l'œuvre de notre autre amie, qui ferait ainsi passer un message bien souligné ? dit Kalaman. Ou est-ce une idée de Hanu, sa façon à lui de s'amuser ? Parce qu'il y a une forme de sorcellerie dans cette histoire, un rat qui est ici, puis n'est plus ici. On se demande si ce n'est pas toi qui as imaginé tout cela. Mais dans ce cas, il te faut du temps pour que tes doutes se développent.

– J'ai vu un rat mort avec une seringue plantée dans son flanc, que maudit soit le doute !

– C'est comme quand on s'imagine que l'on est un triton à l'intérieur d'une baleine qui ne touche jamais terre, dit Kalaman. Étant aussi petit que la baleine est immense, on ne peut pas y faire grand-chose, et certainement pas ronger un passage pour sortir de son ventre. Étant un triton, on est trop petit, on ne compte pas, on est un point infime dans le vaste système du corps de la baleine. »

Un éclair de malice fit briller les yeux de Nonno. Ses iris étaient noirs quand vous les regardiez de près, mais autrement ils étaient d'une couleur brune. « Nous ne sommes pas en train de nous inventer des soucis, Kalaman, non ? suggéra-t-il.

– Je vois ce que tu veux dire », dit Kalaman.

Tout à coup son bas-ventre se mit à le démanger, mais il jugea qu'il serait impoli de se gratter à cet endroit. Puis il

sentit une certaine chaleur lui monter derrière les oreilles, et là encore cette sensation l'embarrassa, comme s'il lui fallait cacher une érection. La voix de Kalaman était en quelque sorte disjointe, pleine de rebonds, comme des dés à jouer qui dégringolent en sautant dans un grand escalier, impossibles à attraper. Il se mit à relater un incident, dans lequel les rues de Mogadiscio se vidaient, comme lorsqu'une ville est mise à sac par une milice vaincue dans sa retraite, qui vole et pille. Il venait de pleuvoir. Des groupes de gens se tenaient bien serrés sous de larges auvents. Kalaman connaissait beaucoup des visages de ceux qui fuyaient, mais presque personne parmi ceux qui restaient. Il entendait un bruit indistinct, entre les pleurs d'un bébé ou le cri d'un corbeau, qui répondait à un appel. Il choisit de suivre le corbeau, qui l'amena à une clairière dans les bois où gisait un corps. Volant juste au-dessus du cadavre, une mouche de la taille d'un pouce humain. Le corbeau lui montra que sur les lèvres de la blessure qui avait causé la mort de la femme, il y avait eu un triangle en relief la pointe tournée vers le bas, et trois triangles tournés vers le haut, qui s'entrecroisaient à la façon dont s'enlacent des doigts.

Talaado, Nonno et Kalaman restèrent assis un long moment dans un silence chargé de présages. N'arrivant pas à suivre ce que disaient Nonno et Kalaman, Talaado dit : « Un rat mort. Une femme morte avec une blessure que même les mouches n'osent pas approcher. De quoi s'agit-il ? »

Les yeux allumés par un nouvel éclair de malice, Nonno dit : « Kalaman et moi avons l'intention de produire un spectacle de vaudeville avec des vautours, des corbeaux, des tritons, des éléphants et d'autres bêtes à signification totémique, des animaux dont la présence prédit la mort. Pour peindre la tragédie qu'est la Somalie ! »

Talaado ne dit rien.

TROISIÈME PARTIE

Chapitre neuf

TOUT EN PRENANT ma douche et en me rasant, je pensais à mon entrevue toute proche avec Arbaco, que je n'avais pas vue depuis au moins dix ans. La vérité est que j'avais suivi son parcours selon des ricochets irréguliers par l'intermédiaire de Waliya, sa fille, qui était depuis peu l'un des mannequins les plus demandés de Somalie. Waliya avait environ neuf ans de moins que moi, et représentait pour beaucoup d'hommes l'idée même de la pin-up. Le nom de la jeune fille apparaissait assez souvent dans l'un ou l'autre des magazines italiens. Les titres populaires tout comme les *foto-romanzi* rivalisaient pour alimenter leurs lecteurs peu éduqués d'un récit fantastique : l'histoire d'une jeune Somalie grandissant dans une abjecte pauvreté dans une case en terre « au plus sombre de l'Afrique, élevée par une mère qui était admiratrice de Nouréïev ». On disait que sur le mur de pisé était accrochée la photo du danseur, son idole, en suspens entre un de ses bonds légendaires et l'éblouissante pirouette finale. On s'accordait à dire que Nouréïev avait apporté de la joie à Waliya bébé.

Quand j'étais enfant, je connaissais chaque crevasse dans le mur d'Arbaco, je savais où avait pu se glisser un cancrelat, où un gecko avait peut-être joué à cache-cache avec une araignée, tous deux rivalisant à qui attraperait le premier les insectes. Je ne me rappelle pas avoir aperçu Noureïev. Pas plus que je n'entendis prononcer le mot « ballet » dans cette maison.

Tirez les conclusions que vous voudrez de cette histoire inventée. En ce qui me concerne, je ne peux qu'assumer que l'angle « Noureïev » n'était qu'une des composantes de l'identité que se construisait un jeune mannequin. On doit aussi supposer qu'elle n'appréciait guère ses débuts prosaïques dans l'existence, si bien qu'elle en avait expurgé sa biographie. Attention ! je n'ai pas l'intention de salir la réputation de quiconque, et surtout pas d'une jeune femme noire qui, née dans un milieu modeste, a réussi. Et je ne voudrais pas non plus déprécier ses efforts pour paraître à son avantage, là où il le faut. La vérité se trouvait plus près, à portée de main. La vérité se trouvait chez Kathy, elle-même admiratrice de Noureïev. Cette Africaine-Américaine, volontaire du Peace Corps, qui logeait chez Nonno, m'avait raconté comment elle avait rêvé d'une carrière dans la danse classique, mais y avait renoncé, car elle souffrait d'un défaut de la colonne vertébrale, une scoliose. Son problème de dos avait commencé par du rachitisme dans les premières années puis s'était développé plus tard pour devenir assez sérieux. Il est possible que j'aie parlé de tout cela à Arbaco, même si je ne saurais dire maintenant pourquoi je l'ai fait. Et pourtant, il se peut que l'une ou l'autre ait vu une photographie du danseur, ou en ait entendu parler, de cet homme, selon les termes de Zariba, « avec une bosse au bas-ventre » qui trônait en bonne place sur le mur de Kathy. Je suis sûr qu'Arbaco n'aurait pas su com-

ment juger un Nouréïev, et n'aurait pas saisi son importance dans le monde de la danse classique. Mais malgré tout, qui sait, la connaissance voyage de façon mystérieuse. Auquel cas il devient possible d'avancer qu'Arbaco a pu accéder à l'essence secrète de Nouréïev et transmettre le tout à Waliya. Qu'importe...

Quant à son milieu, Arbaco appartenait à une catégorie de femmes qu'un sociologue somali de ma connaissance appelait des *flottantes* : des femmes nées à la campagne, divorcées, arrivées sur le tard à la grande ville, avec un niveau d'instruction primaire, ou pas d'instruction du tout, et certainement aucun métier entre les mains. En tant que groupe, ces femmes sont très visibles dans les zones urbaines de Somalie. En fait, elles occupent une place prépondérante dans les loisirs de la cité, car pour gagner de quoi vivre, elles organisent des séances où l'on mâche le *qaat*, moyennant finances. Elles rendent des services divers et variés à l'élite urbaine affluente qui est prête à les payer un bon prix. On couvre les flottantes de présents pour éviter que n'éclatent certains scandales. Si vous avez l'intention de coucher avec une vierge tout juste cueillie dans de verts pâturages bucoliques, ou si vous voulez faire l'amour avec une jeune fille sans attaches, mais habile à satisfaire vos habitudes urbaines, alors vous louez les services d'une flottante qui ne sera que trop contente de se servir de ses capacités, au noir, pour vous procurer ce que vous cherchez.

D'un autre côté, si vous craigniez que des rumeurs ne viennent souiller votre réputation à cause d'une rencontre d'un soir avec une mineure maintenant enceinte, Arbaco était la flottante à consulter. Elle vous trouverait la sage-femme complaisante et, dans le cas d'une complication inattendue, le médecin, qui se chargeraient de l'avortement, ou elle mettrait la main sur la femme discrète qui

s'occuperait de la malheureuse femme-enfant jusqu'à ce qu'elle accouche de son fardeau. En échange d'une petite commission supplémentaire, elle s'arrangerait pour faire adopter le bébé.

Les flottantes font partie intégrante du mécanisme d'autorégulation de la société somalie. Ce ne sont en rien des saintes, mais des femmes cyniques, divorcées ou veuves, des femmes à la frange de la respectabilité, des courtisanes qui n'ont de loyauté qu'envers leur propre intérêt. Elles opèrent en pleine connaissance de ce qu'elles font, se méfiant des hommes comme des femmes, et sceptiques quant au caractère sacré du mariage. Agissant en secret, elles n'ont aucune foi en l'avenir, et n'attendent pas qu'un prince charmant leur arrive, déguisé en grenouille !

Beaucoup des flottantes ont une façade respectable. Celle d'Arbaco était un commerce ordinaire. Quand je l'ai connue, elle était dans l'import-export. Son négoce portait sur l'encens, la myrrhe et les épices. Mais elle n'avait pas de boutique. Pas plus qu'elle n'avait d'éventaire. Habillée de façon raffinée, avec les tenues les plus colorées qui soient, elle allait, souvent en taxi, à ses rendez-vous avec de hauts dignitaires du gouvernement. Sinon elle recevait dans sa case en pisé. Des hommes venaient. Des femmes allaient. Les hommes, qui venaient en bandes, achetaient « quelque chose ». Étant enfant, je n'avais pas la moindre idée de ce qui se vendait, ou s'achetait ainsi. Je comprends mieux maintenant, je sais qu'ils achetaient son silence, ses interventions, bref, ses faveurs, pour lesquelles ils payaient des sommes exorbitantes. Ils parlaient à Arbaco à voix très basse quand ils lui achetaient ses services. En public, ils lui parlaient normalement. Parfois, un homme arrivait en voiture, seul. Après quelques minutes d'attente, une jeune femme se présen-

taït, comme sortie d'un tourbillon de poussière, ou produite par mon imagination. La jeune femme se mettait à glousser à la vue de l'homme derrière le volant, elle fondait au cœur de sa féminité. S'ils ne portaient pas tous les deux dans la voiture, je voyais de mon poste d'observation dissimulé qu'ils entraient chez Arbaco. Elle disparaissait de leur vue, et venait nous voir mon père et moi. Les hommes exigeaient. Elle fournissait. Tout le monde était content la plupart du temps.

Nous avions une relation très spéciale, Arbaco et moi. Elle adorait me donner un *baaf*, un bain dans un tub. Cela la ravissait de me savonner le corps, puis de le frotter avec des huiles. Comme je les attendais, ces *baafs*, moi debout, face à elle, m'agrippant à l'ouverture en V de sa robe, l'œil rivé à ses immensités, les comparant en esprit à celles des autres femmes, particulièrement de Sholoongo. Elle me faisait un shampooin, ou me rinçait les cheveux au pétrole si elle craignait que j'aie attrapé des poux. Elle faisait tout cela, et plus encore, tandis que ma mère se consacrait à la poursuite de ses rêves financiers, et mon père à ses penchants artistiques. J'adorais être récuré par Arbaco. Par-dessus tout, j'étais ravi de son absence de tabou. J'étais tout heureux quand, en petite fille pas sage, elle serrait mon membre pour tenter de m'exciter jusqu'à l'érection. C'est lors d'une de ces séances que mon père nous surprit. Elle me chuchotait à l'oreille quelque propos irrévérencieux quant à ma petite taille là en bas, disant : « Où est-ce que tu étais quand Yaqut et Nonno ont reçu leur ancre à eux, chacune d'elles si lourde qu'ensemble elles pourraient faire couler un dhow ? » Mon père avait été obligé de mettre un terme à ces *baafs*, quel dommage !

À cette époque, je m'intéressais au commencement des choses. Je demandais souvent à Arbaco comment

commençaient les bébés et où, que faisaient les hommes et les femmes quand ils baissaient la mèche de la lampe à pétrole, qu'est-ce qu'ils fabriquaient quand on n'entendait plus que, par-ci par-là, un gémissement, un mot, jusqu'au moment où l'un deux, ou tous les deux, poussait un cri de joie douloureuse. Je m'intéressais aussi aux motifs. Pourquoi Yaqut ne se continuait-il pas en moi, à la façon dont Nonno s'était continué en lui ?

Je n'en suis pas sûr, mais peut-être que ce n'était pas elle qui m'avait susurré à l'oreille la remarque malicieuse selon laquelle j'avais peut-être de la chance de ne pas souffrir d'une condition aussi appelée hydrocèle, dans laquelle les testicules, déformés, enflent et pendent de tout leur poids ! Elle savait percevoir les choses comme seules les femmes en sont capables. Je demandai un jour à Arbaco comment ma mère expliquait le fait que j'étais de petite taille là en bas. Elle me pinça dans mon intimité et dit seulement : « Tu as bien de la chance d'être un garçon ! »

Une fois mon corps lavé et massé d'une crème, Arbaco m'emmenait chez elle pour que je m'amuse un peu, puisque mon père était occupé à autre chose. Je me couchais à son côté dans le lit de la pièce de devant. Mon heure favorite pour un câlin était l'heure de la sieste. Non seulement il n'y avait pas beaucoup de messieurs en visite, mais d'un geste magnanime, elle amenait mon érection presque à son terme. Je dus paraître un peu goujat, car je m'endormis au moins deux fois. Une fois où j'étais resté éveillé, et que l'habileté manuelle d'Arbaco avait réussi à m'exciter au-delà de toute décence, mon membre se dressa comme un drapeau formidablement agité, palpitant comme les glandes d'un gecko. J'étais si exalté que je me demandais où était le reste de ma personne. Tout petit contre l'immensité des seins d'Arbaco, je sombrai dans le puits d'un rêve, et finis par me mouiller.

Qu'aurait été ma vie si elle n'avait jamais croisé mon chemin ? Nos agissements à tous les deux étaient proprement scandaleux. Sevré à l'âge de trois ans, je continuai en secret à être nourri au sein par Arbaco jusqu'à plus de cinq ans. Elle était persuadée que le fait d'allaiter un garçon jusqu'à l'âge avancé de cinq ans allait l'aider à corriger le côté flasque de ses tubes utéro-vaginaux. J'étais un cadeau de la miséricorde divine, qui allait l'aider à sortir un bébé, une fille, de ses entrailles stériles !

Quand elle tomba enceinte, je me vantai de mon rôle dans l'affaire, et continuai à le faire lorsqu'elle se mit à enfanter en série. Je me sentis offensé quand j'appris qu'elle se préparait à un mariage de convenance avec un de ses soupirants de minuit. Je ressentis comme un signe de mépris leur haussement d'épaules quand ils m'entendirent revendiquer ma paternité.

« Épouse ma fille, dit un jour Arbaco, le jour où vous serez tous les deux adultes, tu m'apporteras une belle dot pour avoir sa main.

– Pourquoi devrais-je payer pour avoir une main ? lui rétorquai-je.

– Ce n'est qu'une façon de parler », expliqua ma mère.

Je trouvais que beaucoup des « façons de parler » des adultes étaient soit trompeuses soit incompréhensibles ; au mieux, c'étaient des façons très compliquées de me maintenir à ma place, celle d'un enfant.

« Si tu tombes enceinte parce qu'en fait tu m'as allaité, dis-je, puis-je encore recevoir la main de Waliya en mariage ?

– Pourquoi pas ?

– Parce qu'alors elle serait ma fille, non ? »

Arbaco et ma mère en restèrent interdites, ma mère parce qu'elle n'avait jamais su que je tétai en secret sa

meilleure amie, Arbaco parce que je commençais à bien la gêner. Malgré tout, ma mère choisit d'oublier mon écart de conduite, décidant de repousser l'interrogatoire de son amie à un moment où je ne serais plus dans les parages ; de son côté, Arbaco, sans se démonter, dit : « Pour qu'une femme porte l'enfant d'un homme, et Dieu sait que tu n'es guère un homme pour le moment, il faut que l'homme et la femme se soient connus physiquement. »

Je pensai, nous y voilà, les adultes vivent dans un monde de faux-semblants, une femme se réfugie dans une « façon de parler ». En fait je connaissais son corps mieux que je ne connaissais celui de ma mère ; je connaissais les courbes de son dos, la tache de naissance à l'intérieur de sa cuisse droite. Disait-elle tout cela pour me mettre au défi ?

« N'avons-nous pas couché ensemble, tous nus, dans le même lit ? dis-je.

– Nous n'avons rien fait pour que tu sois le père de mon enfant, non ? » Elle parlait sérieusement, offensée, la voix raide comme un piquet. « Ce n'est pas vrai ? »

Je dis : « J'ai aidé à faire sortir Wilaya de toi en tirant sur tes bouts de sein, non ? Il a fallu neuf mois et une semaine de travail, et c'est moi qui l'ai fait. Tous les après-midi pendant presque trois cents jours. » J'étais furieux que ma « façon de parler » ne soit pas aussi efficace que celle des adultes.

Ma mère prit le parti d'Arbaco, en adulte volant au secours d'un autre adulte. Elle dit, avec une touche de sarcasme dans la voix : « Kalamán, mon chéri, pour porter ton enfant, il aurait fallu qu'Arbaco fasse l'amour avec toi. »

Comme si elle ne m'avait jamais donné de leçon sur le commencement de toute chose, Arbaco fit un résumé hâtif de ce qui se passait entre un homme et une femme quand ils faisaient l'amour, de qui pénétrait dans quoi. Pâle de

colère, je restais là à écouter, me rappelant non seulement comment mes parents s'y prenaient, mais comment Sholoongo et moi pratiquions la chose. Avec ses explications, Arbaco faillit me toucher, mais elle se contenta d'un geste dans la direction générale de mon bas-ventre. Pour moi, tantôt je voyais le sein de ma mère dans les lèvres de mon père ; tantôt j'étais un voyeur, regardant un homme et une femme faire l'amour sans être vu.

Une semaine plus tard, dans une dernière tentative pour protéger ma propre fascination pour les mythes, je rappelai à Arbaco et à ma mère qu'un homme et une femme n'ont pas besoin de faire l'amour pour produire un bébé. Pour renforcer mon argument, je citai d'autres précédents fondés sur des mythes : un Jésus sans père, un Adam dans la même situation. Je discutais, j'étais insupportable, j'étais plus pénible de minute en minute, Arbaco n'arrivait plus à allaiter son bébé en paix et ma mère ne parvenait pas à demander des comptes à son amie pour m'avoir fait téter en secret pendant deux ans. Je traînais toujours dans les parages, comme si je guettais l'occasion de me faire nourrir au sein.

Je me rappelle un jour où Arbaco fut à deux doigts de me frapper, tant elle était fâchée. Je l'avais surprise à faire ses besoins. Elle était accroupie au-dessus du trou d'une latrine, position tout à fait inconfortable pour une femme qui est lourde vers le haut. Comme j'étais entré sans me donner la peine d'expliquer ce que je venais faire, elle demanda, plutôt furieuse : « Et qu'est-ce que tu fabriques encore ? »

Je défis la fermeture de ma braguette.

« Mais qu'as-tu donc derrière la tête ? » dit-elle.

Je ne répondis rien.

D'une voix qui voulait me glacer de terreur, elle dit : « Et qu'est-ce que tu veux que je fasse de ce vilain petit

bout de chair mâle ? » Puis elle me toucha, me faisant un peu mal. « On dirait un sixième doigt sur la main d'un nouveau-né, c'est si petit. Mon Dieu, regarde-moi ça. » Elle le pinça encore, me faisant très mal. « Tu es vraiment le fils de Yaqut ? »

Je ne fis pas attention à ce qu'elle disait. J'avais répété mon rôle, numéroté mes phrases dans l'ordre où j'allais les prononcer, afin surtout de ne pas hésiter et ne pas me laisser dissuader de dire ce que j'avais décidé de dire. « Je veux être le père de ton bébé », m'écriai-je.

Elle réfléchit en silence pendant un long moment. Puis elle dit : « Referme ta braguette, je pense que je connais la personne qu'il te faut, elle a juste le trou qu'il faut pour s'accommoder de ta taille minuscule. »

Notre conversation eut une influence durable sur mes relations avec les êtres humains par la suite. Il allait me falloir de nombreuses années avant que je puisse aborder une autre femme.

J'entendis alors qu'on m'appelait.

Je reconnus la voix de Nonno. Puis je me rappelai où j'étais, dans la salle de bains, à prendre ma douche, me perdre dans des réminiscences, me remémorer un passé partagé avec Arbaco. Nonno était en train de m'expliquer qu'il sortait, parce qu'il avait des courses à faire. Il ne serait pas de retour avant la fin de l'après-midi. « Comment ça va ?

– J'ai aussi l'intention de sortir.

– Ah oui, tu ramènes Talaado en ville ?

– Oui. Quand je l'aurai déposée, je soulèverai quelques pierres, dans l'espoir de découvrir un ou deux scorpions cachés dessous.

– Attention de ne pas les ramener chez toi.

– Tout en regardant sous les pierres, je ferais bien

d'aller aussi rendre visite à Arbaco », dis-je, couvrant ma nudité de mes deux mains en coquille. « Et si j'ai le temps, je passerai voir ma mère, à la boutique.

– Bonne chance.

– Je transmettrai tes amitiés à Arbaco, suggérai-je.

– On a connu des morsures de scorpion qui étaient fatales, me dit-il en avertissement, aussi sois très prudent ! » J'entendis ensuite ses pas s'éloigner.

Nous réussîmes, Talaado et moi, à nous parler un peu de ce qui me faisait souci, car cela nous prit pas moins de cinq heures pour couvrir une distance de trente kilomètres. Nous fûmes arrêtés un bon nombre de fois, et on nous intima l'ordre de sortir du véhicule et de nous en écarter. On fouilla la malle pour voir si elle contenait des armes, on souleva le capot au cas où il y aurait eu des grenades ou de petites armes. C'est à un des postes de contrôle, comme nous attendions de retourner à la voiture que nous entendîmes les noms de Ali Mahdi et de Aideed, l'un finançant la milice qui se battait pour prendre Mogadiscio, l'autre général dans l'armée. « Les jours du tyran sont comptés, dit un homme à ses amis. Quand nous aurons chassé de la ville ce *faqash* et lui, nous serons un peuple libre, prêt à exécuter la volonté démocratique populaire ! »

Si Talaado et moi ne parlions pas, c'est parce que son peuple à elle n'était pas censé être mon peuple à moi. Selon ce mode de définition préétablie, le peuple de ma mère est différent de celui de mon père.

Après avoir déposé Talaado, je suis passé voir Arbaco.

Qui m'ouvrit elle-même le portail extérieur. En tout, il lui fallut une demi-minute pour se mettre dans tous ses états. Nous frottâmes nos poitrines l'une contre l'autre, geste fricatif de bienvenue et de réunion, comme si nous

étions des chats. Nous entrâmes ensemble dans la villa, ma main droite bien serrée dans sa main gauche et reposant sur le gras de sa hanche. Elle portait une longue robe *dirac*, si transparente que je pouvais voir des montagnes de graisse, des rouleaux de chair, grands dieux, elle avait perdu toute forme, était intolérablement obèse. Elle ralentit sa marche pour me sourire, et faillit se tordre la cheville. Elle était si replète qu'il me semblait que son cou était plus court que dans mes souvenirs, et qu'elle avait de la difficulté à se mouvoir. Nous arrivâmes enfin dans la salle de séjour où il y avait deux magnétoscopes et un poste de télévision, et aussi des masses de gadgets récents. Une radio était allumée quelque part dans l'une des pièces.

« Je voulais une *billa* de six chambres, m'expliquait-elle. C'était la seule *billa* à vendre dans ce quartier. Mais elle n'avait que quatre chambres, et pas de dépendances pour loger les domestiques.

– Vous êtes combien à vivre ici, dans cette villa à quatre chambres ?

– Il n'y a que moi à présent, dit-elle.

– Est-ce que Waliya y vient quelque fois ?

– Oui, dit Arbaco. Ma fille, connue aussi à la *billa* sous le nom de Sa Majesté, arrive en avion, et en faisant beaucoup de manières, reste au maximum un jour ou deux. Au lit toute la journée, elle sort toute la nuit, pour se faire voir. La seule chose qu'elle fait de bien, en plus de subvenir à tous mes besoins financiers, est de contribuer par une somme considérable, en liquide et en devises fortes, à maintenir le moral de la milice armée de notre clan. Nous avons des politiciens de toutes sortes qui viennent frapper à notre porte quand elle est de passage. Elle est un soutien essentiel, aussi importante pour le clan que l'hôtelier qui finance le fonctionnement de l'aile locale de l'USC, notre groupe armé. »

Je compris maintenant pourquoi Waliya avait besoin d'une notoriété politique, pourquoi sa mère avait besoin d'une villa de six chambres pour elle toute seule. Troublé, je buvais ma limonade à petites gorgées, conscient de la folie dépensière de ceux qui accèdent à la richesse sans avoir travaillé dur pour l'obtenir. Nous parlâmes longuement de Waliya, en passant de Nonno, puis en termes généraux de mes parents. Je savais pourquoi ma mère et elle ne se voyaient plus : Arbaco m'avait mis à téter ses seins sans lait à l'âge avancé de cinq ans, deux ans après que ma mère m'avait sevré à l'âge de trois ans, âge déjà sujet à controverse. Finalement, nos langues se posèrent sur ce mystère en plusieurs syllabes, Sholoongo.

« Elle est venue me voir, dit-elle, avec armes et bagages.

— Quand ?

— Je ne me souviens plus. » Elle a hoché la tête. « Il y a une semaine ?

— Tu lui as parlé ?

— J'ai demandé à mon chauffeur de la conduire chez Nonno, et j'espérais qu'il lui indiquerait où te trouver, dit-elle. Cette femme est entichée de toi, elle veut un bébé de toi, plus qu'aucune femme ne l'a jamais souhaité !

— Comment t'a-t-elle paru ?

— On avait peine à croire qu'elle était venue enterrer son père, dit Arbaco. Dès qu'elle est entrée, elle a voulu tout savoir à ton sujet. Étais-tu marié ? Avais-tu des enfants ? Je lui ai dit que, ces temps-ci, j'étais très occupée, qu'être la mère de Waliya était une occupation à plein temps, et que beaucoup de gens, dont certains sont des Blancs, viennent me voir, à la recherche de mon amitié. Je lui ai offert une chambre, mais elle n'en a pas voulu. »

Elle avait une voix impressionnante, pour une femme qui avait perdu tout contact avec son potentiel physique,

étant si obèse. Mais au moins elle avait quelque chose d'autre à son actif : des yeux aussi profonds qu'un secret. Ils entrèrent en contact avec les miens et je fus immédiatement convaincu qu'ils allaient démêler mes pensées en un rien de temps, se débarrasser des déchets et garder les bons morceaux pour une analyse ultérieure. Cette idée me mit mal à l'aise : je ne savais pas si cela me plaisait.

« T'a-t-elle un peu parlé d'elle ? » demandai-je. J'aurais souhaité qu'elle éteigne soit la radio dans la cuisine, soit celle d'une des chambres du premier.

« Tu veux savoir ce qu'elle m'a dit ? dit-elle. Nous avons partagé, elle et moi, des secrets de femme. D'une façon ou d'une autre, ton nom revenait sans cesse dans la conversation. De même que celui de ta mère, de Nonno, de ton père. Elle m'a dit toutes sortes de choses dont je n'avais pas la moindre idée.

– Par exemple ?

Je me tenais, las, sur le seuil de ses yeux. Arriverais-je à pénétrer dans les profondeurs où étaient cachés ses secrets ? En tant que flottante, elle avait tout consacré à la réussite de sa fille, plus assurée que la sienne. Elle était plus qu'une flottante, une vraie entremetteuse, habile à tout manipuler en sa faveur. Elle avait présenté sa fille à un Italien qui l'avait engagée comme mannequin. Flottante et entremetteuse. J'aurais voulu savoir si c'était elle qui avait présenté mes parents l'un à l'autre. L'un des deux avait-il quelque chose à vendre ? Ma mère était-elle en souci parce qu'elle était enceinte ? Ou est-ce que mon père était allé voir Arbaco à cause de ses « circonstances particulières », ayant besoin qu'on lui trouve une femme discrète ?

Elle tourna un moment autour du pot, me grondant plutôt gentiment : pourquoi ne lui avais-je pas rendu visite avant de me livrer comme cela à sa merci, lui

demandant de but en blanc d'échanger des ragots avec moi ? Elle dit : « Seuls les journalistes et les mendiants arrivent sans s'annoncer, et ils subissent les conséquences de leur attitude sans gêne, quand ils exigent que vous leur consacriez toute votre attention. »

Je convins qu'elle avait en effet raison ; et lui offris mes excuses.

« Partager des secrets, c'est un peu comme de faire l'amour. » Elle revenait à un sujet qui jadis nous avait concerné mutuellement tous les deux. « Un homme bien né ne défait pas sa braguette pour présenter son machin à une femme, si ses intentions sont saines. Il y a une étiquette raffinée, des règles pour faire la cour, des fleurs à envoyer, des paumes à graisser. Il y a des préliminaires amoureux aussi, un baiser prolongé, et ainsi de suite. De même, le dévoilement d'un secret demande que l'on soit averti un peu à l'avance, que l'on ait un peu de temps pour se préparer à se défaire d'un secret. Un secret, c'est comme la virginité, une fois qu'on l'a perdu, c'est définitif. »

Nonno avait coutume de dire que les secrets sont comme des terres, il fallait les cultiver. Je demandais alors : « Et comment fait-on cela ? – Si tu en recueilles un, tu l'apprendras bien vite. »

Je lui fis mes excuses pour ne pas l'avoir alertée à temps. Je dis : « Tu sais comment c'est. Je suis très occupé à gérer une entreprise, et toi tu passes tout ton temps à t'occuper des affaires de ta fille. »

Elle dit : « Voudrais-tu épouser ma fille, Waliya ? »

Les mots se bloquèrent dans la cavité de ma gorge. Il semblait qu'un désastre était en train de serrer la main d'un diable, en toute amitié, afin de faire un pacte avec lui. Je me grattai la tête comme si Sholoongo nous avait passé ses poux.

Je ne pus que demander : « Pourquoi moi ?

– Les hommes ne sont utiles que lorsqu'ils sont là au bon moment. »

Elle se leva. Je vis ses bouts de sein tout noirs, chacun aussi épais qu'un pouce ; ils se dressaient si raides qu'ils attiraient autant l'attention que les taches de lait sur la robe d'une femme qui allaite.

« Je ne suis pas en train de te jouer un tour, ni de te mettre le canon sur la tempe pour que tu épouses ma fille, m'assura-t-elle. Tu sais qu'elle vaut beaucoup d'argent, et que je n'approuve pas sa façon de vivre, ni les gens dont elle s'entoure. Je ne vais pas non plus m'évanouir. Tu vas me demander : pourquoi ma fille, qui a toutes les occasions de rencontrer les meilleurs partis, pourquoi ne trouve-t-elle pas un homme de son choix, et qui me convienne ? (Non qu'elle se soucie de ce que je pense de ses choix, de toute façon.) Le fait est que des milliers d'hommes la demandent en mariage tous les jours. Mais mieux que la plupart, je connais les hommes, et je ne me fie à aucun. À l'exception de toi. De plus, elle et toi avez été promis l'un à l'autre quand vous étiez petits. Il est aussi possible qu'éventuellement si vous vous mettez ensemble et vous mariez, tes parents et moi pourrions redevenir amis. Et cela me ferait plaisir, j'étais contente d'être amie avec ta mère, son amitié comptait beaucoup pour moi. D'ailleurs elle me manque, vraiment je l'aimais bien. »

Je voyais bien à certains indices qu'elle n'en avait pas fini avec le sujet de sa fille.

« À propos, qu'est-ce que tu bois ? Du whisky ? »

Je me rappelai avoir entendu dire que Waliya avait dans le corps plus d'alcool que de sang. Impossible pour elle de se réveiller le matin dans une maison qui n'aurait pas satisfait à sa dépendance.

« C'est très bien, dis-je.

– Je pensais bien que la programmation informatique et les jus de fruits n'allaient pas très bien ensemble. Être mannequin, tu sais, c'est la dernière folie. Si tu réussis à être au sommet, on te paye beaucoup pour s'assurer que tu auras une durée de vie limitée. Waliya boit des trucs fortement trafiqués. Chez elle, le dernier verre du soir est suivi du verre de l'aube et chacun avec une si forte dose que toi ou moi nous y resterions. Trois doigts de whisky et deux doigts de cognac mélangés, et pris avec un plein godet d'aquavit non rectifié. Elle en prend aussi beaucoup par les narines, tu n'imagines pas la variété de poudres qui arrivent ici chez moi, combien il leur en faut. C'est ça qui lui donne les yeux rouges.

– Quel intérêt a-t-elle à garder de bons rapports avec sa famille immédiate ? demandai-je. Je ne me serais pas attendu à la voir tremper dans ce genre de politique de bas de gamme, à donner des liasses de billets à un mouvement armé.

– C'est moi qui ai eu cette idée, l'argent vient de Waliya.

– Mais pourquoi ?

– Cela fait partie de mon système de retraite, conçu pour subvenir à mes besoins le jour où le dictateur sera chassé de la cité. Parce que j'ai l'intention de briguer un mandat électif, peut-être celui de maire quand le poste sera vacant. Ce sera très amusant de chausser les bottes du tyran. C'est bon pour mon CV. »

Un triste sourire monta du plus profond de ses yeux, un sourire humide. Avant que j'aie pu ramener la conversation au premier objet de ma visite, Arbaco me montra un dessin au crayon dans un sous-verre. Pouvais-je deviner le nom de l'artiste ? Je pus examiner un visage fait d'un collage, je remarquai un premier ensemble de doigts

dessinés bout à bout, et un second ensemble de mains entrelacées dont les doigts se rencontraient aux articulations des premiers doigts. Je vis des vases remplis de nuances de lumière et de brun foncé, je vis un entrelacs d'une symétrie si élégante que je faillis tomber sous le charme.

« C'est de Waliya ? »

– Elle l'a fait dans un état second, dit Arbaco.

– Peut-être fera-t-elle son métier du dessin, quand elle en aura assez d'être mannequin, proposai-je. Elle est très douée. Comme Sholoongo.

– Quelle remarque ignoble !

– Je n'avais pas l'intention de..., commençai-je, avant d'être interrompu.

Arbaco dit : « Tu es venu en voiture ? »

Je fis signe que oui.

« Allons faire un tour dans ta voiture, dit-elle. Nous dirons des choses, nous parlerons de sujets dont je n'ai pas parlé depuis des années. Je préfère avoir ce genre de conversation tout en roulant, de peur de souiller des maisons, que ce soit chez ma fille, chez toi, chez Nonno. »

Elle me demanda d'aller l'attendre dans ma voiture.

Habillée sur son trente et un, selon l'idée qu'elle se faisait d'une bourgeoise aisée, Arbaco était d'humeur enthousiaste, heureuse comme un enfant unique et gâté né de parents âgés. En accord avec son nouvel état d'esprit, elle pressa mes joues de ses lèvres, me signifiant par ce geste délibéré que nous resterions toujours proches l'un de l'autre quelle que soit l'issue de la crise qui s'annonçait. Puis elle affecta d'être beaucoup mieux au courant de la situation que les autres, parlant comme si elle passait ses nuits à conspirer en secret avec les hommes armés et les politiciens qui se préparaient à renverser le

régime, et ses journées à faire bénéficier les chefs des milices de ses conseils, et les blessés de ses soins. Elle me faisait penser à l'époque où le Jabhadda s'était établi à Rome, sur les conseils pressants, entre autres, de sa fille et d'Ali Wardhiigley. À l'entendre, elle paraissait avoir beaucoup misé sur le résultat de la lutte actuelle pour le pouvoir, comme une femme qui aurait mis sur le marché toute la fortune dont elle disposait au moment d'une crise financière.

Je démarrai et commençai à conduire sans qu'elle m'ait dit où nous allions, si bien que la voiture, comme douée du pouvoir animal *nuuro*, ainsi qu'une vache rentrant à la ferme après une journée aux champs, nous ramena à Afgoi. Plongé dans mes pensées, je cessai à deux reprises de prêter attention à la vitesse du véhicule et dus repasser à un régime plus rapide.

« Comment expliques-tu la mort de Fidow ? » demanda-t-elle.

Je dis : « Comment quiconque peut-il expliquer une mort comme celle de Fidow ? »

– Comme tu évites de répondre ! commenta-t-elle. Si je ne connaissais pas la vérité, je pourrais contredire quiconque suggérerait que tu n'es pas le fils de Yaqut ou le petit-fils de Nonno. »

Plusieurs réactions différentes me vinrent à l'esprit à la fois. Je voulais la prier de bien vouloir répéter mot pour mot ce qu'elle venait de dire, parce que j'avais du mal à comprendre ses propos. Je me les rejouai dans ma tête, et fus alors incapable de décider si elle avait fait exprès d'être confuse. Si elle ne connaissait pas la vérité elle-même, elle aurait pu – ou était-ce : elle n'aurait pas pu – contredire l'idée que j'étais le fils de Yaqut, ou le petit-fils de Nonno ? Je commençais à désespérer, plutôt déçu par cette femme qui laissait tomber comme en passant des

remarques de ce type. J'aurais souhaité savoir enfin la vérité. J'aurais souhaité pouvoir lire dans les puits de ses yeux, de ses yeux qui s'enorgueillissaient de leur noire profondeur, aussi indéchiffrables que trompeurs.

Avec une tape amicale sur la cuisse, elle dit : « Pas de panique ! »

Que voulait-elle dire, pas de panique ? Comment pouvais-je être calme alors que tout mon monde était en train de se déchirer à cause d'une remarque faite en passant ? Mais cela ne servait à rien de lui poser ces questions maintenant, car nous étions arrivés à un autre poste de contrôle. L'un des hommes en uniforme militaire la reconnut, et avec un sourire nous fit signe de passer. Elle commenta : « L'un de nos garçons », tout en répondant à son sourire par un geste de la main.

Elle demanda : « Comment va ce vieux forban ? »

Je devinai de qui elle voulait parler. « Nonno a l'air un tantinet épuisé, répliquai-je.

– Est-il trop près de la fin pour basculer ?

– Nous faisons en sorte qu'il n'y ait pas de précipices, là où il est.

– Savais-tu que le vieux Madoobe, le père de Sho-loongo, dit Arbaco, est mort à la suite de blessures à son truc, blessures fatales résultant d'un coup de pied donné par une ânesse ? Je n'arrivais pas à croire qu'il finisse comme cela, les vaches, les poules et les autruches c'est une chose, mais les ânesses, c'est mortellement dangereux. On l'a trouvé nu comme un ver, sur le dos, son machin en berne, définitivement berné pourrait-on dire. Mais bel et bien mort.

– Par contre que pouvait bien faire un homme de son âge, debout tout nu derrière une ânesse à trois heures du matin ? » dis-je, me rappelant la nuit où je l'avais vu s'accoupler avec une génisse.

Ses yeux une fois de plus ; puis : « N'étant pas un homme, je ne saurais dire.

– Qu'est-ce que tu ne saurais dire ?

– Je n'ai jamais eu l'expérience des désirs urgents d'un homme en chaleur. Beaucoup d'hommes, une fois excités, s'adonnent à des actes très pervers. Certains ne se réforment jamais, les Fidow, les Madoobe, les Nonno de ce monde.

– Peut-être que le pouvoir animal est depuis quelque temps en phase ascendante, avec ces éléphants qui font de longs parcours pour franchir des frontières internationales afin de piétiner l'homme qui a massacré leur troupeau, et ces ânesses qui se vengent, qui tuent, à seule fin de réaffirmer leurs droits.

– Que te rappelles-tu de tes années d'enfance ? » demanda-t-elle. On aurait dit un journaliste interviewant une personnalité à la télévision en direct. Elle s'installa confortablement, le visage élargi par un sourire factice. Bien calée dans son siège, elle écoutait mes souvenirs qui défilaient, m'entendait errer dans les palais de ma mémoire. J'insistai sur le fait qu'il y avait une certaine logique à être l'enfant que j'avais été, lui disais pourquoi je m'étais comporté de telle ou telle manière, pourquoi je m'étais laissé fasciner par l'idée de fleuves, de singes, pourquoi je m'imaginais que les eaux avaient des formes comme des corps. Je me mis à parler avec la lenteur délibérée d'un faux médium, qui reçoit son inspiration d'une source étrangère, à l'extérieur de lui. Je n'étais pas certain que tout cela avait un sens pour Arbaco, parce que, avec son peu d'instruction, elle n'aurait pas pu apprécier les dilemmes d'un Kalaman adolescent, enfant d'une classe privilégiée, qui avait un singe comme animal familier, Nonno comme grand-père, enfant sûr de manger à sa faim tous les jours, d'avoir un bon lit. J'étais parti sur une

tangente, pensant que la raison pour laquelle cela allait mal en Somalie et dans la plus grande partie de l'Afrique, en fait, la raison pour laquelle tant de guerres civiles éclatent de tous côtés, était due à l'absence d'une vraie classe moyenne. Les bourgeois sont les premières victimes en cas de soulèvement. Ma langue trébucha, puis s'immobilisa sur cette généralisation.

« Pourquoi est-ce que tu ne dis plus rien ? fit-elle. À quoi penses-tu ? »

Je paraphrasai ma réflexion sur les antiques traditions où l'on considère les fleuves comme sacrés, où l'on pense que les mers ont des desseins sur un jeune homme ambitieux. Je lui expliquai que c'était dans cet esprit que j'avais compris la fascination de Nonno pour la culture de ses terres, et la reconstruction par mon père de la forme de l'univers quand j'étais tout petit. Le fleuve Shabelle m'avait conquis, continuai-je, mais aussi l'idée même des autruches de Madoobe, bien que jamais, au grand jamais, je ne les aie vues. J'avais été fasciné par Fidow lorsqu'il dérobaux aux abeilles leur liquide sucré et aux crocodiles le contenu de leurs réduits secrets. « C'est l'idée de culte qui m'a toujours fasciné, l'idée des formes, comment elles sont altérées, et par quels mécanismes.

– Je savais qu'une fois que tu commencerais à parler comme cela, je serais perdue, dit-elle.

– Il n'y a pas de raison, répliquai-je.

– Je n'ai pas reçu d'éducation. Je ne suis qu'une intermédiaire.

– Je suis sûr que ton opinion sur ce qui est en train de se passer dans le pays est aussi valable que ce que dit une personne instruite, répliquai-je pour l'encourager, malgré ton milieu. »

Ses yeux s'éclairèrent. « J'ai des opinions sur la question, c'est vrai. Le problème entre nous est un problème

de génération. D'un certain côté, il y a beaucoup de jeunes sans emploi et inemployables, qui n'ont pas été instruits des coutumes de notre tradition, et à qui on n'a pas enseigné non plus les pratiques modernes. D'un autre côté, tu as une poignée de politiciens très ambitieux. Tu mets les deux ensemble, et c'est le feu qui entre directement en contact avec le combustible. Tu as une crise sur les bras, un problème qui explose. »

Il se fit un silence.

Je demandai : « Où allons-nous ? »

– Continue comme ça, c'est bien », m'encourageait-elle.

Elle posa sa main sur la mienne. Je vis son ongle déformé, noir, presque comme le mien. Mais le sien était fendu au milieu, juste au-dessus de sa demi-lune blanche. Était-ce le bord en métal d'une porte qui en se fermant lui avait fait cela ? Rien qu'à le regarder, ça me faisait mal.

« Où allons-nous ? dis-je. S'il te plaît, dis-le moi.

– Nous allons à la chasse au trésor. »

Je regardai ses rides lisses, s'élevant en terrasses vers un front encore plus lisse. Le devant de sa tête descendait en vagues plus proéminentes, comme celles d'un fleuve, vers son quadruple menton, qui s'effondrait en plusieurs plis de peau flasque et se terminait par une forme ronde, pas pointue du tout.

Nous étions à peine à trois kilomètres du domaine de Nonno quand je passai devant deux cadavres allongés sur le bord de la route. Impossible de dire qui étaient ces morts, ou qui avait pu les tuer et les amener ici sur une des routes principales. Il y avait récemment trop de corps non identifiés qui apparaissaient dans les environs de Mogadiscio. Mais pourquoi personne ne s'était donné la peine de les enterrer ?

Arbaco me fit tourner à gauche, puis à droite, puis à gauche, puis deux fois à droite, puis me dit de me garer à l'ombre d'un arbre. Je savais en gros où nous étions, dans les faubourgs à l'est d'Afgoi, mais je ne savais pas pour-quoi. Descendant de voiture, elle me demanda de l'attendre. Plusieurs enfants sortirent de la concession dans laquelle elle avait disparu. Ils se tenaient massés autour de la voiture, certains venant de mon côté et me tendant la main. Ils se frottaient le pouce contre l'index, le geste du bakchich. J'évitai de croiser leurs regards, mes yeux évasis se portant sur un nid non loin où deux pigeons se donnaient mutuellement des coups de bec sur la queue. Je m'amusai à regarder ces oiseaux.

Tout d'un coup il me vint à l'esprit qu'une ère de paix en Somalie était en train de s'achever. Une guerre d'attrition la remplaçait, confrontation mortelle, aux conséquences tragiques pour la population civile : tout cela, hélas, venait de commencer pour de bon. Nous étions maintenant forcés de repenser nos liens, de voir ce que la Somalie signifiait pour chacun de nous, puisque l'ensemble plus petit qui prenait la place de l'ensemble plus grand, celui de la nation, avait échoué. La paix s'était envolée, pensai-je, la paix a pris peur. Des guerres d'injures commencent, des communautés rebelles s'en prennent les unes aux autres. Et quant aux gens comme moi, comme Nonno, comme mes parents, qu'allons-nous faire ? Nous armer, réduire notre position et notre statut mental au plus petit dénominateur commun ? Nous battre jusqu'au bout afin de garder ce qui nous appartient, le revenu pour lequel nous avons travaillé dur, à la sueur de notre front, usant de notre génie inventif, nous impliquant sans faiblir, afin de faire de la Somalie un grand pays ? Va-t-il nous falloir chercher refuge ailleurs, très probablement à l'étranger, nous mettre en quête d'un havre provisoire ? Oui, une époque

s'est conclue par un *finale* ! Et Nonno, attristé par cette situation tragique, va-t-il lâcher prise ? Va-t-il mourir en pensant que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue si l'on n'est plus fier d'être un Somali ? Mais quel est le rapport entre des châteaux de secrets et le fait d'être un Somali ? Nonno n'a-t-il pas fait remarquer un jour que certains secrets sont les produits de leur temps et que notre attitude à leur égard change avec le passage des années ?

Je suis du clan *faciis* ! Imbéciles, tous tant qu'ils sont !

Quand Arbaco émergea de nouveau, elle n'était pas seule. Un homme était avec elle, et elle conspirait avec lui en toute harmonie, le genre d'harmonie définie par la corruption. Je voyais bien, d'ailleurs, qu'ils ne se faisaient pas confiance mutuellement, à la façon des complices d'un meurtre qui n'ont pas foi l'un en l'autre. L'homme, environ soixante ans, avait tout l'air d'un maître chanteur.

Il chassa les enfants, dont l'un se référait à lui comme « père », mais découragea Arbaco de s'avancer plus près. Et il me dévisagea pendant une éternité, manquant m'intimider avec ses yeux durs. Mais il se lassa de cette contemplation et son regard s'adoucit ; je commençai à remarquer qu'il avait l'air vaguement familier, comme si je l'avais connu autrefois. Il avait une main abîmée ! Mes yeux faisaient maintenant une navette étonnée entre le visage de l'homme et sa main à moitié brûlée. Et voici que des souvenirs me revenaient, où mon père parlait de pierres à soulever et de scorpions à déterrer. J'eus la vision d'un futur où le juge des assises me demandait pourquoi j'avais tué Gacme-xume. Ma réponse : « Parce qu'il m'avait souri ! » Ou encore mieux : « Parce que je ne supporte pas l'idée d'un homme avec des doigts en forme de queue de scorpion. »

Arbaco était maintenant de retour, et elle passa quelques minutes à faire fuir les enfants, dont beaucoup

revinrent immédiatement, comme des oiseaux de proie en faction au voisinage d'un abattoir. Elle me dit qu'il nous fallait partir. Non seulement je n'avais pas envie de partir, mais j'avais l'impression bizarre que je voulais commettre un meurtre. J'étais prêt à tuer ! Comment ose-t-il ? Je savais que mon jugement était hâtif, que je tirais trop vite de funestes conclusions. Ne serait-ce pas plus judicieux de regarder de plus près l'identité de l'homme qui avait rendu la vie de ma mère impossible ? Il était clair, au ton urgent dont elle m'avait dit « Partons ! » qu'Arbaco ne voulait pas que j'explore plus avant les tenants et les aboutissants de cet homme, et certainement pas tant que nous étions là et qu'il nous observait. Mais je ne pouvais détacher mon regard des doigts scorpoïdes de l'homme et souhaitais régler mon compte avec lui sur-le-champ, cet homme méprisable qui avait accusé mon père de vol, et ma mère de mensonge. Mais que s'était-il passé en vérité ? Quelle version des événements cet homme avait-il ?

Posant la main sur mon épaule droite, elle me supplia de partir au plus vite. Fidèle à son rôle d'intermédiaire, elle n'avait pas l'intention de compliquer les choses pour l'un ou l'autre de ses « clients ». Elle dit alors : « Combien d'argent as-tu sur toi à la minute ? »

Je ne m'étais pas préparé à cela. « De l'argent, quel argent ? »

– Les temps sont durs et », Arbaco indiqua d'un geste de menton l'homme qui attendait à l'entrée, attentif comme un soldat en sentinelle, « il voudrait une avance en liquide.

– Qui est-ce ? demandai-je.

– Il a l'original d'un document, dit Arbaco, qui a beaucoup de prix pour ta mère, donc beaucoup de prix pour toi aussi. » Maintenant elle parlait lentement, comme on parle à un simple d'esprit. « Ce document la

décrit comme la femme de quelqu'un d'autre. Ta mère a une copie sur carbone de ce document, pour laquelle elle fit prendre les empreintes de Sholoongo le jour où il disparut. Cet homme est un maître chanteur, ni plus ni moins. Je suggère que nous fassions affaire avec lui, avec du liquide en échange d'un maudit bout de papier. »

Mon estomac se retourna comme s'il était une tombe où un cadavre d'un jour s'était mis à bouger. Je savais que je ne devais pas me laisser dominer par mes viscères dans cette guerre des nerfs, mais ma résolution était assez affaiblie. « De combien d'argent parlons-nous ?

– Deux millions de shillings », dit-elle, jetant des regards furtifs en direction de l'homme comme si elle sollicitait son accord. Je sentais bien qu'elle était triste. « J'ai essayé de le pousser à se dessaisir du document sur parole, mais il veut une avance, au moins un tiers de la somme avant de le montrer. Il ne cesse de répéter que les temps sont durs. En fait les temps ne sont pas seulement durs mais incertains, et pour tout le monde.

– Comment s'est-il procuré ce document ? » demandai-je.

Au son de sa voix, elle était fatiguée de ma compagnie, et aussi malheureuse. « Si nous continuons à parler ainsi, nous n'arriverons nulle part. Cet homme et toi, vous rendez mon travail d'intermédiaire impossible. Je bats les cartes et je les distribue, c'est à vous de jouer. »

Je décidai que cela ne valait pas la peine de discuter avec Arbaco. Elle n'était après tout qu'un intermédiaire, peut-être avec une commission pour ses peines, mais j'en doutais. C'est à Gacme-xume que j'en avais, et il valait mieux que je prenne l'avis de Nonno avant d'agir précipitamment. De plus ma haine était en train de se changer en pitié. Je n'avais plus envie de le tuer, seulement de lui briser les dents à coups de pied.

Je suggérai que nous trouvions un endroit écarté, Arbaco et moi, afin de pouvoir parler en paix. Je m'éloignai à bonne allure, les pneus de ma voiture soulevant une telle poussière qu'on aurait dit qu'une horde d'hippopotames affrontait à la lutte un troupeau d'éléphants.

Je partis dans une direction différente de celle par laquelle nous étions arrivés. Je me dirigeais vers la maison de Nonno. Arbaco se mit bientôt à réagir comme un enfant contrarié. Elle tapait du pied sur le plancher de la voiture à faire trembler tout le véhicule. Elle voulait que je m'arrête immédiatement. Comme je n'en faisais rien, elle se mit à pousser des cris perçants, comme un enfant qui fait un caprice. Je continuai ma route, et sa voix se faisait de plus en plus rauque au fur et à mesure qu'elle hurlait des obscénités. Tout à coup, je donnai un coup de frein, et elle bascula en avant. J'étais content qu'elle ne se soit pas fait mal.

« Ce n'est pas la peine d'être impoli », dit-elle au bout d'un moment.

Je manifestai mon étonnement : « Comment cet homme tient-il mes parents ? »

Des paroles furieuses, coléreuses comme des abeilles, se pressaient trop près des lèvres d'Arbaco. Je voyais bien que ces abeilles étaient fort agitées, se préparaient à piquer. J'éteignis le moteur de la voiture.

« Dans ma profession, dit-elle, je rencontre toutes sortes de gens, hommes et femmes, qui veulent s'amuser. J'en rencontre aussi qui recherchent quelqu'un qui puisse résoudre leurs problèmes, des hommes ou des femmes qu'un malheur a frappés. J'ai fait connaissance de ta mère autrefois dans des circonstances difficiles à expliquer. Elle était venue me voir avec un problème, un problème d'une espèce différente.

– Qu'est-ce qu'un problème d'une espèce différente ?

– Il a été difficile de débrouiller les fils de sa vie, dit Arbaco, car dans cette toile somptueuse, plusieurs mouches s'étaient fait prendre. Le premier à faire son entrée est un homme qui la demande en mariage, et qu'elle refuse. Cet homme ne se laisse pas décourager par ses renvois. Il revient à plusieurs reprises, il lui empoisonne la vie. Il devient odieux, la suit au marché, il est derrière elle au cinéma comme son ombre, et revient avec elle là où elle habitait à ce moment, chez sa tante qui en avait la garde. Un jour, Y.M.I. (appelons-le par ses initiales, considérant qu'on peut ainsi le reconnaître) la voit qui sort du cinéma accompagnée d'un autre homme. Il ne pose pas de questions sur cet homme. Piqué par l'abeille de la jalousie, il laisse ses poings voler sur le visage de l'homme, aussi rapides qu'une méchante piqure. Malheureusement, l'autre homme est plus fort, et Y.M.I., battu, reçoit beaucoup de coups. Il ne veut d'ailleurs aucune aide de Damac. Il s'en va sans mot dire.

» Pendant des mois, Damac n'en entend plus parler. Puis un jour, il se présente à la porte de sa tante, se présentant comme son mari. La tante lui pose des questions. Y.M.I. a des papiers qui prouvent que Damac et lui sont mari et femme. Il sort un certificat de mariage apparemment en bonne et due forme. Malgré tout ce que peut dire Damac, personne ne la croit, et surtout pas sa tante. Avant de faire quoi que ce soit, elle lui demande si elle connaît déjà cet homme, au sens sexuel du terme. Damac répond par la négative. Pour exposer le bluff de l'homme, sa mère le défie de produire deux témoins masculins de ce qu'il avance. C'est ce qu'il fait, sans problème.

» Même si tout cela est pure invention, comment se fait-il, s'étonne la tante de Damac, qu'il t'ait choisie toi parmi des millions d'autres ? Ceci n'est pas une loterie ? Quelle est la vérité ?

» Soucieuse de se justifier, ta mère ne mentionne pas le pugilat entre Y.M.I. et l'homme qui l'escortait au cinéma. L'un des voisins, témoin de la bagarre, rapporte ce qu'il a vu. On demande à ta mère de s'expliquer à ce sujet. N'étant pas au courant de l'intervention du voisin, ni de ce qu'il a dit à sa tante, Damac essaie de garder le secret sur le pugilat entre les deux hommes. Sa tante lui ordonne de quitter la maison. Elle n'a pas même dix-neuf ans, la pauvre, et n'a nulle part où aller.

» Ainsi accablée par le sort, elle reprend contact avec une vieille amie connue à l'école primaire. Cette amie l'héberge généreusement dans une maison où elle partage une chambre avec une autre femme. Quand nous retrouvons Damac, elle est dans le commerce des perles et tout se passe bien. À l'instigation d'Y.M.I., les hommes spécialisés dans le racket du mariage commencent à exercer leur pression sur elle. Ils veulent qu'elle paie, et paie des sommes conséquentes. Elle refuse. Arrive un groupe différent de voyous, apparemment parce qu'Y.M.I. a perdu le certificat aux cartes, l'a perdu au profit d'un certain Gacme-xume, qui vient recueillir son butin. Rien à faire. Plusieurs hommes, conduits par Gacme-xume et Y.M.I., lui font subir un viol collectif. Ça finit par se savoir autour d'elle. Je finis par l'apprendre.

» Je m'efforce de la joindre, dit Arbaco. Nous parlons, je promets de me faire son intermédiaire. Sûre de mon succès, je me fie à un indice, les initiales de cet homme, Y.M.I. Or il se trouve que je connais ces initiales dans un autre domaine, peut-être à cause d'un objet d'art : ce sont celles de ton père. Je ne me rappelle pas quand j'ai commencé à soupçonner Damac d'être enceinte. "Il se trouve, lui dis-je, que je connais un homme qui travaille dans le même domaine que toi." J'espérais que, par Allah, les initiales de l'imposteur allaient me conduire à lui. Parce que

■ le coupable était Yaqut, j'étais décidé à le remettre entre les mains de la police. Si Yaqut n'était pas le maître chanteur, alors la chance nous souriait. J'ai donc organisé chez moi une rencontre entre Yaqut et ta mère. Dieu merci, ce n'était pas lui l'imposteur, et parce que Yaqut et elle se sont entendus immédiatement comme le miel et la mouche d'été, nous avons pu faire en sorte qu'ils soient mariés en moins d'une semaine. Même dans mon travail d'intermédiaire, je peux te dire qu'une semaine, c'est très rapide. Un délai record pour un intermédiaire. Crois-moi, c'est bien vrai !

– Et quel est le rôle de Gacme-xume dans tout cela ?

– Gacme-xume appartenait à la pègre dans les années cinquante et soixante, à une époque où florissait la combine des faux certificats de mariage. L'imposteur avec les mêmes initiales que Yaqut était un de ses complices, un compagnon de vol dans son repaire de secrets. Vrai ou faux, nous ne le savons pas, mais Gacme-xume se vante d'avoir obtenu l'original du "certificat de mariage" en paiement partiel d'une dette de jeu. L'accord incluait littéralement tous les vêtements, absolument tout ce qui pouvait être gagé, vendu ou utilisé dans des chantages, en fait tout ce que possédait l'imposteur. Comme je te l'ai dit, ta mère refusait de faire affaire avec aucun d'entre eux. Mais quand Gacme-xume découvre que cette femme est maintenant mariée au fils de Nonno, il calcule qu'il peut tirer une fortune d'un homme qui a des biens. Entre autres choses, il y a cette histoire sur le vol d'une paire de chaussures dans une mosquée. Je pense que cette histoire de chaussures se trompe de cible, si tu vois ce que je veux dire. »

M'étrangeant sur les glaires de mes réactions incertaines, je démarrai la voiture, tournant l'avant en direction de Mogadiscio. Je conduisais, ne prêtant guère attention

aux postes de contrôle, ne me donnant pas la peine de m'y arrêter. Je déposai Arbaco, après l'avoir remerciée et lui avoir fait mes excuses pour ma conduite inqualifiable un peu plus tôt. On se reverrait, l'assurai-je. Puis je revins directement à Afgoi, pour être triste en compagnie de Nonno.

Chapitre dix

J'ÉTAIS ASSIS sous la véranda de l'ouest du bungalow de Nonno, attendant qu'il revienne avec deux millions de shillings. Cet argent devait être payé en liquide, en échange du document, à un maître chanteur qui le tenait serré dans sa griffe scorpoïde. Avec son sens phénoménal de la discrétion, Nonno ne m'avait pas poussé à donner plus de détails que je n'étais prêt à lui en fournir. Nonno et moi, après avoir examiné plusieurs hypothèses, étions tombés d'accord : ce serait lui qui examinerait le document en premier. Il avait insisté ; je m'étais rangé à ses vues. Je pense n'avoir gardé pour moi aucune information d'importance. Cela ne me ressemblait pas de me livrer longuement comme je l'avais fait, ce n'était pas mon style de lui dire tout ce qui s'était passé entre Arbaco et moi. Je lui dis ensuite où on pourrait trouver Gacme-xume. Je pensai que l'immobilité de Nonno pendant qu'il écoutait mon récit révélait une placidité née d'une parfaite confiance en soi, celle d'un homme qui sait clairement ce qu'il va faire et comment il va s'y prendre.

« Une femme comme Arbaco, avait-il dit, ne fait pas complètement partie du milieu, même si elle opère selon les mêmes principes que Gacme-xume. Très souvent elle pêche dans les mêmes eaux que lui, car elle surnage sur les mêmes courants. Si seulement elle était venue me voir plus tôt avec ses racontars ! Pourquoi ne m'en a-t-elle rien dit ? Mais ne te fais pas de souci ! »

Je lui demandai s'il avait été au courant du racket au mariage.

« On est toujours fort avisé après coup, répondit-il. On peut se vanter rétrospectivement d'avoir senti les choses, d'en avoir humé quelques bouffées dans l'atmosphère. J'irai jusqu'à admettre que j'avais eu mes soupçons, oui. Mais je n'avais aucune preuve tangible. Sinon, j'aurais agi. Je ne suis pas du genre à rester sans rien faire. J'aurais réglé cette affaire !

– Qu'est-ce qui t'a mis la puce à l'oreille ?

– Je sentais qu'un secret liait Yaqut et Damac, un secret qui les unissait, dit-il. Un serment peut-être, plus solide que les paroles de la promesse prononcée pour sceller un acte de mariage. Je n'arrivais pas à voir ce que cela pouvait être. Mais étant donné qu'ils étaient très heureux ensemble, je les ai laissés tranquilles, pensant qu'importe ! »

À la suite de cela, nous nous mîmes à parler du mariage musulman – où, tandis que le mari est présent, il n'est pas du tout nécessaire que la future épouse soit là. On ne lui demande de figurer en personne que dans des circonstances spéciales. Autrement, c'est un homme de sa famille qui la représente, et parle en son nom. Nous avons imaginé comment celui qui importunait Damac avait probablement prévu de faux témoins, dont l'un d'entre eux prétendait être le père ou le frère de la mariée. Le prêtre qui officiait n'était peut-être pas au courant de la super-

cherie. Dans quels cas décrit-on un mariage comme *khubdbo-shireed* ?

« On le décrit comme "mariage secret," dit Nonno, quand les deux futurs conjoints parcourent une certaine distance, *masaafa*, pour éviter d'être détectés. Ils défient l'autorité de la famille de l'épousée – ils ont peut-être promis sa main à quelqu'un d'autre –, ou ne tiennent pas compte des objections des parents, en se mariant en secret en dehors de la juridiction d'un *masaafa*. Dans ce cas, il vous faut deux témoins de sexe masculin que vous présentez au juge qui officie, lui-même n'étant pas un parent. Les années soixante ont vu beaucoup de tels mariages secrets, car l'on revenait sur l'idée du pouvoir absolu de la famille sur l'individu, à cause de la transformation rapide de la société qui de la société essentiellement nomade et rurale qu'elle était devenait une société urbaine.

Pouvons-nous présumer que ce mariage supposé entre ma mère et son prétendant éconduit se soit déroulé entre lui ou un imposteur d'une part, et une fausse "mariée" d'autre part ? dis-je. Elle aurait été obligée de répondre au nom de Damac, et les témoins douteux auraient juré que c'était bien son identité. Ma mère ne se serait aperçue de la supercherie que beaucoup plus tard et, pendant ce temps, la municipalité aurait délivré un certificat de mariage qui la déclarait comme femme de Y.M.I.

– J'ai aussi connu des prêtres à la moralité douteuse, dit Nonno. Mais ce n'est pas cela qui nous préoccupe à présent. » Il paraissait tendu et épuisé. On aurait dit qu'il était aussi furieux contre lui-même, pour ne pas s'être rendu compte de la supercherie.

« L'homme qui l'avait importunée faisait donc partie d'un réseau de racket au mariage ?

– Tout est possible dans ce milieu de voyous et de Gacme-xume et d'imposteurs. »

L'image d'objets mis à prix dans une salle enfumée où l'on jouait aux cartes se présenta à moi. Je dis : « J'ai une vision, je vois le certificat de mariage évalué selon un prix convenu, et Gacme-xume qui gagne la partie cartes sur table. Il va voir ma mère, ce Gacme-xume, mais elle refuse de coopérer. Il revient un autre jour avec quelques compagnons, et ils la violent tous. Enceinte, elle ne sait plus que faire. Arbaco se présente comme intermédiaire. Damac rencontre Yaqut. En moins d'une semaine ils sont mari et femme. Le milieu l'apprend. Le voyou revient, comptant sur une manne potentielle, à cause de ta situation. »

Nonno dit : « Jusque-là, tout va bien. » M'encourageant : « Continue !

– Gacme-xume se présente à Yaqut pour toucher son argent, continuai-je, essayant de m'imaginer la suite. Il se fait cracher à la figure. Bégayant, Yaqut menace de l'assassiner. Parce qu'il opère dans les zones les plus noires de l'expérience humaine, Gacme-xume ne perd pas espoir, pas aussi facilement en tout cas. Il exprime sa frustration de plusieurs façons à Damac, directement ou par des réseaux tortueux. Il soulève une tempête de poussière. Dans ce jeu de faux-semblants, une paire de chaussures est volée à la mosquée. On accuse Yaqut. Je présume que cela a été inventé à cause de ton surnom de Ma-tukade, qui joue en défaveur de ton fils parmi les fidèles de la mosquée. Puis, peut-être parce que Yaqut ne bouge pas, il ne se passe rien pendant longtemps, et nous n'entendons plus parler du voyou, en fait nous n'avons aucune idée de sa situation jusqu'à ce que Sholoongo revienne, et te rende visite ici. Est-ce elle qui est allée le chercher, avec un coup de main d'Arbaco ? Je ne puis écarter cette hypothèse. Nous devons payer n'importe quel prix pour trouver qui a été responsable des tourments de ma mère. »

Je gardais le silence, j'étais triste. J'aurais aimé m'épancher dans un monologue thérapeutique, mais j'avais peur de me rendre ridicule en promettant de tuer chacun des hommes qui avaient violé ma mère. Car voilà où j'en étais : Kalaman, rejeton d'un viol collectif. Que dire ? J'étais conscient de mon statut équivoque, j'étais un autre homme. De cela, j'étais sûr. Mais malgré tout, je n'arrivais pas à mettre le doigt sur la nature de ces changements ; c'était un peu trop tôt, ils étaient encore imprécis, vagues.

J'observai avec tristesse que des larmes s'étaient accumulées dans le coin des yeux de Nonno, que son regard allait à la dérive, suivant son propre cours, comme un bateau prêt à couler. Il se mit à frissonner violemment. Je ne savais à quoi attribuer ce tremblement, mais je le mis sur le compte d'une rage tardive. Peut-être s'emparait-elle de lui à la façon dont les crises de paludisme terrassent un corps épuisé, trop fatigué pour faire face. Il avait la colère puante. Je la sentais de là où j'étais. L'odeur émise par sa rage était si pénétrante qu'elle me remettait à l'esprit la première arrivée de Sholoongo à mon appartement. Cela ne lui ressemblait guère d'être si courroucé, jurant à chaque respiration, ses propos ponctués de malédictions inaudibles.

À moins d'un mètre, je détournai de lui mon regard ; je ne le voyais pas, et, autant que je pouvais en juger, il ne me voyait pas. On aurait dit que mes yeux s'étaient vidés de lumière et de vision. J'avais l'impression que le noir de mes pupilles était plus pâle que la normale, que mon cerveau était sans force, n'avait plus sa détermination humaine caractéristique. Ma tête semblait peuplée d'êtres monstrueux, certains à moitié humains, d'autres appartenant au règne animal.

« En tant que citoyen d'un carrefour où se rencontrent plusieurs mondes, dit Nonno, tu vas découvrir le poids

des signes contradictoires qui commencent à apparaître. Tu vas te trouver sur des sentiers qui te proposent des embranchements dans toutes les directions, des panneaux indiquant des directions trompeuses dont on ne revient pas. » Je voyais bouger ses lèvres, mais je n'arrivais pas à saisir ce qu'il disait. Mal à l'aise en ma compagnie, ou du moins le pensais-je, le regard évasif, il paraissait retiré en lui-même. Il m'avait toujours connu comme petit-fils. N'étais-je plus son petit-fils ? Voilà ce que j'étais : l'enfant d'un viol collectif. Je n'avais rien qui me reliât à lui avec certitude, n'étant pas du même sang. Peut-être parce qu'il ne savait plus que faire ou que dire, Nonno quitta la véranda sans aucune explication.

Pendant que j'attendais qu'il revienne des démarches nécessaires pour se procurer de l'argent liquide, la nuit tomba. J'anticipais avec horreur le jour où le monde que j'avais connu jusqu'ici et avais considéré comme normal ne serait plus. Nonno ne serait plus mon grand-père. J'anticipais le jour où ma mère me donnerait sa version des événements. Comment les gens allaient-ils réagir à la nouvelle que j'étais le rejeton d'un viol collectif ? Je ne voulais ni pitié ni sympathie, je voulais voir une colère palpable. Naturellement, cela allait semer la confusion chez un certain nombre de personnes à l'esprit simple, obsédées par le clan, qui se sentiraient frustrées de leur droit de connaître le nom du violeur, mon père biologique, ne serait-ce que pour m'assigner à l'un des clans. S'ils me prenaient en pitié, ce serait parce que j'étais le pauvre type qui n'était pas fichu d'avoir une famille selon le sang, une famille envers qui être loyal, pour qui tuer ou mourir, à cette époque où le clan tue le clan ! Je me demandais comment quelqu'un comme Qalin, mon assistante dans l'entreprise et autrefois ma maîtresse, réagirait à la nouvelle. Comment mes employés recevraient-ils cette infor-

mation ? La seule comparaison que je pouvais faire était lorsque j'avais appris que X... un ami, avait le sida. Nous ne savions pas que faire, du moins en ce qui me concerne. De même, que dit-on à celui qui est affligé d'une crise d'identité comme la mienne, proche du sida en ce qu'elle suggère une forme de mort ?

À plusieurs reprises mes réflexions furent prises en embuscade, je m'égarai !

Mes idées furent piégées par la vue d'une étoile filante allant vers l'est. Dans la mythologie somalie, on associe les météores aux djinns, qui, selon la tradition, ont été créés deux mille ans avant Adam. Une multitude d'histoires attribuent à ces êtres d'avant Adam le génie qui les a faits architectes des pyramides durant le règne de leur roi au nom enchanteur et musical de Jinn ibn Januun. Une moisson encore plus riche de contes filés à partir d'anecdotes liées au djinns raconte comment leurs habitations se trouvent au voisinage d'un cours d'eau. On dit qu'ils fréquentent les croisées des chemins ; que leur instrument musical favori est la flûte. Le *gbuul* est une catégorie spéciale de djinns, réputée apparaître à la fois sous une forme humaine et une forme animale. Carnivores, les goules hantent les abords des tombes, d'où leur association avec la mort. Le roi Salomon est le plus célèbre des rois non djinns, dont l'empire incluait la possession des clefs de toutes les cavernes secrètes du monde. Selon le Coran, on lance des météores aux djinns qui écoutent aux portes du paradis afin de leur ôter l'envie de surprendre les secrets divins.

Les yeux collés au trou de la serrure, je voyais Nonno en profil perdu, sa silhouette se découpant dans la pénombre, ses verres en demi-lune en équilibre sur le nez. Il écrivait de droite à gauche, très probablement en arabe.

À l'expression de son visage, je discernai le sérieux de ses intentions. Que concoctait-il donc ?

Faisant fi des bonnes manières, j'entrai dans la pièce sans prendre la peine de frapper. Nonno, je le sentais bien, était au pays des « peut-être », probablement au royaume de son adolescence, dont il était exilé depuis plus de soixante ans. Le peu de lumière qu'il y avait dans la pièce venait de la porte par laquelle j'étais entré, d'un corridor où une veilleuse, aussi essentielle qu'un panneau indiquant la sortie, était allumée. M'approchant davantage, je troublai l'air compact et enfumé où brûlait de l'encens. Et ceci ne suffit pas à distraire Nonno, écrivant de toute sa concentration.

Comme un féticheur, il avait tous ses ingrédients autour de lui, tout son attirail à portée de main. Ses livres étaient ouverts à des pages spécifiques. À portée de main aussi, prêts à être consultés, se trouvaient éparpillés de tout petits bouts de papier, jaunis par le passage des ans, des fragments de gribouillis empilés les uns sur les autres, des souvenirs datant d'un demi-siècle ou plus. La lumière du soir se concentrait dans ses yeux. Moi je pouvais le voir, mais lui ne semblait pas s'apercevoir de ma présence dans la pièce.

De mon point d'observation juste derrière lui, je vis qu'il avait écrit la lettre k en arabe. Le k était relié à un l, puis marqué du point indiquant la voyelle appropriée au son qu'il voulait obtenir : des accents d'insistance, coups de plume bien ajustés. Ses yeux fixés au loin étaient ceux d'un homme qui prédit la catastrophe finale. Et j'étais là, fils d'un viol collectif : et là était Nonno, qui n'était plus mon aïeul, se préparant à invoquer une loi coranique pour établir la justice contre des hommes aux origines douteuses. Nous avions perdu tout ce qui nous était précieux. Peut-être faisait-il tout ce qu'il pouvait pour prévenir des

désastres encore pires ? C'est certain, l'air était chargé d'une odeur de mort.

Tout en l'observant, je me demandais combien de gens différents fouillaient jusqu'au fond les poches de leur âme. Certains y trouvaient des armes à feu. D'autres recherchaient les coins les plus reculés, les plus tranquilles, les emplacements où se trouvaient leur discrétion et leur contrôle de soi. Et d'autres reconstituaient le voyage de leur âme par diverses sortes d'études, tantôt avec des chiffres, tantôt avec des images, clefs qui ouvraient les mystères d'une magie embryonnaire : le *kahanah*, le *darbul mandal*, le *faal*, le *darbul ramal*, et pour finir le *dacwa*. Chacun à sa façon devait son origine à une lecture inspirée des Saintes Écritures, de la Tradition du Prophète, et des Saints.

Nonno faisait un tableau à partir des listes qu'il copiait, les regroupant par colonnes : les lettres de l'alphabet arabe, chacune avec sa valeur de *kahanah* face à des nombres, signifiant des attributs ou des classes d'attributs, les signes du zodiaque, les planètes, et les lettres « parfumées ». Il copia des mots comme « cannelle », une expression comme « bois de santal rouge ». Il traça un cercle autour des noms des éléments. Il énuméra les titres des djinns, mettant des siècles à copier le *Qaypuush*, le *Twayush*, le *Danuush*, et le *Badyuush*. Très patiemment, il inscrivit la valeur du nombre 20 en face de la lettre k. Juste en dessous, il écrivit le nombre 111. En face de la lettre l, il y avait le nombre 30, à sa droite, l'attribut de Dieu *Latiif* et le nombre correspondant 129. Maintenant la lettre m, estimée à 40, à la hauteur de l'attribut de Dieu *Maalik*. Mais je cessai de m'intéresser à ce qu'il faisait quand je remarquai qu'il paraissait immensément triste, comme si quelque chose lui échappait, comme une image floue au loin qui recule au fur et à mesure que l'on en approche.

Quand j'étais enfant, je pensais que le dévoilement de la magie et de tous les mystères associés était comparable à un très gros bonhomme, qui contiendrait dans son abdomen d'autres bonshommes, le plus petit par la taille dans le second, celui-ci dans le troisième, et ainsi de suite. Timir, le jour où il était passé à mon bureau, avait soutenu l'idée, je m'en souvenais maintenant, que, si le rôle de la magie était essentiellement de permettre à quelqu'un d'exercer un pouvoir en secret, alors le tabou était l'équivalent de la magie, la magie ayant une influence secrète, et le tabou conférant un statut privilégié à ce qui est défendu. À la lumière de cette interprétation, je me demandai si Nonno était en train d'entrer en contact avec le monde de l'occulte au moyen d'un rite magique consistant à copier des lettres et des nombres et leurs corrélats.

Pour vérifier, je regardai ce qu'il était en train de faire. Je vis qu'il avait écrit *Kahf* (sourate XVII), *Kaahin* (sourate LXIX, 41), *Laxd*. Au-dessous il avait écrit puis souligné l'expression *Kanzul Makhfi* (dont on dit que c'est le trésor secret; *Kanzul Makhfi* étant un terme utilisé par les soufis pour désigner l'essence et la personnalité de Dieu). À présent, Nonno copiait une combinaison de nombres et de lettres mystérieux, qu'il organisa ensuite en tableaux, par colonnes, par groupes de quatre, cinq, six ou neuf. Il dessina aussi un étrange ensemble de diagrammes. C'étaient peut-être des talismans, très estimés par les initiés ; d'autres doutent de leur signification, disent que ce ne sont que des bêtises. Je ne savais que penser. Je quittai la pièce.

Une fois sorti, je continuais à entendre la voix de Nonno, de là où j'étais, dans le corridor. Mais je n'aurais su dire s'il invoquait le nom de Sulaiman (Salomon) ou s'il appelait à l'aide pour Kalaman. Le roi Salomon occupe un rang très élevé chez ceux qui s'adonnent aux sciences occultes, Salomon le roi qu'Allah aida à « dompter le vent

qui soufflait fort » afin que « les diables aillent plonger pour lui dans la mer et en ramènent ses bijoux », Salomon qu'Allah « gratifia du don de juger les hommes » et à qui Allah apprit à parler « dans la langue des oiseaux et d'autres espèces ».

Quand plus tard je revins voir où il en était, Nonno était en train de mettre la maison sens dessus dessous. Il pénétrait dans des endroits où il n'avait pas mis les pieds depuis des siècles. Il ouvrait et fermait des placards, il vidait des tiroirs, laissant les objets là où ils tombaient, dans sa fuite ne se souciant ni de la pièce ni de son désordre. De temps en temps il émergeait, tirant derrière lui des cantines de métal. Il en brisait les serrures, parce qu'il n'y avait plus de clefs pour les ouvrir. Mais que cherchait-il ? Pourquoi tant de hâte dans ses recherches, comme si trouver ce qu'il cherchait était pour lui une question de vie ou de mort ?

Le marteau était sorti, le marteau devenu fou, bang-bang-bang, des coffres tombaient par terre et étaient ramassés, leurs fermoirs en métal résonnant du furieux assaut du marteau. Frappant de toutes ses forces, Nonno manqua sa cible : *Aïe !* Il jura, s'arrêta, et suça l'index meurtri. Il examina l'ongle de son pouce, écrasé, oui, mais qui ne saignait pas. Il força un des anciens cadenas qui finit par s'ouvrir. Il fouilla à l'intérieur du coffre. Rien. Une autre pause théâtrale, aussi brève que la nature éphémère de la rage parentale. Puis mes sens furent envahis de nouveau par d'autres bruits disparates : on mettait à sac des secrétaires, on démolissait des placards, on leur donnait des coups de pied. Parce qu'ils échouaient à honorer les promesses que la mémoire avait investies en eux ? Encore des jurons, encore des lamentations déclamées. Nonno avait-il perdu son équilibre mental ? Était-ce là ce

qu'il cherchait parmi les objets dans les tiroirs de sa commode, dans ses cantines de métal ? Les Somalis disent que, par désespoir, il arrive qu'un homme cherche son chameau dans une jarre de lait, espérant l'y trouver. « Maudit soit le jour ! »

Ce fut pour me rassurer moi-même que je lui demandai si je pouvais lui être de quelque assistance. Parce que, le connaissant, je savais qu'il allait faire tout ce qu'il pouvait pour ne pas m'impliquer, surtout si le fait de m'impliquer me faisait courir un danger.

Comme nous nous tenions tous les deux au milieu du champ de ruines qu'il avait causé, où que se portait le regard, je me demandai si nous n'étions pas les témoins, entre les murs de la maison, d'une réplique du désordre civil qui se répandait à l'extérieur. Et lui ne voulait rien me dire. On aurait dit un homme que son malheur a déposé dans les faubourgs de la folie, en train de penser aux changements qui l'attendent derrière un tournant sans visibilité, là où s'était joué son passé. Je me rappelais que Nonno, encore jeune homme, avait remplacé les lettres *s* et *b* dans son nom Misbaax par les lettres *f* et *t*, voyage long et court à la fois, Misbaax, « lumière » en arabe, devenant Miftaax, « clef » !

« Qu'est-ce que tu cherches avec une telle furie ? » demandai-je.

D'une voix mal assurée, il répondit : « Je cherche la première carte d'identité que les autorités coloniales italiennes m'ont donnée, elle porte mes vrais noms, le mien et celui de mon père et de mon grand-père, dans cet ordre. Maudit soit le jour !

– Vas-tu me dire, je t'en prie, pourquoi tu la cherches ? »

Il ignora ma question, disant : « Les tragédies sont aussi marquées d'humour. En fait, l'ignorance de l'em-

ployé italien était telle que je suis décrit dans ma première carte d'identité comme *Inglese*, apparemment parce que j'étais originaire de ce qui était à l'époque le protectorat du Somaliland britannique. Son officier supérieur, en signant la carte d'identité, barra le mot *Inglese* et à sa place écrivit de sa main maladroite le mot *Brittanico*. D'autres Somalis de ma connaissance avaient le nom de leur clan là où était marqué pour moi *Brittanico*. Tu te rends compte !

– Pourquoi la cherches-tu maintenant ?

– Je pensais que je ferais bien de mettre un peu d'ordre dans ma vie. Un homme de mon âge, après tout, est avisé de se préparer à toutes les éventualités. » Il regarda d'un air distrait un bout de papier qu'il tenait un peu loin de lui, comme un bras qui tient un trombone. Il se mit en quête de ses lunettes de lecture, finit par les trouver et se les cala sur l'arête du nez. Puis il prit un deuxième et un troisième papier, avec des textes en italien. De là où j'étais, j'arrivais à voir ce que c'était, les titres de propriété de son exploitation, achetée Dieu seul sait quand. C'était un homme en train de comparer les détails du passé avec les données minutieuses du présent, le tout enfoui dans les possibilités multiples de l'avenir.

« Regarde ceci de près. »

Mon cœur cessa de battre un instant, puis se mit à accélérer au rythme de mes soucis, à se soulever jusqu'à dépasser ma pomme d'Adam : j'avais le cœur au bord des lèvres. Je réussis à l'y maintenir, ayant la présence d'esprit de me mordre la langue, qui se mit à me faire mal.

Que tenais-je donc dans mes mains tremblantes, sous mes yeux ? J'avais devant moi une feuille de papier mal-traitée par les années, la copie au carbone d'un document que les folles recherches de Nonno avaient déterrée. Si je n'arrivais pas à la lire, c'est parce que je percevais la tem-

pête qui s'approchait, qui avait commencé à se préparer dans ma tête à partir du moment où ce papier m'avait été tendu. J'avais sous les yeux un formulaire de mort. La mort arrivait de derrière un tournant sans visibilité, et il n'y avait rien que je puisse faire pour empêcher son arrivée. Je fis mon possible pour retarder sa venue, c'est pourquoi je lis aussi lentement qu'un *analfabeto*, épelant chaque lettre à haute voix. Le nom de ma mère figurait à la place de l'épouse dans ce certificat de mariage, et dans l'espace réservé au « mari », figurait le nom *Yussuf Mohamoud Isaaq*. Le document était en italien pompeux, avec une version en arabe fleuri. Il était daté de seize mois avant ma naissance.

« Comment l'as-tu obtenu ? demandai-je.

– Sholoongo l'a laissé dans le ventre de Rhino, il y a des années, dit-il. Je me rappelle l'avoir récupéré. Ne voulant pas le lire alors, pour des raisons que je ne puis saisir maintenant, je l'ai mis de côté, ayant l'intention de le rendre. Est-il possible que je n'aie jamais pris la peine de scruter ce document parce que je la croyais innocente de tout blâme ? Tu vois, je ne faisais pas confiance à ta mère. C'est ça, à mon avis, qui a fait de Sholoongo la victime des calomnies de ta mère.

– Qu'allons-nous faire de Sholoongo à présent ? dis-je.

– Laisse-la-moi, suggéra-t-il. Je m'en charge. »

Tout à coup, je m'effondrai dans un fauteuil entre une attaque de bile et une autre. Quand mes yeux croisèrent ceux de Nonno, je vis que la mort s'y annonçait, que la mort y était anticipée, je vis la mort parcourant tout le pays, l'acculant avec la détermination d'un éléphant fou de colère.

« Il y a beaucoup de mythes, dit Nonno, des mythes qui accordent une importance inégale à l'idée de maternité, la certitude des mères. » Il fit une pause. « La meilleure illustration qui me vient à l'esprit est la parabole somalie sur la Voie lactée. Tu la connais ?

– Le mythe de la Voie lactée ?

– Un fils ingrat bat sa mère et manque la tuer, dit Nonno, racontant la parabole, puis, comme pour en finir avec elle, il la tire tout au long d'un sol caillouteux dans la chaleur cuisante de midi. Elle est grièvement blessée, sa peau est entamée, elle saigne, ses os lui font mal, elle s'évanouit. Cruel, sans cœur, le jeune homme la tire jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un poids mort, un être sans vie, sans aucune ressemblance avec la personne vivante qu'elle avait été. La sœur de cette femme, la tante maternelle du jeune homme, demande qu'on lui permette de l'enterrer décemment. La tante supplie, et ce faisant lève les yeux vers les cieux, invoquant la justice divine. Le fils ne veut pas en entendre parler, disant qu'elle n'est bonne qu'à nourrir les vautours.

» À nouveau, sa tante supplie et à nouveau elle lève les yeux vers les cieux tout en parlant. Le ciel se couvre de nuages noirs, le tonnerre est là malgré la saison, les éclairs aussi. Le fils est frappé d'épilepsie. Il meurt dans des souffrances terribles, misérable, dans une solitude horrible, et son cadavre est traîné d'un bout à l'autre du firmament. Nous disons que cet acte est gravé sur le corps du ciel en compensation et en souvenir de toutes les mères qui ont à subir des mauvais traitements de la part de leurs enfants. »

Il se tut, le regard fixe, au bord des larmes.

Je dis alors, prononçant chaque mot avec autant d'application qu'un sage indien qui récite son mantra. « Les pères ne comptent pas. Les mères comptent beaucoup.

Les pères ne comptent pas. Les mères comptent beaucoup. »

Nonno ouvrait et fermait les yeux au rythme du mantra ainsi psalmodié. Ses yeux étaient mouillés, mais plutôt par sa difficulté à voir que par une tristesse larmoyante. Soudain il retint son souffle, créant un suspense terrible ; peut-être attendait-il que les puits de ses yeux se vident du fluide qui l'aveuglait. Souhaitant avoir toute mon attention, il s'immobilisa, s'assurant que je pouvais entendre chacune de ses paroles. Il essuya l'humidité sur ses joues.

« La maternité, dit-il, est une lumière qui s'allume et s'éteint dans l'obscurité de la nuit, un ver luisant étourdi et joyeux, ici un instant, là l'instant d'après, partout à la fois. Notre problème en tant que société est que notre respect pour les mères n'est que vaines paroles, rien de plus. En fait, la crise qui culmine actuellement en guerre civile ne nous serait pas tombée dessus si nous avions reconnu la réelle valeur des femmes en tant que mères, si nous leur avions donné respect et affection, une célébration éclatante du statut de mère, un monument érigé pour adorer les femmes. »

Soudain, comme tombe la nuit tropicale, ses yeux s'obscurcirent. Puis de façon aussi abrupte, comme si ce voile noir s'était soulevé, son visage s'ouvrit sur de nouvelles perspectives historiques et théologiques. Comme inspiré par une irrationalité atavique, il se mit debout et commença à tourner en rond, répétant à plusieurs reprises : « Les pères ne comptent pas. Les mères comptent beaucoup ! » Maintenant il faisait complètement son âge. Les ombres de l'après-midi avaient poussé sur ses joues en dessous de ses yeux encore gris du matin. On aurait dit qu'il organisait sa mort, en se débarrassant de la poussière importune. Il battait des paupières avec la tension nerveuse d'un chat épuisé.

Du thé. Encore du thé. Et très chaud.

Tout en buvant, nous nous promenions dans nos imaginaires respectifs. Nous errions dans un territoire mythique habité d'un Adam sans parents, d'une Ève sans mère, d'un Jésus sans père. Nous parlions de bébés miracles nés de sujets du règne animal. Nous invoquions l'autorité de la lune, que les prêtres égyptiens d'autrefois considéraient comme la Mère de l'Univers. Nous nous rappelions comment, en Inde, on dit d'une fillette qui a ses premières règles qu'elle produit une fleur.

Mon goût du voyage me conduisit encore plus loin. Je tombai sur Yaqut, doté du nom d'un théologien islamique fort respecté, qui manifestait un intérêt des plus passionnés pour les objets inanimés. Mes voyages me menèrent à Damac, femme douée d'un dard comme une abeille, mais de la prévoyance et de la détermination de l'indicateur, oiseau qui mène au miel. Quand elle est heureuse, sa bonté naturelle déborde, comme chez toute femme satisfaite. Nous avons essayé d'éviter Sholoongo, mais elle ne s'est pas laissé faire, protestant qu'elle aussi était une femme, certes pas comblée, mais une femme. Je ne savais que penser d'elle, n'ayant pas les pouvoirs de guérison d'un chaman !

Il se fit ensuite un long silence. Mais ne tenant pas en place, je ne pus supporter ce calme, surtout après avoir remarqué le chagrin de Nonno, visible à son regard un peu perdu. Peut-être que je citais quelqu'un car je dis : « Comme la vie, chaque histoire a sa logique. Je me le demande, est-ce que la terre a une raison d'être ? La vie d'un jeune homme brutal, qui traîne le corps de sa mère sur des chemins pierreux, devient un emblème, une parabole. Le front du firmament est marqué par cette honte. »

Il dit : « Les morts, à ce qu'on dit, n'entendent rien.

– Les vivants entendent-ils quoi que ce soit ? demandai-je. Et le jeune homme brutal ?

– Les vivants écoutent les histoires qu'ils narrent aux autres dans l'espoir de tisser les fils de leur propre personnalité dans la trame mystérieuse du conte. »

Je me demandai si je devais interpréter cette déclaration comme un signe qu'il était prêt à lâcher prise, après avoir remis un peu d'ordre dans sa vie. Je pris doucement sa grande main dans ma petite main, et resserrai mon étreinte sur ses doigts. Je dis : « Et ceux qui sont en train de mourir ?

– S'ils ont de la chance, les mourants sont si bien accordés à ce qui se passe qu'ils peuvent entendre le chant d'un grillon, ou le bourdonnement d'un moustique dans leur oreille. Comme ta grand-mère. Nous étions restés couchés toute la journée l'un à côté de l'autre, elle et moi, seuls dans notre chambre. Non seulement elle se rendait bien compte qu'elle allait mourir ce jour-là, mais elle aurait pu spécifier le moment de son dernier souffle. »

Je fus très heureux d'entendre que j'étais encore son petit-fils, et fus ému quand il parla de « ma » grand-mère, pour désigner son épouse défunte, mère de Yaqut. Nonno était une certitude.

Je dis : « Sais-tu à l'avance quand tu devras lâcher prise, et le feras-tu ?

– Le jour où j'aurai mis un peu d'ordre dans la pagaille de mes idées, je lâcherai prise. J'ai vécu toute une éternité d'années. À cause de cela, j'ai tant de fils épars à relier pour arriver à une forme plus satisfaisante. Je ne peux pas dire de combien de temps j'ai besoin. »

Il parcourut alors la pièce du regard, se demandant peut-être pourquoi il se trouvait là. Un instant, il me donnait l'impression d'un homme trop fatigué pour investir de l'énergie dans le train-train quotidien ; l'instant

d'après, c'était un visiteur qui faisait ses adieux mais n'était pas encore parti. Tout ce qu'il faisait révélait cette contradiction : son attitude, la manière dont son corps était juste posé sur le bord du fauteuil, comme si d'une minute à l'autre il allait se lever, partir et lâcher prise. De plus, il me fallait beaucoup de temps pour m'habituer à l'idée d'un Nonno non fumeur, vision aussi incongrue que celle d'un homme nu dans une mosquée. Bizarrement, je songeai à le supplier de revenir à ses habitudes de fumeur, d'en allumer une et de tirer une bouffée, de laisser la fumée s'élever en volutes, en une cheminée de cigarettes empilant les bouts filtres. À quoi bon !

Deux hommes, tous deux forts et larges d'épaules, furent précédés dans la pièce par leurs ombres. Ces ombres furent elles-mêmes précédées par leurs chuchotements. Nonno les accueillit et les fit entrer.

L'un d'eux, Yarow, fils de feu Fidow, s'était fait tailler les cheveux très ras, comme à la hâte. L'autre, destiné à rester sans nom pour moi, était vêtu d'un short d'occasion et d'un tee-shirt sale avec une énorme déchirure dans le dos. Il était tout en muscles, ses veines roulaient comme des serpents à chaque mouvement. Je ne savais pas qui c'était. Mais de toutes manières il ressemblait à l'idée que je me faisais d'un voyou. Ses façons étaient rugueuses, sa langue mal déliée. Il paraissait sans état d'âme, sadique, et il étalait une rangée de dents de devant artificielles en mauvais métal. C'était un tic chez lui de sourire de toutes ses dents. On eût dit que toute sa figure était en retrait par rapport au reste de sa personne. Puis on remarquait le sarcasme dans ce sourire. On savait alors qu'il était là dans un but qui échappait à la justice.

Personne ne parla de meurtre. Et cependant je sentais que le mot « mort » flottait dans l'atmosphère. Avait-on

chargé le compagnon de Yarow Fidow d'assassiner Gacme-xume, purement et simplement ? Ses honoraires payés à l'avance, en liquide, sans questions ?

Sur les traits de Yarow Fidow était gravée une expression d'attente inquiète. Il écoutait Nonno qui lui indiquait un point de détail. Il se tourna ensuite vers son compagnon pour lui faire un bref compte rendu de ce qu'il avait entendu. Puis il regarda à nouveau Nonno, qui parla encore un peu, cette fois-ci ajoutant des indications sur le chemin à suivre. Étant donné que le majeure partie de leur conversation était chuchotée, je soupçonnai qu'il leur indiquait comment se rendre à l'endroit où vivait la victime supposée. On pouvait croire, à le voir gesticuler, qu'il les emmenait du lieu prévu pour le meurtre à un coin dans les bois où l'on pouvait facilement cacher un cadavre. Je saisis au vol le nom de la victime – un faux nom, pour être précis : Hangaroole ? Traduit, le pseudonyme voulait dire arachnide. J'étais sûr maintenant qu'ils parlaient de Gacme-xume.

On s'était mis d'accord auparavant : je ne me mêlerais pas des arrangements entre Nonno et Yarow Fidow, je me retirerais dans l'espace privé et privilégié de ma chambre pendant qu'ils conféraient à quelques mètres de moi. Pour sauver les apparences, je poussai même la porte de ma chambre, la fermai afin que personne ne puisse me soupçonner d'écouter aux portes.

Un tremblement avait frémi dans ma voix lorsque j'avais dit à Yarow : « Mes condoléances, Yarow ! » Nous nous serrâmes la main. Il avait au moins quinze ans de plus que moi, aussi réservé que son père avait été sociable. Je l'aimais bien. Nous avions de bons rapports, parce que nous avions peu l'occasion de nous voir. Après mes quelques mots de commisération, je ne sus plus que lui dire, à cause de son visage totalement inexpressif.

Il marmonna des remerciements, ajoutant : « Nous mourrons tous un jour ou l'autre. » Alors Nonno, Yarow et l'homme silencieux échangèrent un regard sans mot dire. Je suis sûr que nous pensions tous à Gacme-xume, chacun à notre manière.

Nonno dit à Yarow : « Tu sais ce que tu as à faire ? »

Les deux hommes firent « oui » d'un signe de tête.

Pour les laisser encore plus tranquilles, je sortis quelques minutes, certain que Nonno et les deux hommes allaient discuter les détails les plus importants lorsque je ne serais plus dans les parages. Au cas où. Nous nous préparions à l'éventualité d'une accusation de meurtre. Le vieil homme fit remarquer, en chuchotant, qu'il valait mieux ne pas me laisser entendre le nom de la victime. Chut. Puis boum, bang, il est mort. Tandis que moi, son légataire et son petit-fils, je prétendrais n'avoir pas été au courant de toute l'affaire. En un sens, tout cela venait du souhait de Nonno qui voulait « mettre de l'ordre dans la pagaille de ses idées » avant de lâcher prise. Si l'affaire tournait mal, le vieil homme devait tout prendre sur lui. Il était prêt à la pendaïson. « Compare les longues années qui te restent à vivre avec les miennes, qui sont aussi courtes qu'une ombre à midi, compacte, tapie à mes pieds », expliqua-t-il.

Pour rendre son entretien avec Yarow et son compagnon moins embarrassant, Nonno éteignit presque toutes les lampes dans la zone de leurs échanges top secrets. Ils se tenaient dans la pénombre de la véranda la plus éloignée, éclairée seulement de deux ou trois petites ampoules rouges et jaunes. Cette faible lueur jaune était censée décourager définitivement les moustiques.

En attendant les bruits qui annonceraient leur départ, j'imaginai toutes sortes de scénarios. Dans l'un d'entre eux, Nonno était trahi par le fils de Fidow. Dans un autre,

le voyou à l'air étranger s'entendait avec la victime présumée, qui venait se venger sur nous. Toute cette nuit-là, je devais garder dans mon champ de vision deux os entrecroisés, indiquant un danger, la mort.

Inquiets tout à coup, Yarow et son compagnon manifestèrent leur désir de partir. En passant devant ma porte, ils ne me dirent rien ni l'un ni l'autre, tout en sachant fort bien que j'étais là. Quand je revis enfin ma mère, elle aussi projetait d'assassiner quelqu'un. Avais-je mon origine dans la mort, dans les pensées d'un homme qui pour la fuir était venu s'établir dans le Sud et avait changé de nom ? D'un homme qui avait décidé ensuite non seulement que l'heure de mourir était arrivée, mais qu'il devait aussi se faire accompagner par d'autres ? Avais-je mon origine dans la mort, dans le projet de ma mère qui voulait tuer chacun des voyous qui ensemble l'avaient violée ?

Yarow dit bonsoir à Nonno. L'autre homme ne dit rien. Puis j'entendis leurs pas. Ils s'éloignèrent, puis se perdirent complètement. Yarow eut du mal à faire démarrer son moteur, le démarreur ne marchait pas.

Je trouvai bizarre le fait que le compagnon de Yarow n'ait pas l'air somali. Était-ce un étranger qui était venu dans le pays après la mort de Fidow, obéissant aux consignes de ses maîtres kenyans, afin d'éclaircir cette affaire de la rencontre de Fidow avec un éléphant de malheur et avec des calculs mal faits ?

Après de nombreux essais, la voiture démarra.

La porte claqua. Elle se referma sur le silence de Nonno.

Une tempête de sable : tourbillonnante, puissante, un danger de mort.

Quelque chose tombe, une pièce de monnaie dans une boîte en fer. Un court instant, le monde se réduit au tin-

tement délicat de deux pièces de métal qui se touchent. Je vois des empreintes digitales complices. Je vois bon nombre de preuves qu'un crime a été commis, j'observe des traces compromettantes. Dans ma paranoïa, j'imagine des procès. Je pense à des scandales que rien n'arrête, mon nom dans les journaux, celui de Nonno aussi, ma mère mentionnée. Je regarde fixement les sillons, les tournants, les courbes dans les lettres imprimées, comme si j'espérais y lire l'identité de la personne qui possède ces caractères. Les caractères imprimés sont un mystère pour ceux qui ne savent pas les déchiffrer.

Prenant soin de ne faire aucun bruit, je frappai à la porte de Nonno. Pas de réponse. Entrebâillant la porte, je vis qu'il était au lit, couvert par ses draps. Je refermai la porte. J'éteignis les lampes dans la chambre, sans bien savoir pourquoi. Après tout, le vieil homme avait peut-être décidé de lâcher prise, maintenant qu'il avait sauvé l'honneur de sa maison. Agité, incapable de dormir, je me promenais dans le bungalow, silencieux comme le chat qui se cherche une place où aucun autre de sa race ne viendra tenter de partager sa nourriture.

Je m'endormis vers quatre heures au hululement d'une chouette.

Chapitre onze

A MOITIÉ réveillé, je me frottais les veines du poignet. J'avais mal.

La chambre était un peu trop sombre. J'y imaginai des silhouettes noires, l'une d'elles avec une face de chouette comme un disque. Je vis une longue file de termites sortir à ras du sol de la cachette pulvérulente où s'exerce leur penchant pour la destruction. J'observai ces « fourmis blanches » qui portaient sur leurs fronts les marques de ce qui était pour elles un butin considérable, chaque fourmi marchant d'un pas aussi alerte que le guerrier qui rentre chez lui avec la médaille de sa victoire. Je prêtai l'oreille au son frémissant de cette mort blanche, pensant à ce que devait être la vie d'un termite, toujours occupé à détruire, dévorant les fondations de ce que d'autres ont construit. Pendant une minute ou deux, je m'occupai l'esprit à d'autres réflexions. Ma tension mentale était extrême. Je sentis soudain une douleur qui me rongait les entrailles.

J'étais maintenant couché sur le dos, très mal en point. J'avais une raideur à l'épaule gauche que j'essayai de

masser. Rien à faire pour soulager cette douleur, pour lisser les nœuds de mon malaise musculaire. Selon toute vraisemblance, mes muscles avaient pris une mauvaise position alors que je me tournais et me retournais dans les tourments de ma trop brève nuit. Toutes les veines conduisant à mon cou me faisaient souffrir. Pour localiser la source de cette torture physique, je me mis à explorer tout mon corps, le palpant ici et là. J'avais des endroits enflés sur la peau, peut-être des piqûres d'insectes. Les fourmis étaient-elles venues me rejoindre dans mon lit, s'immisçant sous mes draps ? Cela me démangeait ! Je touchai les zones de mon corps qui avaient été beaucoup piquées la veille. Et mes yeux s'ouvrirent. Complètement.

J'allumai. Nonno n'était plus dans son lit. Je contemplai un défilé de fourmis blanches qui formaient une ligne sans fin. Elles étaient fort occupées à ronger les pieds en bois de mon lit, accomplissant leur devoir avec zèle et application. D'ici peu, je le craignais, c'était à moi qu'elles allaient s'en prendre. Tout le corps me démangeait, deux fourmis se promenaient sur ma personne, me traversaient tranquillement. Elles me mordaient aux endroits les plus improbables, les coins et les recoins que je ne pouvais pas atteindre, même à l'aide d'un gratte-dos. Ces fourmis me laissaient une impression de malaise physique et mental : mental parce qu'elles me faisaient penser à la folie destructrice qui s'emparait actuellement de la nation. (Je me fis la réflexion que si j'étais une fourmi, je ne me comporterais pas de cette façon. Et pourtant, je me conduirais exactement comme elles, non ? Je commettrais des atrocités inouïes et des méfaits impardonnables si j'étais membre d'une milice ou entiché de l'idée du pouvoir comme nos ambitieux cow-boys de politiciens ? Je préférerais détruire ce que je n'avais pas le droit d'emporter, comme les milices !)

Les fourmis traçaient sur mon corps des messages en forme de polygones et de polyèdres que je ne savais pas déchiffrer. En poussant plus avant mes explorations, je touchai une zone qui paraissait affectée d'une éruption récente d'eczéma, que mes doigts se mirent à gratter. Je sentais les plis de peau morte causés par l'eczéma, comme sur la paume de ma mémoire. La nuit démangeait. La nuit miaulait. La nuit hululait un appel de jugement dernier, aussi noir qu'est rond le visage de la chouette. Je dus m'être rendormi deux heures environ, parce que, lorsque je me réveillai, l'aube était là. Plein de démangeaisons et très irritable, je me grattai l'entre-jambe avec une vigueur renouvelée, par vengeance.

Je souffrais d'une poussée sévère de flatulence. Comme pour me soulager, je changeai de position, le corps à moitié soulevé. Il émit alors une bouffée de vent tiède, une odeur hideuse et pourrie. Cela m'évoquait un cadavre en décomposition dans un marécage. Je fus envahi par une sensation d'accablement. Je me dis : y a-t-il en moi un iota de nature humaine qui vaille la peine d'être préservé ?

Et j'étais là, impuissant, accablé, tyrannisé – le résumé, le symbole de beaucoup de Somalis dans une situation pire que la mienne. Je n'étais pas l'homme que j'avais toujours cru être, capable de localiser sa propre vérité dans des demi-vérités, et capable de vivre avec cette contradiction. Mais j'avais pris de l'avance sur moi-même : prenant ma douche avant d'avoir pris ma douche, me rasant avant de m'être rasé, m'habillant à la hâte pour aller vers l'ouest pour garer ma voiture devant la concession où habitait Gacme-xume.

J'avais les yeux humides : gouttes de vapeur distillées par la phosphorescence du matin. Reflets semblables à des mirages, les souvenirs des chagrins de la veille se ras-

semblaient en un total désordre, comme se défait l'ourlet d'un vêtement de deuil !

Après ma douche, je me mis en quête de Nonno. Ne réussissant pas à le trouver, je cherchai Zariba, sa domestique. Comme j'insistais, elle finit par me dire qu'il était parti dans son vieux tacot longtemps avant l'aurore, avec deux hommes. Mais elle ne voulut pas me dire qui étaient ces deux hommes, ni où ils étaient allés tous les trois. Elle ajouta qu'ils semblaient très pressés de partir.

Je montai dans ma voiture, conduisant aussi vite que je le pouvais, et me garai près de la concession de Gacmexume, à un poste d'observation d'où je pouvais épier tous ceux qui entraient et sortaient de la concession. « Épier » n'est pas le terme exact, si l'on considère que ma voiture était la seule de son espèce, aussi visible qu'un hippopotame qui prend un bain de pieds dans une mare peu profonde. J'essayai de comprendre la logique des tâches qu'accomplissaient ceux qui pénétraient dans la concession ou qui en sortaient, certain d'être en position pour voir si la mort, sous les traits de Yarow, était passée pour une visite pendant la nuit ! Mais il n'y avait rien d'inhabituel, rien qui suggérât la mort ; je vis des femmes qui s'occupaient d'un foyer tout juste allumé, des hommes qui se brossaient les dents et se nettoyaient tout le système, expectorant les résidus de la veille : des restes de salive encore collante de sommeil et de glaires qui bloquaient leurs voies respiratoires.

Je n'étais pas là depuis longtemps quand l'idée me vint qu'il y avait une sorte de lenteur funèbre dans les gestes des habitants, une certaine léthargie dans leur démarche, leurs attitudes. Et voici qu'un nouveau groupe arriva : les femmes avaient le visage partiellement caché aux regards, les hommes marchaient par trois, les yeux baissés, dans un

silence qui suggérait la tristesse, la perte soudaine d'un être cher. Je vis deux hommes s'avancer d'un pas décidé. Ceci me permit de déduire qu'ils étaient des fossoyeurs professionnels venus avec une litière pour y étendre un cadavre. En fait, l'un d'eux apportait dans la concession la pièce de tissu rituelle, le *subeeci-xariir* avec lequel on couvre la bière où gît le mort.

Plusieurs des passants se mirent à s'intéresser à moi, qui restais assis dans ma voiture à regarder les allées et venues. L'un d'eux avait un fusil. Parce que j'ai horreur des porteurs de fusil, gens qui sont capables de causer beaucoup de dégâts, je pensai, réaction paranoïaque, qu'il me regardait d'une façon menaçante. Il échangea quelques mots avec son compagnon sans arme avant de décider de me laisser tranquille. Je me dis que je ferais mieux de me trouver un bon prétexte au cas où quelqu'un s'approcherait de moi pour me demander ce que je faisais là. Mais très vite, j'abandonnai l'idée de demander si quelqu'un était mort, et comment. D'ailleurs, je commençais à m'inquiéter à l'idée que certains des gamins puissent se rappeler m'avoir vu la veille, ou pire, que l'un des voisins reconnaisse la voiture, ou ma figure.

Gacme-xume avait-il été assassiné ? Pourquoi étais-je en proie à un accès de culpabilité, puisque j'avais été prêt à tuer cet homme moi-même ? Comment était-il mort ? Poignardé par un couteau ? Était-il mort dans de grandes souffrances ? Un pistolet avait-il fait l'affaire ? Ou avait-il été emmené faire un tour en voiture pour être noyé dans le fleuve, son corps ensuite repêché et laissé exposé dans cette même rue ? Il était peu probable que sa famille insiste pour avoir un examen *post mortem*. Ils allaient l'enterrer le jour même, avant que la chaleur tropicale ne fasse son effet. Personne ne s'interrogerait sur la cause de sa mort à moins qu'il y eût des marques visibles d'un acte

criminel, des blessures au couteau ou de vilaines marques sur le corps. Arriverait-on à remonter jusqu'à notre famille en cherchant les causes de la mort de Gacme-xume, par une voie ou une autre, peut-être un incident le reliant au vol d'une paire de chaussures trente ans plus tôt ? J'en doutais.

Les signes annonciateurs d'une migraine se mirent à me marteler le devant du front. Pour tenir en échec le mal de tête, je fermai les yeux. Quand la menace de cette douleur se fut dissipée, je rouvris les yeux. Je vis un homme qui courait après un petit garçon d'environ sept ans. Celui-ci avait à la main un sac de sport de taille moyenne, que je reconnus pour l'avoir vu la veille, puisque c'était là dedans que Yarow avait emporté l'argent liquide. Comme c'est étrange, pensai-je. Le garçon que l'on poursuivait, probablement l'un des gamins que j'avais vus le jour précédent (pour ce que j'en savais, c'était peut-être l'un des enfants de Gacme-xume), se faisait suppliant tout en fuyant le bâton que brandissait l'homme plus âgé qui lui courait après. Le jeune garçon l'appelait « oncle ». À y regarder de plus près, cet homme ressemblait singulièrement à Gacme-xume. Le garçon, tout en promettant de donner le sac, suppliait qu'on ne le frappe pas. Mais ses jambes maigres se prirent dans un nœud de broussailles sur la route de terre. Comme il courait de tous côtés, les broussailles l'empêchaient d'aller vite, car il le traînait avec lui dans sa fuite. Il s'arrêta alors pour dégager ses jambes de ce tas d'épines. Le temps qu'il fasse une pause pour examiner les griffures entrecroisées qui saignaient sur ses tibias, l'homme lui avait fondu dessus. D'un geste subit de la main gauche, il attrapa le garçon par le poignet, et alors, pan ! Je réagis comme si c'était moi que l'on frappait. Je tressaillis. En fait ma main droite se leva comme pour bloquer le gourdin. Mais je ne pleurai pas.

Et le petit garçon non plus. Car il se cramponna courageusement pendant un bon moment à la courroie du sac avant de la lâcher. Puis il continua à tenir bon tout en recevant encore des coups. Ensuite il observa l'homme qui défaisait la fermeture du sac, regardait à l'intérieur, et en sortait des liasses de billets attachées avec des élastiques. L'« oncle », bien vite à bout de forces, mais non sans ambition, s'arrêta pour donner au jeune garçon une liasse peu généreuse. Il lui dit : « C'est tout ce que vous obtiendrez de moi, toi et ta mère ! » On aurait cru des braqueurs se partageant un maigre butin !

C'est alors que l'« oncle », qui avait l'air en mauvaise santé, desséché par la chaleur, m'aperçut. Il se détourna avec une grimace un peu coupable, les joues ourlées d'une barbe hérissée. Le fait d'avoir croisé son regard induisit en moi une vilaine tristesse. Je pensai que nous étions un peuple mesquin, minable. Des Somalis, se vendant mutuellement pour des liasses de monnaie sans valeur... Le sac pendu à l'épaule gauche, Oncle s'éloigna, d'une démarche aussi disgracieuse que le dandinement d'un canard. Le garçon me vit. Il me vint à l'esprit qu'il me reconnaissait de la veille. Il se dépêcha de rattraper son oncle. Je n'aurais su dire s'il se préparait à me dénoncer, à son oncle ou à quelqu'un d'autre, ou s'il avait peur que j'en veuille à son butin. Il prit la fuite, chacun de ses pas investi d'une énergie négative.

Il me fallait revoir mes notions sur la mort. Non seulement j'étais capable de sortir un moment de mon corps, mais je percevais les signes annonciateurs d'une tempête qui grossissait en moi. J'étais sur le point de démarrer quand je vis au moins sept chèvres regroupées en un troupeau convivial. Elles sortirent de la concession et, guidées par leur propre sens de *nuuro*, marchèrent tout droit vers une poubelle, à gauche de l'endroit où j'étais garé. L'une

d'elles donna un coup de tête dans la poubelle pour la renverser, ce bruit attirant l'attention des passants. Je regardai les chèvres manger les détritrus. C'étaient des os sans viande et de vieilles chemises sans boutons. Il y avait aussi d'antiques chaussures, toutes recroquevillées et exhibant de larges déchirures là où il y avait eu des boucles, chaussures aussi dures que des cors au pied, et aussi déformées dans leur mort que les oignons sur les orteils des gens qui les avaient portées. En plus des chaussures, un autre objet retint mon attention, un petit sac à bandoulière avec Alitalia écrit sur le côté. Ce sac m'avait appartenu autrefois. Pour pouvoir y plonger les dents, les chèvres se blessaient mutuellement avec leurs cornes, afin d'arriver à manger les étiquettes sur lesquelles mon nom était clairement écrit à la main, d'une encre marron indélébile. Gacme-xume avait-il été assassiné par son frère à cause de l'argent contenu dans ces sacs ? Oncle, qui avait dépossédé le garçon de son sac, avait-il joué un rôle dans la mort du voyou ? Cyniques, les Somalis disent que les chaussures d'un mort sont plus utiles que lui. Peut-être était-ce le cas d'un homme moins utile de son vivant – le voyou – qu'une vieille paire de chaussures usées !

J'eus envie de partir. Je tournai la clef de contact. À nouveau, une soudaine tempête fondit sur moi. Je fus momentanément englouti dans une vague de poussière qui s'élevait du sol, le monde entier se soulevait autour de moi dans un tonnerre de débris éparpillés, un tourbillon de vent entraînant tant d'éléments irréconciliables, un mélange bruyant de sable et d'os et de papiers.

Je restais assis dans la voiture. J'étais un homme seul, battu par la tempête. J'étais triste. J'étais lugubre. Je souffrais, et pas seulement parce que Gacme-xume avait été assassiné, ou parce que sa famille avait vendu sa vie sans valeur pour une poignée d'argent liquide, ce que beau-

coup de Somalis étaient prêts à faire à une époque sans âme, obnubilée par les biens matériels.

Je souffrais pour mon pays !

De mon poste d'observation, je décidai que la tête de mon père rappelait la forme de la graine de tamarin, compacte, pleine et entière. La pensée de mon père, mon amour pour lui, se mirent à pousser vigoureusement dans l'arbre de mon imagination, arbre sain, à l'ombre généreuse. La moitié de son visage était au soleil, l'autre moitié était sombre.

Je pensai aussi que ces traits avaient quelque chose de durable, le miracle béni de Dieu d'un mortel qui a survécu à un tremblement de terre, aux frémissements fréquents du globe, à ses à-coups, à ses météores qui visent ceux qui écoutent aux portes. Au lieu de sperme, je pensais que c'était le fleuve de son humanité qui coulait dans mon sang, le plus précieux des biens, éternellement dans ma mémoire. Bien que son pénis ne m'ait pas été transmis comme celui de Nonno l'avait été pour lui, j'avais reçu sa bonté, le souvenir ravi de ce qu'il était pour moi quand j'étais enfant, façonneur de vie et artiste, poussant les choses à exister. Pour rien au monde, je ne l'aurais échangé comme père avec un autre homme, non merci ! Parce qu'il gardait toujours la bouche ouverte, les lèvres toujours mobiles, mon père me faisait penser à un poisson d'eau de mer avalant de l'eau douce. Comme je l'aimais, cette certitude qu'était Yaqut ! Avec lui, je le remarquais, même les pigeons prenaient vie, s'enthousiasmaient comme des enfants à la fête du *ciid*. Très occupés à picorer des graines comme des bonbons, ils étaient sous le charme, célébrant ma présence dans la maison de mon père.

Et voici qu'il se retourna. Dès qu'il me vit, il s'avança, la main tendue. Il avait les yeux rouges, peut-être par

manque de sommeil. Lui serrant la main, je sentis l'entaille d'une plaie ouverte dans ma main droite. Ce n'était pas une coupure importante, seulement une petite abrasion superficielle, ayant la forme d'une clef. Je ne savais pas du tout comment je m'étais fait cette plaie. J'avais cependant le vague souvenir de fourmis affairées à me ronger. Je me rappelais aussi avoir ressenti une sensation de brûlure en prenant ma douche ce matin-là.

Nous nous étreignîmes brièvement et nos épaules se touchèrent. Mon père dit : « Je n'ai jamais eu autant de visites que ce matin. » On aurait dit un mauvais acteur, récitant par cœur le texte d'un scénario terriblement banal. « Nonno aussi est venu te voir ? » demandai-je.

Mon père dit : « Nonno est venu très tôt ce matin, pour m'apporter des nouvelles à la fois bonnes et mauvaises. Yarow et son acolyte, dont je n'ai pas saisi le nom, l'ont rejoint ici. Il avait un nom étranger et n'a rien dit du tout. »

Il était d'humeur désinvolte, en homme qui n'a plus de fardeau à porter. Mais il se retenait pour ne pas se laisser complètement aller, et sa voix résonnait comme l'écho d'une corne de brume dans le lointain. « Nous sommes vraiment descendus bien bas ces temps-ci, apprendre la mort d'un homme et marquer son dernier souffle par des célébrations... »

Dans mon souvenir, j'étais de nouveau dans mon rêve de sauterelles, où la communauté se nourrissait sans réfléchir des insectes qui avaient dévasté sa récolte. « C'est tragique et triste ! »

Je ne pris pas la peine de demander qui était mort, certain que j'en savais plus que lui sur la façon dont le meurtre avait été organisé. Au mieux, mon père avait reçu des informations de seconde main de Nonno et Yarow. Il n'avait pas l'air heureux, seulement soulagé d'avoir été

épargné, de n'avoir pas eu à faire lui-même la peau du voyou. L'expression « mon père » était lourde maintenant, des responsabilités morales tout autant que politiques s'y rattachaient, notions que je n'aurais peut-être pas songé à relier aux rapports entre un père et son fils biologique. Quel autre nom pouvais-je lui donner ? Je n'avais pas connu d'autre père, et avais toujours été aussi près de Yaqut que mon pouce l'est de mon index.

Je le suivis dans la cour où était dressé son établi. Quelques outils s'y trouvaient. En les regardant de plus près, je détectai un festival de joie, de générosité : dans ces outils eux-mêmes pour ainsi dire. Ils avaient l'air reposés, détendus, satisfaits. La tristesse, c'était lui, le soleil en berne dans ses yeux, un noir derrick faisant un mouvement de bascule entre les espars des reflets solaires. J'en conclus que la mort de Gacme-xume lui avait apporté un soulagement bien mérité. Sinon, pourquoi était-il revêtu de ses beaux habits du vendredi, ceux qui sentaient la naphthaline ? Il se tenait comme un villageois qui va à la grande ville, avec des chaussures qui lui faisaient mal aux pieds à cause des talons récemment renforcés. Le dur métal écrasait les petites miettes pour les pigeons, les aplattissant sur le sol en ciment. J'avais mal !

On entendit vaguement des cloches sonner.

Je demandai à mon père d'expliquer ce qui s'était passé.

J'entendais le battement d'ailes de ses pensées, tel un faucon qui jette un regard furtif sur la terre au-dessous de lui quand il monte pour mieux voir l'ensemble des lieux. Il dit : « On a soulevé une pierre !... » Puis il se tut, son regard illuminé de malice se posant sur les confettis que picoraien les pigeons. Il attendit, comme s'il avait prononcé la première ligne d'une devinette, avec l'idée que j'allais entrer dans son jeu et fournir la moitié implicite.

« ... et on a tué le scorpion.

– Le dard une fois hors de combat...

– ... et le corps enterré !

– Toute preuve enlevée... ! »

Après un moment de silence, j'ajoutai : « L'enfant avisé...

– ... fait confiance à son père...

– ... dont les secrets sont pour lui un trésor ! »

Maintenant, l'idée que j'avais de lui n'était plus celle d'un arbre toujours vert comme le tamarin, il ne se dressait plus de toute sa taille, ni ne procurait la plus douce des ombres. Il ressemblait à un cactus, avec sur ses flancs plus d'épines que de fleurs. Il se métamorphosa encore pour prendre la forme d'un baobab, vêtu des tristes habits d'un homme dont les cheveux ont blanchi d'un coup pendant la nuit, d'un homme résigné à son triste sort.

« Il vaut peut-être mieux que tu ne saches rien sur le voyou », dit-il. Distraitement, il se saisit d'un instrument en forme de coin avec lequel il se mit à se limer les ongles, l'un après l'autre.

« Connais-tu la main qui l'a tué ? demandai-je.

– Ce n'est pas celle de Yarow.

– Est-ce le compagnon de Yarow qui a eu sa peau ?

– Non.

– Alors qui ?

– Nonno m'assure qu'il n'a pas trouvé la mort d'une main qui soit liée avec nous de près ou de loin. C'est l'amour de l'argent qui l'a tué, la rapacité de ceux qui partageaient cet infâme repaire avec lui – son propre frère aidé de ses cousins. »

Je lui dis d'où je venais.

« Pouvait-on voir quelque chose ? »

Je lui dis que j'avais vu un groupe de chèvres se repaissant en toute convivialité d'un sac à bandoulière avec Ali-

talía inscrit sur le côté. Mais je ne divulguai pas le détail de l'étiquette avec mon nom écrit à l'encre, qui avait été voracement brouté par une chèvre.

« Cet homme méritait de mourir », fut le seul commentaire que proposa mon père. Il se tut, la tête penchée, concentré, fixant le véritable palais où logeaient les pigeons et leur provende d'aujourd'hui, bons bons royaux. « À ce que je comprends, continua-t-il, Gacme-xume est mort de la main de deux bandits armés qui se sont enfuis avec seulement un quart de l'argent du chantage, donné juste après minuit. »

En silence, il prit une boîte en argent pas plus grosse qu'un nécessaire de maquillage. Un minuscule cadenas Yale y était attaché. Cette boîte en argent était clairement un chef-d'œuvre de son artisanat, si finement ouvragée qu'on ne pouvait s'empêcher d'être impressionné. Il me l'offrit avec cérémonie, comme s'il me confiait un secret et que nos vies dépendaient de sa préservation. Je reçus d'abord la boîte, puis la clef, comme si c'étaient des titres de propriété transmis par un père à son fils chéri. Je regardai alors la clef, puis ma paume, comparant l'empreinte qui y était gravée avec les sillons de la clef. Les sillons s'ajustaient avec une précision miraculeuse. C'était comme si je m'étais endormi la veille en serrant cette même clef dans ma main.

Ne me demandez pas pourquoi, mais je n'osais pas tourner la clef dans la serrure, ni ouvrir la boîte en argent, de peur de me trouver face à un monde plus vaste que celui que je connaissais jusqu'ici. Mais quels secrets contenait cette boîte en argent ? Je dis : « Et ma mère ? »

En attendant sa réponse, j'étudiai la coupure sur ma paume, là où le sang avait séché et où la peau meurtrie était devenue un peu plus foncée. Mon père avait l'expression hésitante d'un poisson pris entre deux hautes vagues. Ses yeux semblaient enfoncés, le soleil dardant de

jeunes rayons dans le brun de leur iris. Comme je le regardais au fond des yeux, l'image me vint d'un pilon de lumière planté en biais dans le mortier du soleil de midi de mon père.

« Où commencer ? » dit-il.

Il était aussi subtil qu'une fourmi qui change de trajet, tantôt un peu à gauche, tantôt un peu à droite, jusqu'à ce que les formes noires, menaçantes, reculent et que la fourmi soit hors de danger.

« Je suis adulte maintenant », dis-je.

Il restait silencieux, à réfléchir.

« Je peux tout encaisser, l'assurai-je.

– Comme si je ne m'en rendais pas compte !

– Peut-être que j'en sais plus que tu ne crois. »

Il se passait ici quelque chose d'autre. Notre conversation, quoi qu'on pût en dire, était comme la conversation de deux personnes sur le point de se heurter, face à face dans un étroit corridor, chacune tentant de laisser passer l'autre. L'un sourit, l'autre fait de même.

« Il est bon de révéler certains secrets quand on a préparé le destinataire à les recevoir, dit-il. Je comprends que tu as reçu une ou deux révélations choquantes. La question que je te pose est celle-ci : es-tu prêt à en encaisser encore ?

– Autant que tu es prêt à m'en divulguer, dis-je. Nonno m'a déjà dit un certain nombres de choses dont tu vas me parler aujourd'hui. Je sais, par exemple, que je ne suis pas ton fils biologique. Je sais que ma mère a été victime d'un viol collectif. Que pendant des années on l'a fait chanter, à cause d'un certificat bidon qui prétendait qu'elle était l'épouse de quelqu'un qui n'était pas toi. Je sais que je suis le rejeton d'un viol collectif. »

Sa main se tendit vers la mienne, par sympathie. Nous nous touchâmes.

« Ainsi tu es au courant du fait que la chance a voulu que ce soit Arbaco qui ait organisé notre rencontre, dit-il, parce que les initiales de l'un des violeurs étaient les mêmes que les miennes. Le hasard lui a fourni un point de départ tout à fait acceptable. Ta mère a raconté ce qui s'était passé. Je n'ai pas hésité. Je lui ai dit, soyons mari et femme, et nous avons été mari et femme. » Il se tut, regardant les acrobaties d'une araignée suspendue à un fil d'argent d'une singulière finesse. Nous attendions, nous demandant si l'araignée allait perdre l'équilibre et, dans ce cas, jusqu'où elle descendrait avant de se reprendre et de remonter vers son refuge.

« Vous avez été mari et femme en moins d'une semaine », dis-je.

Nous concentrions maintenant notre intérêt sur un gecko qui se préparait à attaquer, le ventre collé contre le mur, les yeux fixés sur l'araignée en mouvement. Le gecko bondit et manqua sa proie, l'araignée s'esquiva d'un bond, sauvée. Le gecko tomba par terre, atterrissant finalement près de nos pieds. Terrifié, il s'en fut alors de toutes ses pattes sur le même mur, ne cherchant plus l'araignée mais seulement à survivre.

« Qui a dit que nous nous sommes mariés en moins d'une semaine ? dit-il.

– Ce n'est pas vrai ? »

Je restais immobile à le regarder, mon regard fixe comme un hiatus dans le reflux d'un mirage qui reculait.

« Nous ne nous sommes jamais mariés, confessa-t-il. Ta mère et moi, nous ne nous sommes jamais mariés.

– Jamais ? »

Sa langue assoiffée léchant ses lèvres sèches. « Non. »

Je vis en esprit l'image d'un mensonge, peint et repeint de couches de secret. J'imaginais que cela prendrait toute une vie pour enlever les taches profondes laissées par des

couches de faux-semblants, superposées à d'autres couches de réserve. « Mais vous avez toujours joui d'un bonheur enviable ? demandai-je.

– Ça, je n'en sais rien. »

Je me rappelai que des années auparavant Nonno m'avait dit qu'il soupçonnait mes parents de cacher quelque chose. Je ne me souvenais plus qui m'avait dit qu'ils s'étaient mariés en moins d'une semaine. Était-ce Nonno ? Était-ce Arbaco ? Quel courage de leur part !, pensai-je.

« Cela n'a pas d'importance, dis-je.

– Comment ?

– Cela n'a pas d'importance que vous soyez mariés ou non, dis-je.

– Bon ! » Il haussa les épaules.

« Tu es mon père, et je t'aime. » Nous nous touchâmes encore.

Étirant son diaphragme, il déclara : « Je t'aime très fort moi aussi et, pendant toutes ces années, j'ai aimé ta mère davantage que si elle avait été ma femme. » Ses yeux alors devinrent des puits inondés d'une émotion abondante. Sans essuyer ces larmes, il laissa cette humidité couler sur ses joues, comme un enfant que ne gêne pas la morve qui macule sa figure. Moi aussi, j'avais du mal à retenir mes larmes. Je reniflai et, l'espace d'un instant, j'eus l'impression que mon cœur s'en allait de mon corps. Ma main n'était plus que pouces, sans autres doigts, incapable de prendre vraiment soin de ce que lui confiait le destin. Puis une sorte de brouillard se leva devant mes yeux, un brouillard aussi immense qu'un mur, avec quelques ouvertures, mon père qui disait : « Nous n'avions confiance en personne, ta mère et moi. Nous sommes vraiment désolés de t'avoir tenu en dehors de tout ça, mais nous n'avions pas le choix, il nous fallait

exclure tout le monde de nos secrets. Peux-tu t'imaginer un homme et une femme vivant dans le péché, comme ils disent, dans une société musulmane traditionnelle comme la nôtre ? Nous aurions été lapidés jusqu'à ce que mort s'ensuive, et les auteurs du viol collectif auraient eu le droit de s'en tirer sans un blâme. »

Au cœur de ma désolation était tapie une certaine fièvre !

« J'ai pris beaucoup de plaisir à te donner tes bains dit-il.

Je faillis dire : j'ai pris plaisir aux bains que tu me donnais, mais n'en fis rien.

Il continua : « Et j'ai pris plaisir à être tout le temps en contact physique avec toi. Comme c'est compréhensible, ta mère avait des sentiments ambivalents à ton égard, se rappelant toujours l'humiliation du viol, qui avait entraîné une névrose accablante. C'était tragique d'observer la révulsion se graver sur son visage à chaque fois que tes gestes lui rappelaient les circonstances de ta conception. Nous nous en sommes sortis à force d'en parler. Dieu sait qu'il lui a fallu du temps avant de t'accepter. Au début, elle ne supportait même pas l'idée de te mettre au sein. Ce n'est qu'après avoir vu en toi de plus en plus de moi, et de moins en moins de chacun des violeurs, qu'elle a pu se détendre en ta présence. »

Avant qu'un silence ne s'établisse, je dis : « J'aimerais leur mettre la main dessus pour les tuer tous. Ils ne méritent pas de vivre, ils méritent la mort.

– Cela ne servirait à rien de punir des animaux de cette sorte, dit-il, car ils ne sont pas différents de millions d'autres, criminels en bandes. Je m'intéressais davantage à la guérison de Damac, et à ce que nous restions proches tous les trois, dans un ensemble bien soudé d'amour et d'affection, à aimer et faire confiance, et pas à chercher vengeance.

Ta mère a longtemps été sur les bords dangereux et coupants du précipice, proche d'une dépression nerveuse. Je suis heureux que nous ayons survécu à toutes les tentatives de suicide. Nous avons enduré beaucoup de choses ensemble, ta mère et moi, partageant ses insomnies pendant toute une année de nuits blanches, ses sautes d'humeur aussi, où nos âmes étaient submergées, simples voix noyées par d'autres beaucoup plus fortes, plus ténébreuses. »

Mon père continua à parler longtemps, et moi, silencieux, je l'écoutai, essayant de déceler les pièges byzantins de son récit : des images créées par des sons et des mots censées représenter son humanité, son pouvoir de guérisseur.

« Qu'y a-t-il dans cette boîte ? demandai-je.

– Tu n'as qu'à l'ouvrir pour le savoir. »

Je fis tourner la clef dans la serrure dans le bon sens. Le cadenas céda. Je sortis une feuille de papier pliée, souillée de farine et de taches anciennes, témoignant que de nombreuses années auparavant, elle avait été pliée et placée là. Je dus faire très attention à ne pas la déchirer, parce que le papier était devenu aussi raide qu'un corps dont les membres sont atteints de *rigor mortis*. Mon père concentra son regard sur moi. Je ne sais pas pourquoi je ne lui avais pas encore parlé de la copie au carbone du certificat, qui voulait prouver que ma mère était l'épouse d'un quelconque Yussuf Mohamoud Isaaq, certificat que Nonno, en cherchant frénétiquement sa vraie carte d'identité, avait extrait des entrailles de son passé secret.

Je lus la lettre que je tenais à la main plusieurs fois, notant qu'elle était datée de six mois après le faux certificat de mariage. L'auteur de la missive, qui usait du « nous » royal, avait autant d'estime pour sa propre personne que l'aigle en a pour son vol. Je me demandai inté-

rieurement si cela pouvait tenir lieu de preuve devant un tribunal, et si je pouvais faire poursuivre ces hommes pour leur crime. Mais comment prouver un crime commis il y a si longtemps ? De toutes façons, voici le texte.

Chère Damac,

Quoi que nous en pensions, le corps d'une femme a son propre calendrier, et avant que beaucoup de croissants aient atteint la forme de pleine lune, nous serons venus réclamer ce qui nous est dû, nos justes dividendes pour avoir été ton mari comme il est déclaré dans le document en ma possession. Nous sommes ravis de voir que ton affaire de perles marche bien. Nous ne demandons pas grand-chose, seulement un tiers de ton bénéfice mensuel, c'est tout. Nous enverrons quelqu'un, il se fera connaître de toi. Il a une main un peu abîmée et répond au surnom de Gacme-xume. En fait c'est lui qui t'apportera ce billet en personne.

Et si tu ne payes pas après cette prise de contact ? Tu serais mal avisée de rejeter cette généreuse intercession, car alors nous nous montrerons sous notre jour sauvage. Nous savons où tu habites, nous savons où tu as installé ton commerce de perles. Nous nous emparerons de toi quand tu te rendras au travail et nous t'humilierons physiquement. Nous te suggérons de payer. Et au plus vite. Sinon, ta vie ne sera qu'un long cauchemar. Rappelle-toi que tu es une femme ! Rappelle-toi que tu es responsable de ce qui t'arrivera, au cas où tu refuses de coopérer avec nous.

Y.M.I

J'émergeai de ce choc comme d'un puits pour trouver mon père silencieux et concentré, la lèvre inférieure pendante. Un long fil de salive y était accroché, clair comme un blanc d'œuf dans la moitié supérieure de la coquille.

Je conduisais. J'entendis un tapotement léger, bruit similaire à des applaudissements enregistrés, qui auraient réagi un peu à contretemps. Je donnai de petits coups sur le Klaxon de la voiture, en tirant un rythme sans mélodie. Pour ajouter à ces sons, je disais ces mots en suivant le battement du Klaxon : *Les mères comptent beaucoup ! Yaqut compte aussi !*

Je me rendais au centre de la cité. J'avais l'intention de passer voir ma mère à sa boutique, pour l'assurer que je l'aimais tendrement, en fils à jamais loyal envers l'amour qui nous reliait en tant que famille. J'étais triste aussi, triste que les expressions comme « mon père » ou « grand-père » aient une nuance de reproche au moment où je les prononçais. C'était comme d'apprendre une nouvelle langue dans laquelle les mots « père » et « grand-père » étaient lourds de sous-entendus, où « mère » revêtait d'autres significations.

J'entendis à nouveau des applaudissements très doux, et quelqu'un qui prononçait le nom de Yaqut, un autre qui l'acclamait à haute voix pour saluer un travail bien fait. Des gens se joignirent à ces acclamations, de plus en plus nombreux, tout le monde dans la salle se retournait sur son passage pour le voir, mon père à moi, Yaqut ! Je pensai que c'est un père avisé qui sait quand parler à son fils. C'est un parent sage qui déterre le squelette d'un secret au moment voulu, ou sait quand il faut appeler un scorpion par son nom.

Entourés par les incertitudes de la vie, mes parents furent bien avisés de se protéger à l'intérieur d'un cercle

tracé par un fil visible d'eux seuls, et qui les liait : le lien d'un homme et d'une femme qui ont conclu un pacte secret, et dont les vœux sont à jamais scellés par le silence. « Je dois ma santé mentale au fait que je traite quotidiennement de la mort, avait dit un jour mon père, quand je grave des paroles de deuil sur le marbre, que je copie des formules funéraires sur une plaque. C'est cela qui modère ma peur de la mort, qui m'aide à émousser ma nervosité, à contenir mon chagrin. »

Je me garai. Je sortis. Je trouvai ma mère. Elle était seule dans la boutique, faisant ses comptes. Je fermai la porte derrière moi et accrochai la pancarte « Fermé », puis allumai à l'intérieur. Je la serrai dans la plus longue des étreintes, lui donnai le plus tendre des baisers. De ma vie.

Elle pleura. Je pleurai. Nous restâmes longtemps enlacés. Personne n'éprouva jamais un amour aussi pur dans son jaillissement premier que nous ce jour-là. Un fils plein à éclater d'affection filiale inexprimée. Une mère tremblant comme une feuille dans l'ardeur de son amour maternel.

Nous avons parlé longuement, en toute liberté, ma mère et moi.

Nous avons touché à des zones de tabou, des sujets que beaucoup de fils somalis ne discuteraient jamais directement avec leur mère. Nous avons remué dans la marmite des souvenirs. Nous avons alimenté le bûcher avec notre passé combustible, murmurant des mots d'adieu. Nous nous sommes débarrassés de toute la rancœur qui aurait pu demeurer dans notre sein. Nous nous sommes demandé pardon. Nous avons applaudi la générosité exemplaire de Yaqut envers l'un et l'autre. De peur d'être mal compris, nous avons réussi à nous remémorer notre appréciation de la bonté compréhensive de Nonno, cela aussi.

À un moment donné, ma mère dit : « Yaqut fut un don du ciel pour la femme en grande difficulté que j'étais alors. J'aurais pu tout aussi bien le faire surgir par magie s'il n'avait pas existé. Mais il était là, guérissant mes blessures, réparant l'image brisée que j'avais de moi-même, recollant les fragments de mon identité. Tous les soirs, tous les jours, il assemblait à nouveau mes morceaux épars sans jamais faillir dans sa détermination à me rendre mon unité. J'étais le rayon d'une bougie, lui la lumière dans sa pénombre. J'étais le crépuscule, lui le virtuose d'une sainteté intemporelle. Je pense que nous n'aurions survécu ni l'un ni l'autre sans sa totale absence d'égoïsme. Durant la trentaine d'années où Yaqut et moi avons vécu ensemble, il ne s'est fâché contre moi qu'une seule fois, une fois seulement, la seule et unique fois.

– C'était quand ? dis-je. Ou plutôt pourquoi ?

– Sholoongo était arrivée. Cela coïncidait avec une période de crise pour nous deux, dit ma mère. Parce que j'avais été très malheureuse de vivre nuit et jour dans la souffrance alors que les hommes qui m'avaient violée ensemble restaient impunis. J'avais donc acquis une arme à feu dans ce dessein, décidée à me venger. Mais Yaqut ne voulut pas en entendre parler, défendant l'idée que le règne de la haine n'est pas raisonnable. Il dit qu'il préférerait me voir guérir que de savoir ces hommes appelés à rendre des comptes. À quoi cela aurait-il servi dans un pays où le mot "justice" ne signifie rien pour le juge, l'avocat, le jury, et le criminel ? Nous avions des querelles violentes. Après l'une de ces disputes, je restai deux jours sans rentrer à la maison, craignant une nouvelle altercation. Après tout, cela me faisait mal de lire le chagrin sur son visage. »

Silence. J'avais, en me projetant dans le futur, une révélation si foudroyante !

« Je ne sais pas du tout comment cette sorcière a pu savoir que je n'étais pas à la maison cet après-midi-là. Pas plus que ton père n'a su comment elle s'est imposée dans son lit, avec lui dedans. Tout d'un coup, alors qu'il se tournait et se tournait, elle s'est trouvée là : c'est ainsi qu'il l'a raconté. Bien sûr je ne l'ai pas cru. Tu me prends pour une imbécile ? ai-je protesté. Ne pouvait-il pas faire la différence entre son odeur corporelle et la mienne ? Mais elle était bel et bien là entre mes bonds et mes sauts, plus calme qu'une voyelle. Vraiment poétique !

– Est-ce que cette période a coïncidé en partie avec celle où elle m'a fait entrer dans sa confiance féminine ? » demandai-je, me rappelant que c'était elle, ma mère, qui la première avait utilisé l'expression « confiance féminine » pour évoquer ce qui se passait entre Sholoongo et moi.

« Ne revenons pas sur les aspects les plus vilains de notre passé ! plaida-t-elle. Car à dire vrai, c'était si merveilleux de rentrer à la maison et de voir que Yaqut t'aimait comme son propre fils, et prenait grand soin de toi, que je n'ai pas souhaité continuer nos querelles. Yaqut demeura le phare de mon affection, la lampe familière dans mes nuits tumultueuses, veillant sur moi et sur toi comme si nous étions ses enfants. »

D'un autre côté, si mon père et moi étions deux bébés pendus aux multiples sources de ma mère, moi à ses gros mamelons et mon père à ses bouts nains, il s'ensuivait nécessairement, n'est-ce pas, que nous étions ses enfants ? Mais pourquoi n'eurent-ils pas un bébé à eux ?

« Tu te rappelles comme tu nous as souvent poursuivis de tes supplications, donnez-moi un frère ou une sœur, dit-elle. Eh bien, ce n'est pas faute d'avoir essayé, ça non. »

Alors nous nous étreignîmes. Puis nous nous embrassâmes. « J'ai un trio de loyautés inébranlables, dit-elle, toi

et Yaqut et Nonno, et j'imagine que ma foi en ces trois allégeances serait d'autant plus solide si nous pouvions la sceller par une confiance sacrée – le fait que Yaqut et moi ne nous sommes jamais mariés, et n'avons pas l'intention de le faire. La confiance sacrée d'un secret de famille. »

Dans le silence qui suivit, une série d'idées sans liens entre elles me vint à l'esprit. Je me sentis glacé jusqu'à l'os, puis fiévreux comme le sang qui circulait dans les veines de mes doutes sur moi-même. Je me surpris à dire : « Je pense qu'il est grand temps que j'épouse Talaado, que je te donne un petit-fils et fabrique pour Yaqut un autre Nonno ! »

Ma mère poussa un cri de joie. Elle se mit à danser dans toute la boutique, en faisant de petits sauts. Nous pleurâmes, pleurâmes de bonheur. Puis nous nous étreignîmes, pendant beaucoup, beaucoup plus longtemps cette fois-ci.

Et Sholoongo ?

Chapitre douze

ENTRE LES AMANTS : une tension secrète.

Ceci d'autant plus qu'il s'agit ici d'un jour peu ordinaire dans ma vie et celle de Nonno. Car moi, Sho-loongo, en ce jour peu ordinaire, en possession de toutes mes facultés fonctionnant à leur meilleur niveau, je déclare par la présente que je me suis glissée dans le lit d'un homme d'âge vénérable, à savoir Nonno, même si en fait ce lit était celui de Kalaman, celui utilisé par le jeune homme quand il séjourne dans le domaine de Grand-père Nonno. Si je mentionne Kalaman en tant qu'utilisateur présumé de ce lit, c'est parce que les lits jouent un rôle juridique dans l'islam quand il s'agit de déterminer la paternité. Sans m'esquiver sur une tangente, j'aimerais citer ici la tradition du Prophète Mahomet. Afin de démêler les nœuds dans le sang d'un bébé, objet de litige entre deux hommes qui se déclaraient père, le Prophète émit un jugement qui fit date quand il dit : « Le bébé appartient au lit. » Je comprends qu'il voulut dire que celui de ces deux hommes à qui appartenait le lit était le père de l'enfant. Je ne suis pas juriste, et loin de moi la suggestion que le Prophète ou les savants islamistes puis-

sent avoir accordé la moindre attention à mon utilisation pécheresse de la tradition sacrée. Mais mon argument, et il vaut ce qu'il vaut, est que puisque Nonno et moi avons été dans un lit associé au sommeil de son petit-fils, le bébé, si j'en mets un au monde, serait en quelque sorte l'enfant de Kalaman, et non de son père biologique présumé, c'est-à-dire Nonno.

Un autre élément est entré dans mes calculs quand je me suis glissée dans le lit de Nonno, au moment où le vieil homme négociait un tournant difficile au cours d'un petit somme. Je savais bien que Nonno réfléchirait cent fois avant de me chasser de chez lui, ou avant de repousser mes avances. Je m'attendais à ce qu'il proteste, mais il n'allait jamais en venir à exiger de but en blanc que je « fiche le camp », ce que Kalaman aurait fait si j'avais osé me glisser dans son lit à lui. Nonno était de la vieille école, ayant comme principe qu'un homme bien né, par respect pour la tradition, ne provoque pas à la légère le courroux du *nabsi*. J'étais sûre, en me préparant à entrer dans le lit de Nonno, que d'une façon ou d'une autre j'arriverais à mes fins avec lui. Je savais que Kathy y était parvenue, parfaitement au courant de ses manières d'un autre temps. Comme il avait bien pris la mesure des conséquences du courroux lié au *nabsi*, il ne me renverrait pas sans d'abord me laisser présenter mon point de vue.

Comme il se dressa sur une simple caresse ! Justes cieux : quelle splendide érection que celle de Nonno. J'aurais voulu que le monde entier voie ce que je voyais, un sexe aussi extraordinairement lisse que s'il était huilé, veiné, un ensemble bien enraciné de muscles, de collagène et de fibres élastiques, tout ceci couronné par un dôme en forme de champignon. À mon toucher, il se leva pour venir à ma rencontre, durci par la pression de son

émoi, et aussi par l'afflux du sang. Quel dommage, aussi, qu'à l'heure où se produisaient des événements affreux, où des hommes associés à des scorpions étaient liquidés, et où tout le lignage de Nonno en était bouleversé, moi je sois occupée à rechercher une tache pas plus grosse qu'une mouche, une tache vivante et active, la consistance de la gelée, claire comme le soleil à l'heure de la sieste. Je vous demande bien pardon quand je monte à la barre et révèle que j'avais été dans le secret d'une mort. Non, je ne suis pas complice d'un meurtre. De plus, si vous voulez bien retenir vos autruches, personne n'est mort, pas encore. Ça, je peux le confirmer. Mais quelqu'un va bientôt mourir. De toutes façons !

J'étais dans le lit de Nonno, nue. Je me suis assise, le drap recouvrant le corps du vieil homme, à l'exception de son sexe, que je continuais d'exciter, dont je touchais l'ouverture de façon répétée, dans un mouvement de haut en bas. Pourquoi était-il dans le lit de Kalaman, je n'aurais su le dire. Peut-être avait-il mouillé son lit, comme le font certains hommes dans leur deuxième ou troisième enfance, à cause de l'état de leur prostate. Pour moi, je jouissais de l'espace privé que me donnait la maison de Nonno : une chambre pour lui, beaucoup d'autres pour les invités. J'ai pensé que les gens comme Nonno fonctionnent sur le principe des chaises musicales, Kalaman dormant dans un des lits, dans la chambre de Nonno, et le vieil homme faisant sa sieste dans celui de son petit-fils. C'est du grand luxe, seule une poignée de Somalis ont un tel espace à leur disposition.

Nonno s'est alors réveillé avec la lenteur d'une tortue qui sort la tête à la lumière du jour. J'ai été frappée de voir qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, de qui j'étais, ou de ce qui lui arrivait. Tout cela était peut-être un rêve qui avait fait surgir comme par magie une

Sholoongo qui faisait le *daba-gur*. Une multitude d'histoires en Somalie racontent comment des hommes font le *daba-gur* sur des femmes, des hommes qui, lorsque la femme dort, s'insinuent dans son lit. Le terme suggère que l'on relève la tunique de la femme endormie et qu'on la pénètre graduellement par-derrière, sans son consentement. Terrifiée à l'idée que si elle crie sa détresse, on l'accusera d'avoir incité l'homme à agir ainsi, mainte femme se soumettra à ce viol simulé. Elles sont condamnées si elles appellent au secours, et condamnées et violées si elles se taisent. Dans un tel dilemme, peu nombreuses sont les femmes victimes du *daba-gur* qui réussissent à faire fuir le violeur par leurs cris.

Bien sûr, dans mon cas, ce n'était pas un *daba-gur*, car je ne m'approchais pas de Nonno par-derrière, mais par-devant. Ce serait un *hor-gur*, seulement il me faut créer ce mot moi-même, étant donné qu'un tel concept n'existe pas en somali, bien que nous sachions que la chose arrive. Quand on parle de l'injustice faite aux femmes ! Je peux vous assurer que, même s'il n'y avait pas de mot pour décrire ce que moi, une femme, j'étais en train de faire à Nonno, un homme, le fait est que l'auteur de l'acte et sa victime sont tous deux supposés habiter dans un monde de faux-semblant, tous deux censés participer à une simulation. La femme, pour mettre un terme à la chose, s'agite, menace d'appeler au secours. L'homme, pour arriver à ses fins, use de toutes sortes de tactiques, y compris une promesse de mariage. Mais Nonno et moi n'avons rien fait de la sorte.

Quand il est revenu à lui et s'est rendu compte de ce qui se tramait, il s'est plaint de voir dans un brouillard, affectant d'un coup un air vulnérable. Me laissant prendre à cette manœuvre de diversion, je lui ai demandé de me dire ce qu'avaient ses yeux. Il m'a expliqué que, parce

qu'il avait mal à l'œil, il avait l'impression que sa vue était coupée en deux. Moi, je n'avais jamais entendu parler de quelqu'un qui aurait souffert soudainement d'une éclipse partielle dans sa vision. Je lui ai demandé ce qui, d'après lui, pouvait en être la cause. Sans m'éclairer, il a été aussi éluusif que jamais, parlant par devinettes. Il a dit : « Une éternité est une malédiction sous un autre nom. »

Ma main était maintenant à mon côté. Lui était flasque.

« Que veux-tu dire ? ai-je dit.

– Je suis une chandelle qui brûle par les deux bouts, a-t-il dit, et qu'éteint la brise qui souffle directement sur elle, sous les ordres d'autres phénomènes naturels en opération dans le voisinage. Ma vue est une chandelle éteinte par un index au contact d'un pouce ! »

Il tenait la barre. J'étais sous le charme, à l'écouter. Il a parlé de la mort, de la sienne et de celle de mon père. Il a fait allusion à une ânesse éteignant d'un coup de pied la vie d'un homme qui s'était penché pour lui faire le *dabagur*. Il a mentionné la circulation à deux voies de Fidow, une route le conduisant aux hommes, l'autre aux femmes. Flasque maintenant, il n'attirait plus guère. Même au repos, il était de bonnes dimensions, capable de remplir mes deux mains. Malgré tous mes efforts, il a refusé de se dresser sous mes doigts experts.

J'ai été soudain enflammée par un désir vertigineux. J'étais humide là en bas, j'avais très envie d'être pénétrée. Je n'étais plus certaine maintenant de mon état physique, mon corps me disait une chose, mon esprit ne l'approuvait pas. Je suppose que j'ai vu une plus grande variété d'hommes et de femmes, au cours de ma trentaine d'années d'existence, que la plupart des gens, j'en ai vu un bon nombre, plus ou moins déshabillés. Cependant, je n'ai jamais vu de membres virils aussi délicieux à voir que

celui de Nonno ou, dans le même ordre d'idée, de Yaqut ; ou de corps avec autant de fontaines que celui de Damac ; pas plus que je n'ai vu d'homme doté d'un nombril aussi enfoncé que celui de Kalaman. Je sais ce dont je parle. Car j'ai été à l'école de ces trois hommes, même si ça n'a pas été le cas pour Damac, que je n'ai jamais connue de cette façon-là.

Faire l'amour, au meilleur moment, exige une certaine activité des mécanismes corporels des participants. Nonno était un non-participant inactif, se dressant à demi sous mes manipulations mais redevenant mou dès que je me reposais. Une chose m'attristait cependant : l'idée que j'étais témoin par effraction des derniers moments de Nonno, que j'étais la dernière personne à le voir vivant, la dernière personne à donner de la joie à sa vision partiellement éteinte. À un certain moment, j'ai eu l'impression que sa vie physique se désintérait là sous mes yeux, comme du lait qui tourne, les particules blanches se séparant des parties aqueuses, les fragments semblables à du lait allant ici et là, hésitant. Mais ça ne fait rien.

Je me suis rappelé alors l'avoir surpris un matin avant le lever du jour. Cela avait dû se produire il y a un peu de plus de vingt ans. Je l'avais saisi par le sexe. J'ai encore mal à la mâchoire à ce souvenir, à cause de la férocité de son coup de pied, plus brutal que celui d'un âne en chaleur. Comme je viens de le dire, ça ne fait rien ! Parce que cela se passait il y a bien longtemps. Aujourd'hui je me débrouillerais pour arriver à mes fins. Seulement il m'a fallu le poursuivre avec ces mêmes tendances prédatrices qui au bout du compte m'ont aidée à persuader Kalaman d'avaler, par pleins dés à coudre, ma confiance féminine. Comme il ne parlait pas, le rythme de sa respiration s'était profondément modifié. Je l'ai touché. Il s'est dressé abondamment, les yeux toujours fermés. Il était aussi immense

qu'une montagne s'élevant de la brume dans le lointain, son sexe sculpté pour le plaisir du témoin que j'étais.

Sa bouche s'ouvrait et se fermait à la manière d'un tau-reau qui dans son rêve crépusculaire rumine l'herbe de la journée. C'était comme s'il avait un rêve humide. Comme je soulevais mon séant, me préparant à le mettre en moi, il a changé de position se mettant légèrement sur le côté gauche, avec l'intention évidente de faciliter les choses. J'ai pensé que le *hor-gur* fonctionnait. Il me laissait agir à ma guise. Compatriotes dans ce pays de faux-semblants, nous étions aussi citoyens d'un monde où il fallait rendre des comptes.

Il a joui. Et moi aussi. Il était fatigué, la respiration lourde, ses traits s'effondrant comme s'ils avaient été construits avec des bûches qu'un grand feu aurait entamées. Tout cela si vite. J'imaginai que, s'il avait ouvert les yeux, j'aurais vu l'acier de sa résolution d'homme bien né, l'évidence que son esprit était aux commandes de son corps, capable de lui faire faire ce qu'il voulait. Pas de problèmes.

Je suis restée allongée à son côté. Peu de temps après, j'étais placée juste au-dessus de lui, vautour prêt à se percher ou à s'envoler pour fuir le danger. Mon avidité était celle d'un prédateur, couronnée de succès dès la première fois. Allait-il me donner une deuxième chance ? Qu'allais-je devenir, violeuse *hor-gur* pour la deuxième fois ? Diable d'homme ! Devant son sexe flasque, que ni caresses ni cajoleries ne parvenaient à faire lever, je me suis dit qu'il s'était ramolli ainsi par pure mesquinerie. Quelle barbe !

Comme il avait le dos tourné de sorte qu'il n'avait de moi qu'une vision partielle (un quart de vision, étant donné les circonstances), je le pris en entier dans ma bouche. Très vite, Nonno s'est remis au repos. Qu'à cela ne tienne, je n'aimais pas perdre. Pour retourner la situa-

tion, j'ai fait quelque chose pour aiguillonner la conscience du monsieur. Je l'ai sorti de ma bouche, puis me suis mise à me masturber sur-le-champ, mon index s'activant d'avant en arrière au rythme de mes gémissements et mes geignements, ce crescendo d'automanipulation qui le défiait augmentant de volume, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus supporter ce triste spectacle, le spectacle insupportable d'une jeune femme qui n'avait que son index pour parvenir au plaisir sexuel. Je vous ai dit que c'était un vrai gentleman. Eh bien, en un rien de temps, nous avons fait l'amour.

Mais il n'a pas voulu éjaculer en moi.

Quelle sorte de gentleman était-il donc ? Chaque fois qu'il était sur le point d'exploser dans un torrent d'éruption spermatique, il se retenait. Pourquoi une telle mesquinerie ? Pourquoi tant de méchanceté ? Les chances que je produise un bébé sur la base d'une seule tentative étaient minimes. Je m'intéressais davantage à ce qu'il pouvait lâcher en moi qu'à ses gênes ou à la genèse de son état d'esprit anxieux. Je voulais avoir un enfant, de n'importe qui. Nonno le savait, savait que Kalaman n'allait pas me donner un seul instant du temps qu'il consacrait au sexe. Pourquoi allait-il si profond, s'approchait-il de l'apogée, puis se retenait-il ? C'était criminel.

« Tu peux jouir en moi », lui ai-je rappelé.

J'ai senti son corps qui hésitait. J'étais terriblement impressionnée par la façon dont il se tenait un peu de travers et gardait ses distances, une moitié de lui-même me touchant à peine, comme s'il était sur le point de lâcher un vent.

« Je préférerais ne pas jouir en toi », a-t-il dit, d'un air si mystérieux. Un éclair de malice brûlait dans ses yeux. « Je contiens des déchets, a-t-il expliqué, comme si mon

sens du sperme s'était déréglé, infecté par des germicides. C'est un fait, si tu savais, tu ne voudrais pour rien au monde avoir affaire avec moi ! »

– Que veux-tu dire ? » ai-je demandé, me demandant s'il n'était pas en train de faire une allusion voilée à une des nombreuses maladies sexuelles dont on entend tout le temps parler sous une forme ou une autre. Était-il possible qu'il soit affecté d'une infection inconnue, entièrement de sa propre fabrication ?

« Je vais le verser en toi si c'est ce que tu veux », a-t-il répondu.

S'il est porteur de virus du sida, mon mari, le cracheur de feu maghrébin l'est aussi ! De plus, la malchance a voulu que j'aie toujours fait la cour à des hommes au bord de l'extinction, étant moi-même rescapée du bord du précipice mortel, ne devant ma survie qu'à la bonté d'un loup, l'instinct maternel d'une lionne, la maternelle protection d'une autruche.

« S'il te plaît, jouis en moi ! l'ai-je supplié.

– Tu risques de le regretter », m'a-t-il averti, sans doute un peu ennuyé.

« Pourquoi dis-tu que je risque de le regretter ?

– Je sais qu'un jour ou l'autre tu le regretteras », m'a-t-il assuré.

Pendant un moment, il est resté à fixer un point sur le plafond à la façon dont les aveugles dirigent leurs yeux sur un objet. Pénétrait-il un secret ? Évoquait-il un pouvoir magique ? Il m'a touché alors à l'endroit qui me chatouillait, au centre même de mon être de femme. Comme son doigt m'excitait, et avec quelle élégante gentillesse ! Il a caressé le bout d'une zone qui aurait été mon clitoris si je n'avais pas été infibulée, zone où j'aurais été facilement stimulée. Face à un corps, son expertise était sans égale, une fois qu'il avait décidé de faire croître mon désir. Il m'a

frotté le dos de haut en bas, sensation complètement divine. C'était comme s'il réinventait un passé avec une autre femme, revivant les moments les plus excitants de l'acte d'amour. Alors que l'une de ses mains m'excitait et que l'autre soulageait la fatigue de ma colonne vertébrale, j'ai été submergée d'une envie violente et inexplicable d'être prise. J'avais l'impression d'être dépossédée de mon pouvoir d'agir par moi-même. Je me suis abandonnée à ses gestes sur mon corps, à lui qui connaissait la magie de son fonctionnement mieux que quiconque, mieux que moi. Au milieu de ce crescendo de joie, mes sens maintenant en éveil ont discerné un son très étrange, doux, hypnotique. J'étais sous l'emprise magique des termites, qui avançaient en susurrant, déterminés à démolir toute structure. J'ai joui enfin dans les tremblements de l'absolution divine.

Ça me démangeait.

Nous avons fait une longue pause après avoir joui, d'abord moi, puis lui. Nous étions allongés à côté l'un de l'autre, sans dire un mot. J'écoutais le rythme de sa respiration. J'étais ennuyée car elle était irrégulière. Je pensais que peut-être, à cause de son âge, quelques moments de repos accompliraient des merveilles. À peine avais-je ouvert la bouche pour lui suggérer de se reposer que j'ai remarqué qu'il ne respirait plus. J'ai placé ma paume ouverte près de ses yeux, puis plus près de son nez espérant y saisir une preuve qu'il respirait encore. Rien.

Avait-il usé de sa volonté pour mourir ?

J'ai été prise de panique. J'ai pensé, bénis soient ceux qui se trompent. Ô Dieu tout-puissant !

Mais j'ai décidé qu'il ne pouvait en être ainsi. Parce qu'il n'était pas possible que la vie de Nonno, si elle était aussi forte qu'était sa volonté, se soit terminée dans une

faible gémissment, comme ça. À moins que !... À moins qu'il n'ait été en train de jouer à un jeu de "faire-semblant" de la plus cruelle sorte, si le Seigneur veut bien pardonner mon irrévérence. Ne l'avais-je pas tenu dans les replis les plus sombres de mon corps seulement quelques minutes auparavant ? Son sexe n'avait-il pas engendré une énergie nerveuse suffisante qui témoignait de sa puissance musculaire, de la vigueur de ses cartilages ? Ne l'avais-je pas pris tout entier en moi, muscles, tissus, érection et tout ?

Imaginez l'ironie de tout cela. Même s'il ne pouvait pas donner l'ordre à son esprit de lâcher prise, il était toutefois prêt à quitter pour de bon ce monde-ci dans cet état ramolli. Ridicule ! Je n'allais pas lui permettre de me fausser compagnie de cette façon, sans me dire adieu dans les formes. Moi, la compagne de son lit, moi qui partageais ses secrets. Je n'allais pas le laisser faire, ça non ! Cependant le silence de son diaphragme était la mesure de mon attente, un siècle.

J'avais entendu dire que, avant de s'adonner à un de leurs méfaits désinvoltes, nombre de personnes âgées se vantaient d'avoir eu le pressentiment de leur décès imminent. Selon moi, par contre, Nonno n'était pas du genre à se laisser séduire par la mort : elle ne lui faisait pas miroiter une vie éternelle pour laquelle il n'avait guère investi en obéissant aux lois de la doctrine islamique. Car il ne priait pas. Il ne pratiquait pas le jeûne. Il ne s'était pas donné la peine d'aller à la Pierre noire à La Mecque, bien qu'ayant très largement les moyens financiers de le faire. Nonno mort ? Cela ressemblait à une mauvaise plaisanterie ; cela ne ferait rire personne. Si quelqu'un m'avait dit qu'il avait joué un tour à l'archange de la Mort, ça ne m'aurait pas étonné. C'était bien de lui de faire des choses comme cela. Il aimait tellement taquiner. Oui, il m'avait

dit un jour qu'il était capable d'entendre l'avenir dans le bourdonnement d'une abeille prise dans un verre renversé. Mais exploser en une puissante éruption, à l'apogée de son orgasme, puis tout laisser tomber ? C'était pour rire, pour plaisanter. Dans le journal local, je serais celle qui a causé la mort. On me décrirait comme une sorcière venue d'Amérique, une *duugan*, originaire de l'Ogaden, capable en plus de me servir de la magie de l'homme blanc pour augmenter mes propres pouvoirs.

Il gisait sur le dos, les membres épars comme un filet de pêche qui sèche dans le vent. J'ai saisi ses doigts calleux, les massant l'un après l'autre, comme si j'espérais que cela ramènerait le reste de son corps à la vie. C'était une masse immobile de chair et d'os lourds, une masse trop imposante pour être saisie en une seule fois. Je n'ai pas paniqué cependant, je n'étais pas du tout inquiète à l'idée que je risquais d'être impliquée dans sa mort.

Aucun son ne sortait encore de lui. Pas plus que, malgré tous mes efforts, je n'arrivais à comprendre comment son corps avait pu, comme le fait le temps dans certains pays, passer de chaud et ensoleillé un instant, à la plongée au plus profond de l'hiver l'instant d'après. Y avait-il le plus léger espoir, une chance sur un milliard, que tout ceci soit différent de ce que je m'imaginais ? Parce qu'il y avait une part de lui qui se dressait, s'élevait, se raidissait, hochait la tête devant l'évidence de la force vitale à l'intérieur. Son sexe était gonflé. Alléluia ! Il était debout, droit comme la tour de Pise ! Était-il possible que la mort mette hors d'action tous les organes et tous les membres d'un homme, à l'exception de son pénis ? J'ai fureté dans les recoins non dépoussiérés de ma mémoire pour trouver un exemple, fiction ou réalité, où l'érection d'un mort lui ait survécu. Dans le film japonais, *L'Empire des sens*, un homme s'effondre pendant qu'il fait l'amour.

Mais perd-il sa rigidité ? Je tenais l'érection de Nonno d'une main et de ma main libre je frottais sa tête en forme de champignon, transférant la trace de sa sécrétion vers la mienne. Je tirais une sorte de consolation miniature à envisager un futur où j'étais la mère d'un détritrus de Nonno.

J'ai regardé vers l'avenir, et vu un bébé, un bébé à moi. Je pouvais m'entendre en imagination dire à mes amis le nombre d'heures qu'elle avait dormi la nuit précédente, elle, mon bébé, comme elle avait bien tété. Je prenais plaisir à parler d'elle, ma fille unique, la seule et unique fille de ce genre dans l'univers ; je tirai une joie certaine de cette gaieté hallucinatoire. Je me suis alors contemplée à ma descente d'avion à vingt ans d'ici, amenant pour la première fois ma fille en visite dans mon pays natal. Un bébé, produit par un concentré de Nonno, qui avait levé en moi comme du levain, miracle vivant. Allais-je la présenter à ceux de son sang, à Nonno ? Non. Je me souciais comme d'une guigne de savoir s'il était mort, ou ce qu'il était advenu de Yaqut, Damac et tous les autres. De Nonno, j'avais obtenu ce que je voulais, la quantité correcte de sperme avec une concentration suffisamment forte. Comme j'étais soulagée de marcher ainsi dans ce monde illusoire, perdue que j'étais dans les labyrinthes de ma joie totale, de ma maternité.

Puis me sont venues des pensées aussi noires que la nuit fertile, qui se sont refermées sur moi, parvenant à créer dans mon cerveau une sorte d'éclipse partielle. Un instant le soleil se nourrissait de lui-même comme une mère oiseau mangeant ses propres oisillons, et l'instant d'après c'était la lune dont la face, contrairement à la tradition, ne montrait ni l'arbre ni l'oiseau illuminé de sagesse mystique qui s'y trouvent.

C'est alors que j'ai sursauté : car Nonno parlait.

« Touche-moi encore ! » a-t-il dit.

Comme je n'osais pas, il a pris ma main et l'a guidée vers ce même organe qu'il n'avait pu soumettre à sa volonté, à sa décision de mourir. Me pliant à sa requête sans savoir pourquoi, mes doigts se sont enroulés autour de son érection comme un drapeau qui enveloppe un mât. Je tenais la tête obstinée qui hochait son oui, la câlinait d'une poigne hésitante. Je laissais palpiter le cœur de son sexe. Je laissais l'énergie nue de son insatiable désir respirer en moi, comme une gorge de lézard. Ça oui, il était bien vivant. *E come*, se serait exclamé un Italien. *E come !*

C'était peut-être pervers de ma part, mais je me suis sentie alors plus proche de Nonno que de quiconque à aucun autre moment de ma vie. Et pourtant je détestais cet homme, de manière viscérale, et je n'aurais pas hésité à plonger un couteau dans son corps à cause de tous ses péchés, dès que nous en aurions terminé avec cette farce amoureuse. Notez bien, une certaine partie de moi était fort impressionnée par sa capacité à s'exprimer. Il a dit : « La mort ne fait qu'une chose, elle te refuse la possibilité de réinventer la vie que tu vis. Parce que, en mourant, tu cesses de rêver. » Je ne savais plus bien si je le citais de travers, ou si je citais quelqu'un d'autre, Timir. « Tu dois te contenter des rêves des autres, de visions qui ne se continuent pas en toi. » Sa mort entraînerait-elle une discontinuité ?

Tout en bâillant, avec les désirs ensommeillés d'un homme qui a eu tout son souï de rêves éveillés pendant la sieste, Nonno a avancé une question. « La vérité est-ce la vie ou la mort ? »

Ce n'était pas pour m'accabler d'une terrible tristesse. Mais je n'aurais su dire ce qui me plaisait le plus, l'idée d'un Nonno mort, ou d'un Nonno vivant.

Son érection se dilata, prit toute la place au creux de ma paume ouverte. Elle empiétait sur mon territoire, tout mon corps se sentait envahi. Je me suis étranglée, comme si je l'avais à la bouche. J'avais dans la gorge une sorte de raclement, un amas de sons et de soucis qui demandaient à naître.

S'il y avait une continuité, au sens où je comprenais le terme maintenant, alors la vérité était à découvrir dans l'érection de Nonno. J'ai pensé à des statues et à des monuments dans des places battues par les vents, statues brunies par les excréments des oiseaux, macabres avec leurs orbites creusées. J'ai pensé à toutes les trahisons de l'histoire, toutes les tricheries. Pensé que peu de monuments étaient érigés pour célébrer des femmes, aucun minaret. Que la plupart des statues ressemblaient à des phallus, des dessins enfantins représentant le mâle. Comme c'était absurde : continuer dans la vérité de l'érection de Nonno !

« J'ai très mal ! » a-t-il dit.

J'ai lâché son érection. « Où as-tu mal ?

– J'ai mal aux yeux. L'été une minute et, sur ses talons, un soudain hiver, avec les gelées les plus cruelles que le monde ait connues. » Il était tout mou, ça oui. Après une érection aussi laborieuse, une telle inertie. Je lui ai demandé si je pouvais faire quelque chose pour lui.

« Touche-moi !

– Où ? ai-je demandé.

– Réveille-moi ! »

J'ai agi selon son désir. Ses yeux se sont ouverts avec le plus doux des sourires. Mais comment se faisait-il que, d'après moi, ses douleurs ne venaient pas essentiellement de ses yeux ? J'avais d'autres soucis, plus terre à terre, j'aurais voulu me lever, m'habiller à la hâte, et partir. Mais c'était impossible. J'avais l'impression que j'allais être

témoin d'un événement d'une signification extraordinaire.

Eu égard aux mécanismes de mon corps de femme, il me fallait du temps pour reprendre mes esprits, pensais-je en me rappelant la solitude visible d'un ventre qui attend. Un ventre de femme est une malédiction ! Une femme est un ventre, une femme est une malédiction, la perception d'une crise funeste qui arrive à son apogée. J'étais confrontée au dilemme habituel, mon cœur voulait une chose et mon cerveau une autre. C'était comme si la femme en moi ne savait pas ce qu'elle voulait, elle, et comme si la personne en moi ne voulait plus rien avoir à faire avec Nonno.

« Comment se fait-il que tu aies mal aux yeux ? ai-je demandé.

– Nous avons vécu un bon nombre d'années, mes yeux et moi.

– C'est vrai ? Comment ?

– Nous remontons à mes années d'adolescence, a-t-il dit, quand je grandissais dans la ville de Berbera au nord et étudiais pour devenir érudit en matière de Coran. Nous datons, mes yeux et moi, d'un jour spécifique, jour au crépuscule duquel ma destinée s'est attiré d'elle-même une malédiction.

– Une malédiction ?

– Une malédiction aussi destructrice que les impulsions de ma jeunesse. J'ai dû fuir la rage de ma communauté, me sauver en direction du sud. J'ai fini ici sur les bords du fleuve Shabelle. Il y a eu des morts. J'ai dû prononcer certains vœux, qui, si je les brisais, allaient entraîner d'autres malédictions, peut-être un aveuglement partiel ! »

Attirée que j'étais par le conte et son conteur, je n'arrivais pas à le suivre. Étant donné le sérieux du propos,

j'estimais que mon honneur exigeait que je couvre ma nudité. Je n'étais pas sûre que les anges dont on dit qu'ils écoutent sans être vus les dernières paroles des mourants allaient ou non se formaliser à me voir dans cet état, avec un corps si peu en forme. Sans compter les péchés que Nonno et moi venions de commettre, en désobéissance flagrante à la foi islamique.

Il a entrouvert très légèrement les yeux et a dit : « Cette malédiction me rend très humble, me rend aussi très humble l'idée que j'avais le choix de ne pas l'encourir, à condition d'être fidèle à mon vœu. Selon lequel je ne me mêlerais plus jamais de magie. »

Je me suis rendu compte à quel point j'ignorais tout du passé de Nonno. Je me suis rendu compte que le peu que je savais ne me serait d'aucun secours. J'avais entendu dire, par les habitants du village où il vivait, qu'il avait de l'influence sur les oiseaux qu'il pouvait rassembler à sa guise. J'avais entendu des rumeurs selon lesquelles il parlait à chaque oiseau dans sa langue, comme le roi Salomon avant lui.

Il s'est assis, les yeux encore mi-clos. Je ne sais ce qui m'a pris, mais j'avais envie d'un câlin humide, je voulais des jeux amoureux humides. Sans guère de cérémonie, je lui ai mis mon bout de sein dans la bouche. On aurait dit un octogénaire se rappelant sa première tétée, sa langue s'activant à suçoter, mon mamelon entré, son diaphragme sorti, et ainsi de suite. Il ne voulait pas lâcher, si bien que je me suis mise à couler : le flux de mon désir. Et lui, là-dessus, s'est redressé.

J'étais couchée en travers de son corps. Nous formions une croix, son index en moi, ma main refermée sur lui. Rejetant la tête en arrière, comme amusé, il a demandé, « Peux-tu poser une oreille contre ma poitrine et me dire ce que tu entends ?

– J’entends des torrents d’eau qui tombent d’une grande hauteur, ai-je dit. Telle est la puissance de cette eau que l’écume me vient aux lèvres par respect pour sa force. »

Interloqué, il m’a accusé de lui raconter des histoires.

« Que pensais-tu que j’allais entendre ? » ai-je demandé.

Ses traits étaient lumineux comme du gravier après une averse en été. Il a dit : « J’avais espéré que tu entendrais une forme de sagesse, à savoir que la mort n’est qu’un déplacement de perspective !

– Un quoi ?

– Un déplacement de perspective ! »

Je ne comprenais pas le sens de ces paroles, et je le lui ai dit.

Il a continué : « J’avais espéré que tu confirmerais que la mort est dans le tourbillon d’une épave qui sombre tout autant que dans la force d’une cascade. Qu’elle est dans la vapeur distillée par un mirage. »

Je me demandais s’il se redisait des monologues liés à ses pratiques magiques. Était-il en train de répéter son rôle en suivant les codes d’un dialogue préétabli, faisant partie d’un rite d’autorédemption ?

« L’un de mes maîtres avait coutume de dire, a-t-il continué, que la mort n’est pas un feu qui s’éteint, ni une lueur qui perd son éclat. C’est plutôt comme une pelure de citron, maintenant desséchée, aux bords recroquevillés. Un autre de mes respectables formateurs disait que la mort est un œuf qui pourrit dans une odeur fétide. »

Il s’est hissé sur les coudes, tirant ma tête un peu lourdement vers son érection. Il a dit : « La mort est la pression spartiate sur un fruit mûr !

– Est-ce que la mort pourrait être une serrure qui cède ? » ai-je demandé.

Le fait que je sois entrée dans son jeu, que je sois prête à participer à ses définitions lui faisait tellement plaisir ! Il m'a pris la tête dans ses mains et l'a gardée ainsi un moment. Il m'a embrassée sur le front. Nous avons fait l'amour comme des affamés. Il a joui dans d'immenses explosions, émettant de vilains sons assez semblables aux gargouillis que fait un moteur Diesel en démarrant le matin. Il a voulu un bis, encore et encore plus, et bis encore. À un moment donné, il s'est levé pour aller aux toilettes. Je me suis fait l'observation qu'il marchait avec la lenteur malade d'un homme qui souffre d'un excès de graisse dans le sang.

« Que signifient tous ces discours sur la mort ? ai-je demandé.

– Depuis ton arrivée, une tempête se lève en moi par rafales, a-t-il dit. J'ai la tête qui tourbillonne, les poumons qui se démènent comme des furieux. Cela fait des jours que j'observe une colonne de poussière qui s'élève en tournoyant, Kalaman le derviche fou qui danse au son de flûtes étrangères. C'est à toi qu'appartient le doigt dans le trou, c'est toi qui as soulevé ce vent mauvais, toi qui es l'auteur de toute cette turbulence. »

Il paraissait cloué par une douleur intérieure, poussé par la force de ce qu'il avait à dire. D'une voix inquiétante et aussi importune, il répétait : « Une femme avertie est une femme sauvée ! » C'est alors que j'ai entendu le bourdonnement inquiet d'une mouche trop effrayée pour se poser quelque part. Ou était-ce une abeille, enfermée dans un verre renversé sur elle ?

J'ai dit : « Dans cette atmosphère bourdonnante de mouches, atmosphère de terreur et de tension, est-ce moi qui agite les excréments ? Ou ne suis-je que la victime sans importance d'une condition donnée ? Pourquoi profères-tu de telles menaces ?

– J'aimerais bien que tu ne prennes pas tout cela contre toi. »

Il était couché sur le dos, ses mains lui servant d'oreiller. S'était-il déjà endormi ? J'avais ma chance. Comme je me préparais à me glisser sans bruit hors de la chambre, voilà que se juxtaposaient dans mon esprit le conte du berger arabe avec un exemple également fascinant tiré de la sagesse populaire espagnole : un cadavre, trois secrets vivants ! Récupérant mon slip dans les draps emmêlés, j'ai ramassé mon soutien-gorge sous le lit. Je me suis baissée pour récupérer ma brosse à cheveux, me répétant cet adage : un cadavre, trois secrets vivants.

Je suis partie aussi discrètement que j'étais arrivée, craignant que la vérité sur l'érection de Nonno, sans parler de sa mort, ne finisse par me rattraper plus tôt que je n'étais prête à la reconnaître.

Ça me grattait !

Ça me grattait à un endroit très malcommode pour une démangeaison, entre les jambes !

Ça me grattait à un endroit précis entre les cuisses. Cet endroit était très difficile à atteindre. De plus, il m'était impossible d'oublier cette irritation tout en conduisant ma voiture de location sur une route étroite appelée grande route, où l'on a besoin de toute sa concentration et même plus si on ne veut pas finir dans un fossé sur le bas-côté, ou dans les buissons de part et d'autre de la chaussée. Comme j'aurais souhaité me débarrasser de ces soucis qui m'irritaient le cerveau, ou me décaper complètement l'entrejambe avec les ongles, me servant jusqu'à satiété de mes doigts pointus.

Je n'aurais su dire quand ça avait commencé à me gratter, bien que, d'après moi, ce devait être juste après le moment où j'avais décidé de partir. Je pense que c'est

alors que j'ai noté une curieuse sensation, l'impression de me chamailler avec mon propre corps. Cela a commencé par une humidité suspecte, ayant son origine quelque part dans mon sexe. Tout a commencé sous la forme improbable de deux taches irrégulières et liquides qui coulaient le long des poils de mon entrejambe, et finissaient par se séparer en deux branches, l'une suivant les contours de ma cuisse droite, l'autre les angles musclés de ma cuisse gauche. Je venais juste de prendre la résolution de partir. Cela ne servait à rien de se faire rattraper par le remords. De plus, je ne m'en sortais pas très bien, je n'avais pas opposé de résistance plausible aux défis de Nonno. Il m'avait tournée en ridicule. Est-ce alors que j'ai entendu un son tout à fait étrange, le bruit fait par des termites dans leur marche conquérante pour se frayer un chemin en dévorant les fondations de la terre ? Ou encore cela aurait-il pu être une abeille se comportant avec l'affolement inquiet de l'insecte pris dans une tasse mise à l'envers ? Cela aurait pu être également le cri d'un oiseau, un oiseau bavard, comme un perroquet répétant des formules destinées à me dénigrer, « chienne égoïste » par exemple – un perroquet dressé par Nonno.

« Resterai-tu un moment si je te le demandais ? » a-t-il dit.

Je savais que j'aurais dû rester, mais j'ai dit que je n'en ferais rien. Après tout, j'avais eu ce que je voulais, grâce à mon *bor-gur*, à mon viol simulé, une femme violant un homme !

Nonno a suggéré que je m'allonge à son côté « pour mon bien ».

« Quel toupet !

– S'il te plaît, pour le bien du bébé.

– Tu es un infernal bâtard. Je m'en vais. Je pars. Après tout, j'ai obtenu ce que j'étais venue chercher, je t'ai bien

eu, par les noix, et rien ne me persuadera de rester une minute de plus avec toi.

– Pour l'amour du bébé. Reste.

– Tu n'écoutes jamais rien ? lui ai-je rétorqué. Tu connais le proverbe, non ? La peau d'une grenouille, quelle que soit la durée de son immersion dans l'eau, ne s'adoucit jamais ? Tu ne changeras pas. Toi et tes obsessions, tes prédilections pour les secrets, ton goût pour leur préservation, quand tu prétends que c'est pour le bien de la société en général. Tu sais ce qui ne va pas dans notre peuple ? Là où il n'y a pas de justice individuelle, il ne peut y avoir de justice au niveau de la communauté, et certainement aucune possibilité de démocratie. Tu es un assassin, réfugié dans le Sud. Je suis de l'Ogaden, déplacée dans le Sud. On a péché contre moi, j'ai été jetée en pâture aux loups. Sois un peu adulte, vieil homme. Prends ces divagations de ma part comme ta première leçon. »

Impossible de lui faire lâcher prise quand il s'était mis une idée dans la tête. Il a dit : « Ce serait de mauvais augure si tu partais. Je te conseille de rester à l'horizontale.

– Pourquoi ?

– De peur que tu perdes tout ce que tu as reçu.

– Tu perds la tête sur tes vieux jours.

– Je sais ce que je dis. »

Il me rappelait le conte somali dans lequel un mari stupide accuse sa femme d'avoir fait plusieurs fausses couches parce que son vagin est tourné vers le bas.

« À la prochaine, Doddo ! ai-je dit.

– Fais-moi confiance, ma petite, a-t-il averti. Je sais ce que je dis. » Comme je ne voulais pas suivre ses conseils, il les a répétés d'une façon un peu différente. « Donne-moi le bénéfice de nos doutes combinés. »

Sa main s'est tendue vers la mienne, mais en fait j'ai évité de le toucher, en reculant. Je ne savais pas du tout

quel diable s'était introduit en moi, pourquoi je refusais de l'écouter. Je voulais seulement être ailleurs.

« Tchao, vieux bouc », me suis-je moquée.

C'est alors que j'ai commencé à couler !

Je coulais comme un robinet qui fuit lentement. Puis la démangeaison s'est faite beaucoup plus féroce qu'avant, comme un poil qui aurait gratté à l'intérieur de mon vagin, comme si un insecte s'était introduit dans mes vêtements. Je n'arrivais plus à mettre un pied devant l'autre. Pour essayer de retenir cet écoulement, je serrais les cuisses. Je suis sortie avec cette démarche de canard, mes cuisses frottant l'une contre l'autre. En se touchant, elles faisaient un bruit semblable à celui d'une oie qui mâche une balle en caoutchouc. Je commençais à regretter de n'avoir pas suivi ses conseils.

Je suis allée jusqu'à ma voiture et ai conduit un certain temps. Je me sentais aussi mal à l'aise qu'une personne couchée sur un lit dans lequel une autre a uriné. Je sentais qu'une odeur pestilentielle émanait d'entre mes cuisses, et me demandais si j'allais me vider comme par un robinet, si ma sève féminine allait s'écouler en une sorte de fleuve mort encombré de broussailles.

À peine étais-je entrée chez Kalaman que je me suis précipitée dans la salle de bains. Heureusement, elle était libre. Je me suis mise sous la douche, tout habillée, sous l'eau bouillante, dont les jets descendaient sur moi dans tous les sens. J'ai frotté mes parties intimes là où ça me grattait avec un loofa qui appartenait probablement à Kalaman. J'ai arrêté la douche pour masser avec de l'huile tous les coins et recoins de mon corps, appliquant de la vaseline aux trous les moins poilus. N'obtenant guère de soulagement malgré tous ces efforts, j'ai envisagé de me pulvériser un insecticide sur tout le corps. J'ai décidé qu'il

ne valait mieux pas, me suis lavée et relavée, répétant la même procédure une demi-douzaine de fois. Je me suis séchée, enlevant à chaque fois un peu plus des taches qui restaient des sécrétions de Nonno.

Je suintais. Je me tenais les jambes serrées dans la position inconfortable d'une petite fille qui a mal quand elle vient d'être infibulée. Tout cela ne valait rien pour mon idée de moi-même. L'idée que j'étais peut-être encore imprégnée commençait à être sérieusement attaquée par des doutes, l'idée d'être enceinte me glissant des mains comme un objet volé qui retourne à son propriétaire légal. Comme une bernacle, une notion paranoïaque s'incrustait en moi : Nonno avait tant de mépris pour moi qu'il avait vidé en mon sein un sperme grouillant d'insectes. Quel sens prosaïque de la justice !

Silence dans l'appartement. Le liquide gluant de cette maudite émission continuait à suinter, goutte à goutte. Je devenais folle de haine envers moi-même. J'étais à presque deux mètres de la porte de ma chambre quand le téléphone a sonné, seulement je n'arrivais pas à me libérer de ma terreur.

J'ai fini enfin par entrer dans ma chambre. Là, tout avait pris l'odeur de mes pertes visqueuses. Et pour tout compliquer, la démangeaison me brûlait maintenant comme avec du poivre. Entièrement nue, je me suis roulée et roulée encore sur le lit, comme une vache se retournant sur le sable après avoir étanché sa soif. Non que le fait de me rouler dans la chaleur de ce sable m'ait fait aucun bien. Je me détestais. J'ai pris des objets pointus, des crayons, des stylos, toute forme de phallus. Je me suis grattée et grattée encore.

Craignant d'être prise de vertige, j'étais à moitié accroupie. Je me lacérais l'intérieur comme une folle, enfonçant mes griffes sur les parois de ma personne, de

mon sexe. J'ai senti alors une odeur bizarre. Elle me faisait penser au sang des menstrues. J'ai enfin entendu un son léger, laid, humide, comme celui de bottes en caoutchouc engluées dans la boue d'un marécage.

Nonno m'avait-il emplie de haine envers moi-même ? Mon corps refusait-il de la garder ? L'idée que mon corps résistait au poison de Nonno m'a procuré un réconfort de courte durée, un moment de répit. Mais bientôt j'ai vu la forme de ce que je perdais : une toile d'araignée, gravée à l'intérieur de mes cuisses. Un grand nombre de pensées nauséabondes sont alors venues frapper à la porte de mon cerveau. Ça ne fait rien, je n'en parlerai pas ici !

Je me suis mise à faire mes bagages dès que les glaires de ce mystérieux écoulement ont cessé de suinter. J'avais mal au dos, mes cuisses étaient collées par cette matière visqueuse, j'avais dans la tête des douleurs lancinantes à force de réfléchir. J'avais des difficultés à me déplacer, et trouvais toute cette expérience extrêmement désagréable. J'ai pensé : quelle imbécile j'ai été de ne pas écouter les conseils de Nonno !

C'est alors que j'ai entendu la clef tourner dans la serrure. Il y a eu des pas, d'abord déterminés, puis hésitants, Kalaman qui se demandait si j'étais là. J'ai laissé passer un intervalle décent entre le moment où ils sont entrés et le moment où je leur ai fait connaître ma présence dans la chambre d'amis. Un peu plus tard, je suis allée rejoindre Talaado et lui à la cuisine.

Ils étaient enveloppés dans les bras et les jambes l'un de l'autre, chacun palpant le je-ne-sais-quoi de l'autre. J'ai émis quelques sons pour signaler mon approche avant d'entrer dans la cuisine. Ils ne se sont dégagés que lorsque je leur étais pratiquement dessus. « Il y a quelque chose qui ne va pas », a dit Kalaman.

« Ça me gratte », ai-je dit.

Il n'était pas sur d'avoir bien entendu. « Ça quoi ?

– Ça me gratte ! » ai-je répété.

Il avait l'air perplexe. Il a lancé de tous côtés des regards de détresse. Il a paru concerné une minute ou deux, puis a hoché la tête comme s'il dégageait son cerveau des malentendus qui l'obstruaient, des éléments gênants qui bouchaient le passage jusqu'à son centre. Par l'éducation, il était bien le petit-fils de Nonno. Il a dit : « Ai-je le droit de poser une question indiscrete ?

– Non, tu n'as pas le droit de demander où ça gratte. »

Cela ne lui a pas plu du tout. Talaado, quant à elle, ne semblait pas s'intéresser à cette affaire. Ayant pris un siège, elle regardait au-dehors par la porte de la cuisine, en rien concernée. Je déteste les femmes qui sont possessives de cette façon maniérée. Par dépit, j'étais d'humeur vengeresse et n'allais pas les laisser se donner du bon temps, à s'embrasser et palper les élégances l'un de l'autre alors que j'étais si déprimée. « Et je pue ! ai-je dit.

– Serait-ce impoli de te demander où sont les poux ?

– Tu es un pompeux imbécile, ai-je dit, et tu le sais.

– Mais où sont les poux ? a-t-il demandé. Se peut-il qu'ils soient la cause de tes démangeaisons ? » Il paraissait très content de lui.

J'ai changé de sujet. « Tu ne nous offres rien à boire ? »

La cuisine était devenue trop petite pour lui : il allait en tous sens, ouvrant le Frigidaire, vidant les placards de la moitié de leur contenu, et plaçant sur la table juste devant moi toutes sortes de bouteilles avec ou sans étiquettes. « Qu'est-ce que tu bois ?

– Je suis d'humeur à célébrer, ai-je dit.

– C'est formidable », a-t-il dit. Sa main s'est posée sur une bouteille de vin italien, qui avait dû lui coûter très

cher s'il l'avait achetée à Mogadiscio, où l'alcool est hors de prix. Il a pris la main de Talaado dans sa main libre et l'a embrassée.

« Pourquoi ne me demandes-tu pas ce que je veux célébrer ? »

Je l'ai regardé qui cherchait un tire-bouchon.

Un orage se préparait, le tonnerre allait éclater d'un moment à l'autre. Je le sentais. J'étais cependant bien décidée à ne pas le laisser déterminer le moment où la tempête éclaterait et sur quelle tête.

« Ce n'est qu'en esprit que je suis content de me joindre à toi pour célébrer ce que tu célèbres, sans savoir de quoi il s'agit, a-t-il dit, et je ne vais pas te refuser le plaisir d'une bouteille de vin italien que j'aurais dû t'offrir le jour où tu t'es insinuée dans mon appartement et dans mes affaires. »

J'ai jeté un coup d'œil vers Talaado, ne sachant si elle se joindrait à nous, me demandant si elle buvait du vin ou si elle ne touchait pas du tout à l'alcool. Mais je dois admettre que j'ai été surprise d'entendre Kalaman dire : « Je crois bien cependant que je ne vais pas boire de vin.

– Tu n'es pas drôle ! ai-je répondu.

– J'ai l'intention de me coucher tôt ce soir, a-t-il expliqué, et le vin rouge a tendance à me donner la gueule de bois, à me laisser comme assommé le lendemain matin.

– Pourquoi, qu'y a-t-il de spécial demain matin de bonne heure ?

– Tu as peut-être oublié que Timir se marie demain matin ? » Kalaman est un si gentil garçon, ce n'est pas lui qui mettrait du sel sur une plaie qu'il aurait contribué à ouvrir.

« Je ne savais pas du tout qu'il avait trouvé une femme, ai-je dit.

– Les choses que tu oublies ! a dit Talaado, sarcastique.

– Je n'ai pas oublié par exemple, que les parents de ce jeune homme n'ont jamais été mariés, et qu'il n'est pas le fils biologique de Yaqut. » Pas de cadeau, pas d'yeux écarquillés non plus !

Cela le mit d'humeur massacrante. « Qu'est-ce que tu célèbres ? »

Je me tirais très mal de mes joutes oratoires avec lui.

J'ai dit : « J'arrive de chez Nonno.

– Comment va-t-il ?

– Nous avons passé un bon moment ensemble. »

Son visage rayonna d'un sourire satisfait. « L'ennui avec Nonno, a-t-il dit, c'est que, tout le monde passe de bons moments avec lui, qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil. Je suis content qu'il t'ait donné du bon temps. »

C'est ici que je me suis rappelé un atout que je pouvais jouer selon le code secret établi depuis longtemps dans la tradition familiale chez Nonno. En d'autres termes, je n'allais pas divulguer le secret qui en privé était source de réconfort ou de souffrance, même si nous en étions réduits à parler d'autres choses, plus ou moins pertinentes par rapport au sujet de la conversation.

« Nous avons passé un bon moment, Nonno et moi », ai-je dit.

Il a eu l'air surpris. « Ah oui ?

– Tout s'est bien passé jusqu'au moment où quelque ennui a commencé à imposer à sa vision le fardeau de la cécité, ai-je dit. Je décrirais ces ennuis comme des inconvénients regrettables. C'est terrible d'être vieux et aveugle de surcroît. »

Je me suis mise à couler sauvagement.

Un soupçon d'inquiétude, cependant, envahissait les traits de Kalaman partiellement dans l'ombre. Je pense qu'il a compris ce que je voulais dire, car il s'est levé d'un bond, prêt à aller à Afgoi séance tenante.

« C'était un bel homme, ça oui, et fort lourd vers le bas. » J'ai formulé ces railleries avec l'intention de le torturer davantage et de lui faire comprendre que j'étais arrivée à mes fins avec Nonno, que j'avais fait l'amour avec lui, alors que lui, Kalaman, n'avait pas voulu accepter ma requête de me faire un enfant.

Clairement accablé par tous ces soucis, Kalaman s'est assis dans ce même fauteuil où sa mère s'était assise quand ses genoux l'avaient soudain lâchée. Il me rappelait sa mère, avec son corps penché de côté, comme un apprentis qu'une récente tempête a soufflé de guingois. Sa peur était charmante. Puis il s'est levé si brusquement qu'il a renversé la table et fait basculer la bouteille de vin. Mais je l'ai rattrapée à temps.

« Kalaman, dit Talaado, entrant dans la conversation.

– Oui ?

– Tu as oublié de mentionner une rumeur sur Timir », a-t-elle dit, nous dévisageant tour à tour d'un air malicieux, comme une petite fille qui refuse de se départir d'un secret de fillette.

« Que dit-on ? ai-je demandé, inquiète.

– Un homme dont la description correspond à celle de Timir, a dit Kalaman, a explosé jusqu'au ciel dans sa voiture de location. La rumeur dit qu'il est mort. »

Je suis restée silencieuse un court instant, puis ai eu des mots amers sur mon demi-frère. « Pourquoi fallait-il qu'il meure aujourd'hui ? Il ne pouvait pas attendre que je sois partie ?

– J'aurais voulu que tu ne sois jamais venue », a enfin bégayé Kalaman, s'avançant maladroitement sur moi comme s'il allait me porter un coup au visage. Il est sorti de la cuisine, espérant peut-être sortir de ma vie à jamais. Talaado l'a suivi en imbécile amoureuse qui suit l'homme qu'elle aime.

« Je ne serai peut-être plus là quand vous rentrerez, leur ai-je dit. Je pars très tôt demain matin, tu le sais. Merci de m'avoir reçue, et remercie aussi Nonno pour moi. »

Kalaman était à nouveau sur le seuil de la cuisine. Il a fait une pause entre chaque mot pour être sûr de ne pas bégayer. « Tu peux peut-être me dire quelque chose.

– Quoi ? » ai-je demandé, impatiente de leur faire savoir que je m'étais envoyée en l'air avec le vieux bouc.

À ma grande surprise, Kalaman a dit : « Comment as-tu fait pour entrer dans mon appartement le premier jour, sans clef, et sans personne pour t'ouvrir ?

– Tu n'es pas drôle ! » ai-je dit.

Talaado et lui sont partis sans dire au revoir.

Ça me grattait. J'étais seule.

Épilogue

HABILLÉ d'une ample tunique de soie, Nonno fait face à La Mecque.

Il prie, c'est la première fois de ma vie que je le vois accomplir ce rituel, le plus important des rites islamiques. La pièce est inondée d'une lumière éclatante, comme si Nonno avait l'intention de se montrer digne des formules de dévotion qui franchissent ses lèvres, dans une communication soupirée avec le Dieu suprême. Il prie et ses gesticulations sont amples, sa façon d'accomplir les prières rituelles m'évoque un aveugle qui se réaccoutume avec son environnement, étant donné son nouvel handicap. Debout juste de l'autre côté de la porte, je le vois sans être vu, je suis une mouche sur le mur. Je le contemple avec une fascination de terrien.

Comme je commence à saisir le sens de ce qui arrive, je me rappelle que Nonno m'avait dit il n'y a pas longtemps que c'est dans la nature des nœuds de se défaire, et dans la nature des objets enfouis dans le sol que d'être déterrés par le Temps. Nous faut-il déduire de ces maximes que la nature des êtres humains est de recon-

naître leur humble état en s'exprimant par des dévotions, dans les moments de crise personnelle et nationale, quand nous sommes aux frontières de la mort, que notre nation est au bord du précipice, prête à s'effondrer, tout le pays à feu et à sang, et le continent tout entier entraîné sur une terre de destruction virtuelle, une terre sans mémoire ? Est-ce que nous nous prosternons devant notre Créateur car nous espérons un peu tard que nous serons pardonnés, sauvés, que notre vie sera rectifiée, alors que pendant des années nous avons usé de périphrases pour nous tromper nous-mêmes, avons parlé d'allégeances familiales tout en œuvrant pour nos intérêts personnels ?

Je suis si impressionné de tomber sur un Nonno ainsi occupé par ses adieux que cela me bouleverse terriblement. Je suis tenté de me joindre à lui. Mais j'hésite, me jouant en esprit la voix diabolique de Sholoongo. Je me demande si la pensée de le voir accomplir ses dévotions a pu ébranler le tempérament joueur de la jeune femme. Je ne saurai peut-être jamais ce qui s'est vraiment passé entre eux deux, étant donné le désir de Nonno de protéger sa vie privée, et la prédilection de Sholoongo pour colporter des mensonges et des ragots.

Attendant qu'il ait fini de s'absoudre de tous ses péchés, au cours de toutes ces années, je sors dans la nuit. J'écoute la nuit qui se parle à elle-même dans la multiplicité des langues de la nature : des arbres dansent, splendides dans leur verte abondance ; des mammifères hurlent dans la langue qui est celle de leurs accouplements ; le fleuve fait ce qu'il sait le mieux faire, il va où le courant l'emmène ; la lune observe son reflet dans la placidité de l'eau. Sur la base de ce que je vois, de ce que j'entends et de ce que je perçois, je décide que tout va bien pour Nonno, et qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Je saisis mon nom dans le vent nocturne, appel clair comme la sonnaillle d'un chameau. C'est Nonno qui m'appelle. Je gargouille ma réponse. Je me demande si après tout il y a quelque chose qui ne va pas. Le timbre de sa voix m'inquiète. Il est sec. Il craque comme le bois dans les mâchoires du feu. Sa voix, je m'en fais la remarque, a perdu sa qualité de pic-vert. Entrant à nouveau dans la maison, je le vois qui m'attend. Il se tient très droit, ne prie pas. En fait, son tapis de prière est posé contre le mur.

Il s'avance à ma rencontre aussi silencieux qu'un chariot électrique. Seulement il y a quelque chose qui ne va pas dans sa façon de se tenir, un peu penché de côté, comme un chariot qui n'arrive pas à rester droit. Nous nous étreignons. Alors que nous sommes enlacés, je le regarde de plus près : il a des problèmes avec ses yeux. J'ai l'impression qu'il lui reste au mieux une vision périphérique. Je déduis cela de la façon dont il incline tout le corps et se tient comme quelqu'un qui souffre de torticolis. Je suis convaincu, mais continue à l'observer. Oui, c'est l'angle selon lequel il tient sa tête. C'est comme s'il voulait me garder dans son champ de vision sans avoir à changer sans cesse de position.

Je le lâche, et m'éloigne. Nous nous asseyons.

La chambre, maintenant que l'on y a prié, paraît différente. Il me faut un peu de temps pour comprendre en quoi elle a changé. Les meubles ont été déplacés pour faciliter les pieuses dispositions de Nonno. Je remarque aussi qu'il se tient maintenant un peu éloigné des meubles qui l'entourent, comme ont tendance à le faire les malvoyants, qui prennent leurs distances afin d'être gratifiés de davantage d'espace. Il est seul, isolé, sa présence physique est au premier plan. Le Nonno que je connais a toujours été très démonstratif physiquement quand son

esprit se repliait sur lui-même. Aujourd'hui, il n'est pas extraverti.

« Viens », lui dis-je. Je le conduis vers le fond de la pièce, où se trouve son lit. Il repousse ma main dès le moment où son genou entre en contact avec le cadre du lit. Je discerne dans ses mouvements la vigilance secrète de ceux qui ne voient qu'à demi ; sa bouche fait des bruits de mastication, il mâche l'air nerveusement, comme un bébé. Sa maladresse lui dérobe son chapelet. Je le récupère pour lui. Je lui dis que mes conversations avec mes parents se sont bien passées. Je lui dis de ne pas se faire de soucis. Tout va bien.

Il demande : « As-tu vu Sholoongo ?

– Oui. »

Nonno hoche la tête, puis dit : « Béni soit le jour ! » Ça c'est nouveau. Il n'est pas dans une de ses phases de « Maudit soit le jour ! » Après tout, maintenant, il prie, et ce n'est pas dans ses intentions d'offenser la sensibilité des Scribes, deux anges, un de chaque côté, qui ont pour tâche de prendre en note les activités de chaque individu. Béni soit le jour, certes !

« Il s'est passé quelque chose ?

– Mes yeux ! »

Je rapproche un fauteuil, me plaçant à portée de son lit. Il parle. J'écoute. Sa voix cependant n'a pas de ressort, plutôt comme une planche de bois qui serait restée toute la journée sous la pluie. Elle n'a pas de résonance, on n'entend que des coups sourds. Son regard fixe a la douceur de la sciure. C'est comme si Berbera, la ville côtière de Somalie, son lieu de naissance, s'était en quelque sorte insinuée en lui, si bien que le panache naturel de l'accent chantant méridional, qu'il avait acquis, s'était évanoui, comme vaporisé, nié. Le rythme de ses phrases a ralenti

de façon notable. Sous la pression de mes angoisses intérieures, je me retiens de lui poser des questions ou d'exiger des explications. Sa figure est enflée, sa respiration arythmique. Sur le dos de sa main, ses veines ressortent, se tortillent. Elles sont aussi proéminentes que les gouttes de sueur d'un coureur de marathon.

Il dit : « J'ai très mal aux yeux. »

Je prends dans la mienne sa grande main droite. Je touche la douleur dans ses cals de fermier, qui dominent les bords charnus de ce qui fut jadis une paume douce. Les examinant de près, je conclus qu'il n'y a pas là de mystères gribouillés qui auraient nom ligne de vie, de cœur, de tête. Pas plus qu'il n'y a de nombres divins dont le total se monte à quatre-vingt-dix-neuf. Les qualificatifs honorifiques d'Allah.

« Ça va aller, lui dis-je pour le rassurer.

– Béni soit le jour, car je ne suis plus un enfant.

– Bien sûr que non. »

Il chuchote des secrets au Tout-Puissant, répandant ses bénédictions sur la journée ; son pouce monte et descend, s'arrêtant au fur et à mesure qu'il dit son chapelet sur les articulations de l'index. Il regarde, des ombres se creusant horizontalement sur ses joues, échelle qui, maintenant qu'il est un homme qui prie, le mène vers le haut, vers les cieux de son examen de conscience tout récent. « Je me conduis bien, dit-il, au cas où tu aurais oublié. »

Il se conduit bien, certes, et je me rappelle mon père m'évoquant feu la femme de Nonno, qui le morigénait parce qu'il ne cessait de changer de nom. Lui disant que de toutes façons, il valait mieux qu'il ne réponde pas au surnom de Ma-tukade, terme descriptif destiné à provoquer celui qui ne dit pas ses prières. Elle se demandait : qu'allait-il se passer si les anges, Munkar et Nakir, qui pour attendre les morts récents siègent dans l'ombre du

tombeau avec une liste de questions, que se passerait-il s'ils lui demandaient son nom, et qu'il répondait, Ma-tukade ? Ou pire encore s'ils voulaient savoir pourquoi on lui avait donné ce surnom de Ma-tukade ? Quelle réponse pourrait-il donner ? Apparemment sérieux, Nonno répondait qu'il dirait aux bons anges qu'il avait été connecté à la terre contre sa volonté.

« En quoi te conduis-tu bien, ou es-tu un bon conducteur ? lui demandé-je.

– Mes actions sont enveloppées de tonnerre et d'éclairs », dit-il, avec sa voix ordinaire, pas la voix courbée, prudente, ne-pêche-à-aucun-prix des fondamentalistes musulmans qui ont « vu la lumière ». « Toute ma vie, continue-t-il, j'ai fait en sorte que mes actions soient chargées de l'extraordinaire électricité statique conférée par le secret, par déférence, pour célébrer des pouvoirs plus haut placés. »

Je fais appel à un autre souvenir, dans lequel Nonno dit se sentir sans prise de terre ! C'était par référence à l'époque où il avait passé six mois dans un centre de détention de la Sûreté nationale où on l'avait torturé. Il n'avait cédé en rien, malgré le traitement très dur infligé en présence d'officiels de haut rang. (Selon une rumeur attribuée à Arbaco, Nonno avait été interné parce qu'il avait gagné dans un concours de virilité avec un officiel haut placé dans le Service de la Sûreté nationale. Nonno avait gagné, « pénis mou » comme le formulait Arbaco.) Une fois relâché, le vieil homme s'était vu demander pourquoi les séries de chocs électriques n'avaient pas brisé sa volonté alors qu'ils avaient détruit tous les autres. Nonno avait répondu qu'il avait supporté les méthodes de la Sûreté parce qu'il avait une prise de terre.

« Tôt ou tard, j'irai mal », dit-il.

C'est curieux comme notre conversation me semble dévier. Je pense : si ses yeux sont le centre de ses souffrances, eh bien, ça peut se traiter ! Mais de quoi souffre-t-il précisément, d'une crise d'identité, parce qu'il a égaré la seule carte d'identité délivrée en son nom ?

Il rassemble autour de lui les plis de sa tunique de soie. Il se met debout, lentement et péniblement. Grand et fort, il penche un peu d'un côté, tour à l'angle pisan. Il se détourne de moi très brusquement. Je pense : l'ai-je offensé ? Ou est-il en train de réagir à un décret dont je ne puis localiser la source, une source à l'intérieur de lui, ou à l'extérieur : décret qui peut se vanter d'une association diabolique avec Sholoongo, ou décret béni d'un soutien divin ? S'éloignant de moi, il oscille comme une corde à linge poussée par la brise. Il fait un pas en avant, puis un autre, chaque pas lui demandant plus d'effort que le précédent. Je lui demande si je peux l'aider. Il dit que non. Je me lève et tends les bras vers lui malgré ce qu'il a dit, et malgré moi. Cette fois-ci, il ne me dit pas de le laisser. Je le tiens fermement à la façon dont on tient un enfant joueur, afin de le retenir.

« Je déteste l'idée d'avoir mal. »

Je garde le silence, avec une expression de sympathie discrète.

« Je déteste avoir mal aux yeux. Béni soit le jour ! »

Il s'écarte avec la lenteur épuisée d'un homme qui marche dans la vase d'un marais. Il lève un pied après l'autre, puis le repose comme s'il n'allait plus être capable de le lever à nouveau. Je vais avec lui aux toilettes. Comme avec beaucoup d'efforts il prépare son corps à s'asseoir, il repousse ma main, exige que je le lâche. C'est ce que je fais. Il me pousse, me renvoie. Je me demande si je ne devrais pas rester. Il insiste pour que je le laisse seul dans le cabinet. J'obéis, laissant la porte entrouverte, au

cas où. Je retourne au salon, attendant de lui un signe ou un appel. Il est de retour dix minutes plus tard. Il prie longuement. Il fait ses dévotions. Il se repose un peu après ses prières, et nous recommençons à parler.

« Ce qui est arrivé, c'est mes yeux ! Qu'Allah bénisse le jour ! dit-il.

– Tes yeux ? Comment ?

– À cause d'une feuille de papier blanc avec des lignes, jaunie par l'âge, feuille aux bords ourlés par des taches d'humidité, aux coins écornés. Je la conservais depuis environ soixante ans, ne sachant quelle en serait la valeur un jour. Je l'avais avec moi quand j'avais fui vers le sud, pour venir ici. D'abord, elle m'a paru totalement sèche. Je l'ai ouverte avec le plus grand soin, ne voulant pas la déchirer en petits morceaux triangulaires. Et je me suis trouvé là à me rappeler les séquences de lettres que j'avais copiées il y a tant et tant d'années. Et j'étais là à briser un vœu. J'étais là, entendant encore le décret de mon maître de Coran, dans mon souvenir, entendant sa malédiction. "Puisse le souvenir de ta trahison revivre dans une cécité partielle !"

– Qu'avais-tu fait pour encourir cette malédiction ?

– Mon maître pensait que j'avais altéré les écrits magiques alors que je travaillais dessus, dit-il, mais je ne me souviens pas de tout ce dont il m'a accusé ! » Il se tut, clairement déprimé.

« Et tu avais altéré le texte magique ? » demandai-je.

Il a ignoré ma question. « Je ne me rappelle pas grand-chose. Sauf qu'il se fit soudain une explosion dans ma tête, des fragments d'une lumière éblouissante après une détonation. Puis, en une minute, la plus totale obscurité. Plutôt comme une ampoule qui éclate, avec des fils qui partent dans toutes les directions. Ou comme l'obscurité

qui se fait quand on vient d'éteindre un projecteur. Et alors...! »

Nous nous touchons. Je compatis avec lui.

« J'étais sûr, dit-il, d'avoir vu une main par ma vision périphérique, une main qui se retirait après avoir éteint la lumière dans ma tête. Puis est venue la susurration des termites dans leur avancée inexorable pour tout détruire. Ce son a été remplacé par un vacarme général, un bourdonnement d'abeilles. Et sur les talons de ce bourdonnement est apparue une douleur aiguë qui émanait de quelque part dans mon cerveau. C'était comme si une veine s'y était rompue, qu'il y avait eu une hémorragie, une douleur qui en quelques secondes a pénétré dans tous les nerfs qui conduisaient à mes orbites. On forait dans ma tête un tunnel noir. Ma vision en fut brutalement altérée, et juste après est survenue une autre explosion de lumière, explosion finale à faire trembler la terre. Tout n'était plus que clarté, le cosmos même était lumière. Puis l'obscurité totale. Je me suis réveillé enfin à plusieurs réalités à la fois. J'avais plus ou moins perdu la vue, exactement comme mon maître de Coran me l'avait prédit. Mes yeux ! Quelle malédiction !

– J'aurais voulu être là !

– Un grand frisson m'a traversé la chair, continue-t-il.

– Était-ce avant ou après Sholoongo ? »

Complaisant, il répond : « Après sa visite. »

J'attends qu'il continue. Il reprend, revenant à son premier récit, et dit : « Cela a commencé à tambouriner dans ma poitrine, ma tête dans un nuage de poussière comme un derviche qui tournoie dans sa danse extasiée. Mon cœur ne fonctionnait plus pour pomper du sang mais de l'eau, des affluents de soucis, des artères d'eau glacée, un torrent de malédictions qui m'irriguait tout le corps. Mes genoux s'entrechoquaient à cause de ce froid

intérieur, mes pieds enflaient à cause de ce liquide qui y stagnait. Je me suis effondré, comme une tente qui perd son poteau central, dans un grand étalement de tuniques, les jambes raides comme les piquets de la demeure du Bédouin une fois démontée. Puis je me suis endormi. »

Son visage avait maintenant un air de sainteté. Ses yeux me rappelaient des pruneaux séchés au soleil, tellement ils étaient enfoncés dans leurs orbites. Ses rides étaient larges et irrégulières comme un sentier dans une vallée. « Comment te sens-tu ? demandai-je.

– Béni soit le jour, car je retrouve du ressort quand je marche, dit-il. J'aimerais me lever pour marcher un peu tant que je le peux. » Mais il ne s'assied même pas. Quand j'essaie de l'aider, il me repousse. Pour moi, il est comme un bébé qui demande quelque chose et la minute d'après oublie ce qu'il a demandé. Je remarque aussi un changement dans sa respiration, là encore, pareille à celle d'un enfant qui sans prévenir s'endort au milieu d'un jeu.

Il se réveille avec un brusque soubresaut du genou. Je sursaute. Nous échangeons un sourire malgré tout. Nos mains se touchent à la manière dont on se touche le nez pour dire bonjour dans certaines communautés africaines. Je demande : « Et Sholoongo ? Où est-elle dans tout ça ? »

Sa langue tremble d'horreur, j'en suis sûr, à l'idée de se rappeler ce qui s'est dit entre Sholoongo et lui. Je considère que c'est elle qui nous a forcés l'un et l'autre à nous enquérir du sens de la vérité, de la manière de distinguer notre découverte d'autres catégories de vérité. Je pense qu'elle est la chamane qui est venue non pour guérir mais pour nous dépouiller de nos rancœurs secrètes. Je la compare, peut-être à tort, à l'idée que l'on peut se faire du clan : une notion difficile à localiser, fuyante, contradic-

toire, capricieuse, qui pousse notre patience à bout dans les moments difficiles.

« Il est des mystères qu'il vaut mieux ne pas aborder », dit-il.

Je jette à Nonno un coup d'œil un peu cynique. Cependant, je doute qu'il puisse le voir. Il a une drôle d'expression, qui suggère qu'un côté de sa figure est affectée par la paralysie, et que l'autre fonctionne très bien. Touchant la joue qui a souffert de cette paralysie soudaine, j'essaie de me rappeler qui comparait Nonno à une femme. Parce qu'il est dur au centre, doux à la périphérie.

Je sonde plus avant. « Et Sholoongo ? »

Exécutant ses ordres, je l'aide à disposer les plis de sa tunique autour de la partie inférieure de son corps de telle sorte qu'il puisse s'asseoir sans se sentir trop exposé. Mais ses mains continuent à s'agiter dans cette zone de lui-même qui l'a souvent conduit à être circonspect.

« Elle s'est glissée dans mon lit, et je l'ai laissée faire. J'ai pensé quant à moi que dans ce monde à l'envers, où les frères amassent des armes mortelles pour tuer leurs frères, ce monde qui n'a plus de sens moral, cette société qui ignore les tabous, ne sachant pas où nous allons finir et ce qui nous est arrivé – je me suis demandé, cela vaut-il la peine que je reste fidèle à mon sens moral, quand personne d'autre ne l'est ? »

On entend en arrière-plan un bruit de friture, un son pétillant, comme lorsque l'eau se met à bouillir dans la batterie d'une voiture.

Il continue : « Nous étions liés par une manière de contrat, Sholoongo et moi, qui datait de bien avant son départ pour les États-Unis. La date de ce contrat remonte à l'époque où elle était petite, en fait. »

Il se ressaisit, se calme, ses yeux montrent plus de brun que de blanc, leur pupille est enfoncée, cachée à mes regards. Il dit : « Elle est arrivée peu après que le brouillard s'est logé dans ma vision. J'ai décidé d'être magnanime, j'ai décidé d'être indifférent à son désir obsessionnel d'avoir un bébé. J'ai fait ce que j'avais à faire. Nous nous sommes rencontrés et nous avons fait l'amour dans un monde de faux-semblants, celui d'un viol simulé à l'envers. La femme prenant l'homme, dans un lit qui ne lui est pas ordinairement associé. Pourquoi ne l'ai-je pas chassée ? Parce que je voulais absoudre notre famille de toute malchance associée au pouvoir *nabsi*. »

Alors que de ses yeux n'émane plus guère de lumière, sa voix paraît un peu fausse, comme un magnétophone qui arrive en fin de piles. J'ai mal quand je l'entends grincer dans les notes basses.

« La démence de Sholoongo n'a pas de bornes, dis-je.

– Où est-elle maintenant ? demande-t-il.

– Elle est chez moi, à faire ses bagages.

– Comment allait-elle quand tu l'as vue pour la dernière fois ?

– À la voir, pas bien du tout.

– Elle aurait dû écouter mes conseils. »

Je dis que je ne comprend pas.

« Peut-être qu'il vaut mieux laisser tomber tout cela, dit-il.

– Nonno, de quoi parles-tu ?

– De toutes façons, nous devons être bons avec ceux qui ont moins de chance que nous, dit-il, si nous voulons jouir pleinement des fruits accordés par le destin. » N'y aurait-il pas un certain éclat à son sourire, un éclair de malice ?

« Je me suis demandé si son odeur corporelle n'aurait pas son origine non chez ses ancêtres humains, mais chez

l'animal, dis-je, me rappelant son caractère âcre. Elle sentait aussi fort qu'un loup quand je l'ai vue, c'était horrible ! »

Là-dessus, ses yeux ne sont plus que deux taches livides, aussi informes que la mort elle-même. Quelque chose en moi se demande si Nonno sait quand il va mourir, et dans ce cas s'il va me le dire. Mais à quoi servirait de le savoir ? Je suis au désespoir, mais n'en laisse rien paraître. Je garde le silence. Et j'attends, inquiet.

Il a une crise de hoquet. Je pense à des présages qui ne soient pas funestes. Les soucis envahissent ma tranquillité. Nonno ne cesse de hoqueter. Je m'agite, ne sachant que faire de moi-même. Je me lève, je m'assieds, j'arpente la pièce.

« Tu voudrais un verre de boisson au tamarin, bien glacé ? »

Il fait signe que oui.

Je vais lui chercher un verre d'eau parfumée au tamarin, glacé. Maladroit comme une villageoise avec ses premières chaussures à talons, je marche d'un pas mal assuré, me tords les chevilles, me fais mal. Je lui tends le verre. Nonno me fait signe de le laisser un moment. Je m'incline. Il s'assied tout droit dans le lit, avale plus d'air que n'en exhale sa poitrine gonflée. Il reste dans cette position dilatée sans exhaler, puis tout à coup s'agite vigoureusement, pour retrouver son immobilité pendant un bon moment. Suis-je en train d'assister au moment où l'aile de l'oiseau brasse l'air vers son *finalissimo* ?

Il parle !

« À propos de tes parents, dit-il.

– Oui ? »

Silencieux, il boit une gorgée de jus de tamarin glacé. Il penche un peu la tête selon un certain angle afin de me

saisir dans sa vision périphérique pendant qu'il boit. La position de sa tête me procure toute la vue sur le sable du désert de Berbera dans ses yeux.

« Je les ai assurés, dit-il, que malgré tout ce qui a fini par se savoir, je les aime, je les aime beaucoup et je t'aime aussi de tout mon cœur. Je leur ai dit que tu étais mon petit-fils et mon légataire, celui qui doit hériter de mon domaine dans sa totalité. »

Il se tait pour s'installer confortablement, les mains levées comme pour un envol simulé, oiseau hésitant : va-t-il chevaucher le vent ou rester modeste devant ses exigences excessives et garder les deux pattes fermement sur le sol ?

J'ai envie de dire : « C'est bien d'un grand-père ! » Mais je ne le peux pas.

Il parle avec une lenteur pénible, sans arrêt rejette un peu la tête en arrière et la secoue, avec le geste d'un nageur qui vide l'eau qui reste dans ses oreilles. « Ma vue étant détériorée, dit-il, mes espoirs de voir la Somalie survivre au désastre sont réduits à néant. Comme moi – et je suis sur mon lit de mort –, elle est condamnée. C'est une tragédie que le pays que plusieurs générations ont construit par leurs efforts soit ainsi détruit petit à petit sous nos yeux qui ne voient rien. Maudit, je suis devenu aveugle, parce que j'ai échoué à lire les signaux prémonitoires. Notre peuple n'a pas prêté attention aux signes qui annonçaient la catastrophe imminente. Je suis condamné. Notre pays est condamné. Je te conseille de faire de ta vie ce que tu peux.

– Nous t'aimons nous aussi », dis-je. Je sens les mots me manquer.

« Tiens, dit-il, me donnant une clef.

– Qu'est-ce qu'elle ouvre ?

– Mes dernières volontés, testaments, documents, toute ma richesse. »

La clef a exactement la forme des sillons gravés dans ma paume, forme identique.

Un silence tout à fait étrange émane du plafond, vers lequel Nonno dirige sa vision périphérique, malgré tout. Après un long moment, je dis : « Tu vas horriblement nous manquer. » Je prononce ces paroles parce que notre attente silencieuse me fait peur. Et je ne sais quoi dire, ni ne sais s'il vaut mieux garder le silence.

Il hoche vigoureusement la tête. Puis il tend les mains, la paume vers le haut, comme un lézard expose son ventre au soleil. J'entends au-dehors le frémissement ensommeillé des arbres. Ceci me décide à accepter sa mort avec l'attitude magnanime d'un dévot qui meurt, assuré qu'il continuera à vivre en moi, en mes parents, dans la mémoire de ceux qui l'ont aimé, dans les arbres, dans ses bois, dans son bout de fleuve, dans Hanu, dans tous ceux qui ont eu la chance de le connaître.

Il a dans le regard l'éclat malicieux d'un petit garçon pas sage.

« Je n'ai fait que lire quelque chose. » Il parle de façon décousue, puis se tait.

« Et c'est alors que cela s'est produit ? »

Il ne me facilite pas les choses. Et je n'arrive pas à le suivre. Apprendrai-je jamais ce qui est vraiment arrivé, quand, pourquoi, et à qui ? Il sera enterré avec un grand nombre de ses secrets, de ses conseils, de ses jugements. De quel clan, lui demandait-on, et il haussait les épaules puis se réfugiait dans de vagues propos. « Je ne puis supporter l'idée de généraliser ainsi. Moi je suis une personne, un clan est une bande. Parlez-moi, vendez-moi des produits, je suis raisonnable. Les clans non. » J'aurais voulu que beaucoup des combattants qui portaient le chaos dans la vie des gens aient eu en naissant la chance

de l'entendre. « Si nous en avons beaucoup comme lui, il n'y aurait pas de guerre civile, a dit aujourd'hui Talaado. Un Nonno travailleur, honnête, en tous points aimable. C'est tout un siècle qui va mourir avec lui, l'idée que l'on peut avoir de la tolérance, de la générosité, tout cela aussi va mourir avec lui. »

J'abandonne mes pensées vagabondes et demande : « Dis-moi ce qui est vraiment arrivé, Nonno ? »

Il me refait le même récit. Cependant les mots qu'il utilise ne sont plus les mêmes. Il dit : « J'ai entendu dans mes yeux une toute petite explosion, tout comme celle d'une ampoule qui éclate, une fois qu'elle a rendu mille heures de bons et loyaux services.

– Et après ?

– Et après Sholoongo est venue me voir », dit-il. Il ajoute d'un air judicieux : « Tu m'as surpris à genoux, installé à ma prière, en pleine adoration. Après tant de péchés, tant d'incertitudes, après avoir voulu goûter à tout ce que la vie offre aux vivants, je me mets à genoux, me prosterne, humble devant les pouvoirs qui sont au-dessus de moi.

– Que dois-je comprendre à tout cela ? » demandé-je.

Il pèse ma question. Il répond : « Je pense que tout cela a à voir avec l'autorité, le pouvoir nécessaire pour manipuler le destin des autres. Quand j'étais adolescent, alors sans aucune humilité, j'étais de la même étoffe que le savant fou dans les films ou les romans. Tu vois le genre de personnage ? Un savant fou, qui en sait trop pour son bien, sans aucun bon sens, avec l'envie pressante de refaçonner l'univers dans le moule d'une formule rigide. Affamé de pouvoir, je pensais qu'en remplaçant un certain ensemble de codes magiques par certains codes de ma fabrication, j'aurais le pouvoir de commander au vent et aux oiseaux qui le chevauchent. »

Une tension soudaine dans son corps. Quelque chose qui le gêne dans la gorge ? Est-il en train de s'étrangler sur une goulée d'air trop abrupte ? Il a de la difficulté à respirer et la tension monte dans le haut de son corps, comme l'eau de l'inondation monte à la gorge du fleuve. Je me lève pour me pencher sur lui. Je lui prends le poignet. Je lui mesure le pouls comme je peux. Tout semble fonctionner.

« Tu veux que j'appelle un docteur ? » est ma question.

« Pas la peine.

– Tu veux que j'appelle un prêtre ? demandé-je. Que j'aille chercher mes parents ?

– Pas la peine.

– Comment te sens-tu ? » lui dis-je à voix basse.

Je vois une toute petite lumière, pas plus grosse qu'une veilleuse, s'allumer puis s'éteindre dans ses yeux. J'ai son pouls sous mon pouce, son cœur s'emballe, comme s'il appartenait à un athlète qui touche de la poitrine le ruban de son triomphe.

« Je me sens bizarre, c'est comme si à l'intérieur on me grattait le cœur avec le bout pointu d'une plume. Je n'ai pas mal, malgré tout, Dieu merci. Ça me gratte. Tout comme pour Sholoongo. Comme c'est bizarre !

– Je peux faire quelque chose pour toi ? demandé-je.

– Béni soit le jour ! Non, merci ! »

Il hoche la tête, comme pour un geste de dénégation, d'incrédulité. Elle a une secousse. Elle fait un angle peu naturel. Mais avant que la boucle ait été bouclée, quelque chose s'effondre en Nonno. Il meurt, les yeux encore ouverts, le cœur encore dans la course pour vaincre un autre cœur, celui de la vie.

Un cadavre. Trois secrets.

